



*PRESENTE*

**BROUILLARD**

## PAGE D'AVERTISSEMENT

Bienvenue dans l'une des histoires du site de la Ville Maudite. Vous reconnaissez être majeur et avoir le droit de lire des récits exclusivement destinés à des adultes. Avant de commencer votre lecture, merci de prendre connaissance des [conditions générales d'utilisation](#) du site.

Quelques précisions pour éviter toute incompréhension ou mauvaise interprétation :

1. Ce site possède une protection destinée à éviter son visionnage par des mineurs. Il adhère au système RTA mais ce filtre ne fonctionne que si la protection parentale de votre ordinateur est activée.
2. Si vous lisez cette histoire, vous comprenez clairement qu'il ne s'agit que d'un divertissement pour adultes traitant exclusivement de « BDSM ». Il s'agit de relations de domination et de soumission sexuelle, avec ou sans consentement. En aucune manière il n'y est fait l'apologie de telle ou telle déviance, délit ou idéologie. Si vous avez un doute sur ce fait, vous ne devriez pas lire ces histoires.
3. L'orientation sexuelle (hétéro, gay, lesbien, etc...) est identifiée à côté de chaque titre, sur le site. Si une orientation particulière vous rebute, vous ne devriez pas lire les récits y ayant trait.
4. En aucune manière, des mineurs n'apparaissent dans ces histoires. Pour couper court à toute spéculation, l'un des paradoxes de Falbourg est l'absence totale d'enfants. Même si certains récits abordent le thème de l'infantilisation, les protagonistes seront obligatoirement majeurs.
5. Quel que soit le moteur de l'histoire (chantage, ascendant, enlèvement, religion, racisme, vengeance, etc...), gardez à l'esprit que cela ne reflète en rien les opinions de l'auteur et que celui-ci n'incitera jamais à passer à un quelconque acte. Ce ne sont que des FANTASMES, n'ayant aucune vocation à devenir réalité.
6. Bien qu'étant gratuites, les histoires proposées demeurent sous la protection des règles internationales sur les droits d'auteur. Vous pouvez les lire et les télécharger pour un usage strictement personnel. Vous n'avez pas le droit de les copier (même partiellement), de les diffuser, de les modifier, de les montrer à des mineurs ou des personnes que vous savez ne pas apprécier ce type de récits.

Je vous laisse à présent découvrir cette histoire, en espérant qu'elle vous plaira. N'hésitez pas à laisser vos impressions ou vos commentaires.

*Dark Gemini*

## **ATTENTION !**

**Ce roman traite d'une histoire de domination et de soumission sexuelle non consentie.**

**Il est basé sur la trame classique d'un scénario de film d'horreur.**

**Il contient des scènes particulièrement « hard ».**

**SOYEZ BIEN CERTAIN D'APPRECIER CE TYPE DE RECITS**

**AVANT D'EN ENTAMER LA LECTURE.**

Merci de votre attention

*Les habitants de Falbourg n'ont, pour la plupart, aucune conscience de l'incongruité au milieu de laquelle ils vivent. Adeline et Lucie, deux cousines assez différentes l'une de l'autre, vont se perdre dans la terrible zone brumeuse qui encercle la ville maudite et tomber sur un couple vivant dans une demeure désuète, en pleine campagne. Elles entament alors un long cauchemar d'asservissement sexuel et auront tout le temps de se poser une question essentielle en ce lieu : vaut-il mieux résister ou se soumettre ?*

## ADELINE

\_ Je n'aime pas ce coin, tu le sais, Adi !  
\_ Viens, quoi !... On va se faire le vieux parcours Vita !  
\_ Il va bientôt faire nuit ! Nous n'aurons pas le temps !  
\_ Tu rigoles ou quoi ? Il est même pas quatre heures !... Allez ! La dernière arrivée paie une glace à l'autre !  
\_ Adi ! Attends-moi !

Adeline jeta un regard derrière elle et redoubla d'efforts pour distancer sa cousine, Lucie. Elles se trouvaient près de la butte Altstein, un endroit à la réputation douteuse. Les clientes du magasin où elle officiait comme vendeuse parlaient parfois de ce coin, que la mairie ferait bien de fermer ou de carrément raser pour en faire autre chose. Un grand centre commercial pour les unes, un nouveau centre culturel pour les autres, des logements neufs pour celles-ci, un petit parc d'attraction pour celles-là. Chacune y allait de sa petite idée.

Elles grimpèrent au sommet de la première colline, la plus basse. La jeune femme trouvait délicieuse la sensation de l'air sur son visage, comme une brise engendrée par la vitesse et qui emportait ses cheveux. Déjà, les herbes hautes et les fourrés sauvages dissimulaient les habitations proches. Par le passé, Adeline était souvent venue se promener ici avec ses parents, bien avant que l'endroit ne devienne le repaire des pervers, des voyous, des prostituées et des trafiquants. En journée, cependant, elle ne pensait pas risquer grand-chose. C'était principalement la nuit qu'il arrivait des incidents, comme elle le lisait parfois dans le journal piqué à sa patronne.

\_ Adi ! Pas trop loin !

Adeline s'arrêta, posa un pied à terre. Son VTT était flambant neuf, contrairement à celui de sa cousine, qui étudiait encore et n'avait pas les moyens de s'en offrir un autre. Lucie avait fêté ses dix-huit ans au début de l'année. Elle avait toujours été trouillarde et pleurnicheuse. Un caractère un peu faible. Mais Adeline l'adorait parce qu'elle était également très gentille et qu'elle faisait tout ce qu'elle lui demandait. En protestant, oui, mais elle le faisait quand même. Comme à cet instant. Qu'est-ce qui l'aurait empêchée de rebrousser chemin et de rentrer chez elle ?

La jeune fille arriva à sa hauteur, essoufflée par la montée. De la sueur coulait sur son front et ses lèvres rondes tremblotaient au rythme de ses halètements. Des mèches de ses longs cheveux sombres, légèrement ondulés, collaient sur ses tempes. Pour une fin de printemps, il faisait presque aussi chaud qu'en août. Pourtant, un voile nuageux relativement dense gâchait un peu l'impression de beau temps et le manque de vent n'arrangeait rien. À bien y réfléchir, on se serait plutôt cru en automne.

\_ Nous aurions pu faire le tour, quand même ! Tu sais que j'ai horreur de venir ici !

Lucie avait gardé sa petite voix geignarde de gamine, qui pouvait la faire passer pour plus jeune qu'elle ne l'était. Tout comme quand elle ne se maquillait pas. Mais elles avaient prévu d'aller manger une glace sur les coups de dix-sept heures trente, en ville. Lorsqu'elle sortaient ensemble, Lucie se maquillait. Rouge à lèvres, fard à paupières, un peu de fond de teint. Comme si elle n'était pas assez jolie comme ça ! Adeline ne la jalousait pas vraiment mais la trouvait plus mignonne qu'elle. Avec un côté fleur bleue et ingénue qui faisait craquer pas mal de mecs. De plus, ses grands yeux noirs de biche aux abois donnaient envie de la protéger.

\_ On aura plus vite fait de couper... Arrête donc d'être toujours si poule mouillée !

En fait, cela amusait plus Adeline que ça ne l'énervait. Avec Lucie, elle se sentait importante. Une sorte de grande sœur protectrice. Leur complicité durait depuis si longtemps. Elles avaient eu la chance de grandir ensemble dans le même quartier, d'aller dans le même collège, malgré leurs trois années d'écart. Lucie avait toujours été une élève studieuse alors qu'Adeline avait redoublé une fois et cessé les études classiques après la troisième pour devenir apprentie vendeuse. Cependant, cela n'entraînait pas en ligne de compte dans leurs relations.

Adeline embrassa le paysage alentour. Droit devant se dressait la plus grande colline, celle qui donnait son nom à l'endroit. La butte Altstein... La butte de la vieille pierre, en français. Où se trouvait cette vieille pierre, elle n'en savait rien. Ça remontait peut-être au Moyen-Âge, quand l'endroit se situait hors des fortifications de la ville. Légèrement sur la gauche, par-delà une haute enceinte, on apercevait les grands bâtiments en murs de briques rouges de la vieille usine fermée. Une ancienne aciérie, croyait-elle savoir, coupée en deux par une voie ferrée toujours en fonction. Le long du mur d'enceinte coulait une petite rivière paisible... À droite s'étendaient des bois. Les arbres, clairsemés, abritaient une partie de l'ancien parcours Vita. Le nouveau se trouvait à quatre cent mètres de là, du côté du lycée Jules Ferry. Elle put distinguer l'ancienne salle des fêtes, abandonnée, aux volets condamnés. Dans une autre direction, les toilettes publiques fermées, qui ne servaient plus pour personne.

Partout, la végétation avait repris le dessus sur les infrastructures. Le trèfle avait depuis longtemps remplacé la pelouse. Des lierres, des pissenlits et d'autres herbes folles se taillaient la part du lion. Mais également des arbustes et des fougères qui avaient poussé un peu partout, de façon désordonnée. Même les chemins qui se croisaient voyaient des mauvaises herbes pousser. Des ornières se creusaient lentement, au fil des pluies. Plus personne ne s'occupait d'entretenir les lieux.

Suivant les endroits, on trouvait plus ou moins de détritrus. Dans le secteur des prostituées, des capotes usagées et leurs emballages, des tubes vides de lubrifiant, comme la vaseline et parfois même des objets plus particuliers. Là où se retrouvaient les bandes de jeunes, plus de clopes, de canettes vides, de boîtes de gâteaux éventrées. Il n'y avait plus une seule poubelle en état. Tout ça traînait au milieu de la végétation et jusque sur les sentiers.

Pourtant, aussi loin qu'elle regarda, Adeline ne vit personne. Le coin devait être bien plus animé la nuit.

\_ Viens ! décida-t-elle. On va passer sous le pont ! On arrivera plus vite !

Elle ne laissa pas le temps à sa cousine de discuter. Bondissant sur ses pédales, la jeune femme amorça la descente et prit le chemin qui contournait l'énorme butte centrale, haute de plusieurs dizaines de mètres. Derrière elle, les appels de Lucie tentaient de la rattraper.

\_ Attends, Adi ! Attends-moi !

Adeline accéléra encore en riant, heureuse de pouvoir flanquer un peu la frousse à sa cousine. Elle adorait ces pointes de vitesse et ce vent qui emportait ses longs cheveux noirs naturellement frisés.

Enfin, juste avant d'arriver à la partie goudronnée qui longeait la rivière, elle ralentit et se laissa rattraper. Comme toujours, Lucie utilisait très mal les vitesses sur son vélo. Elle avait beau être une bûcheuse intelligente, le sport – et tout ce qui allait avec –, ce n'était pas son point fort. Aussi essoufflée qu'après la montée de la première colline, elle lança des reproches saccadés.

– Ce n'est pas drôle, Adi !... On ne sait pas quel genre de type traîne dans le coin !

– Et alors ? T'es plus pucelle, non ?

Lucie ouvrit de grands yeux scandalisés. Puis, voyant que sa cousine la charriait, elle fronça ses fins sourcils noirs de cette manière prononcée qui lui donnait un air d'enfant vexé. Elle avait toujours sa bouille de gamine, Lucie. Dans son survêtement un peu trop grand, on avait du mal à deviner qu'elle possédait bien une paire de seins.

– Tu n'es vraiment pas drôle, quand tu t'y mets, tu le sais ?

– Ça va, je plaisante... Viens, on va passer sous le pont et on ira sur le nouveau parcours, si ça peut te rassurer !

Elle venait de prendre la même voix condescendante et responsable que sa cadette, juste pour la provoquer. Elle eut la joie de voir sa cousine rosir.

– Ce n'est pas que j'ai vraiment peur, tu sais... Mais... on ne sait jamais !

Adeline ne répondit pas. Au fond, elle trouvait ridicule la réaction de Lucie. Que pouvait-il leur arriver, en plein jour, au milieu de la ville ? Elles n'emportaient jamais beaucoup d'argent. Les vélos ? Oui, peut-être... Mais elles avaient plus de chance de se les faire faucher en les cadénassant devant un supermarché qu'en roulant dans le secteur. Quant aux histoires de viol, de règlements de compte, de bagarres... ça n'arrivait qu'à la tombée du jour ou en pleine nuit.

Elles s'engagèrent sur le chemin goudronné qui longeait la rivière sur près d'un kilomètre. Une fois au bout, elles seraient près du lycée Ferry.

Le dimanche, quelques joggeurs et pêcheurs se trouvaient là. Pas en semaine. À droite, le bois qui bordait la butte, aussi peu entretenu que le reste. À gauche, par-delà la rivière, le haut mur d'enceinte de l'aciérie désaffectée. Adeline avait entendu sa patronne dire qu'elle allait être démolie avant deux ans et qu'un nouveau stade serait construit à la place. Ça faisait quand même presque quinze ans que l'usine avait fermé ses portes et restait plantée là comme un furoncle ...

L'eau coulait en contrebas du chemin. Le niveau paraissait faible... le gazouillis du courant sur les pierres agréable et reposant.

Elles roulèrent tranquillement, Lucie reprenant son souffle. Plus sportive, Adeline se sentait en pleine forme pour un nouveau sprint. Elles approchaient du pont de chemin de fer. Il y passait deux ou trois trains de marchandises dans la journée. Durant sa jeunesse rebelle, la jeune femme était souvent venue ici avec ses copains et copines. Un de leurs jeux favoris avait consisté à mettre des pièces de vingt centimes sur la voie, de se cacher et d'attendre qu'un train vienne l'écraser. Quand on la retrouvait, la pièce était aplatie, les motifs avaient disparus. On la considérait alors comme un porte-bonheur. Une connerie de gamins... même si elle gardait toujours une de ces pièces dans son porte-monnaie. Ce temps-là était révolu. Aujourd'hui, sur les piliers de béton on ne lisait que des inscriptions obscènes. Les abords s'encrassaient de canettes de bière brisées, de centaines de mégots, de seringues cassées, de paquets de cigarettes écrasés, d'emballages plastiques de toutes sortes.

Les deux jeunes filles discutaient tranquillement. Adeline ne vit qu'au dernier moment les mouvements derrière le second pilier. Une onde de frayeur court-circuita sa parole et elle freina brutalement. Par réflexe, Lucie en fit autant, cherchant immédiatement d'où venait le danger.

Les roues dérapèrent en crissant. Adeline avait cru entendre, l'instant d'avant, de curieux gémissements. Sans crier gare, des visages apparurent. Deux... Puis trois... Puis cinq. Des jeunes. Pas des jeunes à casquettes Lacoste, à survêtements Adidas et aux allures de

rappeurs, comme on en trouvait dans les cités du coin. Non, plutôt le genre jeans et cuir, bardés de métal, les cheveux longs et hirsutes ou rasés, les narines et les sourcils percés.

La jeune femme resta un instant paralysée par la vision de ces cinq voyous. Elle nota que l'un d'eux remontait son jean, qu'un autre tenait une canette à peine entamée. Et ce qu'elle aurait dû voir immédiatement : une vieille sound machine éteinte dans un coin, l'arrière des motos, garées dans les buissons à la limite du bois. Elle perçut le petit gémissement désespéré de sa cousine.

\_ Tiens, tiens ! fit le plus proche, un grand gaillard roux aux dents terriblement jaunes. Qu'est-ce qu'on a là ?! Deux pisseuses qui viennent jouer avec les grands !

Les autres se mirent à rire. De grands éclats de hyènes. Ces types-là formaient une meute. Le grand roux était leur chef. Adeline le comprit immédiatement. Ce qu'elle avait sous les yeux ressemblait à un tel cliché de la bande de loubards qu'il ne pouvait tout simplement pas en être autrement.

Émergea une nouvelle silhouette. Une fille cette fois. Aussi jeune que les garçons, les cheveux blancs comme neige et dressés sur une longueur d'au moins quinze centimètres, trop fardée, un gros sein blanc sorti. L'air vulgaire avec, en plus, des vêtements troués et ornés de grosses épingles à nourrice. Une sorte de punkette.

\_ Eh! Cathy ! Viens voir ce que Dédé nous a dégotté !

Le petit trapu qui venait de parler laissait pousser la vingtaine de poils de son menton. Dédé devait être le surnom du grand roux.

Il se passa un interminable moment d'immobilité. Adeline essaya de sortir de sa torpeur, sans y parvenir totalement. Les détails s'enchaînaient comme elle contemplait les voyous. Les bagues dangereusement pointues sur les doigts... Les patchs de groupes aux noms imprononçables sur les vestes en jean... Les cheveux gras et défaits... Les chaussures épaisses et les pantalons de treillis... Les regards obscènes et goguenards... la jupe de la fille, avec ses bas résille dessous... et cette longue coulée laiteuse sur l'intérieur d'une cuisse, comme une traînée de bave d'escargot... du sperme.

La fille venait de se faire baiser, ce qui expliquait aussi son gros nichon sorti, qu'elle ne cherchait pas à cacher. Derrière elle, Lucie poussa un nouveau gémissement où sa cousine perçut la trouille qu'elle ressentait. Ce fut le déclic pour Adeline. Il fallait qu'elle prenne le dessus sur la situation.

\_ Laissez-nous passer ! lança-t-elle; mais sa voix trembla.

Elle ne se rendit compte qu'après avoir prononcé les paroles qu'ils bloquaient effectivement le chemin.

Les types se regardèrent. Ils étaient jeunes et tout, dans leurs expressions, dans leurs attitudes, dans leurs vêtements et jusque dans la manière dont ils inclinaient leurs têtes, indiquait qu'ils se foutaient royalement des lois et de la morale. Non, vraiment rien à voir avec ces bandes des cités, assoiffées d'argent facile et de reconnaissance douteuse, manipulées par des truands et des trafiquants, obsédées par l'image qu'elles pouvaient renvoyer d'elles jusqu'à faire des concours de voitures brûlées pour se retrouver en une des journaux... Ces types-là, c'était exactement l'inverse. Ils ne se retournaient pas contre la société pour leur profit... Ils détestaient la société. Si la forme pouvait paraître identique, le fond se trouvait à l'opposé.

\_ Mais ouais, qu'on va vous laisser passer ! répondit Dédé le roux avec un flegme inquiétant. Qu'est-ce que vous croyez ? On est pour la libre circulation des biens et des personnes !

Adeline sentit le danger. Le chef n'était pas un imbécile. Son regard, quoique sournois, trahissait son intelligence. Elle attendit la suite, certaine qu'il y en aurait une.

\_ On vous laissera passer dès que vous aurez payé !

\_ On a pas d'argent !

Réponse trop rapide. Adeline s'en mordit la lèvre. Encore un vieux cliché, éculé jusqu'à la trame, dans lequel elle venait de plonger sans réfléchir.

\_ Qui te parle de fric ? demanda un frêle blondinet qui portait une demi-douzaine d'anneaux sur une seule arcade sourcilière.

\_ Ouais, qui parle de fric ? reprit le roux. On en a rien à foutre de ton fric, chérie ! Mais vous avez l'air vachement bien gaulées, toutes les deux !

\_ Et mignonnes comme deux cœurs, ajouta un autre.

\_ Avec des bouches calibrées pour tailler de bonnes pipes !

\_ Et des chattes sûrement encore bien serrées... Pas comme la tienne, Cathy !

\_ La ferme, connard !

Les rires vulgaires se répercutèrent sous la voûte du pont. La fille ne semblait pas vraiment vexée. Il y avait une connivence entre eux. Adeline et Lucie venaient de tomber au milieu d'une partie de jambes en l'air. Cathy devait prendre son pied à s'envoyer plusieurs mecs. Rien de vraiment surprenant là-dedans.

\_ C'est pas grave, on va faire le tour...

Son timbre mourant affirma sa peur plus sûrement que l'expression de son visage. Adeline fit opérer un demi-tour à son vélo et fit signe à Lucie à l'imiter. Cette dernière, apeurée, garda les yeux fixés sur le groupe, comme si elle ne croyait pas ce qu'elle voyait.

\_ Pas si vite !

En deux secondes, les loubards encerclèrent les deux jeunes filles, leur coupant toute issue.

\_ Où est-ce que tu comptes aller comme ça, ma jolie ? On vient à peine de faire connaissance et tu veux déjà te barrer ? T'es pas très sociable, dis donc !

Le roux parlait d'une voix traînante, avec un accent indéfinissable. Les autres l'écoutaient sans l'interrompre. Il possédait clairement l'assurance d'un meneur.

\_ On est pressé, répliqua Adeline. Une autre fois, peut-être !

Lucie ne parvenait toujours pas à réagir. Elle subissait l'instant sans pouvoir influencer dessus, comme toujours. Voilà ce qui l'avait empêché d'imiter sa cousine. Elle demeurait même incapable de dire quoi que ce soit.

\_ T'as pas dû bien comprendre, chérie ! Maintenant qu'on vous a vu, toutes les deux, on a envie de goûter... C'est normal. Pas vrai, vous autres ?

\_ Ouais !

\_ Ouais, c'est vrai !

\_ A poil, les salopes !

Encore une seconde interminable avant que des claquements, secs comme des gifles, ne retentissent. Trois couteaux rétractables venaient de cogner contre leur butée en même temps qu'ils étaient apparus dans les mains de trois des voyous, dont leur chef. Les lames luisaient d'un éclat chromé... Longues, effilées... « Mortellement douloureuses » se dit la jeune femme en serrant les dents.

\_ T'as entendu mon pote Gigou ? Vous descendez de vos trottinettes à pédales et vous me balancez vos fringues de pisseuses ! On veut vous voir à poil, les morues !

De sirupeux, le ton devint brutal. Malgré tout, Dédé gardait son sourire arrogant et assuré.

\_ Qu... qu'est-ce que vous allez nous faire ?

Adeline se retourna pour contempler le visage terrifié de sa cousine. Lucie avait posé la question d'une voix si basse qu'elle l'avait à peine comprise.

\_ Mais elle sait causer, la princesse ! pouffa Cathy. Celle-là, vous m'en laissez un morceau, les gars !

\_ On va te faire que du bien, poursuivit le dénommé Gigou, qui ressemblait à un grand pantin désarticulé au crâne partiellement rasé. Quelques bons coups de bite, ça a jamais crevé personne !

\_ Mais ouais, ajouta le petit trapu. Y'a qu'à compter ! Vous êtes deux, on est six... Trois bites pour la grande, deux bites et une chatte bourrée de sirop corps d'homme pour toi ! Le compte y est !

\_ Ouais ! Une bonne minette baveuse pour ma chatte... Ça va être le pied !

Cathy, obscène, remua la langue entre ses lèvres.

L'esprit d'Adeline enregistra les paroles, se projeta mentalement les images. Elle se vit bousculée, ses vêtements arrachés, couchée dans les herbes folles près de ce pont et trois des loubards lui sautant dessus comme des fauves. Ils enfonçaient leurs verges tendues en elle, dans ses orifices. À côté, Lucie subissait le même sort mais, au lieu d'une longue queue blafarde, on l'obligeait à lécher une chatte ruisselante de sperme. Si elle voulait s'en sortir, elle devait agir tout de suite et profiter de la lucidité retrouvée de sa cousine.

\_ Allez vous faire foutre ! gueula-t-elle avec toute la rage que ces images insoutenables et injustes venaient de déclencher en elle.

Les voyous se braquèrent, surpris par cette résistance. Adeline n'hésita pas. Elle enfourcha son VTT et bouscula le rouquin devant elle. Un geste brusque, qui le fit trébucher en arrière puis tomber sur les fesses. La lame vola dans les airs et se perdit dans un buisson. Il ne s'était pas attendu à ça.

\_ Viens ! cria la jeune femme à sa cousine. Foutons le camp !

Cette fois, Lucie réagit tout de suite et l'imita. Il y eut un moment de confusion. Le petit trapu essaya de retenir Adeline mais elle le repoussa avec la même énergie qu'elle avait renversé Dédé. Les autres contemplaient ce qui se passait, les yeux ronds.

Quelques coups de pédales et il y eut les premiers cris dans leur dos.

\_ Putain ! Faut les rattraper !

\_ Elles vont se tirer, ces salopes !

\_ Faut prendre les bécanes !

Puis, surpassant les autres voix, celle du rouquin :

\_ Elles vont me le payer, ces pétasses ! Grouillez-vous, les mecs !

Adeline jeta un regard en arrière, vit les loubards qui fonçaient pour récupérer leurs motos. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Elle réalisa à cet instant ce qu'elle venait de faire. Si jamais ces voyous les rattrapaient, elles risquaient de passer un très, très mauvais quart d'heure.

\_ Vite, Lucie ! Dépêche-toi !

La jeune fille lui jeta un regard affolé tout en pédalant. Il fallait qu'elles fuient, qu'elles s'éloignent très vite de ce lieu. Pourtant, dans l'esprit d'Adeline, il était plus qu'évident qu'avec leurs motos, les garçons allaient très vite les rejoindre.

Elle entendit les moteurs démarrer. Les deux cousines revenaient vers la butte. Il leur faudrait retraverser ce coin déserté avec nulle part où se cacher. Dans leurs survêtements colorés, elles seraient aussi visibles que deux boutons d'acné sur une figure lisse. Même en pédalant de toutes leurs forces, elles ne pourraient rivaliser avec des motos, surtout sur des chemins normaux... Non, il fallait tenter sa chance à travers le bois. Ces voyous auraient plus de mal à les suivre si elles empruntaient les petits chemins en zigzag de l'ancien parcours Vita.

Déjà, les rugissements mécaniques se rapprochaient. Elle entendit des cris rageurs sans comprendre leur sens. Ce ne pouvait être qu'obscène, de toute manière.

Elle prit sa décision avant d'atteindre le bout du chemin goudronné, en une fraction de seconde. Plus loin s'étendait le secteur de la butte Altstein. Adeline aperçut la sortie d'un de ces petits sentiers qui venaient du bois.

\_ Viens ! Suis-moi !

Lucie la collait, presque roue dans la roue. La peur lui donnait la force nécessaire pour maintenir cette cadence folle... Mais combien de temps ?

La jeune femme effectua un dérapage et s'engagea sur le petit chemin qui s'enfonçait entre les arbres. Ce n'était guère plus qu'un lacet de terre au milieu des fougères, des buissons et des mauvaises herbes. Un lacet qui serpentait entre les troncs, entre les débris et les souches, les agrès rongés de pourriture. Des motos ne pourraient pas accélérer dans un pareil endroit.

\_ Ils sont toujours derrière nous ! haleta Lucie.

Adeline n'osait jeter un nouveau regard en arrière. Il fallait qu'elle reste concentrée. La moindre erreur et elle risquait de se casser la figure.

\_ Fonce ! hurla-t-elle en guise de réponse.

Elles filèrent dans le bois, empruntant les passages les plus étroits même si cela pouvait les faire tourner en rond. Les branches basses avec leurs feuilles neuves leur fouettaient le visage. Il y avait de petites ravines à passer. À chaque descente, le cœur battait plus vite et l'estomac se contractait. À chaque remontée, Adeline poussait un nouveau soupir rentré.

Il lui sembla que le bruit des moteurs avait tendance à s'amenuiser, encore qu'il paraissait toujours effroyablement proche. Elle pédala et pédala encore, ignorant la douleur et les crampes qui menaçaient. La peur lui injectait sans cesse de nouvelles doses d'adrénaline.

Elle baissait la tête pour éviter des branches trop basses, la relevait, se levait sur ses pédales, s'aplatissait.

Elles arrivèrent à une nouvelle intersection. Le vieux parcours Vita se barrait de raccourcis pour les promeneurs. Adeline aperçut une nappe de brume sur la gauche. Ayant perdu toute notion de leur position dans le bois, elle ne savait plus vers où se trouvait le stade, ni le lycée, ni la vieille aciérie, ni la butte.

Sans crier gare, elle tourna à gauche et se dirigea vers le brouillard, sans doute causé par la proximité d'une mare ou quelque chose de ce goût. C'était plutôt inhabituel pour la saison, surtout aussi tard dans la journée. En général, le brouillard apparaissait le matin. Il se dissipait sur les coups de midi. La jeune femme avait cependant le souvenir que, dans la région, on avait connu des journées entières de brumes dignes de Londres.

Le chemin pénétrait directement dans ce nuage cotonneux, d'un blanc gris presque lumineux.

\_ Lucie ?

\_ Je suis là !

La voix proche... les rugissements de moteur toujours plus distants.

\_ On va les semer ! s'écria Adeline.

Elles pénétrèrent dans la nappe de brume. Ce fut d'abord une sensation de froid humide. Quelque chose de désagréable. Cette impression ne dura pas. D'ailleurs, le brouillard proprement dit ne s'étalait que sur quelques mètres, vite traversés. Un court instant, elles ne virent plus à deux mètres devant elles. L'instant suivant, tout s'éclaircissait à nouveau, sans vraiment se dissiper totalement.

Le chemin se poursuivait dans le bois. Elles continuèrent à filer droit devant. De toute manière, elles n'avaient pas trop le choix. Plus aucun sentier de traverse ne coupait la mince bande de terre battue qu'elles suivaient.

Il fallut encore une centaine de mètres avant qu'Adeline ne s'avise qu'elle n'entendait plus les motos dans leur dos. Elle ralentit l'allure, progressivement. La tension retomba un peu. Elle se rendit alors compte qu'elle respirait avec difficulté. De la sueur ruisselait dans sa nuque. Ses mains étaient douloureuses à force de cramponner le guidon. Ses cuisses et ses mollets l'élançaient presque autant que le bas de son dos. Et son cœur menaçait d'exploser dans sa poitrine.

Elle cessa alors de pédaler, poussa un énorme souffle qui lui vida entièrement les poumons. Ça brûlait, à l'intérieur. Le fond de sa gorge était irrité. Elle connaissait bien ces sensations pour les avoir mille fois connues lors d'entraînements ou de ses matchs de volley.

Lorsque le VTT s'immobilisa, elle posa un pied tremblant à terre. Lucie se trouvait derrière elle, s'arrêta à son tour. Blanche comme un linge, elle haletait à perdre haleine, le visage luisant de transpiration, les yeux ronds de trouille, son corps prit de tremblements.

— Je crois qu'on les a semés ! parvint à dire Adeline entre deux souffles rauques, estimant la distance qu'elles venaient de parcourir depuis le banc de brume.

L'air égaré, Lucie se retourna puis opina de la tête. Elles descendirent de leurs selles et engagèrent les béquilles. Enfin, elles se plièrent en deux, réflexe humain pour reprendre son souffle.

Adeline fut partagée entre l'envie d'éclater de rire, toute à sa joie d'avoir pu échapper à cette bande de loubards, et celle de fondre en larmes pour se libérer du stress intense qu'elle venait de vivre. Finalement, elle ne fit ni l'un ni l'autre.

Elle reprit son souffle plus rapidement que sa cousine, qui n'avait pas l'habitude des efforts physiques. Regardant autour d'elle, elle ne vit que les arbres, les arbustes et ce chemin qui traversait le bois de part en part. Il lui semblait qu'elles avaient roulé des heures alors que cela n'avait certainement pas dépassé cinq minutes.

Les voyous avaient dû abandonner la poursuite un peu avant qu'elles ne passent à travers le brouillard. Ils devaient être retournés continuer leur partie de jambes en l'air avec cette Cathy.

— Ça va ?

Lucie releva la tête, fit oui. Elle reprenait lentement des couleurs, respirait avec moins d'urgence.

— Nous l'avons échappée belle !

— Oui... Pour une fois, tu avais raison. Je crois que je ne pourrais plus jamais passer dans le coin !

La jeune femme ressentit brusquement une peur rétrospective. Si elle n'avait pas bousculé ces loubards pour prendre la fuite – et réussir – les deux jeunes filles seraient certainement en train de subir un viol collectif. Elle aurait alors été responsable de ce qui serait arrivé à sa jeune cousine. Cette seule idée lui mit l'estomac au bord des lèvres. Avec des jeunes de ce genre, l'issue aurait été funeste. Après les avoir violées, ils les auraient peut-être tuées.

— Où sommes-nous, à ton avis ?

Malgré l'épuisement, Lucie continuait à parler avec sa prestance habituelle. La question, Adeline se la posait en silence depuis un moment. Elle haussa les épaules.

— Pas loin du Ferry, je crois.

En fait, elle n'en avait pas la moindre idée. Elles se trouvaient toujours au milieu du bois de la butte Altstein. Une petite forêt en bordure de ville, pas si étendue que ça mais tout de même. Enfin, elles ne risquaient pas de s'y perdre. Quelle que soit la direction qu'elles prennent, elles finiraient par tomber sur une infrastructure de Falbourg. Que ce soit le lycée Ferry, le stade ou la vieille aciérie. Le plus important était qu'elles ne retombent pas sur le rouquin et sa bande de dégénérés.

— Qu'allons-nous faire ?

Lucie regardait les alentours, aux abois. Mais elles eurent beau tendre l'oreille, elles n'entendirent rien. Pas de bruits de moteur, pas de rires ou d'éclats de voix, pas de bruits de pas... pas même le vent dans les feuillages ou le gazouillis des oiseaux. Il régnait un calme absolu sur ce coin du bois.

Levant les yeux, Adeline constata que le ciel s'était largement plombé. Un gris uniforme remplaçait le bleu voilé du début d'après-midi. Des filoches de brume semblaient s'accrocher aux branches les plus hautes.

\_ Je sais pas pour toi, mais moi, j'ai pas envie de revoir ce Dédé et ses copains... On ferait mieux de suivre ce chemin. On finira bien par tomber quelque part !

\_ Dacodac !

Un petit mot entre eux, guère original, mais qui les rendait complices. Il signifiait simplement leur accord mutuel sur une question.

En remontant sur le vélo, Adeline grimaça à cause de ses jambes endolories. L'effort qu'elle avait dû fournir dans cette fuite éperdue laisserait des traces pendant quelques jours. Elle allait même avoir un peu de mal à marcher, elle le pressentait.

Près d'elle, Lucie poussa une petite plainte. Elle aussi devait avoir mal partout. C'était cependant un bien petit prix à payer pour avoir pu sortir saines et sauvées de cette « rencontre ».

Les cousines repartirent doucement. Le danger passé, elles éprouvaient le besoin de souffler un peu.

Elles pédalèrent ainsi une quinzaine de minutes, en silence. Adeline avait envie de parler de ce qui venait de se passer mais n'osait pas trop. Elle connaissait suffisamment Lucie pour savoir que cette dernière, plus introvertie, se confiait peu. Malgré tout, cette longue ligne droite qui ne paraissait pas vouloir finir l'intriguait.

\_ Je ne voyais pas le coin aussi grand.

\_ J'ai l'impression que nous revenons vers le pont, murmura Lucie.

\_ Mais non... On va vers le Ferry, je te dis.

Enfin, elles aperçurent des bâtiments. À mesure qu'elles approchaient, elles réalisèrent qu'il ne s'agissait pas d'immeubles d'habitation. Plutôt une usine ou quelque chose de ce genre. Ce ne pouvait être l'ancienne aciérie, ceinte d'un mur. Là, on distinguait seulement un grillage, très haut mais à travers lequel on voyait tout.

Le calme environnant ne donnait aucune impression de danger. Cependant, une sorte de bourdonnement allait en s'amplifiant.

Adeline et sa cousine roulèrent jusqu'au bout du chemin, tombant nez à nez avec le grillage. Il mesurait au bas mot six mètres de haut, avec un sommet incliné et bardé de barbelés. D'immenses pylônes électriques se dressaient sur la gauche, formant un ensemble complexe, avec des entrelacs de câbles énormes, de cônes et d'anneaux qui rappelaient obligatoirement une installation EDF. Le bourdonnement venait de là. Un bruit peu agréable, déstabilisant, un peu comme si les deux jeunes femmes se trouvaient à proximité d'une immense ruche avec des milliers d'abeilles géantes.

Des bâtiments s'élevaient à une centaine de mètres derrière le grillage et sur la gauche. Ils semblaient dater d'une trentaine d'années au moins, avec beaucoup de béton et de ferraille. D'innombrables fenêtres, dont certaines brisées, ornaient la façade de la plus vaste construction. On distinguait mal les zones les plus éloignées à cause de la brume qui envahissait tout. On devinait des silos et des cheminées, des superstructures et des passerelles. Le tout paraissait s'étendre sur des centaines de mètres carrés.

Encore plus à gauche, des rails menaient à des quais de déchargement déserts. Pourtant, Adeline distingua des sacs de jute et des caisses en bois sur deux d'entre eux, en attente d'être enlevés.

\_ Mais où sommes-nous ?

Lucie avait dû élever la voix à cause du bourdonnement électrique, de plus en plus agaçant et inquiétant.

\_ Je sais pas... J'ai jamais vu cette usine.

Adeline n'était même pas certaine qu'il s'agisse bien de cela. Et même dans ce cas, elle aurait été bien incapable de deviner quel genre de chose on y fabriquait ou ce qu'on y exploitait.

\_ Nous sommes peut-être de l'autre côté du lycée... Près de la grande déchetterie.

Lucie voulait paraître enjouée mais l'angoisse perçait déjà dans sa voix. Ne voulant pas l'affoler davantage, Adeline acquiesça, même si elle ne croyait pas vraiment qu'elles soient parvenues aussi loin. Le plus étrange était qu'il semblait n'y avoir personne derrière ce grillage. Pas âme qui vive. Pas même un véhicule. ni trains, ni camions. La mauvaise herbe qui grignotait sur le béton pouvait laisser penser que l'endroit se trouvait à l'abandon, comme l'ancienne aciérie. Mais, dans ce cas, pourquoi ce bourdonnement électrique qui semblait vouloir prouver le contraire ?

Adeline regarda autour d'elle. L'usine bordait le bois et un chemin longeait le grillage, partant à gauche et à droite. Comme elle avait perdu le sens de l'orientation dans cette grisaille ambiante, choisir une direction relevait de la pure intuition. De toute manière, elles ne pouvaient pas se retrouver trop loin. Le pire serait qu'il faille à nouveau contourner la butte Altstein.

Si elle devait se fier à son seul instinct, la jeune femme prendrait à droite. Cependant, pour une obscure raison, son cœur lui disait d'aller à gauche. Un sentiment difficile à expliquer. Normalement – et si Lucie avait vu juste – aller à droite les ramènerait vers le centre de Falbourg. Elles n'avaient pas passé par l'aciérie. Elles n'avaient pas traversé la rivière. Il serait logique d'aller à droite... Pourtant, au fond d'elle, une petite voix lui soufflait avec insistance de prendre à gauche pour longer ce grillage.

\_ Qu'est-ce que t'en penses ? demanda-t-elle à sa cousine.

Lucie eut cette moue d'enfant boudeuse lui donnant un air de gamine qu'elle arborait dès qu'elle réfléchissait.

\_ Par là !

À droite. Logique. Adeline fut presque soulagée de ne pas avoir prit la décision seule. Elle put ainsi faire taire la petite voix insistante.

\_ Oui, tu as raison ! dit-elle avec force.

Elle regarda sa montre : pratiquement seize heures vingt. Elles pourraient encore aller manger un morceau, même si le temps ne se prêtait plus trop à une glace. Il ne faisait d'ailleurs ni chaud ni froid. Il n'y avait pas un souffle de vent. Pas même une odeur. Et toujours ce calme, si étrange au milieu d'un bois urbain, juste troublé par le bourdonnement électrique qui s'amenuisait comme les cousines s'éloignaient de sa source.

Le chemin qu'elles suivirent, à peine plus large que celui sortant de la forêt, paraissait néanmoins mieux entretenu. Les ornières s'y révélèrent moins profondes et les lierres poussant de part et d'autre n'avaient pas encore tout envahi. Adeline se dit que des ouvriers venaient sans doute régulièrement tailler et arracher ces mauvaises herbes.

Elles longèrent le grillage sur une incroyable distance. Cet endroit, bien qu'il paraisse désert à première vue, devait bien être en fonction. À plusieurs reprises, la jeune femme crut discerner des silhouettes traversant dans la brume telle cour ou telle passerelle. Les cheminées les plus proches crachaient de la fumée. Des fenêtres étaient éclairées. Elle perçut à certains moments des bruits métalliques... puis les grondements d'énormes moteurs... des claquements espacés... Mais personne ne vint près du grillage.

\_ C'est fou ! dit finalement Lucie. Je n'aurai jamais cru qu'il y avait une usine aussi grande dans le secteur. Je n'en ai jamais entendu parler.

\_ On est jamais venues par ici, non plus !

Adeline se voulait rassurante mais l'endroit lui inspirait une angoisse insidieuse et grandissante. L'énormité même du site lui paraissait anormale. Tout le comme le fait de ne voir aucun véhicule, de n'apercevoir que des silhouettes qui disparaissaient aussi vite qu'on les repérait.

Enfin, elles arrivèrent au bout du grillage. Leur surprise fut grande de constater que le chemin continuait à travers des champs nimbés d'une lueur mordorée causée par les nuages très bas et d'un gris uniforme. Le périmètre de la vaste usine se poursuivait en ligne droite sur la gauche mais plus aucun chemin ne le longeait.

Les deux jeunes femmes ne virent aucune habitation, aucune route, pas même un poteau électrique. Elles se trouvaient au sommet d'une petite colline, devant d'autres collines basses, rondes, noyées dans la grisaille. Des champs en friche, d'autres en labour... des bosquets d'arbres, l'orée d'une forêt plus dense avalée par le brouillard.

Cette fois, Adeline sentit son cœur s'emballer pour de bon. Ce n'était pas possible. Elles ne pouvaient se trouver qu'en ville et pas au milieu de la campagne. La butte Altstein ne se situait bien sûr pas au centre de Falbourg mais la jeune fille était bien certaine d'en connaître tous les accès. Et pas un ne débouchait en rase campagne !

Puis, le doute la prit. Ce n'était pas aussi invraisemblable que ça, au fond. Elles étaient peut-être passées près du stade sans même s'en rendre compte. Et, par-delà le stade, il y avait trois ou quatre kilomètres avant Bregon, le village le plus proche. Une sacrée ballade mais ce fut la seule explication possible qu'elle entrevit.

\_ Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Lucie. On ne va quand même pas retourner vers le bois ?

Adeline faillit lui dire qu'elles n'avaient pas le choix quand elle aperçut un homme sortant de l'un des bosquets les plus proches. Il portait un fusil à l'épaule et ce qui ressemblait à deux lapins morts dans une main.

\_ Là ! Un chasseur ! Viens ! On va lui demander s'il peut nous aider !

Elles enfourchèrent à nouveau leur vélo pour aller à la rencontre de l'homme.

## RENE

\_ Monsieur ! Monsieur !

René vira de bord et plissa le regard. À cinquante-quatre ans – ou quelque chose comme ça - il disposait encore d'une très bonne vue. Pour preuve les deux lapins qu'il venait de tirer et qu'il ramenait chez lui. Edwige les cuisinerait dans la soirée, quand il les aurait dépiautés et dépecés.

Deux filles à vélo venaient dans sa direction, descendant la colline de l'usine. Les trois hautes cheminées faisaient de sinistres silhouettes dans la brume. Il s'arrêta pour attendre ses visiteuses en poussant un petit grognement. *Enfin* ! Ça faisait un petit moment qu'il n'avait plus eu de visites de ce genre et il avait presque fini par croire que la chance les avait abandonné, lui et sa femme.

Fusil contre l'épaule, il essaya de prendre l'air aussi calme que possible. À mesure que les filles approchaient, il les détailla. Jeunes. La vingtaine... Bien... Mignonnes aussi. Deux brunes, visages agréables et corps minces, même si c'était difficile à apprécier dans les survêtements qu'elles portaient... Très bien.

Elles stoppèrent devant lui, sans coups de freins brusques ni dérapages de crâneuses. C'était déjà arrivé qu'il tombe sur des filles un peu sauvages. Les choses devenaient alors plus compliquées mais il finissait toujours par avoir le dessus. Toujours.

\_ Bonjour, monsieur !

Elles étaient plutôt essoufflées. La plus âgée venait de parler. Tout de suite, René confirma mentalement les vingt ans. Peut-être un peu plus. L'autre avait un visage plus « gamine », avec une moue boudeuse. À peine majeure... De toute manière, ça ne changerait rien.

\_ Bonjour.

Elles descendirent des selles. L'aînée avait déjà repris son souffle que la plus jeune haletait encore comme un petit chiot qui aurait trop couru. Il nota alors un air de famille entre les deux. Peut-être des sœurs... peut-être des cousines... En tout cas, il y avait quelque chose.

\_ Excusez-nous, monsieur... Je crois qu'on s'est perdu !

Il aurait parié son fusil que ce serait sa première phrase après les salutations. C'était si... typique ! Il faillit en sourire mais se retint.

\_ On dirait ben ! J'peux p'têt' vous aider...

Surtout, ne pas se montrer trop pressant. Il commençait à avoir l'habitude et une certaine méthode. Finalement, la journée finirait mieux qu'elle n'avait commencé et Edwige serait contente.

Les deux jeunettes – des gamines pour lui – échangèrent un regard. La plus petite paraissait inquiète et méfiante. Elle le regardait de biais. Une timide... même un peu timorée... Mais un très beau brin de fille avec sa petite bouche en cœur, toute rose et son joli petit nez... L'autre, l'aînée, semblait plus ouverte et expansive. Un peu moins mignonne mais à peine. Avec ses pommettes hautes, son sourire forcé et ses yeux bleus, elle lui donnait déjà des envies...

\_ Ce serait vraiment génial ! dit-elle avec un faux enthousiasme. Je m'appelle Adeline et elle, c'est ma cousine, Lucie...

La jeune resalua du chef, à peine. Elle se méfiait, c'était certain. Mais ce n'était pas elle qui décidait, dans leur duo. Ça aussi, c'était certain.

\_ Pouvez m'appeler René... Qu'est-ce que j'peux faire pour vous ?

\_ Nous aimerions rentrer chez nous !

Petite voix geignarde de Lucie mais quel style quand elle causait. Edwige allait adorer. René et sa femme n'étaient pas vraiment d'accord quant aux qualités que devait posséder la jeune fille idéale et, quelque part, c'était tant mieux. Ça évitait au moins certaines disputes.

\_ Où est-ce qu'on est ? demanda l'Adeline.

\_ Pas très loin d'la ville.

\_ Près de Bregon, c'est ça ?

Ça commençait toujours avec une ribambelle de questions idiotes. René se renfrogna. Il fallait bien en passer par là.

\_ Ouais, c'est ça... Bregon... Pas loin en tout cas.

\_ Et comment est-ce qu'on peut rejoindre la ville ?

René haussa les épaules, comme s'il s'agissait d'une évidence.

\_ Le plus court, c'est de r'brousser chemin... Faut longer le ch'min de l'usine et ensuite...

\_ Non ! Pas par là !

Il en avait été certain. Comme à chaque fois, pour une raison ou une autre, les visiteuses (et même les plus rares visiteurs) ne voulaient pas retourner d'où elles venaient. Il avait très vite compris ça et s'en servait. Ça lui permettait de passer à l'autre proposition, qui allait leur embrouiller un peu plus l'esprit.

\_ Alors, faut suivre le chemin jusqu'à la départementale, à trois kilomètres d'ici... Tournez à gauche et z'aurez encore cinq kilomètres à faire.

\_ Huit kilomètres en tout ! s'exclama Lucie en ouvrant des yeux comiques. Mais ce n'est pas possible ! Nous n'arriverons jamais avant la nuit !

\_ Eh ouais, lâcha René en se grattant la tête. C'est le grand tour, c'est sûr ! Mais j'connais pas d'autres chemins... J'peux même vous dire qu'y en a pas ! J'habite le coin depuis mon mariage ! Et des raccourcis pour la ville, j'en ai jamais trouvé !

Même pas un mensonge. Les deux gamines, consternées, se regardaient. René essaya de mieux estimer leurs corps. La plus jeune devait avoir de petits nichons mais son cul bien rebondi moulait le jogging. L'autre, plus grande et plus sportive, avait une poitrine plus grosse. Il les imagina à poil, toutes les deux, avec leur peau de pêche, leurs jolies tétines et leurs poilus à l'air. Il sentit sa queue enfler lentement dans son vieux pantalon brun en velours côtelé. Une sensation qu'il aimait par-dessus tout. Ça faisait quand même un petit moment qu'ils n'avaient plus pu s'amuser comme il fallait, lui et Edwige. Un sacré petit moment.

René renifla et sa lèvre remonta. Surtout, ne pas brusquer les choses. Les laisser venir, d'elles-mêmes, pour qu'elles ne se doutent de rien.

Les voilà parties dans une discussion à bâiller. Revenir vers l'usine ou faire le « grand tour ». Aucune de ces deux solutions ne leur convenait. Il n'avait qu'à ajouter un petit supplément d'angoisse à leur état et le tour serait joué :

\_ Bon, et ben, bonne soirée, mesd'moiselles... J'vais vous laisser, faut que j'rentre ! Ma femme m'attend.

Il eut le plaisir de voir les deux gamines tendre leurs bras en même temps, comme pour le retenir.

\_ Non, attendez ! fit la plus grande. Vous avez le téléphone, chez vous ?

Il prit son air le plus étonné et se retourna pour répondre.

\_ Ça se pourrait ben... Pourquoi ?

Il la vit jeter un coup d'œil à la plus jeune. Celle-ci, beaucoup plus timorée, ne dit rien, ne voulait prendre aucune décision. Il se dit encore une fois qu'Edwige allait l'adorer. Si lui préférait nettement les petites rebelles, sa femme avait une passion pour les filles naturellement timides et soumises.

— Si vous êtes d'accord, reprit l'Adeline, on pourrait appeler un taxi de chez vous... Enfin, si vous n'habitez pas trop loin... Je vous paierai...

Il haussa les épaules comme si la dernière remarque n'avait aucune importance. En fait, elle n'en avait vraiment aucune. Mais il se dit en se régaland à l'avance qu'il allait se payer sur la bête... et plutôt dix fois qu'une !

— J'habite pas loin, répondit-il. À quinze minutes de marche... Seulement, faut traverser un p'tit marais. Alors j'vous conseille de pas rouler et d'marcher à côté d'vos bicyclettes...

Il n'y eut pratiquement pas d'hésitation. Bon signe. Ces deux poulettes paraissaient beaucoup plus naïves que les deux précédentes. D'ailleurs, elles n'avaient pas tenu très longtemps. Celles-ci, il se dit qu'il faudra les ménager un peu... enfin, pas trop quand même...

— Bon, ben... suivez-moi, alors !

Il se mit en route, direction sa maison. Un petit détour, exprès, juste pour les perdre un peu plus. Il n'avait spécialement peur qu'elles retrouvent leur chemin mais préféra se montrer prudent.

Tout en marchant en tête, il sifflota gaiement. Si ces gamines savaient ce qui les attendait, elles prendraient leurs jambes à leurs cous. Mais, comme les autres, elles se doutaient encore de rien. Elles se disputaient un peu, deux ou trois mètres derrière lui, pour savoir laquelle était finalement coupable de cette situation. Pour René, il n'y avait aucun doute : sa chance seule était en cause.

Le soleil, rien qu'un pâle disque jaune au-dessus de la brume, descendait lentement vers l'ouest, se préparant déjà à se coucher. Mais il se passerait encore bien des choses avant qu'il fasse nuit.

Le chasseur emprunta un sentier étroit qui s'enfonçait à travers un petit marais. Des volutes grises flottaient au-dessus des eaux calmes. On entendait le chant des crapauds qui allait s'intensifier très vite. Il y avait toujours comme une odeur d'humus et de pourriture humide. L'odeur des marécages, des eaux stagnantes et dangereusement lisses.

— Marchez bien dans mes pas, les filles ! lança-t-il. Le coin est pas sûr ! Faudrait pas qu'une de vous s'embourbe là-d'dans ! Y'en a qui y sont restés, croyez-moi !

Il les entendit murmurer entre elles avec des petits gémissements effrayés. Bonne chose, ça aussi ! Ces deux-là venaient bien de la ville. Elles connaissaient rien à la campagne, y avaient jamais vécu. Ce serait d'autant plus facile de les berner ou de leur faire croire des choses.

La traversée du marais dura cinq minutes. Pas bien grand mais impressionnant pour qui connaissait pas. Les hauts roseaux et les larges feuilles des nénuphars en rajoutaient encore sur le côté inquiétant du coin.

— Vous suivez toujours ? demanda René sans se retourner, alors qu'ils s'apprêtaient à quitter le borbier, comme l'appelait Edwige. Savez, c'est facile de se perdre, là-d'dans !

— Nous sommes toujours là, monsieur !

La voix de la plus jeune... Celle qui s'appelait Lucie. Une petite voix menue qui en disait long sur sa fragilité et son manque d'assurance.

Ils sortirent alors de marais, laissant derrière eux les derniers arbres tordus, les épaisses plantes d'eau et l'odeur un peu putride. À une centaine de mètres se trouvait la maison de René et de sa femme. Comme construite au milieu de nulle part, aucun mur ne la protégeait. Pas même une petite barrière. Pas la peine.

Cela faisait tellement longtemps que René habitait là qu'il avait renoncé à compter les années.

Une maison toute simple, assez petite. Une chambre à l'étage, qui occupait la moitié du grenier. Un salon, une cuisine, une petite salle de bain... Et, en sous-sol, une grande cave. Il avait rajouté, sur la façade aveugle, un appentis fermé qui lui servait d'atelier. Il y avait aussi une petite grange de l'autre côté, également collée contre une partie du mur.

Ils approchèrent, toujours à l'allure un peu lente imposée à ses visiteuses. Il se demanda ce qu'elles pouvaient bien être en train de penser. Doutes ? Trouille ? Surprise ? En tout cas, elles s'étaient certainement pas attendues à découvrir une petite maison isolée au milieu de la campagne, encerclée de marais et de bois sombres.

Près de la baraque, le puits avec le seau posé sur le muret rond qui attendait qu'on le descende. Juste à côté, les deux niches de ses chiens, Neshi et Daranshi. Deux bâtards, l'un d'un berger allemand, l'autre, la femelle, d'un boxer, excellents pour la chasse, même s'il ne les avait pas emmenés aujourd'hui. Juste à côté, la vieille 4L bleu délavé qui ne servait plus depuis des lustres était garée près des cordes à linge de sa femme, toujours encombrées de larges slips, de chemises et de pantalons épais.

Arrivé à une dizaine de mètres, René entendit le ronronnement irrégulier du générateur qui tournait pour leur fournir l'électricité. Les petites allaient pas tarder à se douter de quelque chose. Il les entendait qui marmonnaient dans son dos, sans pouvoir comprendre de quoi elles parlaient vraiment.

\_ Chérie ! cria-t-il d'un coup. On a d'la visite !

Presque au même moment, ses deux chiens montrèrent le bout de leurs museaux. Ils sortirent des niches avant la réponse d'Edwige.

\_ Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle avait ce timbre agressif des femmes de la campagne, éraillé à cause de ces clopes qu'elle fumait sans arrêt. Lui, il préférait la pipe. Et pas trop souvent, en plus.

Les deux gamines poussèrent des jappements aigus. Il se retourna et vit ses chiens qui approchaient, babines retroussées, en grondant. Il les avait bien dressés. Pas un étranger pourrait entrer dans la maison sans qu'ils attaquent... À moins, bien sûr, qu'il leur ordonne de rester tranquille. Ce qu'il fit.

\_ Neshi ! Daranshi ! Couchés !

Les deux bâtards s'aplatirent en geignant, sans quitter les visiteuses de leurs yeux noirs. René se retourna, vit avec plaisir qu'elles étaient pétrifiées de trouille devant les deux clébard.

La voix d'Edwige arriva à nouveau, avant qu'il la voit sur le seuil de la porte :

\_ Qu'est-ce tu racontes, encore, René ? J'ai pas prévu de...

Elle s'arrêta. Les trois femmes se découvraient en même temps. René avait été très fier, à l'époque, d'épouser la plus belle fille du village. En ce temps-là, elle était déjà une sacrée garce. Pas qu'elle courait les autres garçons, mais elle avait toujours eu des idées tordues quand il s'agissait de se marrer. Le genre de gamine qui prenait son pied à arracher les ailes des papillons, les pattes des insectes, à noyer les rats dans du vinaigre ou sa propre pisse, à raser les poils du chien de la voisine juste pour voir comment ça ferait... Enfin, ce genre de trucs. René pouvait pas dire qu'elle s'était arrangée avec l'âge mais ça lui convenait. Ils s'entendaient bien... Et à quarante-six ans – ou quelque chose comme ça – elle était encore pas mal foutue. Un peu négligée, fallait bien le reconnaître, mais elle avait toujours ses gros nichons et son gros cul qu'il adorait, son ventre presque plat, ses longs cheveux noirs et surtout ses superbes yeux verts aux paupières un peu tombantes qui lui donnaient des airs de vraie salope, quand elle le voulait... Ah, et une bouche à faire fantasmer un cureton !

Dans sa robe à fleurs, elle ne payait pas trop de mine mais René s'en fichait. Tout comme il se fichait de son maquillage un peu trop voyant.

Edwige avait coupé sa phrase au milieu. Son visage, morose au départ, venait de s'éclairer. Elle jeta un regard à son mari qui hocha doucement de la tête, en essayant de rester discret. Ils se comprirent immédiatement.

\_ Chérie... Ces deux jeunes filles se sont perdues...

Sa femme prit un air de commisération à faire pleurer les grenouilles de bénitier. Elle avait toujours su jouer la comédie quand il le fallait. Pas vraiment de l'hypocrisie mais plutôt un don d'actrice inné.

\_ Ooohhh... Mes pauvres petites... Vous allez bien, au moins ?

Son ton agressif s'était dilué dans cette question, devenant horriblement mielleux. Mais il fallait les attirer à l'intérieur sinon elles risquaient de s'enfuir. C'était déjà arrivé une fois, avec une grande blonde et René avait dû lancer ses chiens. Quand il l'avait retrouvé, les corniauds lui avaient bouffé les nichons et ils n'avaient plus pu en faire grand-chose. Fallait pas que ça arrive à ces deux beautés.

\_ Oui madame, répondit la plus grande. On voudrait juste appeler un taxi pour qu'il vienne nous chercher... Une bande de loubards a voulu nous agresser et... et...

Elle s'était arrêtée, comme si elle regrettait d'avoir mentionné cet événement. Puis, se rendant certainement compte qu'elle en avait trop dit ou pas assez, elle se contenta d'ajouter :

\_ Et on voudrait pas leur retomber dessus.

\_ Je comprends, mes pauvres petites... Venez... Entrez...

Goguenard, René regarda les poulettes le doubler pour suivre sa femme à l'intérieur. Il vit Lucie se retourner plusieurs fois pour vérifier que les molosses restaient bien couchés. Le piège se refermait. Une fois à l'intérieur, ces gamines seraient coincées. C'était presque trop facile !

Il leur emboîta le pas, refermant la porte derrière lui sans la verrouiller. Pas la peine. Il posa le fusil contre le meuble à chaussures et la gibecière avec les lièvres morts par terre, sans faire très attention.

Edwige les emmena dans leur salon, assez petit et rustique. Il y avait la cheminée, éteinte. La table avec une nappe cirée, les quatre chaises, le vieux canapé au tissu rouge un peu élimé, le fauteuil de René, encore plus usé. Enfin, tout le mobilier, quoi. Le sol était sale, couvert de miettes et de moutons de poussière. Ça durerait pas. Deux tapis cachaient une partie du parquet, griffé et un peu terne. Le seul appareil électrique, à part le vieux lustre reçu au mariage, c'était l'énorme radio qui trônait sur le buffet. Par la fenêtre, on voyait le potager derrière la maison, baigné dans cette lumière jaune un peu surnaturelle que donnait le soleil à travers la brume. René entendait à peine le générateur mais pouvait sentir les petites vibrations. Normal, les fenêtres de la maison étaient en simple vitrage et les encadrements en bois.

Les filles regardaient autour d'elles, perplexes et gênées. Lucie sursauta même quand elle vit les quatre têtes d'animaux empaillés qui décoraient les murs. Un loup, un sanglier et deux cerfs. Les plus belles prises de René. Mais allez expliquer ça une gamine de la ville !

\_ Vous voulez boire quelques chose, les petites ?

Edwige proposa sans chaleur. Maintenant qu'ils étaient tous entrés dans la maison, les masques allaient pas tarder à tomber.

\_ Non, merci madame... On ne voudrait pas vous déranger trop longtemps... Où se trouve le téléphone ?

René resta près de la porte, l'unique sortie de la pièce. Il appuya une épaule contre le chambranle qui grinça un peu. De nouveau, il sentit des picotements dans sa queue qui se remit à enfler lentement, frottant délicieusement contre son large slip.

\_ Téléphone ? répéta Edwige en allumant une cigarette. Mais il y a pas de téléphone, les filles. On a déjà pas l'eau courante ici...

Elle recracha une bonne bouffée de fumée bleue par la bouche, en arrondissant ses lèvres. René la connaissait mieux que personne. Elle aussi s'amuse. Peut-être encore plus que lui.

Leurs deux visiteuses se regardèrent. On sentait la perplexité grandir en elles. Pas encore de la peur mais ça n'allait pas tarder.

\_ Mais... comment est-ce qu'on va appeler un taxi ? Vous avez une CB ?

\_ Une quoi ?... Ah, un de ces trucs de routiers, pour faire des appels radio... c'est ça ?  
Adeline opina. Lucie s'approcha de sa cousine.

\_ Nan... On a rien de comme ça, ici... Désolée, mais on pourra pas vous appeler de taxi...

Edwige tira de nouveau sur sa cigarette. Cette fois, elle fit ressortir la fumée par ses narines. Derrière ses longs cils et ses paupières tombantes, elle observait les gamines.

L'aînée se tourna vers René. Elle avait l'air furieuse.

\_ Vous nous avez menti, alors ! l'accusa-t-elle en pointant un doigt.

René ne put retenir un gloussement.

\_ Faut croire que oui, ma jolie !

Les yeux bleus de la jeune fille s'agrandirent encore, de colère et de stupeur.

\_ Pourquoi vous avez fait ça ?

\_ Pour vous faire venir ici, pardi !

Il jeta un regard à sa femme. Elle cligna des paupières. Les choses sérieuses commençaient.

\_ Mais pourquoi ? demanda Lucie. Nous avons perdu du temps et maintenant, il fera noir quand on rentrera.

\_ Mais non... Vous allez dormir ici, voilà tout !

Edwige passa sa langue sur ses dents avec des bruits humides, comme pour les nettoyer. C'était quelque chose qu'elle ne faisait que lorsqu'elle était très excitée. Adeline se tourna vers la femme de René. Lucie s'était encore approchée de la plus grande, frôlait son bras avec ses longs doigts fins comme pour s'assurer qu'elle se trouvait bien là, près d'elle.

\_ C'est très gentil, madame, mais on préfère rentrer chez nous ! Viens, Lucie !

Elle saisit la main de sa cousine et fit mine d'aller vers la porte où se trouvait René. Il s'avança. D'un geste rapide, il gifla le visage de la jeune fille, la stoppant net dans son élan. Une seconde gifle, du revers de la même main, la fit reculer de deux pas. La plus jeune poussa un cri. L'autre le contemplait, ahurie. Bon sang, que ça lui avait manqué, de biffer une petite poulette !

\_ Ma femme t'a dit que vous alliez passer la nuit ici ! Gronda-t-il de sa voix la plus basse. Alors, vous allez la passer ici... Vous allez passer toutes vos nuits ici !

\_ Qu... Qu'est-ce ça veut dire ? demanda la grande en effleurant ses joues rougies.

\_ Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ? piailla la plus jeune.

\_ Parce que nos deux boniches sont parties il y a quelques temps et qu'on doit les remplacer ! balança Edwige sans se démonter.

Elle avait pas bougé, était restée près du gros buffet, avec le vieux poste de radio dessus.

Adeline se tourna de nouveau vers elle.

\_ Qu'est-ce que vous dites ?

\_ T'es vraiment bouchée, ma pauvre petite. Je te dis que nos deux boniches se sont tirées et que vous allez les remplacer.

\_ Mais vous êtes folle ! explosa la grande. Pas question ! Laissez-nous passer ! On veut rentrer chez nous !

Encore une fois, elle voulut forcer le passage mais René était plutôt massif. Il la repoussa sans problème et lui colla une nouvelle baffe, encore plus forte, qui fit voler sa

tête sur la gauche. Bordel ! Que ça faisait du bien ! Les cheveux décoiffés, elle le dévisagea, incrédule. Lucie poussa de nouveaux petits cris de souris.

— J'te conseille d'être respectueuse quand tu causes à ma femme ! aboya-t-il. Elle t'a dit qu'on cherchait de nouvelles boniches et vous s'erez nos nouvelles boniches, compris ?

Abasourdie par les trois baffes qu'elle venait de se prendre, l'Adeline resta sans voix. L'autre se mit à pleurnicher doucement. René vit sa femme serrer les cuisses très fort sous sa robe. Elle mouillait sûrement comme une dingue maintenant.

— Vous verrez, leur dit-elle doucement. Ce sera pas difficile. Faudra faire à bouffer, la vaisselle, nettoyer la maison, s'occuper des poules, des lapins, du potager... Il y aura aussi la lessive, le repassage...

— M'aider au champ, ajouta René, faire quelques réparations, débroussailler autour d'la maison...

— Laver les vitres, faire notre lit le matin, récurer les chiottes... Ce genre de choses...

Elles écoutaient... n'en croyaient sûrement pas leurs oreilles. Mais si la jeune Lucie avait l'air déjà presque résignée, c'était pas la même chose avec l'Adeline. Cette fille-là, il faudrait la briser d'abord. Alors, comme pour enfoncer le clou, René lança :

— Ah, sans oublier le principal : vous s'erez aussi nos putains !

— À tous les deux ! acheva Edwige avec son pire sourire.

Pendant un moment, plus personne parla. Le couple avait dit ce qu'il avait à dire. Les filles essayaient de comprendre ce qui leur arrivait. Et puis, brusquement, la plus jeune se mit à chialer. Adeline fronça les sourcils. Elle avait envie de se révolter, ça se lisait dans ses prunelles bleues. Mais elle se méfiait maintenant des réactions de René. Elle serra les dents, cracha presque :

— Ça, jamais !

— Mais si, grogna René. Tu vas voir !

Il fondit sur elle et repoussa la plus jeune qui sanglotait. Lucie voulut rejoindre sa cousine mais Edwige lui saisit les bras par derrière et les ramena dans son dos, la bloquant. Elle aurait aucun mal à retenir cette jeune fille si frêle, le chasseur le savait.

— Laissez-la tranquille ! cria Adeline. Vous entendez ?! Foutez-nous la paix !

— Toi, t'as une trop grande gueule pour pas être une bonne suceuse !

Il se mit à tirer sur les habits de l'aînée, pour les arracher. Ça tourna très vite à la bagarre, au net avantage de René, plus grand, plus large et, bien sûr, plus costaud.

L'Adeline essaya de le repousser en le couvrant d'injures et de cris. C'était qu'elle savait se débattre, la petite garce. Près d'eux, Lucie pleurait et suppliait, fermement maintenue contre le torse d'Edwige qui savourait le spectacle en connaissance.

René parvint à tirer assez fort sur la veste de jogging pour que la tirette glisse et s'ouvre. Dessous, l'Adeline portait un tee-shirt gris moulant, avec le chiffre 12 inscrit en grand et en bleu sur la poitrine. Il tira encore un coup sec et la veste blanche lui resta entre les mains.

Perdant l'équilibre, la fille se retint contre le dossier du fauteuil. René jeta le vêtement devenu inutile par terre. Il resta un instant à mater les deux rondeurs prometteuses qui pointaient sous le tee-shirt moulant. Comme il l'avait pensé, l'aînée avait de la poitrine. Oh, rien à voir avec les lourdes mamelles de sa femme mais quand même, il y avait de quoi s'amuser. Au contraire de sa chère et tendre, il aimait en avoir pleins les paluches, quand il travaillait une fille. Et puis, c'était si sensible, des jeunes nichons. Pourquoi s'en priver ?

Voulant pas lui laisser le temps de trop reprendre ses esprits, il lui sauta de nouveau dessus. L'Adeline résista, autant qu'elle put. Elle le repoussa avec les bras tendus, encore et encore, alors qu'il attrapait le tee-shirt et tirait dessus de toutes ses forces, déformant le tissu jusqu'à le faire enfin craquer.

Une couture venait de céder. Sans faire attention aux coups de poings rageurs qu'il recevait, René réussit à tirer de chaque côté de cette fente et l'élargit sur toute la

longueur. Encore deux coups secs, comme ceux qu'il donnait pour briser la nuque des lapins bons pour la casserole, et il se retrouva avec les lambeaux gris entre les mains.

Lucie chialait de plus en plus fort. Edwige n'avait aucun mal pour la retenir contre elle d'une savante clé au bras. Un truc qu'il lui avait appris il y avait longtemps. Lui, il regarda sa victime qui poussait des cris aigus et plaintifs. En haut, elle portait plus qu'un soutien-gorge mauve assez simple et très couvrant, qui remontait ses nichons. Le genre de truc que portaient les jeunes qui faisaient du vélo, pensa-t-il.

Elle avait le ventre plat, des épaules pointues, des bras effilés et la taille très fine. Son nombril était percé et une boule en argent brillait au-dessus du mignon petit trou. Un nombril ouvert, comme René les adorait. Cette vision lui fouetta les sens et son érection devenait visible à travers son épais pantalon.

D'une brusque bourrade, il renversa la fille par surprise sur le tapis. Elle faillit cogner le coin de la table basse avec la tête. Ses fesses boxèrent durement le sol lorsqu'elle se rétama. Elle essaya tout de suite de se relever en gémissant. René lui en laissa pas l'occasion et lui chopa rapidement les mollets qui dansaient frénétiquement devant lui pour l'empêcher d'approcher. C'était quand même pas à un vieux singe comme lui que cette gamine apprendrait à faire la grimace, non ?

Avec toute l'agilité qui lui restait, le chasseur enjamba sa proie et coinça d'un seul bras les deux mollets contre son ventre imposant. Bloquée de la sorte, l'Adeline était plus ou moins sans défense et se tortillait par terre comme un ver coupé en deux.

— Arrêtez ! implorait sans arrêt la plus jeune, entre deux sanglots. Mais arrêtez ! On a rien fait !

Les baskets, blanches elles aussi, n'avaient pas de lacets. Un modèle avec des bandes velcro qu'il eut aucune peine à ouvrir et à enlever. Il jeta les chaussures dans un coin. Une fois qu'il l'aurait mâtée, ce serait elle qui les rangerait. À moins qu'il décide tout simplement de tout brûler, ce qu'il faisait presque à chaque fois.

Il enleva ensuite les socquettes blanches en tirant dessus. Le genre de truc qui faisait mouiller sa femme. Lui, ça le laissait plutôt froid. Il était moins cérébral qu'Edwige, qui aimait se faire ses petits films dans sa tête. C'était vrai que l'Adeline avait de jolis pieds, fins et bien dessinés, juste un peu grands pour une fille. Mais soignée, ce qui lui plaisait bien.

Il s'amusa à lui chatouiller brutalement les plantes, deux ou trois minutes, histoire de la fatiguer. Elle poussa de grands éclats de rire hystériques et, petit à petit, sa respiration devenait laborieuse. Mais elle avait de l'endurance, il devait bien le reconnaître. Ses doigts épais pianotèrent sur les orteils délicats, les faisant se crispier et se tendre avec des crises de rires désespérés. Comme il la goupillait solidement, à cheval au-dessus d'elle, elle pouvait strictement rien faire. Chaque pression sur ses hanches était douloureuse.

— Non ! soufflait-elle tout en riant et s'essoufflant. *Hahaha !* Arrêtez ! Non ! *Hihihouuuuhahaha !* Faites pas ça !

Il jeta un coup d'œil à sa femme. Elle était très friande de ce genre de « supplice » et adorait s'occuper d'une fille comme ça, pendant des heures. Ses yeux verts brillaient. Il la vit froter sa fourche contre les fesses de l'adorable Lucie qui, choquée, s'en rendait même pas compte.

Lorsqu'il pensa qu'elle avait perdu suffisamment de force, René arrêta son petit manège et, avec un large geste tournant, réussit à retourner l'Adeline comme une crêpe, toujours en gardant ses jambes relevées. La traction lui fit mal et elle glapit. Elle se retrouva sur le ventre. L'instant suivant, il tirait sur le pantalon de jogging. Il lui fallut pas dix secondes pour que la grande brune se retrouve uniquement en sous-vêtements.

Il la relâcha alors pour quelques courts instants. La fille resta couchée sur le ventre en haletant, essayant de reprendre un peu son souffle. Il la regarda en juge. Mauvais point pour elle : sa culotte, pas assortie à son soutien-gorge. Un slip large, déjà vieux, devenu gris à force de lavages et avec l'élastique un peu lâche. Bon point : ses fesses joufflues, plus

grosses qu'il l'avait cru. Un joli popotin bien rond qui allait pas tarder à se retrouver entièrement à l'air.

Les mollets menus, les cuisses fines... Non, vraiment, l'Adeline lui poserait aucune difficulté physique. Elle était vraiment pas de taille contre lui, n'avait certainement pas la moitié de sa force.

Tout en regardant la chute de reins à la peau rose pâle et les cuisses qui gigotaient, les jolis doigts de pied serrés et les cheveux noirs qui coulaient sur la nuque, René baissa la braguette de son vieux pantalon, plongea la main dans son slip et fit sortir sa queue comme un ressort.

Lentement, avec cette habitude qui lui donnait toujours de grands frissons de plaisir, il fit aller et venir la peau, couvrant et découvrant son gland sale. Un coup d'œil à la petite Lucie qui voyait déjà son sexe, pas comme l'Adeline. Elle ne criait plus, ne se débattait plus entre les bras de sa femme. La bouche ouverte en O, elle matait sa queue comme si elle en avait jamais vu.

René renifla, satisfait. Il en était particulièrement fier, de son engin. Il craignait vraiment pas la concurrence. Elle était si longue que, dressée, son gland dépassait largement son nombril... et elle était épaisse comme un boudin ! Le genre d'outil qu'on avait bien en main pour besogner les petites salopes comme celles qui lui tombaient du ciel ! Il ne l'avait jamais mesurée mais Edwige avait, une fois, placé une Montbéliard à côté – de celles qu'elle utilisait pour faire ses potées – et l'avantage restait pour lui ! Ouais, il en était fier, de sa bite, René. L'âge et l'expérience aidant, il arrivait à se retenir plus longtemps... En plus, avec la tisane de grand-mère de sa femme, il restait aussi bien dur. Pas besoin de ces conneries d'aphrodisiaques bidon qu'il avait vu dans la pharmacie de sa jeunesse.

L'Adeline finit par réussir à se mettre à quatre pattes, sûrement dans l'espoir de se relever. Elle se tourna vers lui, peut-être pour l'insulter ou le supplier, s'arrêta net devant son énorme saucisse blême, raide, qui palpait à quelques centimètres de son visage.

Ses yeux s'ouvrirent comme des soucoupes. La tête de quelqu'un à la fois fasciné et horrifié. René grogna, content de lui, et plia sa bite raide vers la figure de la grande, avec ses lèvres qui remuaient doucement. On aurait dit une gueule de poisson.

\_ Tu la vois, celle-là ? Tu vas l'avoir bien profond !

La fille réagit en secouant la tête. Ses prunelles allaient de la queue qui s'approchait et la faisait loucher à son regard. Elle fit non. René ricana :

\_ Mais si ! Tu vas même me la sucer pour la dégraisser un peu et la préparer... Si j'te prends à sec, j'vais te déchirer ! T'as pas encore l'habitude d'une grosse bite comme ça !

Il était pas aussi bavard, d'habitude. Mais ça lui venait tout seul, dans ces moments-là. Comme des bonbons, les mots fondaient dans sa bouche. Il avait envie de faire peur à cette forte tête, de lui faire comprendre tout de suite la vie qui l'attendait. Cette vie de travaux forcés et de soumission sexuelle qu'ils réservaient à ces deux poulettes, lui et sa femme.

\_ Non, murmura-t-elle.

Puis, de plus en plus fort :

\_ Non... Non !... Non !!... NON !!!

\_ Mais si, je te dis ! cria-t-il encore plus fort qu'elle, avant de balancer une gifle qui la renvoya sur le tapis.

Cette fois, la baffé laisserait une marque. Il avait frappé fort et elle risquait d'avoir un bleu sur la joue. Il s'en fichait bien. De toute façon, ça durerait pas. Et même, ça l'excitait. Bientôt, elle porterait encore bien d'autres marques sur son joli corps si bandant.

\_ Arrêtez ! cria encore Lucie. Mais arrêtez ! Vous êtes fou ? Elle n'a rien fait !

La plus jeune cherchait pas vraiment à se dégager d'Edwige. Elle voulait juste l'empêcher de continuer avec de pauvres paroles. Avec celle-ci, tout serait plus facile. C'était déjà décidé : il la laisserait à sa femme, qui raffolait de ce genre de petite grue facile à dresser.

\_ Si, elle a fait quequ'chose ! répliqua-il en prenant l'Adeline par l'élastique de son slip et la bretelle de son soutien-gorge. Elle m'a excité avec son petit cul de marie-couche-toi-là et ses nénéés de salope ! Faut que j'verifie si tout ça est ben comme je l'pense !

Sa phrase achevée, il arracha les deux sous-vêtements. Là encore, les tissus crissèrent et s'enfoncèrent dans la peau d'Adeline. Elle cria, fut même soulevée du tapis un instant. Ensuite, quand tout craqua, elle s'écroula de nouveau par terre, nue, avec des marques rouges là où sa jolie peau avait été sciée par les élastiques.

René jeta les charpies du slip et du soutien-gorge près du fauteuil tout en lorgnant sa victime, maintenant à poil. Il avait envie de la voir s'ouvrir, de mater ses nichons et sa chatte, la raie de son cul. Pour l'instant, il en voyait pas grand chose parce qu'elle crapahuta jusqu'à un coin, entre le canapé et le bahut. Elle plia ses jambes contre elle, cachant sa poitrine, et serra fort les cuisses, ses pieds devant sa moule. Sur sa joue gauche il y avait une sacrée marque rouge. Des larmes coulaient sur ses joues mais elle chialait pas vraiment. Il y avait toujours de la rébellion dans ses mirettes.

Le chasseur s'approcha, tranquille. Avec sa grosse queue qui sortait de sa braguette, braquée en avant comme une arme, il pensait avoir l'air terrifiant.

\_ A g'noux, p'tite salope ! ordonna-t-il de sa voix la plus grave – la même qu'il utilisait pour donner des ordres à ses chiens. Et viens m'la sucer !

\_ Non !

La jeunette pressa ses genoux contre sa poitrine. Elle le défiait. René passa la langue sur ses lèvres. Ça allait un vrai régal de la baiser, cette petite ! Il allait prendre plaisir à la faire gueuler sous ses coups de queue ! Il allait la casser, la briser !

Il se pencha sur sa proie qui chercha à s'écraser contre le mur. Il la prit par les cheveux, lui secoua la tête. Ses plaintes, c'étaient comme des stimulants. Sa grosse queue fut prise de soubresauts.

Il tira l'Adeline dans sa direction. Sous la violence de la traction, la fille se retrouva un instant à quatre pattes puis traînée jusqu'au milieu de la pièce. Il la relâcha de nouveau pour, cette fois, défaire son épaisse ceinture et la sortir des passants de son pantalon.

La poulette leva des yeux pleins de larmes et sursauta en voyant ce qu'il se préparait à faire.

\_ Non ? répéta-t-il avec une voix plus douce.

Il était en train de vraiment s'amuser. Coller des roustes et des raclées à ce genre de morveuse lui plaisait autant que de les baiser. Il trouvait tellement jouissif ce pouvoir absolu sur une beauté comme cette Adeline, de savoir qu'il pourrait tout lui faire sans que personne ne vienne le faire chier. Ça lui donnait une trique de tous les diables.

\_ Qu... qu'est-ce que... vous allez faire avec... avec ça ?

L'angoisse et la trouille perçaient enfin dans sa voix devenue étriquée. Elle savait déjà ce qu'il comptait faire. De toute façon, qu'est-ce qu'il aurait pu faire d'autre avec une ceinture que la corriger ? Il jugea bon de pas la ménager :

\_ À ton avis ? J'vais t'foutre une bonne rouste pour t'apprendre à pas répondre et à obéir !

Il leva la main en même temps et lança la ceinture, sans pitié, sur ce jeune corps nu. Il entendit le petit sifflement avant le bruit claquant du cuir qui s'écrasait durement sur la peau du dos et, tout de suite après, le hurlement de surprise et de douleur de l'Adeline... suivit par un cri plus perçant.

\_ Ferme-la ! entendit-il dire sa femme à la plus jeune.

La gamine que retenait toujours Edwige commença une sorte de crise de nerfs. Les yeux mouillés, elle suppliait entre deux gros sanglots. On comprenait rien à ce qu'elle baragouinait tellement elle avait de salive dans la gorge. Et elle essayait de se dégager. Mais elle pouvait pas rivaliser avec sa femme qui serrait sa clé au bras jusqu'à lui faire mal.

Sans attendre de réaction de sa victime, René se remit à frapper, essayant de viser les endroits les plus sensibles comme son dos, ses cuisses et son ventre. Il évitait le visage, pas par charité mais parce qu'il voulait pas de sang sur sa queue quand elle le suceraient... ce qu'elle finirait par faire, forcément.

Adeline se roula par terre en se protégeant comme elle pouvait. René devenait fou d'excitation en regardant son corps si bien foutu se tortiller comme un ver sous lui, se tendre et se détendre comme un ressort déglingué, se rouler dans la poussière et les miettes du tapis en recevant des coups de ceinture qui laissaient de longues traînées rouges.

Il voyait apparaître et disparaître, sous ses mains et ses bras, les beaux nichons ronds, plus blancs que le reste du corps, avec des mamelons roses larges comme ses vieilles pièces en argent de 5 francs... son gros cul musclé, lui aussi plus pâle avec quelques traces de bronzage sur ses reins... sa raie du cul haute et surtout bien profonde... les poils sombres de sa chatte qui formaient à peu près un triangle... son ventre plat et son nombril avec son anneau... ses cuisses et ses mollets qui battaient l'air.

Il lui tourna autour en la claquant avec sa ceinture. Coup après coup, il se sentait devenir plus fort. Sa bite pulsait. Au bout de son gland, il y avait une grosse goutte claire. Chaque cri, chaque plainte, chaque supplique l'amenait toujours plus près de ce plaisir un peu malsain qu'il adorait : celui de maltraiter une fille. Il était là pour ça. Il vivait pour ça. Il le savait et ça lui convenait. Aucune rédemption d'église possible pour lui. De toute façon, il en aurait pas voulu. Il n'allait déjà pas à la « Paroisse Masquée » du village !

Lorsqu'il arrêta de frapper, l'Adeline était agitée de soubresauts et couverte de marques. Une vingtaine au bas mot. Partout. Des chevilles jusqu'à la nuque. Devant comme derrière. Un coup bien porté avait même touché son nibard gauche et le téton avait prit du volume.

Derrière lui, Lucie chialait toujours, épouvantée par ce qu'elle venait de voir. Il lui jeta un nouveau coup d'œil, de plus en plus persuadé que celle-ci se montrerait bien plus « coopérative ». Edwige lui fit un clin d'œil complice et se passa la langue sur les lèvres, vicieuse.

\_ T'en veux encore ? demanda-t-il à l'Adeline en découvrant ses dents.

La fille réalisait à peine qu'il la frappait plus. Un gémissement sortait de sa gorge, comme une lamentation de veuve.

\_ Réponds ! T'en veux encore ?

\_ N... Non...

Sa voix était brisée, au moins pour l'instant. Elle allait se plier à son caprice pour plus avoir mal. C'était aussi simple que ça. René posa la ceinture sur le divan et se pencha pour prendre la fille par les cheveux.

\_ À g'noux ! À g'noux que j'te dis !... Allez !!

Elle comprit pas tout de suite ce qu'il voulait vraiment. La poulette, encore traumatisée par cette première raclée, se laissait manipuler comme une poupée molle. C'était pas ce qu'il voulait. Baiser une fille qui bougeait pas, ça l'excitait pas. Ça le ferait même plutôt débander.

\_ T'en r'veux encore, c'est ça ?

Là, elle réagit. Elle leva ses yeux bleus pleins de larmes et de trouille. Il vit qu'elle avait compris qu'il plaisantait pas, qu'il était parfaitement capable de reprendre cette ceinture pour recommencer à la frapper jusqu'à ce qu'elle fasse ce qu'il voulait.

\_ N... Non... S'il vous plait...

Il y avait plus cette agressivité et ce défi dans sa voix et son regard. Juste l'envie que tout ça s'arrête. L'Adeline se mit alors à genoux, les bras le long du corps. Ses deux nichons blancs tenaient bien sur son torse un peu étroit. René approcha une main. La fille se raidit mais le repoussa pas. Avec ses doigts, il caressa le délicieux néné frais, ferme et velouté. Sa peau était si douce...

Du gras du pouce, il frotta le mamelon qui devint vite granuleux. L'Adeline se raidit encore plus ; elle ferma les yeux et serra les dents. Encore quelques frottements et le téton, celui qu'il avait pas touché avec la ceinture, enfla sous son doigt.

\_ C'est bien... Tu t'laisses faire ! T'as compris !

Elle faisait de gros efforts pour se retenir et pas lui enlever sa main. Ça se voyait et ça plaisait d'autant plus à René que le bout avec lequel il jouait arrêta pas de grossir et de durcir.

\_ Ça t'plait que j'te tire sur la tétine, hein ?

Il respirait de plus en plus fort. Ça faisait si longtemps qu'il avait pas été excité comme ça et quand il pensait à tout ce qu'il pourrait faire avec ses deux visiteuses...

\_ Non, ça me plaît pas.

La poulette avait pas été vraiment agressive mais René trouva bon de commencer le dressage sans attendre. Autant qu'elle prenne tout de suite les bonnes habitudes et que sa cousine comprenne qu'elle risquait la même chose. Une nouvelle claque. Sa tête vola, encore.

\_ Ah, mens pas, hein ?

Il lâcha le nichon, se remit droit et frotta son gland sale sur le visage de la fille. Elle fit sa dégoûtée et recula la tête en se frottant doucement la joue.

René et sa femme prenaient pas souvent de bains simplement parce qu'ils avaient pas l'eau courante et que de chauffer l'eau du puits, ça prenait du temps. Pour lui, la dernière vraie toilette remontait à plus d'une semaine. Entre-temps, il avait fait l'amour avec Edwige et s'était branlé une paire de fois. Il y avait du sperme et de la mouille séchés sur son gland. En dessous, quand il repoussait la peau, il y avait des fromages puants entre blanc et jaune.

\_ Bouge pas ou te t'en reprends une !

L'Adeline resta droite, immobile, mais elle serrait les poings. Elle regardait derrière lui, dans le vide, peut-être pour pas penser à ce qui lui arrivait. C'était quelque chose qu'il avait souvent vu.

René se tourna vers sa femme, loucha sur la jeune Lucie. Elle chialait toujours mais se débattait plus. Elle se sentait sûrement pas de taille contre lui et sa femme. De voir son aînée comme ça devait la démoraliser au possible. Tant mieux !

Il se remit à caresser le joli visage de la fille avec son gland, le faisant passer lentement sur les joues, les lèvres, le menton, sous le nez, par-dessus les paupières. L'Adeline avait carrément la chair de poule sur les bras. La première goutte s'étala sur son visage, le fit briller.

\_ Tu t'es déjà faite baisée par un homme plus vieux ? demanda-t-il en continuant son petit manège. Du genre qui pourrait être ton père... ou ton oncle ?

Avec ses grimaces dégoûtées, la fille le rendait fou. Il l'obligeait à se laisser faire. C'était ça qui lui plaisait : qu'elle ait pas le choix, même si ça lui plaisait vraiment pas du tout. Faire l'amour avec sa femme dans son lit, c'était rien comparé à ce qu'il ressentait à cet instant !

\_ Tu vas répondre, oui ?

Il la prit par une oreille et tira dessus jusqu'à ce qu'elle miaule de douleur en se relevant presque.

\_ Non, monsieur ! Jamais !

\_ T'as quel âge ?

Il relâcha pas l'oreille, s'appliqua à lui faire mal, la tourna dans les deux sens, comme faisait son instituteur, dans le temps, quand il avait fait une connerie.

\_ Aïïïe ! Vin... Vingt-et-un ans, monsieur ! Ouille !

\_ Et elle ?

Il désigna Lucie d'un petit mouvement de tête. Comme la poulette répondit pas tout de suite, il pinça le lobe, le vrilla durement. Les yeux de l'Adeline recommencèrent à couler et elle chantait maintenant.

\_ *Aaahhhhh* ! Dix... Dix-huit ans, monsieurrrrr ! *Aaaaïïïe* ! Vous... Vous me faites mal !

Qu'elle était gourde, cette grande bécasse. La dernière fois, les deux petites, du même âge, s'étaient montrées bien plus dégourdies et sûres d'elles. Il avait eu quelques problèmes à casser une des deux mais, au bout du compte, il avait trouvé ça très jouissif. Là, c'était pas le même genre de gibier.

\_ Z'êtes vraiment cousines ? demanda-t-il encore.

\_ Oui ! s'exclama alors Lucie avec une voix aiguë. Nous sommes vraiment cousines ! Je vous en prie ! Lâchez-la ! Vous allez lui arracher l'oreille !

René relâcha la plus grande qui retomba sur ses genoux et massa son lobe blessé, qui avait enflé et était devenu violet.

\_ Seulement cousines ? Dommage...

Il aurait préféré avoir à faire à deux sœurs pour les obliger à baiser entre elles. Il le ferait quand même mais ce serait moins amusant. D'ordinaire, il aimait pas les gouineries, sauf dans ce genre de cas. Il regarda de nouveau la plus grande, réfléchit à tout ça et eut une nouvelle idée. Il y avait jamais pensé avant. Ça lui donna comme une décharge au bout de la queue.

\_ J'pourrai donc être ton père, hein ? demanda-t-il à l'Adeline.

Il la dominait de toute sa hauteur avec sa queue qui remuait toujours devant son visage. La fille fronça les sourcils. Elle avait l'air vraiment perturbée. Pour mieux les casser psychologiquement, il y avait rien de mieux que les déstabiliser d'entrée de jeu.

\_ Réponds !

\_ O... Oui...

\_ Alors, tu vas m'appeler papa à partir d'maintenant ! Je s'rai ton papa chéri à qui tu dois obéir !

\_ Non ! Vous êtes pas mon père !

Il leva la main. Elle était si choquée par ce qu'il lui demandait qu'elle la vit même pas arriver. La claque résonna fort dans le salon.

\_ Ferme-là, p'tite merdeuse ! J'serai ton père et l'oncle de ta cousine ! Et ma femme s'ra ta mère et la tante de la p'tite ! Tu nous appellera papa et maman...

Il se tourna vers Lucie qui sursauta contre Edwige, les yeux ronds de terreur alors qu'il la montrait du doigt, furieux.

\_ Et toi aussi, tu nous appelleras tonton et tata ! Compris ?!

Si l'Adeline avait pas encore dit oui, la plus jeune agita tout de suite la tête de haut en bas. Elle était à deux doigts de faire pipi dans sa culotte.

\_ Oui... oui, mons... tonton !

René grogna, content. Donner un petit côté scandaleux par cet espèce d'inceste en plus de tout ce qu'il réservait aux deux poulettes, ça lui donnait vraiment une bonne trique. Edwige lui lança un grand sourire. Ça avait l'air de lui plaire, à elle aussi.

Revenant sur celle qui se trouvait nue et agenouillée devant lui, il dit lentement, en savourant chaque mot :

\_ Et maint'nant, tu vas montrer à ton père comme tu sucés bien les bites !

L'Adeline secoua furieusement la tête.

\_ Non !... Non ! On dira tout à la police ! Vous irez en taule !

Edwige se mit à rire. René put pas se retenir non plus. Cette fois, il laissa sa femme parler à sa place. Il savait qu'elle adorait réduire les espoirs de leurs visiteuses en miettes.

\_ Le jour où tu verras un gendarme ici n'est pas près d'arriver, ma jolie petite fille !

Le chasseur adorait quand son épouse prenait ce ton de maîtresse d'école.

\_ On nous cherchera ! Lucie vit chez ses parents et ils s'inquiéteront. Et les miens aussi !

\_ C'est nous, vot' famille, maint'nant ! Et pourquoi qu'on vous chercherait ? Vous êtes majeures, toutes les deux, pas vrai ? On dira pas qu'vous avez fugué !

René regarda sa femme, qui s'amusait comme une folle, avec admiration. Elle savait comment, plus souvent que lui, répondre aux questions et aux menaces de celles qui tombaient entre leurs mains.

\_ Ils nous chercheront quand même ! insista la grande. Et quand ils nous trouveront, vous aurez de gros problèmes ! Ils verront que vous m'avez frappé !

Edwige rigola encore plus fort. L'Adeline eut l'air dérouté. Lucie, toujours prisonnière contre elle, écoutait ce qui se disait, croyant tout sur parole – ce que disait Adeline comme ce que disait sa femme – et il y avait à chaque fois de nouvelles émotions sur son visage.

\_ Crois-moi, y'a jamais personne qui passe par ici sans qu'il soit invité ! Jamais ! Et même si quelqu'un se souvient encore de vous à l'heure qu'il est, le temps qu'il pense à venir vous chercher dans l'coin, vous s'rez mortes de vieillesse depuis longtemps ! *Hahaha* !

\_ Vous mentez ! C'est pas vrai !

L'Adeline criait, désespérée. René la regarda. Il souriait. C'était tellement bandant de la voir presque se chier dessus de trouille. Elle était à sa disposition et commençait à comprendre que ce qui lui arrivait durerait pas seulement quelques minutes ou quelques heures. Mais il y avait toujours cette petite lueur rebelle dans ses yeux. Un éclat qui lui plaisait pas vraiment, qui ressemblait trop à celui qu'il avait vu dans ses deux précédentes « visiteuses ».

Sans attendre plus longtemps, il la saisit par les deux oreilles et lui secoua le crâne comme il aurait secoué un prunier.

\_ Allez ! Ferme un peu ton clapet et montre-moi comme tu sais bien sucer papa ! T'auras tout l'temps d'vérifier qu'on raconte pas de conneries !

\_ Non !

René frotta le visage mignon contre sa queue dressée. Il tordit si fort les lobes que la poulette recommença à crier et pleurer. Mais il lui fourra pas son sexe dans la bouche. Elle risquait trop de le mordre, même sans le faire exprès.

\_ Suce-moi, que j'te dis ! Ou j't'arrache les deux oreilles !

Encore une torsion bien méchante et la fille se mit à geindre après une longue plainte de douleur :

\_ Oui ! *Aaahhhh* ! Je vais le faire !

Il relâcha la pression. Les oreilles étaient brûlantes sous ses doigts. Il laissa ses mains traîner dans les épais cheveux noirs, pour qu'elle comprenne qu'il pouvait recommencer à lui faire mal quand il voulait. C'était important, qu'elle sache qu'il avait le contrôle.

\_ Ah ouais ? Alors commence par me la lécher, gamine ! J'trouve qu'elle est peu crade, pas toi ?

Adeline répondit pas mais à voir sa grimace dégoûtée, c'était pas la peine. Une dernière petite taloche derrière le crâne pour la décider et la voilà qui sortait enfin sa langue. Une jolie langue rose, pointue et adorable. Il siffla de bonheur quand elle frôla son gland sale. Juste un petit coup et elle recula en se plaignant, geignarde :

\_ *Beeehh*... Berk ! C'est dégueulasse ! Ça pue !

La fille réalisait pas qu'elle faisait que l'exciter davantage. Bien sûr, que ça puait ! Des jours qu'il se l'était plus lavée ! Et avec son petit air de martyre, elle lui donnait vraiment envie de la baiser ! Il lui colla encore deux ou trois baffes, plus bruyantes que

vraiment méchantes. Fallait qu'elle comprenne qu'il lui laissait pas le choix. Qu'elle aurait plus aucun choix avant longtemps !

\_ Lèche-la !

Elle se tenait sur ses genoux, les bras ballants le long de son corps, les yeux mouillés, demandant de l'indulgence, de la pitié. Mais elle pouvait toujours rêver. Et elle avait pas intérêt à le faire poireauter trop longtemps.

\_ Prends-la dans tes mains et lèche !... Ou tu préfères que j'reprenne la ceinture ?

Il eut pas besoin d'en rajouter. Elle portait encore les traces de sa correction et elles s'effaceraient pas avant demain. Jusque-là, elle en verrait encore d'autres, cette grande bécasse. Elle prit son engin entre ses longues mains fines. Un vrai régal qui le fit soupirer, quand il sentit ces longs doigts frais frôler la peau si sensible de sa queue. Elle l'approcha de sa bouche, ressortit sa langue et s'appliqua cette fois, avec des grimaces écoeurées, à laper le gland.

René ferma les yeux quelques instants pour savourer la sensation de cette langue douce et veloutée, aussi fraîche que les doigts, passer sur son bout sale. L'Adeline manquait d'expérience et il se ferait un plaisir de lui enseigner les rudiments d'une bonne pipe. Mais pour l'instant, ce léchage un peu maladroit l'amenait au bord de l'éjaculation. Il se mit à grogner, à soupirer de plus en plus fort, en matant ce joli visage troublé et dégoûté, avec ses larmes de rage et d'humiliation. Pour en rajouter, il la guida crûment :

\_ Ouais ! Comme ça... Passe bien sur le bout, p'tite salope !... Salive bien ! Faut tout dégraisser et tout avaler !... Passe sous l'gland, maint'nant !... Ouais... Allez ! Frotte bien avec ta langue !... *Hmmmm*... Ça schlingue, pas vrai ?...Lèche mes fromages, sont bien collants !

Il entendait sa femme pouffer près de lui. Lucie regardait, les yeux comme des billes, avec toujours l'air de pas croire ce qu'elle voyait. Sa cousine, agenouillée à poil, couverte de marques rouges, qui léchait son énorme queue sale en chialant et s'étouffant presque à chaque fois qu'elle avalait les petites crasses qui salissaient sa langue.

René obligea l'Adeline à laper sa longue et grosse saucisse blanche jusqu'à la voir entièrement décrottée. Il put alors pas s'empêcher d'éclater de rire.

\_ Bordel de dieu ! Regarde Edwige ! Elle a jamais été aussi propre ! *Hahaha* !

Il la laissa continuer encore un peu puis l'arrêta en lui tirant les cheveux.

\_ T'as assez joué, gamine ! Maint'nant, tu vas m'la sucer un coup !

La fille ouvrit de grands yeux. C'était pourtant que le début...

## LUCIE

Le dos pressé contre la lourde poitrine de la femme du chasseur, Lucie suivait la scène avec impuissance. Désarmée, sans ressource, elle avait contemplé la correction puis le déshabillage forcé de sa cousine sans pouvoir rien y faire, sinon sangloter et supplier. Elle avait peur. Peur de cet homme massif, brutal, aux cheveux grisonnants, au ventre proéminent, au sexe énorme. Elle n'était plus vierge depuis un certain temps, avait connu trois garçons... mais aucun n'avait eu une verge aussi longue et épaisse !

Malgré tout son désarroi, lorsqu'elle avait vu Adeline le lécher, elle s'était sentie alanguie, le bas du ventre lourd, pressant sur sa vessie. La vue de cette longue saucisse blafarde, frémissante sous les coups de langue... L'odeur de sueur et d'excitation de cette femme qui la maintenait contre elle... les tétines dures qui frottaient son dos à travers ses vêtements comme deux billes... les râles satisfaits de l'homme et les bruits obscènes qu'il émettait... tout concourrait à la troubler d'une manière terrifiante.

Mais comment en étaient-elles arrivées là ? Une heure plus tôt, elles se baladaient tranquillement à vélo... Puis, il y avait eu cette bande de voyous... et maintenant ce couple de sadiques qui prétendait faire d'elles leurs... comment avaient-ils dit ? Leurs « boniches »... Elle avait l'impression que cela faisait des heures qu'elles se trouvaient dans ce petit salon aussi étriqué que malpropre, qui sentait la poussière et le tabac froid.

Adi ouvrit la bouche après une nouvelle gifle. Son visage et son corps portaient des traces visibles des coups reçus. Lucie connaissait bien sa cousine. Son regard avait l'air brisé mais ce n'était pas le cas. Il lui en faudrait bien plus. Sans doute Adeline se disait-elle qu'elles iraient à la police dès qu'elles s'enfuiraient d'ici, comme elle l'avait promis. Toutes les deux n'auraient aucune peine à déposer une plainte avec de telles marques !

\_ Suce papa, que j'te dis ! fit l'homme en soufflant comme un bœuf.

Il prit Adi par les cheveux et la força à emboucher son sexe aux deux tiers. Le chasseur aurait réellement pu être le père ou l'oncle de l'une d'elles, sans problème. Il avait largement la cinquantaine. La jeune femme le trouvait effrayant... vraiment costaud, avec un gros ventre poilu. Il avait encore pas mal de cheveux pour son âge mais une face rougeaude et des yeux méchants. Ça, Lucie l'avait remarqué dès qu'elle l'avait vu. Quand il parlait, on avait l'impression qu'il était continuellement essoufflé. La moindre parole s'accompagnait d'une sorte de soupir asthmatique. Il avait aussi de grandes dents jaunes qui le rendaient encore plus antipathique à ses yeux. Sinon, il ressemblait à un paysan. Ses vêtements et sa façon de parler en auraient fait la risée des jeunes, en ville.

Adeline commença une « fellation ». Lucie avait lu ce terme dans un magazine féminin et avait cherché la définition dans son dictionnaire, il n'y avait pas un an. Sa bouche montait et descendait le long de l'épaisse tige de chair, lui déformant les lèvres et les joues. Elle était si longue qu'elle ne pouvait la gober entièrement sans s'étouffer. Dès que le gland touchait la lchette, sa cousine ouvrait de grands yeux, recrachait le sexe couvert de sa salive avec des bruits de régurgitation... et le chasseur lui laissait à peine le temps de reprendre son souffle avant de forcer encore la barrière de ses lèvres. À nouveau, malgré l'effroi qu'elle éprouvait, Lucie ressentit des sensations ambiguës au niveau de son bassin. Comme une

démangeaison qu'elle connaissait bien, qui la prenait uniquement quand elle voyait des images obscènes sur certains sites Internet porno. Ceux qu'elle visitait quand elle se savait seule. Elle avait toujours aimé fantasmer sur des choses violentes depuis sa puberté sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Son site préféré rassemblait les œuvres de dessinateurs versés dans le sadomasochisme. Une série d'une quinzaine de dessins en noir et blanc effectuée par un artiste dont elle ne savait plus le nom l'avait profondément marquée. On y voyait une jeune fille, lui ressemblant d'ailleurs étrangement, enlevée par un clan de nains nomades. Retenue prisonnière dans une roulotte, elle y subissait les pires outrages. Viols, sévices sexuels, tortures, humiliations, rien ne lui était épargné de la part de ces nains aux verges sur-dimensionnées. Même les femmes s'y mettaient à un moment. Lucie s'était très souvent masturbée en s'imaginant à la place de la victime. Mais cela était resté un fantasme, sans suites ni conséquences.

\_ Mieux qu'ça ! Fais jouer ta langue sur mon pruneau !... *Hmmmm...* Ouais ! Comme ça ! Brave fille !

Adeline, toujours agenouillée devant le chasseur, maintenait d'une main la base de la verge. Sa tête se balançait régulièrement sur le membre comme celle de ces chiens factices qu'on pouvait mettre sur la plage arrière de sa voiture.

Lucie sentit soudain un souffle tiède contre sa joue. La femme venait de mettre son visage à hauteur du sien et murmura d'une voix sucrée :

\_ Tu vois ta cousine ? Elle a compris qu'elle devait être obéissante pour pas recevoir de raclée... Mon René peut devenir très méchant quand on fait pas ce qu'il veut, tu sais...

La jeune fille frémit d'horreur. Il s'agissait d'une menace à peine voilée. Elle n'avait pas bien vu cette Edwige qui la retenait serrée contre elle, lui immobilisant les bras dans le dos. Tout s'était enchaîné si vite. Une femme loin d'être laide, en tout cas. Elle avait même dû être très belle dans sa jeunesse. Lucie croyait se souvenir du visage agréable d'une quadragénaire, d'yeux d'un vert très sombre, d'un joli nez, d'une grande bouche pulpeuse. Mais aussi, elle se souvenait l'avoir trouvée négligée – ce que l'odeur piquante de la sueur et des vêtements portés plusieurs jours semblait confirmer - avec de longs cheveux sombres très gras et des expressions vulgaires.

\_ Caresse-moi les roupignettes en même temps !

Le chasseur ne tenait plus Adeline. Les mains sur les hanches, il la regardait faire avec un air fat. Sa cousine se trouvait juste à la bonne hauteur. Sa poitrine bien proportionnée suivait chaque mouvement de tête. Lucie avait souvent envié ses seins bien ronds, elle qui n'en avait pas la moitié.

Adi se mit à caresser fébrilement la bourse de l'homme. Les testicules semblaient énormes, elles aussi. Le sac de peau fripée qui pendait faisait bien le double de ce qu'elle avait vu chez ses jeunes amoureux. Elle trouvait ça particulièrement laid, ce truc poilu et froissé qui pendouillait entre les cuisses des hommes... mais également « fascinant ». C'était le seul mot qui lui venait à l'esprit pour qualifier ce qu'elle éprouvait à cet instant. Les doigts fins et délicats d'Adeline caressant doucement les testicules, elle trouvait cela « fascinant ». Le chasseur paraissait apprécier.

\_ Ouais ! Joue bien avec les roupignettes de papa ! La prochaine fois, j'te les f'rais lécher... Quand j's'rai sûr qu't'y plantera pas tes dents ! *Hahaha !*

Le rire gras se répercuta dans le petit salon vieillot. Les yeux exorbités, Lucie continuait à suivre l'humiliation de sa cousine, se demandant à peine ce qu'on lui réservait à elle.

La fellation s'éternisa. La jeune fille avait l'impression de se retrouver dans un cauchemar où le temps ne suivait plus les normes habituelles. Il lui semblait qu'il s'étirait ou se contractait suivant les aléas de son esprit. Subitement, l'homme repoussa à nouveau Adeline, faisant réapparaître sa longue verge luisante de salive. Sa cousine se retrouva sur les fesses.

\_ Tu crois qu'elle est assez mouillée pour que j'te la mette ? demanda-t-il.

Ses yeux s'étrécirent pour prendre cet aspect cruel et terrifiant qu'elle lui avait déjà vu. Cet homme n'était certainement pas très intelligent mais malin... vicieux... brutal... ça, oui.

\_ S'il vous plaît... Non... Ne faites pas ça !

Totalement impuissante, Lucie vit le type abaisser son pantalon en velours sur ses mollets puis s'agenouiller devant Adi qui l'implorait. Quand il voulut saisir ses chevilles, elle se mit à donner des coups de pieds à tort et à travers, pour l'empêcher de s'approcher. Elle le toucha durement à plusieurs reprises, dont deux ou trois fois au visage, avant qu'il ne parvienne à s'emparer de ses pieds pour la stopper. Furieux, il donna un coup de genoux dans l'une des cuisses. Le visage d'Adeline se figea en une grimace de douleur.

\_ J't'ai dis de m'appeler papa... Et si j'suis ton père, tu dois m'dire tu ! Pigé ?

C'en fut trop pour la jeune femme qui éclata en larmes. Son corps nu fut secoué de sanglots. Cela n'émut pas René qui en profita pour s'emparer de ses chevilles et la contraindre à écarter les cuisses en grand. Lucie vit apparaître le sexe de sa cousine. Une longue fente vermeille qui se devinait sous l'abondante toison noire frisottée. Les deux lèvres luisaient légèrement, comme si elles avaient été laquées.

\_ Sacré buisson ! éructa René. Pas grave ! J'te le raserai... Ma femme et moi, on préfère les minous bien lisses... Pas vrai, Edwige ?

\_ C'est sûr, chéri... Et on f'ra pareil pour notre petite nièce Lucie ! Sauf que c'est moi qui m'en occuperai...

Lucie se raidit. Ses bras et ses épaules devenaient douloureux à force d'être tirés en arrière. Elle sentit la femme se pencher à nouveau pour lui murmurer :

\_ Tu verras, ma jolie... J'ai une méthode très spéciale pour enlever les vilains poils des jolis abricots !

Un long frisson parcourut l'échine de la jeune fille. Ce ton horriblement mielleux lui colla la chair de poule !

\_ Bon, c'est pas tout ça, reprit l'homme, mais ma gentille petite fille m'a salement excité ! J'vais la baiser comme une princesse !

Il s'insinua entre les cuisses qu'il maintenait grandes ouvertes, vers le haut. Lucie eut la vision fugitive de la raie de sa cousine qui s'ouvrait, de son anus mauve qui palpitait de peur. Puis, tout fut caché par la stature massive du chasseur dont elle contempla les fesses poilues avec dégoût. La femme l'entraîna sur le côté, pour mieux voir. René passa deux doigts brutaux sur la fente d'Adeline qui se crispa, terrorisée par ce qui l'attendait.

\_ T'es pas encore assez mouillée, ma chérie ! Attends ! J'vais arranger ça !

Il se pencha, rassembla de la salive dans sa bouche... qu'il laissa couler sur le sexe d'Adi. Au contact répugnant de cette bave, elle ferma les yeux, serra les dents.

\_ Non, murmurait-elle comme une prière. Non... Ne faites pas ça... Je vous en prie... Non...

René étala vicieusement sa salive sur la fente. Ses doigts épais séparèrent les lèvres vaginales. Lucie ne voyait pas bien mais ce qu'elle ne pouvait discerner, elle l'imaginait sans peine. Des doigts calleux qui s'insinuaient entre les nymphes, frottaient les muqueuses, irritaient le tout... D'y penser déclencha des picotements dans son vagin ! C'était ignoble mais elle n'y pouvait rien !

\_ Mets tes pieds autour de mon cou !

L'ordre ne souffrait aucune réplique. Pourtant, Adeline continua à supplier sans bouger, grimaçant curieusement à chaque fois que René lui frottait la vulve.

\_ Non... Je vous en prie, non... Par pitié !

La mâchoire du chasseur se crispa. Il se remit à frapper la jeune femme qu'il dominait. Des gifles dures qui étourdirent Adeline... puis d'autres, plus cinglantes, qui

claquèrent ses seins, les empourprèrent, les firent bouger dans tous les sens. En même temps, l'homme beugla de sa voix caverneuse :

\_ Je t'ai dit de m'appeler papa et de m dire tu !... Ah, mais j'veais t'mater, moi, ma grande !... j'veux que tu m'demandes de t'baiser, sale petite chienne !... Tu comprends ça ?

Les coups plurent sur sa cousine qui n'avait plus la force de se débattre, juste celle de se protéger le visage et la poitrine comme elle le pouvait. Hélas, ses bras n'étaient que de ridicules remparts face à la fureur de l'homme.

\_ Mais arrêtez ! hurla Lucie en essayant de s'avancer.

Edwige la tira aussitôt en arrière, lui tordant les bras dans le dos jusqu'à la faire gémir. Ce qui ne l'empêcha pas, des larmes plein les yeux, de continuer à crier :

\_ Vous êtes fou ! Arrêtez !... Mais arrêtez !! Vous allez la tuer !!!

René cessa de cogner mais pas pour lui plaire... Plutôt pour laisser Adi choisir. Choisir entre une nouvelle raclée en bonne et due forme ou une soumission à ses exigences.

\_ Alors ?... J'attends ?!

Lucie n'entendit d'abord rien. Ses propres sanglots l'empêchaient de comprendre. Il fallait qu'elle se calme. Ses yeux brouillés de pleurs ne lui permettaient pas non plus de bien voir. Au bout de quelques instants, elle entendit le chasseur grogner :

\_ Quoi ? Répète ! J'ai pas bien entendu !

Alors, la voix d'Adi lui parvint, hachurée :

\_ S'il... te plaît... papa... baise-moi...

\_ Tu veux que j'te fourre comme une chienne, c'est ça ?... Que j'te colle ma grosse queue au fond d'ta p'tite chatte, c'est ça ?

\_ Ou... oui, mons... papa ! Colle ton gros zizi dans ma petite chatte !

Bien malgré elle, Adeline avait employé un ton bas et terrifié qui parut ingénu même à sa cousine. René éclata d'un gros rire tonitruant où perçait sa joie d'avoir cassé sa captive.

\_ Si y'a qu'ça pour te faire plaisir, ma grande... Mets tes pieds autour de mon cou !

Lucie laissa ses larmes rouler sur ses joues. La confusion lui étreignait le cœur et l'esprit. Elle se sentait terriblement désolée pour sa cousine, trouvait ignoble ce que ce type lui infligeait... mais elle ne pouvait empêcher un trouble lancinant de lui envahir le creux des reins. Elle vit les jolis pieds blancs d'Adi se poser sur les épaules du chasseur, leurs plantes brunies par la poussière... Cette vision ne fit qu'accroître son émoi sale.

René prit son temps pour placer son gland mafflu entre les lèvres, pour trouver l'entrée du vagin. D'où elle se trouvait, Lucie ne voyait plus grand-chose, sinon l'abandon sur le visage de son aînée. L'homme la tira vers elle et, d'une lente poussée, la pénétra. Adeline poussa un long gémissement désespéré. Jusqu'au dernier moment, elle avait certainement pensé éviter le viol. Mais rien n'était venu entraver ce qui se passait dans cette petite maison isolée dans la campagne.

\_ Oh, bordel ! C'que t'es serrée !... C'est un vrai trou d'pucelle que t'as là !... Va falloir que j'te ramone souvent l'conduit pour te l'élargir !... Mais t'en fais pas ! Ton vieux père sait se r'tenir pour que ça dure longtemps !

\_ Haammmmm... Hoooohhhh ! D... Douc... doucement, s'il vous... s'il te plaît, papa !... Aaaaahhhh ! Doucement ! Ça fait... Ouuuhhhh ! Ça fait mal !

Il n'avait donné que trois ou quatre coups de reins mais la longueur autant que l'épaisseur de la verge écartelaient certainement les parois vaginales d'Adeline. En tout cas, son visage exprimait effarement, douleur et appréhension. Elle n'osait pas le repousser... ne faisait rien pour l'aider, subissant la pénétration presque passivement. Dans cette position, les pieds autour du cou du chasseur, elle s'offrait. Peut-être que dans d'autres conditions, il n'aurait même pas pu entrer en elle ! Lucie se mordit la lèvre en regardant la scène, se demandant ce que pouvait réellement ressentir sa cousine.

\_ C'est pas grave, ma grande !... Tu verras quand j'te la fourrerai dans ton joli trou du cul ! Là, tu la sentiras vraiment passer !

\_ *Hooooo... Noooooon ! Pas ça !... Ooohhh ! Moins vite !*

\_ Arrête de caqu'ter comme une poule ! Tu t'la prendras par tous les trous, que j'te dis !... *Ooophhh ! Bon sang ! T'es vraiment serrée, toi !... Mais on dirait ben qu'tu commences à mouiller ! C'est la quéquette de ton père qui te fais c't'effet ?*

Adeline ne répondit pas, concentrée sur ses sensations. Lucie vit ses doigts se crispier, ses ongles griffer et labourer le tapis malpropre sur lequel elle était violentée. Son visage consterné, sa bouche ouverte, ses narines qui palpitaient doucement, ses gémissements de plus en plus rauques, ses yeux grands ouverts qui fixaient un point invisible au plafond, tout semblait prouver qu'elle éprouvait des choses incroyables.

René se mit à donner des coups de reins plus puissants, plus rapides. Devenu rouge, le front couvert de sueur, il haletait tel un coureur amateur venant de finir un marathon.

La gorge sèche et le cœur battant fort, Lucie suivait silencieusement cet accouplement bestial, sans chaleur ni sentiment. Une fois de plus, elle sentit le souffle tiède de la femme du chasseur contre sa joue. Elle recommençait à lui chuchoter des insanités dans le creux de l'oreille, de cette voix à la fois vénéneuse et sirupeuse qui lui déclenchait d'indéfinissables frissons.

\_ Tu vois comme elle se laisse bien faire, maint'nant ? On dirait qu'elle aime ça, ta cousine... Se faire prendre par la grosse queue de mon homme... Tu aimerais te la prendre toi aussi ? À ton âge, tu dois être encore plus serrée qu'elle... Peut-être qu'il te déchirerait...

La jeune fille secoua doucement la tête, hypnotisée par l'assaut qui se déroulait juste sous ses yeux. Dire qu'elles avaient eu peur de ces loubards ! Ce couple se révélait bien plus malsain que la bande qui avait voulu « s'amuser » avec elles !

\_ Non ? Ça te dit rien ?... Alors j'pourrai p't-être arranger ça... Si t'étais très, très gentille avec moi, j'pourrai m'arranger pour que ta cousine devienne la p'tite putain personnelle de mon René... Il aurait plus envie d'une autre et on pourrait rester entre filles... Qu'est-ce que t'en dis ? Ça t'plairait plus ?

Lucie resta un instant sans réaction. Elle ne comprenait pas vraiment où voulait en venir cette Edwige. Elle avait l'impression qu'elle lui proposait une sorte d'odieux marché. Si elle se montrait obéissante avec elle, alors l'homme ne la toucherait pas. Ou peu... À dire vrai, face au visage traversé de grimaces d'hôpital d'Adeline, elle se disait que cette pénétration devait être particulièrement douloureuse. La femme avait certainement raison sur un autre point : elle était plus « serrée » qu'Adi. Dans sa tête, cela ne faisait aucun doute.

\_ Hein ? Ça te dirait qu'on reste entre filles ?... Seulement, faudra être très gentille avec tata... Faire tout ce qu'elle te d'mande...

Edwige ne la retenait plus que par une main. Mais sa poigne ferme liait sans problème les deux fins poignets de Lucie dans son dos. Son autre main fit glisser lentement la fermeture éclair de sa veste de jogging jusqu'à l'ouvrir.

\_ Tu réponds pas ? Tu préfères que j'demande à René de t'enculer à sec ?

Aucune violence dans le ton... Ce n'avait été qu'un chuchotement parmi les autres. Une question posée de manière anodine. Mais Lucie sentit son corps entier se tendre à l'écoute de cette menace.

\_ Non, murmura-t-elle sur le même ton bas de confiance. Non, je... je préfère que nous restions entre filles...

La main se faufila sous la veste, caressa son ventre à travers son tee-shirt. Le nez d'Edwige fureta autour de son oreille, ses lèvres frôlèrent son lobe comme des mouches agaçantes. Lucie aurait voulu se dégager mais, subitement, elle se sentait veule, sans plus aucune énergie.

\_ C'est bien... Tu verras, j'vais t'apprendre plein de trucs... Toutes ces petites choses dégoûtantes qu'on peut faire seulement entre femmes... Les hommes, ça pense qu'à fourrer

leur queue dans un trou... Moi, j'aime quand ça dure très longtemps... quand c'est très sale... très vicieux...

La main remonta lentement. Lucie retint sa respiration. Elle avait l'impression qu'une répugnante bête arachnéenne essayait de grimper sur son torse. Les doigts effleurèrent sa poitrine à travers le maigre bouclier de ses vêtements.

\_ Tu aimes quand c'est très sale et très vicieux ?

Elle ne comprenait pas bien la question, obsédée par cette main qui commençait à envelopper son sein gauche. Ses yeux papillonnaient entre les doigts d'Edwige et le viol qui se perpétrait devant elle. Les gémissements et les plaintes d'Adeline la travaillaient... Les grosses fesses poilues de René, dénudées, la révoltaient... L'homme était pratiquement couché sur sa cousine, la besognait, le visage rougeaud et la respiration si forte qu'on eut dit un soufflet de forge.

\_ O... Oui...

Elle avait répondu sans réfléchir. Juste parce qu'il le fallait. La main se fit plus ferme, empauma son petit sein sensible. Lucie ferma les yeux, le souffle court. Elle faillit se mettre à crier comme une hystérique, à repousser la main de cette horrible bonne femme. Horrible non par le physique mais par le comportement. Elle n'en fit rien, ayant bien trop peur des représailles.

\_ Alors, on va bien s'entendre, chuchota encore Edwige. Tu verras, ça va te plaire, de dev'nir ma petite salope... *Hmmmm*... T'as des tout petits néné, toi... J'aime...

Elle pressa doucement la chair à peine bombée, déclenchant des ondes mal définies dans le corps de Lucie, qui se mit à haleter. Elle avait toujours été très sensible et chatouilleuse, supportant très mal les caresses qu'elle ne contrôlait pas.

\_ Tu sais, j'te trouve bien plus mignonne que ta cousine... Mon René, lui, il a toujours eu un faible pour les filles avec des yeux clairs et des gros néné... Pas moi...

En continuant à lui peloter la poitrine, Edwige s'était mise à embrasser l'oreille et la joue de Lucie. Des baisers comme un amoureux aurait pu lui en faire, légers et énervants, qui picoraient la peau. La jeune femme eut à nouveau la chair de poule mais continua à se laisser faire, préférant ne pas imaginer ce que la femme avait véritablement en tête. Pourtant... Malgré elle, les mots prenaient doucement forme dans son esprit. *Des choses entre filles ? Des choses sales et vicieuses ? Devenir sa petite salope ?* Elle ne put se voiler la face plus longtemps... Cette femme parlait de relations sexuelles... de relations saphiques. Étrangement, l'horreur scandalisée de Lucie ne fut pas aussi entière qu'elle l'aurait imaginé. Une part d'elle-même, obscure et mystérieuse, se demandait avec un intérêt douteux comment tout ça allait tourner.

\_ Et puis, tu sens bon... J'ai envie de t'voir toute nue... Mais on va attendre qu'ils aient fini...

Opressée, Lucie continua à se laisser caresser le sein. Confuse, elle sentait son sexe s'alourdir, s'amollir toujours davantage... Elle commençait à mouiller sans le vouloir, sans même comprendre pourquoi. Pourtant, la révolte grondait dans son cœur. Mais elle ne s'affirmait pas. La peur d'être frappée à son tour, comme Adeline l'avait sauvagement été, lui dictait une conduite plus soumise. Elle voulait croire que c'était à cause de ça. Cependant, il y avait autre chose... Comment se mentir à soi-même ?

Elle sentit alors une masse tiède et humide contre son lobe, accompagné d'un ignoble petit soupir de complaisance. Edwige lui léchait l'oreille.

\_ *Hmmmm*... C'est bien... Tu te laisses faire... Pas comme les deux qu'on avait avant vous... Fallait qu'on les attache pour pouvoir s'amuser correctement... de vraies garces... J'espère que j'devrais pas t'attacher à chaque fois, toi... Hein ?

La femme ponctuait chaque phrase par un petit coup de langue vicieux dans le creux de l'oreille. Lucie ferma les yeux, réprima le gros sanglot qui lui montait dans la gorge. Cette chose baveuse dans son oreille la répugnait... mais elle ne sentit pas la force de

repousser Edwige. Elle ne voulait pas finir comme Adi, les pieds autour du cou de ce vieux vicieux, battue et violée ! Non ! Cela lui semblait au-dessus de ce qu'elle pourrait supporter.

Les images qui l'avaient tant excitée sur le net lui revenaient sans cesse en mémoire. Elle y trouvait des corrélations avec ce qui leur arrivait. Comment avait-elle pu fantasmer sur pareilles horreurs ? Des nains hideux violant sans relâche une fille comme elle... des sévices sexuels et des tortures pires que dans les films d'épouvante... des relations forcées avec des naines sadiques... Était-elle en train de subir une punition divine pour expier ses mauvaises pensées, ou quelque chose dans ce genre ? Et pourquoi se sentait-elle si alanguie, si vide de toute volonté ?

— Réponds, murmura doucement Edwige sans cesser de lui poulécher le lobe. Est-ce que j'devrais t'attacher à chaque fois que j'aurai envie de m'amuser, comme les deux autres ?

Cette référence à d'autres jeunes femmes séquestrées et abusées ne fit qu'accroître le malaise de Lucie. En admettant qu'il s'agisse de la vérité, qu'étaient-elles devenues ? Parties, comme René l'avait laissé entendre ? Plutôt enfuies ?... Ou bien pire encore, ce couple les avait-elles tuées pour les empêcher de parler à la police ? Cette dernière hypothèse lui sembla dangereusement plausible et ce fantasme de meurtre mit un nouveau coup de frein à ses envies de protestations.

— Non... non, tata... je serai sage...

— C'est très bien, ma chérie... Tu verras, ça va te plaire d'être à mon service... Je sens que t'es une p'tite vicieuse très chaude qu'a des envies cochonnes... Regarde ! René a presque fini !

Elle cessa enfin ses attouchements linguaux et se redressa derrière elle. Encore étourdie par ce qu'elle venait d'entendre, par les terribles hypothèses qu'elle s'était forgées, Lucie regarda d'abord d'un œil aveugle la fin du viol. Puis, réalisant que sa cousine poussait des miaulements entre plaisir et souffrance malgré ses pleurs, elle chercha à se concentrer. Avait-elle manqué quelque chose ? Les mimiques d'Adi, ses soupirs rentrés, ses crispations de mâchoire... Tout cela ne laissait aucun doute sur le plaisir qui la tenaillait. Un peu à son instar, elle paraissait vouloir lutter sans vraiment y parvenir.

— On dirait qu'tu commences à prendre ton pied, ma grande ! souffla René. Mais t'es pas là pour ça ! Bordel de Dieu ! J'vais t'juter au fond d'la chatte !

— Non ! s'écrièrent les deux cousines en même temps.

Elles avaient eu la même illumination : la peur de tomber enceinte. Même si elles prenaient la pilule, aucune n'avait emporté sa boîte.

— Qu'est-ce qu'y'a ? grogna l'homme en besognant Adeline de plus en plus vite. T'as peur que j't'engrosse ? *Hmmmpghhh* ! T'en fais pas, ça risque pas d'arriver ! *Oouumpphh* !

— C'est vrai, renchérit Edwige. Il en a baisé des boniches, mon René ! Et aucune a jamais été grosse ! Ça doit v'nir de son sperme ! L'est pas fertile !

Lucie sentit confusément qu'ils ne disaient pas l'exacte vérité mais elle n'y prêta guère d'attention sur l'instant.

Le chasseur en ventre proéminent et au sexe énorme se tendit brusquement. Adeline ouvrit alors des yeux comme des soucoupes et Lucie comprit que le type éjaculait. Vu l'expression de sa cousine, elle devait le sentir ! Cela lui parut étrange. Avec aucun de ses trois amants la jeune fille n'avait jamais senti physiquement leur jouissance.

— *Ooohhh* ! Bordel de merde ! C'que t'es bonne à piner ! *Hooouuuuhhh* ! Tiens ! Prends encore ça !

Cela dura encore un bref instant puis René se dégagea en repoussant les pieds d'Adeline et en s'agenouillant entre ses cuisses écartées. Il venait de passer au rouge carmin. Son visage entier se couvrait d'une pellicule de sueur. De grosses gouttes ruisselaient le long de son nez couperosé.

Sa lourde verge commença à débander. Elle luisait de sécrétions vaginales et surtout de traces crémeuses du sperme qui s'agglutinait sur et sous son gland. À quelques

centimètres, le vagin dilaté d'Adeline béait comme s'il avait du mal à se refermer. De la semence glaireuse, nacrée, s'écoulait paresseusement du trou grenat. Lucie se sentit gênée de reluquer ainsi la fente de sa cousine mais ne pouvait s'en empêcher. La vulve d'Adeline paraissait avoir été frottée au papier de verre tant elle semblait d'un rouge cru pour ce qu'on en distinguait sous les poils noirs. Les petites lèvres, enduites de sperme, baillaient sur les babines extérieures. C'était... obscène ! Vraiment obscène !

Adi finit par se recroqueviller sur elle-même en poussant une plainte désemparée. En même temps, René se relevait, son visage faraud exprimant le contentement qu'il ressentait. Lucie le haït instantanément. Le choc de cette agression passé, elle ne pouvait que détester cet homme qui venait de ravager sa cousine sous ses yeux.

Sans se presser, il reprit Adeline par les cheveux, la força à se remettre à genoux. Elle poussa un long cri de douleur mais ne résista pas. Lucie pensa qu'il allait lui demander de nettoyer son sexe avec la langue. C'était si logique... tellement téléphoné. Mais non... Il se contenta de prendre une poignée des longs cheveux sombres de sa cousine et de frotter sa verge avec, effaçant sommairement les traces de sperme et de cyprine. Puis, il rajusta son slip de grand-père et remonta son pantalon en velours côtelé. Ses halètements se calmaient lentement.

Adeline resta prostrée devant lui, le visage bas, la chevelure souillée de fluides visqueux. Lucie put sentir l'odeur très âcre du sperme. Ça lui souleva presque le cœur.

Enfin, Edwige la relâcha. Elle se précipita d'instinct vers sa cousine, pour la prendre dans ses bras et l'aider à se relever. Encore blessée par ce qu'elle venait de vivre, Adeline ne répondit à ses questions pressentes que par des hochements de tête.

\_ Ça va aller... tu verras, ça va aller...

Elle prononça doucement ces paroles réconfortantes sans y croire elle-même. Du coin de l'œil, elle surveillait le couple qui les détaillait.

\_ Alors, tu t'es bien amusé avec cette catin ? demanda Edwige.

\_ C'est du premier choix, j'te l'dis ! Ça f'ra une sacrée boniche et une bonne putain... Faudra sûrement que je la casse encore mais tu sais qu'ça m'plaît presque autant que d'les baiser !

\_ Bon, alors c'est mon tour de rigoler un peu !... J'ai parlé avec notre nièce, là et elle m'disait qu'elle préférerait les saloperies entre filles... Alors je m'disais que j'pourrais la garder pour moi et toi, tu prendrais l'autre... La grande, là !... Qu'est-ce que t'en dis ?

En répétant à voix basse à sa cousine que tout allait bien se passer, Lucie suivit attentivement l'échange. Après ce qu'elle venait de voir, elle préférerait mille fois n'avoir à faire qu'à Edwige. C'était une femme, elle ne risquait pas de la violer comme l'avait fait René. S'il fallait lécher son minou le temps qu'elles sortent de cette mésaventure, la jeune femme était prête à se faire une raison... Et même, en y pensant, une langue suspecte la reprenait aux entrailles.

\_ Tu veux pas partager, c'coup-ci ? On peut toujours essayer... Tu crois qu't'arriveras à la casser ?

Le couple la regarda. Lucie baissa les yeux. Edwige se mit à rire en prenant une cigarette d'un paquet entamé qui traînait sur la table basse. Elle l'alluma en riant encore.

\_ J'crois que j'aurais pas beaucoup de mal avec celle-là !... J'crois même que c'est l'genre à aimer les trucs entre femmes !

\_ On verra, grogna René en haussant les épaules.

Adeline avait réussi à se relever. Ses jambes tremblaient et la soutenaient avec peine mais Lucie sentit que la détermination de sa cousine refaisait surface. C'était ce qu'elle admirait le plus chez elle : sa faculté à toujours pouvoir rebondir et se remettre sur ses pieds très rapidement.

\_ Je pourrai avoir un mouchoir pour m'essuyer ? demanda-t-elle.

La voix n'était pas franche, le timbre chevrotant mais la question avait été clairement posée. Adi ne voulait pas se laisser abattre.

\_ Nan ! Tu vas rester avec mon sirop dans l'trou jusqu'à c'qui sèche... Ça m'plaît de l'voir couler sur tes cuisses... Ça m'excite !

\_ Mais...

\_ Et si j't'entends encore râler, j'oblige ta gentille p'tite cousine à lécher tout c'qui tombera par terre, compris ? J'veux plus t'entendre !

\_ Oui...

Terrifiées par cette voix grave et impressionnante, par cette brutalité à peine contenue, les deux jeune femmes se pressèrent l'une contre l'autre.

\_ Oui, qui ?!

\_ Oui, tonton !

\_ Oui, papa !

Le chasseur eut un rictus qui pouvait passer pour de la satisfaction. Lucie serra fort le bras nu d'Adi. Ses yeux allaient de l'homme à la femme. Elle prit le temps d'étudier Edwige qui tirait sur sa cigarette avec une lippe vulgaire. Elle avait les paupières un peu tombantes, ce qui lui donna l'impression d'avoir en face d'elle une indolente narquoise. Ses dents étaient blanches, contrairement à celles de son mari. Plus grande que la jeune fille et finalement jolie, même sans maquillage et avec ses cheveux gras. De son visage émanait une sorte de sensualité animale qui ne pouvait laisser indifférent.

Une plantureuse poitrine enflait l'avant de la robe, laissant présager deux seins énormes. Tout le contraire d'elle-même. Les fesses aussi semblaient charnues, très rondes. Pourtant, elle avait des mollets particulièrement fins.

Edwige laissa tomber de la cendre par terre, avec une négligence feinte. Elle tenait sa cigarette entre l'index et le majeur, à la manière d'un homme, tirait dessus avec volupté. Un filet de fumée bleutée passa devant ses yeux plissés.

\_ Alors ? demanda-t-elle soudain bien fort. Est-ce que ma gentille nièce va se mettre à poil toute seule ou est-ce qu'il va falloir qu'on la force un peu... comme sa cousine ?

La gorge sèche, la poitrine oppressée et les mains tremblantes, Lucie recula d'un pas. Adeline était encore trop traumatisée par son viol pour pouvoir intervenir. L'homme la fixait durement, sans aucune compassion. Quant à Edwige, elle attendait la réponse, amusée.

\_ S'il vous plaît, non... Pas devant tout le monde...

Elle eut du mal à reconnaître sa propre voix, brisée par les émotions violentes qui l'assaillaient. Se dévêtir entièrement devant ce couple et Adi lui semblait irréalisable. Elle était déjà tellement complexée par son corps d'adolescente qui aurait oublié de mûrir qu'elle avait de la peine à se montrer à son gynécologue... même si des fantasmes très poussés suivaient chaque visite chez sa praticienne de la clinique Saint-Mathieu. Fantasmes où elle s'imaginait ligotée sur le fauteuil d'examen, offerte aux caresses et aux sévices de cette grande femme maigre en blouse blanche, la cinquantaine, chignon sévère et lunettes à fines montures argentées !

\_ Pourquoi pas ? On a bien r'gardé ta cousine se faire mettre... Ça avait pas l'air de t' gêner plus que ça !

La jeune femme se sentit rougir, prise en faute. Oui, elle avait assisté à la scène. Oui, elle avait été très troublée, soumise à une excitation sale et voyeuriste. Elle n'avait cependant pas imaginé que cette femme s'en soit un seul instant rendue compte. Elle se trompait !

\_ Je vous en prie, pria-t-elle dans un demi sanglot. Pas ça...

\_ Pas d'problèmes avec celle-là, hein ? maugréa René. Tu parles... M'en vais lui coller une rouste, comme à l'autre !

Le chasseur reprit sa ceinture – qu’il n’avait toujours pas renfilée dans les passants de son pantalon – et la fit claquer contre le canapé proche. Le sifflement puis le bruit mat du cuir contre le tissu firent tressaillir les deux jeunes femmes terrifiées. Lucie comprit qu’il allait la frapper elle aussi, poussa un petit cri de rongeur. Mais Edwige arrêta son mari en posant une main sur son bras.

\_ Attends un peu ! On a dit qu’tu prendrais la grande et moi la p’tite !

L’homme se tourna vers son épouse, apparemment surpris. Il lui tendit ce qu’il tenait fermement.

\_ Ouais... Tu veux la ceinture ? Tu veux la corriger toi-même ?

\_ Non, non, non ! On va faire à ma manière...

Elle s’approcha de Lucie avec un sourire faussement bienveillant et lui demanda tranquillement :

\_ Alors ? Tu veux vraiment pas te mettre à poil ici ?

Lucie secoua négativement la tête. Elle sentait bien qu’il devait y avoir un piège, qu’ils n’allaient pas faire preuve de pitié pour ses beaux yeux. Mais si elle pouvait éviter cette humiliation...

\_ C’est pas grave, ma chérie... Viens... J’vais te montrer quelque chose, dehors...

Convaincue qu’elle allait être écoutée, la femme du chasseur tourna les talons, passa la porte qui menait au minuscule couloir d’entrée puis à l’extérieur. René poussa un grognement avant d’inviter ses deux « invitées » à suivre son épouse. Adeline prit la main de sa cousine et, pour éviter quelques coups, elles sortirent ensemble.

## EDWIGE

Le soir approchait. Le brouillard qui envahissait le secteur devenait toujours plus sombre mais il faudrait encore plus d'une heure avant que ce soit vraiment la nuit. Il faisait bon, comme toujours. Pas de vent, pas un bruit. Le calme. Oui, comme toujours.

Edwige n'alla pas bien loin. Elle s'arrêta dehors, près de la porte et se retourna pour voir, ravie, que les deux poules sortaient, René sur leurs talons. La plus grande, à poil, portait les traces des coups qu'elle avait reçu. Les bleus sur le visage et les marques rouges sur sa peau claire l'excitèrent encore un peu plus. Depuis l'arrivée de ces greluches, elle se sentait revivre. Ça faisait un bon moment qu'elle attendait, avec son mari, de pouvoir s'amuser de nouveau. Leur maison allait redevenir un lieu de jouissances et ces deux-là allaient connaître mille horreurs.

La plus jeune, Lucie, était bien celle qui lui plaisait le plus. L'autre, Adeline, avait du caractère et se laissait pas faire. Comme l'avait dit René, il faudrait la casser. Mais pas cette Lucie. Elle, c'était une faible... une veule... une fille qui avait pas beaucoup de volonté, facilement impressionnable. Même si les coups pourraient sûrement la briser sans problème, Edwige trouvait bien plus amusant une autre forme de persuasion, qui n'avait cependant pas bien marché avec leurs deux dernières boniches.

Elle regarda la jeune qui tenait fort la main de sa cousine. Son mari avait encore eu une riche idée en les obligeant à les appeler «papa» ou « tata ». La plus petite l'intéressait décidément le plus. À peine majeure... Avec ses grands yeux noirs de biche effrayée, son visage mignon et sa bouche ronde qui lui donnait l'air de tout le temps boudier, elle serait parfaite.

Les mains sur les hanches, Edwige planta son regard dans celui de Lucie jusqu'à le lui faire baisser.

\_ Alors ?! Qu'est-ce que t'attends pour te foutre à poil, ma jolie petite nièce ?

La brunette sursauta et serra plus fort la main d'Adeline. Celle-là, encore sous le choc des coups de queue de René, réagit presque pas. Mais ça allait pas tarder.

\_ Vous... vous aviez dit que vous vouliez me montrer quelque chose...

Edwige sentit un sourire sadique grandir sur ses lèvres. Qu'elle était gentille et innocente, cette gourde, avec son air de jeune fille terrorisée. Elle serra les cuisses pour profiter au maximum du plaisir lourd qui la tirait. C'était tellement « jouissif » de pouvoir s'amuser avec des femmes jeunes et naïves, de pouvoir les corrompre comme elle le voulait, en sachant que rien ni personne pourra les sauver. Voilà la principale raison pour laquelle elle vivait dans cette baraque isolée, avec pour tout contact extérieur quelques voisins aussi « pervers » qu'elle et son mari... et les gens du village, bien sûr. Encore qu'ils n'y allaient pas très souvent, au village.

\_ Ah ? Oui... C'est vrai...

Elle se tourna vers les niches, près du chemin de terre qui menait jusqu'à leur propriété, siffla et cria:

\_ Neshi ! Daranshi !

Les deux chiens sortirent leurs gueules en même temps. Ils l'interrogeaient du regard, parfaitement dressés. René savait y faire, avec les bêtes. Ils l'écoutaient elle comme ils écoutaient leur maître.

\_ Au pied !

Ils bondirent près d'elle, en reniflant l'air. Heureusement, ils avaient l'habitude que des greluches viennent et restent de temps en temps...

René croisa les bras sur sa poitrine. Il attendait de voir. Maintenant qu'il avait bien juté, il lui faudrait une bonne heure avant de rebander ferme, sa femme le savait.

Les deux jeunes femmes, elles, reculèrent d'instinct. Lucie ouvrit de grands yeux effrayés et Adeline parut revenir complètement à elle. Elles avaient peur des chiens. Toutes les deux. Parfait.

\_ Eux, c'est Neshi et Daranshi... Nos anges gardien. Le grand, c'est un mâle... Et la grosse, là, c'est une femelle... Ils sont dressés, vous en faites pas.

Ça avait pas l'air de les rassurer. Les bâtards sentirent vite qu'ils effrayaient les nouvelles et ils commencèrent à le faire comprendre à leur façon. Neshi montra les dents le premier. Pas par agressivité mais plutôt pour les tester. Le sursaut de Lucie lui fit pousser un petit grognement.

\_ Faut pas en avoir peur, répéta doucement Edwige. Ils f'ront rien... Sauf si moi ou mon mari, on leur dit d'attaquer... Mais si t'es bien sage, Lucie, il t'arrivera rien.

Elle vit la brunette qui avait du mal à avaler sa salive. C'était presque trop facile.

\_ Maint'nant, j'pense que tu vas t'mettre à poil...

Lucie secoua la tête. Fallait croire qu'elle était vraiment très pudique... ou alors qu'elle comprenait pas vite. Cette petite résistance énerva pas Edwige. Au contraire. Ce serait encore plus excitant de la voir obéir dans quelques instants.

\_ Non ? T'en es sûre, Lucie ?

L'autre la regardait en alternance avec les chiens qui, oreilles dressées, attendaient un ordre. Ils sentaient bien que la tension montait, ça les rendait un peu nerveux.

Edwige pointa la jeune fille et dit aux clébardes qui la surveillaient :

\_ Neshi ! Daranshi !... Méchante !

Tout de suite, ils commencèrent à gronder, à montrer leurs crocs blancs. De la bave coulait aux babines de la femelle. Les oreilles du mâle, très pointues, se couchèrent en arrière. Ils gardaient la queue haute et leurs grognements devenaient de plus en plus forts.

Lucie poussa un petit cri de terreur, sursauta, recula encore, jusqu'à buter contre René qui lui barrait le passage. Edwige, en passant la langue sur ses lèvres et en serrant ses cuisses encore plus fort, reprit :

\_ J'vais t'expliquer c'qui va s'passer si j'te vois pas à poil dans deux minutes... J'vais dire à mes deux chiens d'attaquer... Ils te sauteront dessus... Tu pourras courir, t'iras pas loin, j'te l'garantis ! Ils te f'ront tomber et commenceront par te mordre les cuisses et les bras... T'auras beau gueuler, rien les arrêtera... Si ta cousine veut s'en mêler, elle y aura droit, elle aussi !... Et quand ils t'auront arracher quelques bouts d'peau, que tu verras ton sang couler, ta chair bouffée, tu m'supplieras de les rappeler !... Seulement là, c'est p't'être moi qui dirait nan !

Elle avait causé sans arrêter de sourire et sans élever la voix. En fait, elle jubilait intérieurement de voir comment son petit discours marquait la brunette.

\_ Vous n'avez pas le droit ! lança Adeline.

Elle reçut alors une taloche bien sentie derrière le crâne de la part de René.

\_ Ferme-la, toi ! On t'a pas sonné !

Elle dit plus rien et se massa le crâne. La jolie lèvre du bas de Lucie tremblait et Edwige la sentait sur le point de se mettre à chialer. Une sensible... Une sensible et une faible, exactement comme elle l'avait pressentie. Restait qu'à poser la dernière question :

\_ Alors ? Qu'est-ce que tu choisis ? Tu t'fous à poil ou j'lâche les chiens ?

Une larme roula sur la joue ronde... Puis une autre. Lucie baissa la tête et, sans répondre, retira son survêtement déjà ouvert. Elle chercha un instant où poser cette veste qui lui encombrait les mains.

\_ Par terre ! dit Edwige. Et le reste aussi. T'en auras plus b'soin !

La terre battue était sèche mais quand même... La jeune femme finit par obéir. Sous le survêtement, elle portait un débardeur beige en dessous duquel sa petite poitrine était presque invisible. Edwige brûlait d'envie de les voir, ces nichons. Elle adorait jouer avec des petits seins sensibles bien plus qu'avec des lourdes mamelles comme les siennes.

Elle ordonna aux chiens de s'asseoir. Ils arrêtaient de gronder et de montrer les crocs pour se poser là, aux pieds de leur maîtresse, calmés.

Lucie fit traîner les choses mais Edwige lui dit rien. De toute façon, elle finirait à poil et c'était qu'un début.

La brunette se plia en deux pour défaire les lacets de ses baskets, les enlever... lentement. Ensuite, elle fit descendre son pantalon blanc de jogging sur ses cuisses bien roulées... ses jolis mollets bien dessinés... Elle était pas très grande mais avait de longues jambes fines. Un petit peu plus bronzée que sa cousine mais elle restait quand même bien blanche. Tant mieux. Ça changerait des deux d'avant qui, elles, avaient eu la peau brune. Deux petites pestes qu'il avait fallu casser et casser encore pour en tirer quelque chose !... Tout ça pour qu'elles finissent sous les pattes des clébards ! Du gâchis ! Si, ces deux-là, ils voulaient les garder un bon moment, il faudrait qu'ils changent certaines méthodes... Mais elle en avait déjà discuté avec René bien avant ce soir...

Alors que Lucie se penchait pour enlever son pantalon, Edwige aperçut la culotte blanche, sage, qui lui couvrait les fesses. Un beau cul, pas trop rond, pas trop haut perché mais musclé.

La jeune femme se remit droite. De nouvelles larmes coulaient sur ses joues. Elle chialait en silence. C'était pas du cinéma. Elle éprouvait de grandes émotions, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Edwige pensa qu'elle venait sûrement d'une famille de bourgeois où il arrivait jamais rien, où elle s'était toujours sentie en sécurité et coupée de certaines réalités... Mais elle pouvait pas en être certaine.

Pour retarder encore l'instant où elle devrait se montrer, elle enleva ses socquettes blanches qu'elle jeta sur le reste de ses vêtements, par terre.

Elle avait quelque chose d'émouvant, avec ses petits pieds blancs nus sur la terre sèche. Il faisait pas froid, ça non... comme toujours. Le soleil descendait avec sa rigueur ancestrale, cercle pâle et jaune derrière la brume, vers l'ouest.

\_ J'attends.

Il fallait la pousser un peu, cette cruche. Juste assez pour qu'elle obéisse sans craquer. Si ses nerfs lâchaient, ça deviendrait moins drôle. Mais Edwige avait une certaine expérience. Elle laissa donc à Lucie les quelques secondes qu'il lui fallait pour réfléchir à son sort et comprendre qu'elle avait que deux choix : se soumettre ou résister.

Alors, avec un gros sanglot plein de désespoir, elle prit son débardeur par le bas et le leva par-dessus sa petite poitrine. Pendant qu'elle l'enlevait, le faisant passer par-dessus sa tête, ils purent tous voir qu'elle portait pas de soutien-gorge et que ses seins étaient nus.

Edwige se mordit la lèvre de bonheur. Elle sentit une coulée tiède lui inonder la chatte. Ce qu'elle voyait était encore plus sublime que ce qu'elle avait imaginé. Des petits nénés blancs, très écartés, avec d'adorables mamelons ronds tout roses. Ils avaient rien des nichons pendants d'une femme plus âgée. Non, ça ressemblait aux seins d'une adolescente.

Des seins qui seraient en train de pousser, qui auraient pas terminés leur croissance. Elle se voyait déjà en train de s'amuser avec. Elle avait plein d'idée pour les torturer.

Lucie jeta le débardeur sur le pantalon, la veste et les socquettes. Elle gardait la tête baissée, osant plus regarder personne. La honte se lisait sur son visage rouge. La honte mais aussi la trouille. Son ventre plat, avec un beau nombril bien rond, montait et descendait vite, stressé. Elle restait là, les bras inutiles, les yeux collés sur une touffe de mauvaise herbe.

— J'attends encore...

Cette fois, Edwige sentit que sa voix avait déraillé. De voir cette jeune beauté enlever ses fringues pour elle la troublait plus qu'elle aurait voulu. Un coup d'œil à son mari et elle comprit qu'il était pas non plus indifférent au spectacle. Il aurait certainement envie de celle-là aussi.

— Je vous en prie, pépia Lucie. Pas ça...

Il lui restait que son slip blanc. Un modèle en coton, banal et même assez moche mais qui la rendait encore plus « ado ». Elle était déjà majeure – à peine mais quand même. Pourtant, avec des couettes et sans maquillage, elle passerait facilement pour une fille plus jeune.

— Tu préfères les chiens ?

— Je vous en prie ! Pitié ! Ne me demandez pas ça... Pas ici... Pas comme ça...

Edwige fronça les sourcils. Elle s'était pas attendue aux deux dernières demandes. Pas ici et pas comme ça ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'elle était d'accord mais pas dans ces conditions ? Qu'elle voulait un endroit tranquille où elles ne seraient que toutes les deux ?... Ça impliquait que cette cruche, sous ses airs de jeune fille timide et pudique, cachait bien autre chose. Est-ce que c'était possible ? L'épouse de René décida que oui mais que ça changerait rien.

— Neshi !

Le mâle remonta les oreilles. Daranshi le regarda, puis sa maîtresse... avant de bâiller comme seuls les chiens savent le faire.

— Je vous prie... Non ! Je ne peux pas... Je ne peux pas...

— Méchante !

Elle montra de nouveau Lucie qui cria et chercha à se protéger derrière sa cousine. René, d'une poussée de brute, l'envoya vers le chien qui grondait et avançait. Il attendait qu'un ordre pour sauter sur cette chair fraîche et goûter cette peau si douce.

Terrorisée, la jeune femme tira sa culotte vers le bas à toute vitesse, sans quitter la bête des prunelles. Jamais on avait eu meilleure image de la trouille : le visage transfiguré, les yeux sortant presque des orbites, les gestes saccadés et les doigts maladroits.

Edwige baissa le regard vers le triangle de poils noirs, sur le pubis. Moins poilue que sa cousine, la toison avait aussi l'air moins soignée. Quand elle leva un pied pour dégager le slip, la fente apparut une seconde. Un abricot charnu recouvert de poils. La couleur, c'était entre le rose foncé et le brun limite violet. Vraiment, cette sotte avait tout pour chatouiller les envies malsaines d'Edwige !

Cette fois, la voilà toute nue. Aussi nue que sa cousine Adeline avec son air borné et ses poings serrés. Les voir comme ça, à poil l'une à côté de l'autre, pourrait laisser personne indifférent. Leurs mines gênées, pour pas dire choquées, ajoutaient de la couleur au tableau.

— Tu vois ? se moqua Edwige. Tu t'es foutue à poil devant nous... et sans que j'te frappe ! Mon mari y connaît pas grand-chose en psychologie !

Elle rigola. René aussi, complice. Il savait que son épouse le charriait. Les mains sur les hanches, il se rinçait l'œil sans rien dire. Comme elle, il savait qu'ils avaient maintenant tout leur temps.

La cruche disait rien. Sa lèvre du bas tremblait toujours. Ses joues ressemblaient à deux tomates. Un rouge qui lui descendait presque jusque entre les nénés. Elle

était pudique... Elle avait honte de son corps... Elle avait pas beaucoup de volonté et aucune agressivité. Ce serait vraiment facile de la manipuler.

\_ Approche !

Elle avança d'un pas et regarda vers les deux chiens, ce qui la glaça sur place. Edwige leva un sourcil, eut son sourire le plus féroce. Elle avait déjà gagné. Sur tous les points.

\_ T'as peur qu'ils te mordent, hein ?

Elle fit oui, la suppliait des yeux.

\_ Si j'les renvoies à la niche, tu f'ras tout ce que j'te dis ?

Elle hésita mais, devant les deux bâtards, elle fit de nouveau oui. Edwige lança un clin d'œil à son mari. René siffla et gueula :

\_ À la niche, les clebs ! Allez !

Pour ça, il savait y faire, René. Les chiens filèrent sans demander leur reste, la queue entre les jambes, devant les visiteuses presque ébahies. C'était bien qu'elles comprennent que Neshi et Daranshi obéissaient au doigt et à l'œil. Elles y réfléchiraient à deux fois avant de faire une connerie.

\_ Maint'nant, viens ici !

Elle désigna le sol, devant elle. Lucie s'approcha. Un frisson de peur la parcourut. Elle s'arrêta devant Edwige, incapable de la regarder dans les yeux. La femme de René vite alors que les tétons de la brunette avaient durci. De petits boutons roses et plats, ils venaient de passer à deux bouts plus sombres qui pointaient. Il faisait pourtant pas froid... Intéressant...

\_ Tourne-toi ! Que j'vois un peu ton cul !

Ravalant ses larmes, Lucie tourna sur elle-même, présenta son dos... et ses fesses. Edwige se rinça l'œil. Elle trouva le cul à son goût. Il aurait peut-être mérité d'être un petit peu plus joufflu mais sinon, il était parfait. Elle posa ses mains dessus pour apprécier le velouté... ne fut pas déçue ! Des fesses très douces et bien fraîches. La jeune fille se laissa caresser sans broncher. Edwige fit courir ses doigts et ses paumes sur cette peau soyeuse comme du satin, prise d'une violente envie de les peloter. Elle se retint, préférant attendre d'être seule avec sa nouvelle esclave.

Ce fut que lorsqu'elle passa un doigt dans la raie que la cruche sursauta et se raidit. Edwige put pas s'empêcher de rire.

Elle fit passer ses mains sur les hanches un peu étroites, remonta vers le ventre. Lucie était douce partout. Une vraie peau de bébé. Elle frissonna, eut la chair de poule, chatouillée quand les doigts glissèrent dans la chute de reins.

\_ Ça te plaît que j'te caresse, hein ? chuchota-t-elle dans l'oreille de sa nouvelle *nièce*.

\_ Non.

Lucie respirait de plus en plus vite, la voix rauque.

\_ menteuse...

Pour le lui prouver, elle fit repasser ses mains sur le ventre plat et remonta jusqu'à la poitrine. Lorsqu'elle frôla les nénés si frais, si doux et si fermes, Edwige lâcha un soupir de bonheur. Elle frotta sa fourche contre les fesses nues de Lucie, pleine d'envies sales.

\_ On va apprendre à bien s'connaître, toutes les deux... A s'connaître intimement... T'es d'accord ?

\_ Ou... oui...

Elle tremblait contre elle. C'était adorable. Edwige respira le parfum de miel des cheveux de cette sotte. Elle frôla son oreille délicate du bout des lèvres. Ses doigts caressèrent encore les nénés... avant de les prendre plus franchement en mains.

Lucie se cambra, toute raide. Elle arrêta de respirer quelques secondes et un soupir grave sortit de sa gorge. Elle leva les mains pour se défendre mais Edwige lui murmura doucement :

\_ Pas touche... on bouge pas... on s'laisse faire... ou j'rappelle les chiens...

C'était assez bizarre. Elle sentait bien la trouille de la jeune fille mais pas son dégoût. Les fesses dures contre sa motte la rendaient folle de désir. L'envie de violer cette bécasse la prit mais il faudrait attendre. Pour faire ses sales petits trucs entre nanas, elle préférait un « tête à tête ». Ça la gênait, que René regarde quand elle commençait. Elle savait pas pourquoi mais ça avait toujours été comme ça.

Doucement, elle prit les télines entre le pouce et l'index de chaque main et commença à les malaxer. Lucie se mit à haleter mais fit plus rien pour se défendre. Les bouts sensibles durcirent vite, devenant longs comme des phalanges de petit doigt.

\_ Tu vois bien que t'aimes ça... Te faire p'loter... Te faire tripoter...

Elle répondit pas, la brunette. Elle était sur le qui-vive. Elle frémissait. Edwige pouvait sentir son cœur battre très fort. Les tétons sous ses doigts étaient bien élastiques et, dès qu'elle les pressait un peu, Lucie sifflait entre ses dents. Elle commença à les étirer avec un plaisir sadique, les comprimant juste assez fort pour être à la limite de la douleur.

\_ T'aimes te faire branler les télines, hein ?

La jeune femme secoua la tête.

\_ Mens pas, susurra-t-elle dans son oreille. J'aime pas les menteuses !

Elle les tordit doucement, les pressa comme si elle voulait en faire sortir du lait. Ses paumes caressaient la peau douce. Qu'ils étaient fermes, ces néné ! Edwige ferma les yeux et savoura le plaisir égoïste qui lui travaillait le bas du ventre. En même temps, elle appuyait sa fourche contre le haut des fesses de sa nouvelle nièce. Son clitoris raide frottait contre sa culotte. Un long frisson la fit gémir.

\_ Tu s'rais une p'tite gouine que ça m'étonnerait pas !... Qu'est-ce que t'en dis ?

Edwige fit descendre une main sur le ventre plat. Elle laissa tourner son majeur quelques secondes autour du nombril. Lucie avala et se raidit de nouveau mais elle continuait à se laisser faire.

\_ Tu dis rien ?

Elle descendit encore plus bas. Ses doigts touchèrent la motte, s'enfoncèrent dans la masse. Les poils étaient longs et soyeux. Il y en avait pas tellement et ça lui convenait parfaitement. De toute façon, bientôt, il y aurait plus aucun poil ! Elle allait faire de cette nunuche sa chienne, dressée à lui passer le moindre de ses caprices.

\_ Non... Non, tata... je ne suis pas une... une... une...

Le mot venait pas. Elle avait sûrement pas l'habitude de dire ce genre de truc. Edwige l'imaginait au milieu de sa gentille petite famille, bien polie, bien élevée, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un pet à table.

\_ Une gouine ? Bien sûr que si... et même si tu l'es pas, j'vais t'apprendre comment bien lécher une moule... Tu verras, tu vas adorer !

Elle frôla le haut de la fente en lui pétrissant toujours un nichon. Elle sentit la jeune femme frissonner contre elle. Elle entendit un autre sanglot étouffé.

\_ Pas là... S'il vous plaît... Tata, non...

Edwige vit René sourire et Adeline regarder, la bouche ouverte. Cette cruche entraînait tout de suite dans le jeu, elle l'appelait par ce diminutif sans qu'on la force vraiment, elle se laissait toucher les néné et le cul avec juste quelques chialeries... tout ça, c'était de bon augure, comme disait sa grand-mère. Lucie était bien du genre à s'aplatir, à ramper. Une femme qui avait peur d'être rossée ou blessée et qui ferait n'importe quoi pour l'éviter.

\_ Tais-toi et écarte !

\_ Pitié...

Mais elle écarta quand même les cuisses, s'abandonnait. Edwige passa ses doigts sur la fente dodue. La sale émotion qu'elle ressentait lui donnait maintenant une grosse envie de pisser. Elle aurait donné beaucoup pour monter tout de suite dans sa chambre avec cette beauté, la coucher sur le lit et lui reluquer le trou de près. Ça viendrait, tôt ou tard. Elle

se rappela de Myriam, une des petites pestes que René avait ramené avant celles-là. Combien de fois est-ce qu'elle avait pas été obligée de l'attacher sur le lit pour pouvoir jouer avec elle, seulement parce que la garce ne voulait pas être gentille ? Ça avait eu son charme mais Edwige préférerait quand même une jeune femme vraiment soumise.

Son index lissa la petite crevasse entre les lèvres tendres et charnues, remonta jusqu'à la crête du clitoris, appuya à peine dessus. Cette fois, Lucie poussa un long soupir et se tendit sur la pointe des pieds. Les lèvres devinrent molles et, d'un coup, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes.

— *Ouh*, la cochonne ! se moqua Edwige. Et elle veut nous faire croire que c'est une sainte !

Elle était plus surprise que ravie, s'était pas attendue à ce que cette idiote soit aussi... réceptive.

Par curiosité, elle refit passer son index. Cette fois, le bout de son doigt s'enfonça dans la fente. Il glissa. C'était onctueux. Étonnée, elle tapota les petites lèvres tièdes et humides. Lucie gémit de honte entre ses bras. Edwige se doutait que de grosses larmes roulaient encore sur ses joues.

— Mais... Tu mouilles ! René ! Notre jolie nièce est toute mouillée dans sa tirelire !

Son mari fronça ses sourcils gris et grogna de mépris. Même s'il tolérait sans problème les penchants de lesbienne sadique de son épouse, celle-ci savait qu'il ne l'approuvait pas. Pour autant, pour qu'ils puissent jouir tous les deux avec les poules que dénichait le chasseur, chacun respectait les envies de l'autre.

— T'as tiré l' gros lot ! finit-il par dire. J'ai bien fait d'choisir la grande ! Moi, les gouines, c'est pas mon truc !

Edwige haussa les épaules et poursuivit son exploration. Elle savait s'y prendre. Entre femmes, difficile d'avoir des secrets à ce niveau-là et Lucie était comme les autres. Il suffisait de voir comment elle frissonnait et gémissait dès qu'elle lui tripotait les petites lèvres. La belle brune était vraiment trempée. Son jus tiède commençait à couler sur les doigts d'Edwige qui écarta la fente avec l'index et l'annulaire, laissant son majeur farfouiller dans les petits replis mous. En même temps, elle lui pétrissait toujours son adorable nichon bien dur.

— Pitié... Non... Pitié...

La cruche répétait ça sans arrêt mais sans y croire elle-même. Et même, l'épouse du chasseur se demanda si elle en avait envie. Lucie devenait toujours plus molle entre ses bras. Elle se laissait aller. Edwige remonta son doigt jusqu'au capuchon du clitoris... Le petit coquin était dehors, dur et dressé comme une bite naine.

— Mais t'es une vraie vicieuse, ma parole. Tu veux que j'te tripote ton p'tit bout ?

— *Noooooon...*

Edwige, ignorant le refus, tapota le bout de chair élastique. Elle était toute remuée de sentir le clitoris tendre et sensible réagir sous son doigt. Elle imaginait déjà les interminables attouchements qu'elle pourrait infliger à cette bécasse, les dizaines de manière dont elle pourrait lui taquiner le pépin. Le pincer... le chatouiller... le piquer... le mordre... l'étirer... le comprimer... le tordre... Elle adorait s'occuper d'un joli clito de la même manière qu'un joli tétin. Et celle-là avait les deux réunis.

Lucie trembla de tout son corps. Elle s'abandonna complètement, respirant comme une asthmatique, frémissant d'un plaisir forcé. Edwige se rendit compte qu'elle allait jouir sous son doigt. Ça, elle le voulait pas. Pas encore. Pas comme ça. Il fallait la frustrer d'abord... et longuement. Ensuite, elle lui mangerait vraiment dans la main, comme on disait !

Elle la relâcha donc, sans crier gare. La petite plainte déçue, vite ravalée, lui prouva qu'elle avait vu juste.

— Tu croyais quand même pas que j'allais te donner ton p'tit frisson, nan ?

Elle prit Lucie par les épaules et l'obligea à se retourner pour lui faire face. La jeune fille était rouge. Sa lèvre d'en bas, mouillée, tremblait toujours, ses yeux noirs brillèrent de pleurs et son nez palpitait.

\_ Réponds !

Comme elle disait toujours rien, Edwige la secoua comme un prunier. La brunette ouvrit de grands yeux. La violence lui faisait peur, c'était clair. Elle en avait peur plus que tout.

\_ N... non...

Lucie venait enfin de répondre. La femme du chasseur arrêta aussitôt, avec un sourire. Elle avait envie d'une clope, maintenant. Elle sortit son paquet de gitanes de la poche ventrale de sa robe. Dedans, il y avait son vieux briquet orange. Des années qu'elle le possédait. Elle alluma tranquillement la cigarette en frottant encore ses cuisses entre elles. Ça faisait un bon moment qu'elle avait plus été excitée comme ça.

\_ C'est bien... Tu commences à comprendre... À g'noux !

La jeune femme la regarda comme si elle comprenait pas. Edwige remit le paquet bleu dans sa poche puis, sans prévenir, lui décocha une gifle qui la cueillit complètement à froid. Elle s'était pas attendue à ça et, une main sur son visage, savait plus comment réagir.

\_ T'as pas compris ? À g'noux d'avant moi ! Tu veux qu'j'rappelle les chiens ?

Du coin de l'œil, Edwige vit la grande s'agiter. Elle lui lançait des regards de serpent qui la faisait encore plus mouiller. Que ces deux-là soient de la même famille allait vraiment les arranger, René et elle.

Lucie, qui recommençait à pleurnicher, se mit à genoux sur la terre sèche. Adeline fronça les sourcils, voulait se donner un air dangereux.

\_ Qu'est-ce que t'as à m'regarder comme ça, toi ? Tu voudrais être à sa place ? T'es pas contente ?

La grande préféra rien dire. Si elle avait du répondant et pas mal de fierté, elle était pas stupide pour autant, ça se voyait. Mais Edwige avait brusquement envie de la provoquer un peu.

\_ Regarde bien à quoi elle va m'servir, ta cousine chérie... Et prends-en d'la graine ! Il m'viendrait bien l'envie que tu m'fasses la même chose, un d'ces jours !

La plus jeune attendait, ses épaules douces secouées par de petits tremblements. La tête basse, elle osait plus rien dire ou faire mais restait attentive.

Edwige prit l'ourlet de sa robe à fleurs et la remonta jusqu'au-dessus de sa motte. Elle portait de vieux collants noirs ainsi qu'une grande culotte beige qu'elle remettait pour que le troisième jour de suite. Pas parce qu'elle voulait économiser l'eau, la lessive ou autre chose mais parce qu'elle détestait faire la lessive, justement. Et le repassage. Et le rangement. Depuis que Myriam et Sofia étaient plus là, elle avait dû se remettre à ces travaux ménagers qui l'emmerdaient tellement... Tout allait heureusement de nouveau rentrer dans l'ordre. Les deux poules travailleraient et elle, elle en ferait qu'à sa tête.

Elle écarta tranquillement ses pieds, enfoncés dans ses vieilles savates. Le visage de Lucie trahissait ses émotions. Elle devait déjà deviner ce qui l'attendait.

Elle s'approcha de la cruche avec sa robe relevée. Edwige adorait se montrer salope. Ça lui rappelait sa jeunesse, quand elle aguichait les hommes du village en portant des robes légères. C'était bien avant qu'ils construisent cette usine... Et bien avant que les premières poulettes débarquent. Elle avait toujours adoré faire bander les mecs, leur donner envie d'elle. Il y en avait eu des courageux qui lui avaient fait des propositions, même en la sachant mariée... Elle en avait accepté certaines. Toujours à condition qu'elle mène la danse. Elle savait aussi bien faire danser les freluquets que les minettes. Tout ça, c'était le bon vieux temps. Souvenirs, mélancolie et compagnie.

\_ Baisse mon collant !

Lucie hésitait. Elle paraissait pourtant pas surprise. Peut-être un peu choquée mais elle s’y était attendue. Cette hésitation lui valut une nouvelle claque, aussi méchante que la première.

\_ J’déteste me répéter tout le temps !

Cette fois, la jeune femme leva les mains pour obéir. Mais Edwige avait envie de vraiment l’humilier. De lui en faire baver pour qu’elle pige tout de suite que rien serait facile ou acquis. Que, même si elle se montrait obéissante, elle trouverait toujours un moyen de la rabaisser un peu plus.

\_ Pas comme ça ! Les mains dans le dos !

Lucie leva les yeux sans comprendre. Elle osait même pas toucher sa joue rougie par la baffe, de peur d’en recevoir une nouvelle. Edwige remarqua que ses tétons pointaient toujours et aussi qu’elle se frottait surnoisement les cuisses l’une contre l’autre. Elle garda le silence, le regard autoritaire, jusqu’à ce que la brunette ose demander, bégayante de trouille :

\_ Mais... comment vous voulez que je fasse, alors ?

Elle l’avait à peine entendue. Montrant ses dents exprès, Edwige répondit comme si ça coulait de source :

\_ Essaie avec les dents... Mais si tu me mords, j’rappelle les chiens ! Compris ?

Cette sottise avala sa salive, fit oui de la tête. Elle mit ses mains dans le dos et avança le visage jusqu’à l’élastique du collant. C’était un vieux collant encore en état qu’elle possédait depuis des années, en nylon, qui gardait bien les odeurs. Il était devenu un peu lâche à force d’avoir été lavé et enfilé.

Lucie réussit à prendre l’élastique entre ses dents du premier coup. Elle força ensuite en tirant dessus vers en bas.

\_ Si tu l’casses, j’dirai à R’né de t’foutre une râclée, j’té préviens !

Tout de suite, la beauté se calma et prit le temps qu’il fallait. Elle arriva à faire glisser le collant, lentement. Quand son nez passa devant sa culotte, elle aussi imprégnée de ses odeurs, Edwige la vit faire la grimace. Elle savait qu’elle avait besoin, comme son mari, d’un bon dégrassage. Pour ça, elle connaissait rien de meilleur qu’une langue fourrée.

Quand Lucie arriva aux genoux, l’épouse du chasseur lui ordonna d’arrêter.

\_ C’est bon ! Mon slip, maint’nant !

La cruche lâcha le collant et revint à hauteur de ventre. Le nombril à l’air, Edwige regarda sa victime, contente d’elle. Un peu de salive coulait de chaque côté des lèvres de Lucie. Qu’elle avait l’air soumise et fragile...

Elle la vit se raidir en découvrant à quel point sa culotte beige était souillée. Des traces jaunes de pisse séchée se voyaient à travers le renfort de coton.

\_ Qu’est-c’qu’y a, encore ? Tu trouves p’t’être que c’est trop sale ?

\_ N... non, tata...

Qu’elle l’appelle comme ça presque naturellement donnait des frissons de plaisir à Edwige. Qu’elle mente en plus pour pas risquer de se faire cogner lui procurait de terribles envies. La jeune fille le faisait sûrement pas exprès mais elle encourageait les vilaines pensées de sa fausse tante.

\_ T’aimes c’qui est sale, alors ?... Parce que moi, j’la trouve dégoûtante, cette culotte !

Lucie la supplia des yeux. Elle savait plus comment répondre pour pas se faire piéger. Elle devait lentement comprendre qu’elle se ferait toujours avoir, d’une manière ou d’une autre. Mais elle voulait aussi sûrement croire qu’elle pourrait se tirer d’affaire.

\_ Je... je ne sais pas, tata...

\_ Tu sais pas ?... Ben v’la aut’chose !... René ! La p’tite sait pas si elle aime c’qui est sale ou pas !

Son mari allait lui dire quelque chose quand la grande s’en mêla en crachant son venin :

\_ Vous êtes vraiment cinglée ! Il faut vous faire soigner ! Tous les deux !

Ça prit pas deux secondes. Elle reçut une nouvelle taloche pas piquée des vers derrière le crâne. Adeline cria et fut projetée en avant. Pour bien lui faire rentrer dans la tête qui commandait, René lui balança encore un coup de pied dans les fesses, ce qui la fit tomber, les bras en avant, près de sa cousine.

\_ Toi, tu l'ouvres encore et j'te jure que tu pass'ras le plus sale quart d'heure de toute ta minable petite vie !

René était vraiment énervé. Edwige savait qu'il aimait pas qu'on lui résiste autant et encore moins qu'on l'insulte, elle. Il avait déjà cogné quelques prétendants, à l'époque. Des types qui lui avaient tourné autour devant son nez. Encore maintenant, il avait parfois du mal à se contrôler.

\_ Tu vois, dit-elle à Lucie. Ta cousine, elle a toujours rien compris. Mais toi, c'est pas pareil... Alors, si tu sais pas si t'aimes les cochonneries, j'vais t'aider... Attends d'voir l'état d'ma moule, ma jolie ! J'coule comme une fontaine, tu vas voir !

Parler aussi crûment à cette poulette qui devait venir d'une famille bourgeoise était aussi excitant que de l'obliger à faire des choses. À chaque gros mot, elle écarquillait les yeux, scandalisée mais aussi troublée. Plusieurs fois déjà, Edwige avait remarqué comme un voile sur ses prunelles qui devenaient fixes. Elle avait compris qu'à chaque fois la brunette s'était fait un film dans la tête.

\_ Allez ! Baisse ma culotte avec les dents !

Lucie se tordait toujours nerveusement les poignets dans son dos alors que son visage semblait figé par une sorte de langueur. Edwige lui caressa les cheveux en murmurant :

\_ J'suis sûre que t'es toute mouillée...

La beauté mordit dans l'élastique de la vieille culotte. Le contact du nez froid sur son ventre chatouilla un peu la maîtresse de maison, sans être désagréable. Elle laissa la nunuche se débrouiller pour faire glisser le sous-vêtement sale jusqu'à mi-cuisses. Le plus dur était de faire passer le cap de ses grosses fesses. Lucie y arriva, mettant sa motte de poils noirs à l'air... avant de voir sa chatte pleine de jus.

Une forte odeur de poisson monta vite jusqu'aux narines d'Edwige. L'odeur piquante et soûlante de son propre sexe sale, où sa mouille et sa pisse avaient marinés toute la journée... et la nuit d'avant... et la veille... et encore la nuit précédente. La jeune femme devait en prendre plein le nez.

Elle obligea sa soumise à faire descendre la culotte au même niveau que le collant, juste sous les genoux, pour qu'elle puisse écarter les cuisses sans être trop gênée. Elle baissa les yeux et reluqua la tache jaune sur le renfort mais aussi les traces brunes derrière. Quelques poils en forme de virgules étaient resté collés au fond et ça brillait un peu là où sa chatte brûlante avait laissé coulé de la mouille.

\_ R'garde ! dit-elle à Lucie. T'as vu comme c'est sale ? Ça fait plusieurs jours que j'la porte, celle-là... T'as envie d'la renifler ?

Lucie contemplait le fond du slip. Impossible de voir la tête qu'elle faisait mais Edwige avait encore envie de s'amuser un peu.

\_ N... Non... Non, tata...

\_ Tu veux pas la renifler ? T'as peur que ça t'excites, c'est ça ? Et qu'on l'voit ?

\_ Je... je ne sais pas... je vous en prie... arrêtez...

Sa voix recommençait à mourir.

\_ Comment, tu sais pas ?... Tu préfère p't'être que j'te d'mande de la lécher... Ça f'rait un bon pré-lavage, tu crois pas ?

Il fit d'un coup plus sombre. Le soleil commençait à disparaître derrière les arbres. D'un disque jaune pâle, il était devenu un cercle orange pâle. On avait l'impression que le brouillard devenait plus épais. C'était qu'une impression. Il serait bientôt temps de retourner à l'intérieur. La nuit tomberait très vite, maintenant.

Agacée de devoir se dépêcher, Edwige reprit :

\_ Bon, c'est pas grave... Tu vas quand même m'faire une p'tite langue avant qu'on rentre !

La cruche leva la tête, choquée et dégoûtée mais pas seulement. Elle avait pas cru qu'elle lui demanderait ça comme ça. Elle s'était pas attendue à quelque chose d'aussi brutal.

\_ Non... Pas ça... s'il vous plaît, non !

Faisant semblant d'être étonnée, Edwige demanda :

\_ Pourquoi ?... C'est pour t'aider... Tu sais pas si t'aimes c'qui est sale ou pas... Ma chatte, ça fait plusieurs jours que j'l'ai pas lavée. Tu vas voir, elle sent un peu fort mais j'suis sûre que tu vas adorer !

Derrière Lucie, Adeline commençait à se relever. Elle voulut encore prendre la défense de sa cousine :

\_ C'est dégueulasse !

Mauvaise idée. René l'envoya rouler dans la poussière d'un nouveau coup de pied bien placé dans le cul et, cette fois, il posa sa grosse chaussure dans le creux de ses reins pour l'empêcher de bouger.

\_ J't'avais prévenue ! Maint'nant, tu restes par terre !

Edwige vit qu'il bandait de nouveau. La bosse sur le devant de son pantalon prouvait même qu'il tenait la grande forme. La grande y aurait encore droit avant qu'ils aillent se coucher, c'était sûr. Elle-même se sentait d'humeur à faire des folies toute la nuit. Elle caressa les cheveux soyeux de la sotte agenouillée devant elle.

\_ Fais c'que j'te dis si tu veux pas goûter à la queue d'mon homme !

Lucie ne faisait pas attention à ce qui se passait dans son dos. Elle avait pas vu sa cousine jetée par terre, elle avait seulement entendu ce qu'elle avait dit et ses grognements. Elle la supplia presque :

\_ Mais... je ne sais pas comment faire... je n'ai jamais fais ça...

Avec ses manières de petite bourgeoise et son langage bien comme il fallait, Lucie donnait vraiment envie à l'épouse du chasseur de la traiter comme une chienne. C'était viscéral, elle y pouvait rien. L'air coincé et timide de cette beauté faisait qu'elle voulait la bousculer. Edwige avait jamais aimé le monde hypocrite des bourgeois, de ces gens qui trouvaient ceux qui leur ressemblaient pas répugnants et le leur faisaient savoir avec leurs manières et leur politesse écœurantes.

\_ Ah, tu sais pas comment faire ! Tu l'as jamais fait ! Et alors ? C'est l'moment d'apprendre ! Et t'as intérêt à t'appliquer parce que tu devras l'faire souvent, ça !... et j'deviens très méchante quand j'ai pas eu mon p'tit plaisir !

Elle avait pas trop élevée la voix, juste assez pour que la jeune fille comprenne qu'elle plaisantait pas.

Comme Lucie hésitait toujours, Edwige lui prit les cheveux derrière le crâne et l'obligea à rester en place.

\_ Si tu veux pas aller à ma chatte, c'est ma chatte qui viendra à toi !

Elle éclata de rire, fière de sa parodie d'une phrase célèbre, un souvenir de classe qui remontait à très loin, à cette époque bénie de ses premiers frissons après l'école, avec des garçons ou des filles, quand elle avait découvert sa vraie nature.

En même temps, elle lança sa fourche en avant et frotta ses poils contre le nez de la jolie cruche qui poussa une plainte désolée. Elle chercha pourtant pas à la repousser ou à reculer. Elle subit, les mains toujours dans le dos, semblant attendre que ça passe.

\_ Bon ! dit-elle, une fois calmée. Assez joué... J'vais t'apprendre comment faire une bonne langue fourrée à ta tata chérie ! Tu vas voir, c'est facile !

Elle recula un peu pour pouvoir planter son regard le plus dur dans celui, brisé, de Lucie. Ses joues, ses lèvres et son menton étaient devenus rouges à cause du frottement des poils sur la peau délicate.

Les yeux de la jeune fille revenaient sans cesse sur son sexe. Elle avait l'air fascinée par ce qu'elle voyait. Edwige avait pourtant toujours trouvé sa chatte très « normale ». C'était donc qu'elle avait jamais couché avec une autre nana. Dire qu'elle allait déniaiser cette sotte ! Ça la fit jubiler.

\_ Tire ta langue !

Elle l'empêchait toujours de bouger la tête. C'était sans doute pas nécessaire mais ça renforçait son autorité. Tout ce qu'elle gagnerait ce soir, elle sera plus forcée de le répéter plus tard.

La brunette sortit sa langue. Elle reluquait la chatte d'Edwige qui demandait qu'à s'exhiber. Sans pudeur, elle avança du bassin, écarta les cuisses autant que ses sous-vêtements coincés autour de ses mollets le lui permettaient. C'était bien assez pour qu'elle sente sa tirelire s'ouvrir et ses petites lèvres bâiller mollement... Divin !

\_ Et maint'nant, tu lèches ma chatte comme si tu léchais une bonne glace bien crémeuse !... Allez !

Elle avait cru qu'il faudrait encore la menacer un peu. Mais non ! La sotte, toute émue, avança et goûta. Avec appréhension, bien sûr, mais aussi avec curiosité. Elle recula ensuite un peu, chiala et supplia à voix basse :

\_ Pitié... C'est... c'est trop sale... je ne peux pas... s'il vous plaît...

\_ C'est trop sale ? Mais... c'est normal. J'te l'ai dis ! Des jours que j'me suis pas lavée et torchée correctement ! C'est plein de vieille pisse, là-d'dans ! Et d'la mouille qu'à eu l'temps d'mariner comme y faut !... Et p't'être même du sperme séché de mon René !

Lucie ferma les yeux et gémit, désespérée. Edwige vit aussi qu'elle serrait très fort les cuisses et que ses tétines restaient dures. La beauté, malgré son cinéma, devait mouiller de plus belle. Amusée, elle ordonna :

\_ Lèche-moi ! Allez !... Tu vas m'décrasser le trou bien comme y faut ! Et que j'te vois pas recracher en douce, hein ?! Ou t'auras droit à la ceinture, toi aussi !

Tenant toujours l'ourlet de sa robe d'une main et les cheveux de sa fausse nièce de l'autre, elle la sentit céder. Lucie rouvrit les paupières. De grosses larmes dégringolèrent sur ses joues rouges mais elle ressortit la langue et la fit de nouveau passer sur sa cramouille.

La nunuche y allait de plus en plus franchement. Edwige respira bien fort. Que cette langue était douce et fraîche ! De toutes les façons d'avoir du plaisir, c'était bien celle qu'elle préférerait. Il y avait rien de mieux que la langue d'une jolie fille lui bécotant les babines, lui fouillant le trou. C'était encore plus fort que la grosse queue de son mari quand il la prenait. Là, elle avait en plus l'impression de vraiment salir et d'humilier celle qui la léchait.

Edwige sentait bien que cette cruche manquait d'expérience. Elle avait dit qu'elle avait jamais fait ça... c'était sans doute vrai. Mais cette adorable langue maladroite lui filait de sacrés frissons. De la sentir glisser dans sa viande sale et aller jusqu'au bord de son trou trempé, c'était un bonheur sans pareil.

\_ *Hmmmm*... Tu sais y faire, tu vois bien !... C'est pas difficile... *Oôôôhhh*... Oui... *Huummmm*... Continue comme ça ! Plus profond... Enfonce ta langue bien au fond !

Pour la forcer à obéir, elle tira plus fort sur ses cheveux, frotta sa tirelire sur la bouche. Lucie osait pas se débattre. La femme du chasseur l'entendit avaler la mouille qui dégorgeait de son trou. Sur ses ordres, la langue s'enfonça de plus en plus loin, lapant son jus. Elle connaissait le goût très fort de coquillage tiède et de pipi, qu'elle aimait lécher sur ses doigts quand elle se faisait du bien toute seule.

\_ Alors ?... Tu sens bien le goût d'ma pisse ?... J'sens qu't'aimés ça, Lucie !... Tu fais des manières, mais t'es du genre à aimer lécher c'qui est sale, hein ?... T'aimerais que j'te demande de m'lécher l'trou du cul aussi, pas vrai ?

Elle sentit la jeune fille se raidir et arrêter son jeu de langue. Une seule tape sur le crâne la fit recommencer.

\_ Ça viendra, t'en fais pas... Et plus vite que tu l'crois !... Mais y va bientôt faire nuit! Alors, tu vas m'finir en m'suçant bien fort le p'tit coquin !

Cette fois, pas besoin d'autres explications. La brunette remonta en douceur jusqu'à son clitoris dépiauté et hypersensible. Elle le savait gros et charnu, épais comme une petite perle.

La jolie bouche innocente se colla autour de son clito. La langue se mit à le faire rouler. Edwige aspira l'air entre ses dents, la tête en arrière. Bordel, que c'était bon ! Il y avait vraiment rien de meilleur que ça ! Non, rien de rien !

\_ *Huuuummm... Ouiiii ! Suce-le !... Ouiiiiiii ! Comme ça ! C'est bon !*

Lucie aspirait son clito entre ses lèvres, le tétait. C'était un peu maladroit mais terrible et violent. Elle sentait les dents dures qui frottaient sans le faire exprès... Les lèvres pinçaient un peu trop fort... La langue écrasait son pépin...

\_ Continue ! Continue ! Oui... Encore ! Encore !! *Encooooooore !!!*

La jouissance la prit presque par surprise. La jeune fille tétait de plus en plus fort et, tout d'un coup, une délicieuse douleur se concentra sur son bourgeon d'amour... suivie par une coulée de lave dans son bas ventre.

Edwige serra fort l'ourlet de sa robe et les cheveux qu'elle tenait dans l'autre main, frotta sa chatte contre le visage de cette sotte pour prolonger le plus possible cette vague brûlante qui lui écrasait les reins et éclaboussait son corps. Elle ouvrit les yeux, regarda sa maison qui plongeait dans les ténèbres, devant elle. Cette vieille maison à la peinture blanche qui s'écaillait, aux fenêtres qui fermaient mal, avec la cheminée qui se délabrait, la porte d'entrée qui coinçait... Une maison qu'elle aurait échangée pour rien au monde contre un palace ! Parce que c'était une maison isolée, loin de tout. Parce qu'elle avait des voisins qui la comprenaient et étaient ses amis. Parce qu'ici, on pouvait retenir des jeunes femmes et en faire ce qu'on voulait. Parce qu'ici, plus personne venait jamais les emmerder depuis qu'on avait bâti cette drôle d'usine.

La tension de la jouissance retomba. Edwige relâcha la jeune fille qui recula légèrement la tête. La maîtresse de maison observa alors, avec une joie un peu étrange, le gros fil de mouille gluante qui partait de sa chatte et collait au nez de Lucie en suivant une lourde courbe...

## ADELINE

Les fines vitres aux encadrements de bois du salon renvoyaient l'image de la pièce qui semblait issue d'un autre âge. À l'extérieur, la nuit noire. La nuit obscure, la plus complète, la plus ténébreuse et la plus effrayante qui fut. Pas un souffle de vent alors qu'Adeline avait l'impression de percevoir sans cesse comme le gémissement d'une brise dans les lointains feuillages. L'impression seulement. Un sentiment difficile à expliquer. Ces gémissements, elle ne les entendait pas vraiment. Elle était seulement persuadée de presque les entendre.

Une claque brutale sur ses fesses, à travers le tissu grossier, embrasa sa peau déjà bien meurtrie. Elle sursauta en poussant un gémissement.

\_ Rêve pas tant ! lança René. Et débarrasse !

La jeune femme dévisagea un instant ce type qu'elle détestait du plus profond de son être. Elle ne le connaissait que depuis quelques heures mais le haïssait avec une violence dont elle ne se saurait pas cru capable. Il était plus vieux que son père, poilu, bedonnant, avec de petits yeux de porcs qui brillaient entre leurs paupières et un sale sourire de pervers sur les lèvres. Surtout, il avait abusé d'elle sans qu'elle puisse se défendre et continuait à l'humilier en la traitant comme une boniche.

Adeline baissa finalement les yeux. Risquer une nouvelle raclée pour si peu n'en valait pas la peine. Le chasseur gloussa avec mépris.

La jeune femme jeta un regard à sa cousine, à quatre pattes de l'autre côté de la table, aux pieds d'Edwige. La femme du chasseur lui caressait parfois la tête, lui avait donné quelques bouchées de viande et quelques haricots. Elle sentit son cœur se serrer avec plus de force encore.

De voir Lucie ainsi rabaissée lui retournait l'estomac. À l'extérieur, elle l'avait vue, nue, agenouillée, contrainte de lécher le sexe malpropre et velu de cette mégère. Oh, elle n'était pas laide, loin de là. Encore bien pour son âge. Un visage qu'elle pourrait rendre très agréable, de gros seins, une taille fine... Mais elle était négligée, les cheveux gras, vulgaire, le regard venimeux. Une vraie vipère, sans doute aussi tordue que son mari.

La pauvre Lucie portait la même espèce de chasuble en lin et les mêmes vieux sabots qu'elle. Des tenues archaïques qui avaient, soit disant, appartenu aux deux précédentes « bonnes ». Il ne faisait aucun doute pour Adeline que ces filles-là – elle avait retenu qu'une s'appelait Myriam – avaient été ramenées ici de la même manière et retenues contre leur gré. Combien de temps ou ce qu'elles étaient véritablement devenues, la jeune fille n'en savait rien.

Elle se mit à débarrasser la table du salon et commença par ramener les assiettes dans la cuisine qui se trouvait en face de l'escalier menant à l'étage. Une autre porte conduisait sans doute à la cave.

La cuisine se révéla étriquée et aussi « antique » que le reste de la maison. Pas de lave-vaisselle, de four à micro-ondes ou de plaques à induction. Non, il y avait un vieil évier sans robinet, à l'émail fissuré ; une gazinière aux feux noirs et gras, surmontant un vieux four tout aussi mal entretenu. Un poêle servait à chauffer cette partie de la demeure. Le

vaisselier était bancal, la petite table et le coffre à bois usés. Le carrelage jaune du sol devait avoir plusieurs dizaines d'années.

De cette pièce, Adeline entendait parfaitement le ronronnement irrégulier du groupe électrogène qui tournait derrière la maison. Ces arriérés n'avaient pas l'eau courante et n'étaient même pas raccordés à EDF !

Adeline posa les assiettes dans l'évier et inspira profondément. Jusqu'à maintenant, elle avait prit sur elle, pour ne pas impressionner ni décourager sa cousine mais là, seule pour la première fois depuis qu'elles avaient croisé René près de cette étrange usine, elle ne put contenir ses larmes plus longtemps.

Ce n'était pas possible ! C'était un cauchemar ! Un horrible mauvais rêve et elle allait se réveiller dans son lit pour éclater de rire ! Stupidement, la vision brouillée par ses pleurs, elle se pinça... ne parvint qu'à se faire mal. Elle ne rêvait pas... Elle se trouvait bien prisonnière dans cette maison isolée, peut-être à quelques centaines de mètres seulement de Falbourg, en compagnie de Lucie. On les avait bien transformé en espèces de servantes putains... C'était ce à quoi les destinait le couple. Ces pervers avaient été plus qu'éloquents après que Lucie eut fait jouir cette Edwige.

René les avait faites rentrer alors que la nuit tombait. Dans le salon, la femme leur avait donné ces robes informes, courtes, sans manches, qui sentaient la sueur et le renfermé ainsi que deux paires de sabots. Leur nouvelle tenue de boniche, comme elle avait dit. C'était ça ou rester à poil... Parce que René avait jeté leurs vêtements et leurs affaires au feu, papiers et argent compris. « Maintenant, vous existez plus, » avait-il dit à ce moment. « Vous êtes mortes pour le reste du monde ! ». Deux phrases qui l'avaient vraiment choquée.

Ensuite, ils leur avaient expliqué tout naturellement leurs nouvelles fonctions ici. Une redite en fait, qui avait eu le don de les démoraliser, elle et Lucie. Travaux ménagers et soumission sexuelle, pour ce qu'elle en avait retenu. Elle avait à nouveau voulu protester et menacer avec, pour conséquence, d'être giflée et battue. Pas très violemment mais assez pour qu'elle se taise. « Faudra tout accepter, fille », avait dit Edwige. « Maintenant, vous êtes là pour recurer notre chiotte, nous cirer les pompes et nous servir de putes. Si ça te plait pas, tant pis pour toi ! Mais ta cousine, ça a pas l'air de l'emmerder tant qu'ça ! »

C'était vrai. Lucie avait eu une attitude étrange depuis le début. Adeline la savait plutôt faible de caractère et d'un tempérament de suiveuse mais quand même... elle avait semblé particulièrement « remuée » de devoir s'abaisser à lécher la chatte de la mégère. Elle mettait un empressement suspect à obéir. La peur pouvait expliquer certaines choses mais tout de même...

Elle essuya ses larmes. La rage recommençait à l'emporter sur le désespoir. Elles avaient dû préparer le dîner du couple pendant qu'il discutait tranquillement dans le salon. Pas de téléviseur. Juste un vieux poste radio que René avait allumé pour écouter une chaîne ringarde qui ne passait que de vieilles chansons populaires et démodées sans même un flash info.

Pendant le dîner, Adeline avait dû rester debout et les servir à la moindre demande. Lucie, en chienne docile, avait subi les caresses immondes de la femme et mangé dans sa main les haricots gras de sauce et les bouts de viande filandreux. Au moins avait-elle eu quelque chose à manger... Le couple avait bu une bouteille de vin rouge, sans étiquette. Si René tenait bien la route, Edwige avait les yeux qui brillaient.

En revenant dans le salon, elle vit sa cousine agenouillée devant l'épouse du chasseur. Elle tenait sa chasuble informe par l'ourlet et l'avait relevée au-dessus de ses petits seins. Elle qui avait toujours été si prude... tellement pudique. Voilà qu'on l'obligeait à s'exhiber et à se laisser toucher.

Edwige, ses lèvres épaisses humides de vin, souriait, une cigarette entre les dents. Elle avait l'air de jouir intérieurement du pouvoir qu'elle possédait. De ses doigts

terminés par de longs ongles pointus au vernis rouge sanglant écaillé, elle agaçait les pointes de Lucie. Sa cousine, les narines frémissantes et le regard flou, essayait de ne pas bouger.

Avec un horrible petit ricanement de sorcière, elle griffa doucement les mamelons qui réagirent en devenant toujours plus longs et durs.

\_ T'aimes ça, hein, ma p'tite salope ? Mais voui, que t'aimes ça ! Tu vas voir, toi et moi, on va faire de grandes choses !

Les lèvres de Lucie commencèrent à trembloter comme de la gelée tandis qu'elle haletait. Elle n'avait pas beaucoup de poitrine, sa cousine. Presque rien. De vrais nénés d'adolescente. Avant aujourd'hui, Adeline ne les avait jamais vu. Elle devait reconnaître qu'ils étaient plutôt émouvants dans leur genre. Elles avaient quelque chose de beau et de fragile, ces deux légères rondeurs au-dessus du ventre si plat.

Prenant son temps, Edwige s'amusa beaucoup à les tourmenter. Après avoir longuement griffé et chatouillé les aréoles, elle tira une dernière bouffée de sa gitane puis écrasa le mégot dans le cendrier en forme de petit nègre, près d'elle. Prenant cette fois les deux mains, elle pinça et tordit les tétons bandés. Lucie ouvrit grand ses yeux de biche et se mit à gémir. Ses doigts, qui retenaient le vêtement au-dessus de sa poitrine, tremblaient.

Adeline était allée se placer près de la table, attendant les ordres, la tête basse. Son regard revenait sans cesse à sa cousine. René terminait la bouteille de vin, tranquillement, assistant au spectacle sans émotion particulière. Il restait sur la table la casserole avec le reste de haricots en sauce et la grosse poêle à frire noire qui avait servi à faire mijoter les morceaux de bœuf. Le reste, Adeline l'avait débarrassé. Pour une raison inconnue, le chasseur n'avait pas voulu qu'elle emporte les deux plats et avait demandé à ce qu'elle attende.

La jeune femme serra les dents. Les plaintes et les gémissements sourds de sa cousine commençaient à lui taper sur les nerfs. La femme ne semblait pas disposée à arrêter son petit jeu. Elle prenait un malin plaisir à faire grimacer Lucie de toutes les manières possibles. Comme à l'extérieur, tantôt, elle entreprit de lui traire les tétons. Adeline trouvait odieuse cette... manipulation. Prenant chaque pointe entre le pouce et l'index, Edwige, en les comprimant un peu, les faisait aller et venir. On avait l'impression qu'elle branlait des petites quéquettes.

Lucie tenait bon. Elle ne se déroba pas et s'offrit même, sans doute pour ne pas éveiller la colère de la femme. Celle-ci passa sa langue sur ses lèvres gourmandes.

\_ Mais voui, qu'elle aime se faire traire comme une vache, ma p'tite nièce ! J'suis sûre que t'es de nouveau toute mouillée !

Elle sortit un pied gainé de nylon noir de sa vieille savate usée.

\_ Mets-toi accroupie !

Le ton cajoleur devint celui, dur, d'un ordre. C'était peut-être ce qu'il y avait de plus dérangeant et de plus effrayant. Edwige se moquait de Lucie ouvertement mais, en même temps, il y avait cette sournoiserie et cette violence latentes. À peine perceptibles mais bien présentes.

Sans discuter, gardant toujours sa chasuble relevée, sa cousine se débrouilla pour se mettre accroupie devant Edwige. Les sabots la gênaient. Comme elle n'avait pas reçu l'autorisation de les enlever, elle dut faire avec. Du coup, avec ses genoux pliés et ses deux mains levés jusqu'aux épaules, elle ressemblait à une chienne qui faisait la belle pour mendier une friandise. Pas un instant ses tétons n'avaient été lâchés.

La mégère insinua son pied entre les jambes de Lucie. Doucement, elle tapota à l'intérieur des cuisses.

\_ Écarte les pattes !

Cette fois, Lucie laissa échapper un sanglot à fendre le cœur. Elle ferma un instant les yeux et des larmes en gouttelettes giclèrent sur ses joues. Adeline pensa qu'elle était en train de craquer nerveusement et faillit laisser à nouveau exprimer sa révolte. Un coup

d'œil à René, tout proche, l'en dissuada. Que gagnerait-elle, sinon de nouveaux coups ? Non, il fallait encore attendre.

\_ Qu'est-ce qui s'passe ? T'aimes pas ce que je te fais ? Hein ?

Elle pressa fort les bouts. Lucie grimaça. La bouche tremblante, elle répondit :

\_ Si... Si, tata... J'aime.

Elle venait d'écartier ses sabots et d'ouvrir le compas de ses cuisses. De sa position, Adeline ne voyait pas son sexe mais put suivre le cheminement du pied d'Edwige jusque sous la croupe de sa cousine. Dans cette posture, Lucie devait avoir la vulve totalement vulnérable et la raie des fesses évasée.

\_ J'préfère ça ! Alors pourquoi est-ce que tu chiales ?

\_ Je... Je ne sais pas, tata...

Elle venait certainement de frôler le sexe de sa cousine parce que celle-ci se raidit brusquement et son souffle fut coupé net.

\_ C'est p't'être parce que j't'excite trop... Qu'est-ce t'en penses ? Oh ! Mais qu'est-ce que je sens, là ?

Adeline ne voyait rien. Elle ne pouvait qu'imaginer qu'Edwige était en train de remuer ses orteils sur la fente de Lucie... ou de s'enfoncer entre ses lèvres. Sa pauvre cadette avait maintenant le regard fixe et légèrement vitreux. Ses joues étaient redevenues rouge.

\_ C'est ben c'que j'pensais ! Tu dégoulines du trou, Lucie chérie !... T'as pas honte ? Une grande fille comme toi, mouiller comme ça dès qu'on lui fait touche-pipi ?

Encore un sanglot éperdu. Cette fois, Adeline comprit que c'était de la honte. Sa cousine devait être réellement trempée ! Elle n'y comprenait plus rien. À sa connaissance, Lucie n'avait jamais été attirée par d'autres filles. Comment pouvait-elle être excitée par une situation pareille ? Ou alors, elle la connaissait bien mal !

Un raclement de chaise fit tressaillir Adeline. Elle se retourna pour voir René s'étirer et pousser un grognement de mépris.

\_ Saloperies d'gouines ! l'entendit-elle marmonner.

Il lui jeta ensuite un regard mauvais, à donner des frissons de terreur. Se caressant la panse, il demanda :

\_ T'as faim ? T'as encore rien bouffé !

Adeline fut certaine qu'une nouvelle vacherie se cachait derrière cette question anodine. Cependant, son estomac gargouillait depuis qu'elle avait dû préparer à manger avec Lucie dans la cuisine. Elle avait bien chipé quelques bouts de pain et un morceau de fromage mais c'était insuffisant, surtout après la fuite à vélo et les émotions endurées ces dernières heures. Pourtant, elle avait décidé qu'elle ne lui donnerait aucune satisfaction.

\_ Non, monsieur !

La gifle, elle ne la vit pas arriver. Elle la cueillit à froid, dure et cinglante.

\_ J't'ai déjà dis d'm'appeler papa ! T'as envie de goûter à la ceinture encore une fois ?

Une main sur sa joue meurtrie, elle faillit craquer et se mettre à pleurer comme une madeleine. Seule sa fierté et son obstination l'en empêchèrent.

\_ N... non, papa... j'ai pas faim...

Elle évita de le regarder en répondant. Il aurait été capable de prendre ça pour une provocation. Sa voix buta quand elle dit « papa ». Ce sale type n'était pas son père. Au contraire, il souillait ce que représentait une famille ! Qu'il exige qu'elle l'appelle ainsi lui donnait des envies de meurtre. C'était si... injuste ! Si... cruel... méchant ! Tellement... inhumain ! Il devait le savoir et ça devait l'exciter.

\_ Tu vas bouffer, j'te dis ! J'veux pas qu'ma fille tombe malade parce qu'elle bouffe pas à sa faim !... Encore que... On est jamais malade, dans la famille ! Pas vrai, Edwige ?

\_ Pour sûr ! C'est pas ici qu'vous attrap'erez la crève ou la chiasse ! *Hahaha* !

Depuis sa chaise, à l'autre bout de la table, la femme du chasseur continuait à faire endurer des attouchements pervers à Lucie. Son rire avait quelque chose de démentiel.

Adeline eut la dérangeante impression que le couple dissimulait un secret. Le genre de secret de famille qui ne doit jamais sortir d'une maison. Quelque chose que personne ne soupçonne, que personne ne saura jamais.

René regarda la poêle où restaient encore quelques lambeaux de viande. Puis, il contempla la casserole avec les fayots qui baignaient dans un jus tirant sur l'orange. À sa tête, elle comprit qu'il venait d'avoir une idée. Attrapant la casserole, il déversa le contenu dans la poêle et se mit à mélanger le tout avec la large spatule de bois servant à touiller, en demandant :

\_ Qu'est-ce tu dirais d'un bon cassoulet ?

Adeline haussa les épaules. Le sourire du sale type était trop large, ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites trop brillants, pour que ce qu'il ait en tête ne soit pas tordu.

\_ Si, si ! fit-il. Tu vas t'faire un bon cassoulet... Attends ! Bouge pas, fille !

Il se rendit jusqu'au buffet vieux comme Charlemagne, ouvrit un tiroir. La jeune femme contempla le mélange qui devait être presque froid maintenant, partagée entre envie et dégoût. Elle avait faim, c'était vrai. Mais la vue de cette sauce qui commençait à figer la rebutait un peu.

René revint avec un rouleau de scotch brun épais, très large. Le genre de ruban dont on se servait pour fermer des colis.

\_ Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?

\_ Depuis quand tu vouvoies ton père, toi ?

Le cœur d'Adeline s'arrêta de battre quelques instants. Ce fut comme si un fluide glacial lui étreignait subitement la poitrine. Elle réfléchit. Vite. Pourquoi Lucie avait-elle le droit de les vouvoyer ?... Dans leur jeu pervers, elle n'était que la nièce. C'était encore réaliste, pour ainsi dire. Dans ce même jeu, elle était la fille du couple... Il était logique qu'elle tutoie ses parents.

René se tenait droit devant elle, grand et corpulent. Sa bedaine enflait sa chemise. La violence suait par tous ses pores. Il n'hésiterait pas à la frapper encore.

Adeline faillit hurler qu'il n'était pas son père. Elle faillit se mettre à tout balancer devant elle, à péter un câble et à laisser libre cours à sa furie. Mais une petite voix, celle de la raison, lui souffla qu'au bout du compte, elle n'en souffrirait que davantage. Il lui fallait patienter et, jusqu'au moment d'agir, se soumettre ou, tout du moins, en donner l'illusion.

\_ Excuse-moi... papa...

Non, décidément, elle ne s'y faisait pas ! Comment appeler cet ignoble personnage « papa » d'une voix normale ? Comment le tutoyer sans que cela sonne faux ? C'était impossible.

René ne releva pas, parut satisfait. Il dévida une large portion de scotch.

\_ C'est mieux... maint'nant, mets tes paluches dans le dos !

\_ Pourquoi ?

\_ Fais c'que j'te dis, BORDEL DE DIEU !

Sa voix aussi bourrue que hargneuse l'incita à obéir. Elle joignit ses mains sur ses reins. Le tissu rêche de la chasuble frottait désagréablement sur ses fesses endolories par les précédentes raclées de cette interminable journée.

Le chasseur enroula ses poignets de ruban adhésif, de sorte qu'elle ne puisse plus se servir de ses mains. En tirant très fort, elle aurait peut-être réussi à faire céder le scotch mais elle préféra ne pas tenter le coup.

\_ Approche ! Tu vas manger !

Il lui désigna la poêle pleine de fayots et de quelques morceaux de viande. Adeline le rejoignit en fronçant les sourcils.

\_ Comment est-ce que vous v... est-ce que tu veux que je mange avec les mains attachées, papa ?

L'odieux sourire qui découvrit ses dents jaunâtres lui fit comprendre avant qu'il ne réponde qu'il le voulait ainsi. Une manière de plus de l'humilier.

\_ Démerdes-toi, fille ! Ah ! Tu mangeras debout, aussi ! Pour une p'tite truie comme toi, pas b'soin d'chaise ou d'fourchette ! Toute façon, ça abîmerait la poêle !

Dans ces conditions, elle n'avait qu'une seule solution pour manger : se pencher au-dessus de la table et plonger son visage dans les aliments pour les aspirer dans sa bouche. Sur le coup, elle s'en sentit incapable. C'était trop... avilissant ! Mais quand elle vit le chasseur défaire la ceinture de son pantalon, elle n'hésita plus une seconde à se plier en deux. Tout plutôt que de devoir à nouveau sentir les morsures brûlantes du cuir sur ses fesses meurtries.

\_ Attends !

Elle s'arrêta à quelques centimètres de la poêle. L'odeur des haricots en sauce raviva sa sensation de faim.

Le chasseur, qui avait déjà ouvert sa ceinture, descendit son pantalon et son horrible vieux slip sale sur les genoux. Son sexe, d'un rose un peu fané, pendait mollement entre ses cuisses. Il était clair que les relations entre femmes le laissaient indifférent. Même au repos, la verge apparaissait énorme à la jeune femme. On aurait dit une Montbéliard qu'on aurait greffé sur le pubis de l'homme. Le gland dépassait très légèrement du prépuce et cette vision donna un coup au cœur à Adeline. C'était tellement obscène...

Elle pensa un instant qu'il avait l'intention de la prendre en levrette pendant qu'elle mangerait. Ce ne fut pas le cas. Il se plaça à un coin de la table et fit glisser la poêle jusqu'à lui, la forçant à s'approcher près de son corps qu'elle trouvait repoussant. Ses yeux papillonnèrent au-dessus de cette tige de chair un peu plus sombre que le reste de la peau.

\_ Un cassoulet sans une bonne grosse saucisse, c'est pas un vrai cassoulet... qu'est-ce t'en dis ?

Abasourdie, Adeline le vit avancer son bassin, plier un peu les genoux pour aller déposer sa verge et ses testicules dans la poêle, au beau milieu des haricots et de la viande. Il prit ensuite la cuillère et nappa son membre de sauce.

\_ Aaaahhh ! C't'encore ben tiède !

La verge tressaillit légèrement. Le bout sortit doucement de son capuchon. Mais il était encore très loin de bander. Ce n'était qu'un frémissement.

René lança un regard plein de sous-entendus.

\_ Tu peux y aller, maint'nant, fille ! Bouffe-moi ces haricots mais croque pas la saucisse, hein ? C'est juste pour décorer !

Il ricana de sa bonne blague. Adeline se plia à nouveau en deux. Ses deux seins, sans soutien-gorge, se mirent à pendre sous elle. Le vêtement informe qu'elle portait bailla largement.

Ses lèvres frôlèrent les premiers aliments. C'était vrai qu'ils étaient encore tièdes. Sa langue effleura la verge qui se trouvait au beau milieu. Sa bourse velue trempait dans la poêle, juste au bord. L'odeur fade de la chair manqua lui soulever l'estomac.

\_ Bouffe, que j'te dis !

Elle reçut une taloche sur les fesses et glapit. La douleur irradiait dans son postérieur. Oubliant alors toute convenance et amour-propre, Adeline commença à aspirer les fayots dans sa bouche. Ses mains liées dans son dos la gênaient. Elle aurait voulu prendre un appui. Au lieu de cela, René la prit par les cheveux et enfonça son visage dans la poêle, lui enduisant les joues, le nez, les paupières et le menton de cette sauce douceâtre.

\_ Sors la langue ! T'en prendras plus !... Allez ! J'veux t'entendre bouffer, fille !

Terrifiée par l'impression de noyade qu'elle ressentit un instant, la jeune femme obéit. Elle ne voyait plus rien, sinon cette grosse bite qui prenait lentement du volume. Jamais, de toute sa vie, elle ne s'était sentie aussi souillée, aussi rabaissée. C'était encore plus éprouvant que le viol de tout à l'heure. Pas physiquement mais moralement. Car maintenant,

elle avait vraiment l'impression d'être moins qu'une chienne entre les mains de son maître sadique.

Adeline aspira bruyamment les aliments, les mâcha à la hâte, avala pour recommencer aussitôt. La viande se révélait vraiment filandreuse. Elle s'en moqua. Comme elle se moqua sur le coup de ce qui était en train d'arriver à sa cousine.

Il lui était impossible de relever la tête, même pour quelques instants. L'homme l'en empêchait. Il tenait une touffe de ses cheveux, la contraignait à balayer le fond de sa langue. Son visage fut englué de sauce et, pour passer d'un côté à l'autre, elle était obligée de lécher la bite écœurante. En même temps, elle aspirait bruyamment, déglutissait péniblement. Même les porcs ne mangeaient pas aussi salement !

\_ C'est bien ! Lèche bien la saucisse à papa !... *Ouaiiiis* ! Comme ça !

La verge se redressait lentement, se décollant du fond de la poêle. René la guidait en remuant sa tête dans le sens qu'il désirait. Un objet. Voilà ce qu'elle eut le sentiment d'être pour lui.

Lorsqu'il n'y eut plus rien à avaler, le sexe lourd bandait aux trois-quarts. Il restait de la sauce, surtout autour du prépuce et à la base. Il en avait plein les poils et le scrotum. Se dégageant du coin de la table, l'homme prit Adeline par les oreilles et la força à se casser en deux.

\_ Tu m'as dégueulassé, espèce de petite catin ! Nettoie-moi les couilles avec c'te jolie langue !

Il serrait tellement fort sur les lobes que la jeune femme crut qu'il allait les lui arracher. Criant et pleurant, elle aurait fait n'importe quoi pour que cesse cette terrible douleur. Elle tomba d'elle-même à genoux, pour soulager un peu la tension dans ses reins. Puis, elle glissa la tête sous l'énorme chose, prit le sac de peau fripée et velue entre ses lèvres. Il avait de la sauce partout, jusqu'au périnée. Une abominable puanteur de transpiration rance la prit à la gorge.

\_ Ouais ! Suce-moi les roupignettes ! J'adore ça !... Ma femme trouve que c'est trop sale pour elle, tu t'rends compte ? Sait pas c'qu'elle perd, tu crois pas ?

Horriifiée, Adeline emboucha le scrotum. Les poils lui agacèrent le palais et les muqueuses. René ne lâcha pas ses oreilles, la guidant comme il en avait envie. Salivant autant qu'elle le pouvait, la jeune fille essaya d'oublier la saveur désagréablement acidulée qui polluait le goût des traces de sauce. Mais c'était impossible. À mesure qu'elle enlevait le jus, la sueur rance et des arrières-goûts fromagers prenaient le dessus.

\_ Fais jouer ta langue !... Allez ! Fais-moi rouler les baloches !... Suce-les comme des bonbons !

Sûr de son impunité, le chasseur se lâchait, exigeait des choses de plus en plus avilissantes. Avec des larmes de douleur, Adeline s'efforçait de le satisfaire. Elle soupesa les deux boules, bien plus grosses que des olives, les fit rouler sous sa langue, les titilla et les cajola malgré sa répugnance. D'infâmes odeurs lui parvenaient de la raie poilue qu'elle distinguait à travers ses yeux embués. L'homme ne devait vraiment pas se laver souvent !

Elle lécha, suçà et purlécha la bourse poilue durant un temps qui lui parut interminable. Les doigts brutaux sur ses oreilles ne cessaient de pincer et tordre. Elle pensa à plusieurs reprises qu'il les avait écorchés. Les élancements brûlants l'empêchaient de se concentrer pleinement sur sa tâche. Des bourdonnements venaient perturber son audition. Elle perçut cependant à plusieurs reprises les râles de plaisir du chasseur, les sanglots de sa cousine et les demandes pressantes de la mégère.

Finalement, René se lassa et l'obligea à reculer en tirant ses oreilles en arrière. Haletant, Adeline chercha à reprendre son souffle. Elle tenta de regarder vers Lucie mais ne parvint qu'à l'apercevoir, accroupie entre les cuisses d'Edwige qui poussait d'innombrables petits soupirs de contentement.

\_ Tu m'as salement excité, fifille ! grogna le type. Maint'nant, faut m'vider les roupignettes ! Ouvre la bouche !

Sans réfléchir, Adeline obéit. Elle se sentait brisée. Un peu comme si on lui avait arraché sa fierté et qu'il ne restait d'elle qu'un corps et un esprit meurtri, sans plus aucune volonté.

René enfonça son gros membre raide entre ses lèvres. Elle avait déjà tant léché et sucé qu'une crampe menaçait sa mâchoire. Son tourmenteur s'en moquait totalement. Il voulait son plaisir à la manière qu'il l'avait décidé. Curieusement, la jeune femme ne douta plus, à cet instant, que personne ne passait jamais dans le secteur. Elle ne douta plus qu'elle était bien prisonnière de ce couple, avec sa cousine. Elle ne douta plus que personne ne parviendrait à les retrouver !

\_ Suce mieux qu'ça !

Se servant de ses oreilles comme de deux poignées, René la contraignit à de pénibles allers et retours. Il la forçait à le sucer et elle n'y trouva aucun plaisir physique. Cependant, à force de se faire maltraiter depuis quelques heures, des sensations étranges s'éveillaient dans son corps. Elle les refusait avec de moins en moins de fermeté... D'une certaine manière, c'était si curieusement apaisant de n'avoir qu'à obéir.

La verge énorme coulissait vite entre ses lèvres humides. Le gland buta plusieurs fois contre sa glotte et Adeline crut qu'elle allait s'étouffer. Elle avait beau faire, il lui serait impossible de faire jouer sa langue s'il ne ralentissait pas. Or, René ne ralentit nullement. Sans doute trop excité par les humiliations qu'il venait de lui infliger, il ne se contrôlait pas.

\_ Putain ! C'est bon ! C'est bon !

Soudain, il s'immobilisa en poussant un long feulement grave. Elle le sentit se tendre et sa queue enfla brutalement dans sa bouche. L'instant d'après, une chaude épaisse giclée âcre heurta la fond de sa gorge.

Par un réflexe de déglutition, elle voulut recracher mais un second jet, encore plus abondant, l'en empêcha. Le sperme gluant lui ressortit subitement par le nez, comme une glaire épaisse et blanchâtre. Ça lui brûla les fosses nasales. Paniquée, elle chercha son souffle. Aussi surpris qu'elle, le chasseur la relâcha alors et Adeline fut emportée par une quinte de toux où elle recracha la semence, en expulsa encore par les narines.

René éclata d'un gros rire vulgaire en achevant de se vider, se massant les testicules et se masturbant. Il aspergea le visage de la jeune femme qui cherchait à inhaler de l'air frais. Plusieurs autres giclées vinrent lui souiller le front et les joues mais elle n'y prêta aucune attention. Elle fut cependant stupéfaite et effrayée de la quantité de sperme qui venait de jaillir. René n'était plus très jeune et il avait éjaculé quelques heures plus tôt. Comment pouvait-il fournir encore autant de semence ?

\_ Ha ! Ha ! Ha !... T'es une sacrée vicelarde, toi ! J'aurai pas pensé qu'ma propre fille s'rait une pareille pompe à foutre !... Mais putain d'bordel de dieu, avec d'l'entraînement, tu verras qu'tu pourras tout avaler !

Elle l'écoutait à peine. Tombant sur les paumes, elle se força à se calmer, à respirer moins fort. Un court instant de peur panique, elle avait bien cru que du sperme allait lui entrer dans les poumons.

Adeline ferma les yeux, retrouva lentement son calme. Elle n'arrivait plus à savoir où elle avait mal, quel était ce goût métallique qui lui restait en travers de la gorge ni ce qu'elle faisait là. Puis, les choses reprurent leurs places dans son esprit. Elle perçut les bruissements du pantalon que René remontait autour de sa taille, entendit les rires chatouillés d'Edwige, ressentit les battements affolés de son cœur. Elle vivait un cauchemar... un cauchemar réel...

\*

Edwige avait disposé quatre tasses sur la table. Le genre de tasses comme Adeline en avait vu chez sa mémé Dottie, à Lumon, un village voisin. Des vieilleries blanches décorées de fleurs bleues. À côté, une bouilloire sombre, fumante, attendait sagement qu'on l'utilise.

La jeune femme se tenait droite, sa cousine à ses côtés. Elles attendaient sans un mot dans leur chasuble et leurs sabots. Elles venaient de terminer la vaisselle et le rangement. L'antique horloge indiquait presque la demie de vingt-deux heures.

Après avoir fait jouir René, Adeline n'avait, cette fois encore, pas eu le droit de se nettoyer, même sommairement. Le chasseur semblait apprécier de la voir souillée de son sperme et des reliquats de sauce qui avaient lentement séché autour de sa bouche, dans ses cheveux et sur le reste de son visage, tandis qu'elle s'était affairée à débarrasser le reste des couverts et de commencer la vaisselle.

Lucie n'était pas plus à envier. Elle aussi avait dû prodiguer de nouvelles caresses buccales à la femme. Ses lèvres comme son petit nez mignon s'en étaient retrouvés barbouillés de sécrétions très odorantes.

Dans la cuisine, les cousines avaient eu quelques instants d'une relative tranquillité. Tandis qu'Adeline s'était échinée au-dessus du vieil évier ébréché pour laver les plats, Lucie les avait séché à l'aide d'un chiffon. Le poêle, où brûlait un feu vivace, surchauffait la pièce mais servait également à chauffer l'eau, ce couple de dégénérés n'ayant pas l'eau courante. Il en était de même pour l'électricité, fournie par un générateur qui tournait, quelque part derrière la maison.

Durant ce moment d'intimité, Lucie avait craqué et s'était mise à pleurer en silence. Adeline avait tenté de la reconforter mais sa cadette lui avait posé des questions dont elle n'avait pas les réponses. Qu'allaient-elles devenir ? Combien de temps tout ceci durerait-il ? Quelqu'un viendra-t-il les sauver ?... La jeune femme avait voulu se convaincre que la prédiction du couple – à savoir qu'elles resteraient ici pour servir ad eternam de bonnes et de putains – était impossible. Selon toute logique, leur disparition avait déjà été signalée. Lucie habitait encore chez ses parents et si elle-même vivait seule, sa patronne ne manquerait pas de chercher à la joindre dès le lendemain. Il faudrait peut-être patienter quelques jours, le temps que les recherches avancent. Peut-être quelqu'un les avaient-elles vu près de la butte Altstein... Peut-être les voyous seraient-ils interrogés et avoueraient-ils... Peut-être qu'une enquête de voisinage permettra à la police de remonter jusqu'à ce couple... Adeline s'était alors dit que cela faisait beaucoup de « peut-être » et qu'il disparaissait pas mal de personnes en France chaque année sans qu'on les retrouve. Elles ne se trouvaient pourtant pas loin de Falbourg ! Trois ou quatre kilomètres, au plus. À quelques centaines de mètres de cette usine, qu'elles avaient dépassé avant de rencontrer René.

Posant la dernière assiette, Adeline avait décidé l'impossibilité qu'on ne les retrouve pas. Elles n'étaient pas enfermées dans une prison mais retenues dans une maison ouverte aux quatre vents. Elle avait donc donné sa parole d'honneur à sa cousine qu'elles sortiraient de là d'une manière ou d'une autre et que leur deux ravisseurs paieraient pour tout ! Lucie avait cessé de pleurer, avait reniflé puis regardé, les yeux emplis d'espoir. Adeline avait pourtant remarqué que les petits seins de sa cadette pointaient encore sous l'étoffe grossière de la chasuble. Elle n'avait pas eu le temps de s'attarder sur ce détail, Edwige étant venue les chasser pour préparer la « tisane du soir ».

Et les voilà à attendre tandis que la mégère servait un liquide ambré et brûlant dans les tasses, sous le regard goguenard de son mari qui ne cessait de les surveiller. Depuis leur arrivée, c'était la première chose dont elles n'avaient pas eu à s'occuper. Adeline y vit comme une sorte de menace sous-jacente.

\_ C'est prêt ! lança Edwige en reposant la bouilloire. Approchez, les filles !

Elle parlait avec une gentillesse feinte mais qui passait pour naturelle. Cette hypocrisie donnait la chair de poule à l'aînée. Lucie, elle, fit immédiatement deux pas en avant, comme une chienne bien dressée. Sa cousine comprenait cependant qu'elle veuille éviter une raclée inutile. Elle-même, qui portait des marques et des bleus, se plia à la demande.

René prit une tasse et trempa ses lèvres dans le liquide brûlant. Il n'y avait ni sucre ni cuillère. Adeline préférait de loin le café au thé et buvait généralement les boissons chaudes très édulcorées. Cependant, elle ne se risqua pas à demander quoi que ce soit. Le chasseur serait trop heureux de lui coller de nouvelles claques.

Le couple but rapidement. Lucie ferma les yeux et goûta. À la grimace qu'elle fit, sa cousine comprit que ce ne devait pas être spécialement bon. Mais quand René aboya : « Buvez ! », elle se força et engloutit le contenu de sa tasse comme si sa vie en dépendait.

Adeline contempla le liquide. Une couleur oscillant entre l'ambre et le vert, une odeur de plantes avec des relents médicamenteux. Cela ressemblait bien à une tisane. Le fait que l'homme et son épouse en aient bu prouvait que ce n'était pas du poison. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils voulu les empoisonner ?... Mais aussi, pourquoi insistaient-ils pour qu'elles en boivent ?

Edwige termina sa propre tasse et la reposa avec un sourire satisfait. Elle cligna des paupières, arrondit la bouche en une moue qui se voulait sensuelle. La jeune femme la trouva encore plus vulgaire. Une paysanne au corps certes voluptueux mais qui jouait au top model. Même si elle était jolie, elle restait négligée et sans aucune classe.

\_ Tu ne bois pas, Adeline chérie ?... Ton père va encore se fâcher.

Un long frisson la traversa. Elle ne s'y faisait pas. Comment cette femme pouvait-elle pousser le vice à vouloir donner l'illusion qu'elle était sa mère ? Que le chasseur soit un pervers, cela ne faisait aucun doute. Mais une femme... Une femme comme elle-même...

\_ Si, si...

Coincée, la jeune femme approcha la tasse de son visage. L'odeur âcre des plantes se fit encore plus forte. Tous, même Lucie, la regardaient. Sa cousine semblait d'ailleurs brusquement troublée. Prenant une courte inspiration, Adeline goûta la tisane... eut une grimace involontaire. C'était amer. Terriblement.

\_ Bois !

La voix de René claqua comme un fouet. Il n'avait aucune patience, Adeline s'en était déjà rendue compte. Elle prit donc sur elle et avala la décoction encore brûlante d'une traite, comme elle aurait fait pour vite en finir avec un médicament.

En trois gorgées, l'affaire fut entendue. Elle reposa la tasse à son tour avant de remarquer les regards brillants de René et son épouse. Celle-ci débarrassa puis retourna dans la cuisine. Le chasseur s'approcha d'elle, lui tapa sur les fesses. Pas pour la punir, plutôt pour la féliciter.

\_ Tu vois ben qu'c'était pas si difficile !

Adeline ne répondit pas. La tisane venait de lui brûler la gorge et l'œsophage à la manière d'un alcool fort. Elle croyait même la sentir dans son estomac. Près d'elle, Lucie semblait de plus en plus étrange. Elle s'était mise à se dandiner sur place et frottait ses doigts à l'intérieur de ses paumes, l'air absent.

Edwige revint, faisant traîner ses pieds sur le parquet usé. Elle avait allumé une nouvelle cigarette dont la fumée bleutée s'élevait avec légèreté vers le plafond. Le couple se consulta du regard. La femme eut un signe de dénégation. René se tourna alors vers Adeline et sa cousine.

\_ Bon, ben... C'est l'heure de s'coucher. J'vais vous montrer vos chambres, les petites ! Pour la première nuit, on va vous laisser dormir tranquille... Pas vrai, chérie ?

Cette fois, la femme eut un sourire de connivence. Elle laissa son regard baver sur le corps de Lucie. Il était clair qu'elle aurait aimé qu'elle partage son lit ce soir... Comme il était clair qu'elle avait prise elle-même la décision de ne pas le faire. Peut-être par jeu... ou pour aiguïser encore davantage ses envies les plus sales. Comment savoir ?

\_ Suivez-moi !

Une fois de plus, Lucie obéit immédiatement, sans chercher à se révolter. Son regard paraissait de plus en plus lointain, comme détaché du monde. Adeline, en leur emboîtant le pas, fut surprise de sentir comme une tiédeur envahir doucement son corps. Ce n'était pas désagréable, bien au contraire. Mais cela avait quelque chose de très perturbant.

René s'arrêta devant la petite porte en bois qui se trouvait sous l'escalier menant à l'étage. Une simple targette la retenait. Quand il l'ouvrit, elle grinça un peu sur ses gonds. Il disparut, suivi de Lucie. Adeline regarda par-delà l'encadrement, nullement surprise de constater que cela donnait sur un escalier de charpentier très étroit qui conduisait à une cave.

Une simple ampoule éclairait l'endroit, en sous-sol. La jeune femme se lança à son tour. Elle remarqua un réduit obscur, sous l'escalier qui menait à l'étage, qui recelait un nombre important de cartons et de cageots. Elle poursuivit sa descente. Les marches étroites n'étaient pas aisées à suivre avec des sabots. Elle s'agrippa à la rampe qui branlait. Les lattes de bois qui formaient les marches, poussiéreuses et bancales, grinçaient.

Peu à peu, elle découvrit la cave proprement dite, presque aussi vaste que le salon, encombrée d'étagères et de victuailles. Il y avait là des conserves, des saucissons qui pendaient, accrochées aux poutres, des cagettes en plastique pleines de bouteilles d'eau et de vin, quelques outils, des tapis suspendus contre un mur et de vieux objets qu'il aurait sans doute été impossible de dénicher ailleurs que dans une brocante. Elle ignorait d'ailleurs l'usage de la plupart d'entre eux, reconnut une tapette à vêtements, un panier en osier pour chien, deux antiques moulins à café. Tout était recouvert de poussière et de crasse.

La cave était relativement basse. On pouvait toucher les poutres en levant les bras, sans se mettre sur la pointe des pieds. René décrocha un énorme anneau avec deux grosses clés dessus. Le genre de clé comme on en voyait plus. Elles étaient en métal sombre, longues et épaisses, semblaient tout droit surgir du Moyen-Âge.

\_ Z'avez de la chance, ricana l'homme. Chacune aura sa chambre ! C't'un peu étroit mais vous y s'erez bien, vous verrez !

Adeline fronça les sourcils, ne comprenant rien. C'était une cave, il n'y avait aucune chambre. Puis, brusquement, il y eut cette langueur qui s'ajouta à la molle tiédeur qui paraissait l'engourdir. Son corps entier semblait comme sous l'emprise d'une fièvre étrange. Rien de réellement alarmant. Plutôt troublant. Un peu comme si elle avait bu de l'alcool sans être ivre, en gardant l'esprit lucide.

René se rendit au fond de la cave, tira un horrible rideau rouge sur tringles. Derrière, deux lourdes portes en bois comprenant chacune une ouverture en demi-cercle à hauteur des yeux, protégée par trois épais barreaux. Cela ressemblait plus à des portes de cellule qu'à autre chose. Un peu comme celles de ces châteaux hantés qu'on pouvait voir dans de vieux films d'épouvante américains.

Le chasseur déverrouilla les portes avec ses clés, les ouvrit. Elles émirent chacune un crissement strident propre à donner la chair de poule et donnaient sur deux minuscules réduits contigus. De la paille séchée avait été placée en deux tas assez épais et recouverts par des draps sales. Un autre drap devait permettre de se couvrir. Il n'y avait rien d'autre dans ces cellules, sinon des anneaux fixés aux murs.

\_ Les chambres de ces demoiselles ! ricana René en parodiant une courbette.

Il faisait preuve d'un humour sordide qu'Adeline ne goûta pas.

\_ Vous... tu vas pas nous faire dormir là-dedans... papa ?

L'homme arqua les sourcils, paraissant sincèrement surpris.

\_ Sûr que si ! Sauf si tu préfères une bonne raclée avant ?

La jeune femme secoua la tête, reculant d'un pas prudent.

\_ Non, non !

\_ J'vois pas pourquoi tu t'plains ! S'rez à l'abri, au chaud et ensemble !... Ouais, enfin, presque. Pis, toute d'façon, après, on vous prendra à tour de rôle quand on aura envie d'baiser à trois !... Et pis, j'connais mon Edwige ! Elle aura sûrement envie d'faire ses saloperies d'gouines avec ta cousine... P't'être qu'alors, j'viendrais m'amuser avec toi ici... Maint'nant, si vous d'vez pisser avant de dormir, y'a un pot d'chambre ici ! Faut faire tout d'suite !... C'est pas pratique d'aller au chiotte dehors, la nuit...

Il leur désigna une sorte de bassine haute en faïence, légèrement ébréchée, qui se trouvait près du rideau qu'il avait dégagé.

Les cousines se regardèrent, effarées. Adeline n'avait même pas songé à cela mais, maintenant qu'il en parlait, elle se rendait compte qu'elle avait effectivement envie.

\_ Moi, je dois, tonton !

N'imaginant pas passer toute une nuit à se retenir d'uriner, Adeline leva aussi son doigt, se sentant ridicule.

\_ Moi aussi... papa.

\_ Ben qu'est-ce que vous attendez ? Allez-y !

Elles hésitèrent. L'aînée ne se faisait aucune illusion mais ne put s'empêcher de demander :

\_ Devant v... toi ? Comme ça ?

René haussa les épaules et sourit encore, dévoilant sa dentition jaune.

\_ Ouais, d'avant moi ! Et si vous d'vez faire la grosse commission, ce s'ra ici et d'avant moi aussi ! J'adore voir pisser et chier mes boniches !

Adeline aurait voulu se sentir offusquée. Ce ne fut pas le cas. Au contraire, de s'imaginer en train de s'avilir devant ce sale type lui remua soudain les tripes d'une fort curieuse façon. Elle ressentit comme une lourdeur dans son bas-ventre... sentit son vagin se gorger de sécrétions, lentement...

\_ Alors ? Qui commence ?

\_ Moi !

Lucie, qui se dandinait de plus en plus, alla se placer au-dessus de la cuvette qui servait de pot de chambre. Ce n'en était pas exactement un mais cela officierait en tant que tel.

Sa jeune cousine n'eut qu'à s'accroupir au-dessus de la faïence. La chasuble, déjà très courte, ne cacha dès lors plus rien de son intimité. Adeline ne put s'empêcher de regarder la jolie vulve bombée de sa cadette. Elle n'avait jamais éprouvé d'attrance physique pour elle... et cependant... maintenant qu'elle détaillait ces lèvres tirant sur le mauve, ce pinceau de poils fins, ces cuisses superbes, elle ressentit de troubles émotions. Qu'était-il donc en train de lui arriver?... Elle sentit parfaitement son clitoris qui se dressait paresseusement hors de son capuchon... ses bouts se mettre à durcir... Le tissu rêche l'irritait délicieusement...

Lucie se concentra, regarda ailleurs. Brusquement, un fin jet jaune jaillit de son méat et s'écrasa au fond de la cuvette, projetant des myriades de gouttelettes dans toutes les directions. Une odeur de pommes mûres se répandit dans la cave. René applaudit avec un air égrillard.

La jeune fille se vida la vessie avec soulagement. La musique de l'urine contre la faïence se transforma doucement, devint le chant liquide de l'eau ruisselant sur l'eau.

Là encore, le spectacle aurait dû paraître odieux à Adeline... à nouveau, elle en fut plus troublée qu'autre chose. Ses tétons la démangeaient, sa vulve picotait. Elle se sentait veule, sans énergie ni volonté.

Lucie termina sa miction et se redressa. Inutile d'espérer du papier pour se nettoyer mais la jeune fille se servit discrètement de la chasuble pour se tamponner le sexe.

\_ A toi !... Mais si tu veux pas...

René laissa sa phrase en suspens pour lui faire comprendre qu'il ne l'obligeait pas. La jeune femme avait néanmoins saisi qu'elle passerait la nuit enfermée dans l'un de ces petits réduits. Si elle ne pissait pas maintenant, elle devrait se retenir toute la nuit ou faire par terre, près de la couche. Cela lui vaudrait certainement une nouvelle punition. D'un autre côté, devoir se comporter comme une bête, à faire ses besoins devant ce gros porc, lui mettait le sang en ébullition. Enfin... pas tant que ça, finalement.

\_ Si ! Je... je vais le faire...

L'homme haussa les épaules comme si cela n'avait aucune espèce d'importance à ses yeux. L'éclat dans ses prunelles démentait pourtant cette désinvolture.

Adeline croisa sa cousine qui baissa le regard, aussi gênée qu'elle. En approchant de la cuvette, elle constata qu'elle était remplie à moitié du liquide jaune et légèrement trouble, qui exhalait ses odeurs ammoniaqués. La seule ampoule nue de la cave laissait de grandes zones dans l'ombre mais pas cet endroit.

\_ Je... Je peux la vider quelque part ?

\_ Nan ! Tu fais pipi dans la pisse de ta cousine !... Vous viderez vot' pot d'chambre d'main matin !

La jeune femme se mordit la lèvre en cherchant à se calmer. Normalement, elle aurait dû se sentir totalement dégoûtée de faire ça. Il n'y avait aucune hygiène, ça puait, c'était humiliant. Alors pourquoi, oui, pourquoi ces langueurs tièdes humidifiaient-elles sa vulve ? Pourquoi ressentait-elle des envies de sexe ?

Écartant les jambes, elle surplomba la cuvette. Elle s'accroupit de cette manière qu'elle trouvait si ridicule quand elle devait pisser sans pouvoir s'asseoir. La chasuble remonta sur ses cuisses et dévoila son sexe. René l'avait déjà vu... Il s'en était servi, l'avait touché, tripoté... Pourtant, elle éprouva une terrible honte quand elle sentit son regard de pervers se poser sur sa fente.

Comme en réponse à ce sentiment, sa vulve s'alourdit davantage puis se déploya à la manière d'une fleur qui éclot. Haletant, Adeline savait qu'elle devenait rouge. Des bouffées de chaleur lui donnèrent le tournis lorsqu'elle sentit ses nymphes gorgées de sécrétions émerger entre ses lèvres.

\_ Alors, fille ? On a des envies ? On aime se montrer d'avant son papa chéri ?

L'humiliation la bloqua quelques instants. Tout lui parut irréel. Cette cave sombre et poussiéreuse, ces piles de cartons, de cageots, ces empilements de vieux vêtements, ces tapis mités suspendus contre un mur, cet escalier en bois presque aussi raide qu'une échelle... et puis les yeux vitreux de Lucie, proche, son air absent... le regard malsain du chasseur et ses railleries. Ce n'était pas possible... Elle était en train de cauchemarder... Mais c'était au moins la dixième fois qu'elle se disait cela et le cauchemar ne s'arrêtait toujours pas.

\_ *Pssiiii ! Pssiiii ! Pssiiii !* Allez ! Fais un joli pipi pour papa !

Adeline crut un instant qu'elle n'y parviendrait pas... avant que cela ne cède. L'urine fusa hors de son sexe, jet dru et bouillonnant qui n'avait rien à voir avec celui, fin et délicat, de sa cousine. Dès lors, elle se laissa aller. Fermant les yeux, elle se vida sous le regard concupiscent de René qui l'encourageait salement.

\_ Ouais ! Oh, la p'tite cochonne ! Elle éclabousse tout !... T'avais une grosse envie, pas vrai ?

Sans répondre, elle se relâcha. Elle avait une folle envie de frôler son clitoris, le savait dur et tendu comme avant les meilleurs orgasmes de son existence. C'était complètement fou. Comment pouvait-elle éprouver de l'excitation à se donner ainsi en

spectacle ? Même dans ses fantasmes les plus poussés, elle n'avait jamais eu envie d'une telle situation.

Le jet s'amenuisa. Elle garda les paupières closes, ses mollets constellés de gouttes d'urine. L'odeur de sa propre miction se mêlait à celle de Lucie, formant un bouquet très puissant.

\_ Oh, bordel de dieu ! Ça a faillit déborder !... Mais c'te tisane file toujours une grosse envie d'pissier ! J'ai pas raison ?

Adeline eut une illumination. La tisane, bien sûr. C'était cette tisane qui la mettait dans cet état languide. Elle rouvrit les yeux et tomba sur la main de René qui caressait la boursoufflure de son pantalon. Il bandait à nouveau !

La jeune femme se redressa, jetant à peine un regard à la cuvette dont le niveau atteignait presque le bord. La surface luisait comme de l'or sous la lumière de l'ampoule.

\_ Qu'est-ce que vous nous avez fait boire ?

Elle réalisa trop tard qu'elle ne l'avait pas tutoyé et recula aussitôt d'un pas, levant un bras pour se protéger. Cette fois, René ne la gifla pas. Il éclata de gros rire, une main sur la hanche, l'autre frottant toujours sa verge à travers le velours côtelé.

\_ Ça t'picote le poilu et ça t'fait bander les tétines, pas vrai ? *Hahaha* ! T'es une p'tite finaude, toi ! Faudra que j't'ai à l'œil... La tisane, c'est une recette d'la Mathilde... Une copine d'ma femme. Une sacrée vicelarde celle-là !... Elle tient ça d'sa mère qui le tenait d'sa mère. Une recette de sorcière, qu'on disait dans l'temps. Ça vous file des envies pour toute la journée !

Adeline n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Il était pourtant évident que cette décoction de plantes avait des vertus spéciales. Une sorte d'aphrodisiaque, peut-être.

\_ Allez ! Assez bavassé ! Rentrez dans vos chambres, les filles !

L'homme avait voulu prendre un ton paternel et solennel mais il restait ce petit sourire ironique sur ses lèvres qui l'empêchait de paraître vraiment sérieux. Avec ses cheveux poivre et sel, sa bedaine, son visage rougeaud et ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites, il ressemblait à une caricature de paysan cinquantenaire. Ses vêtements accentuaient encore cette impression.

Lucie ne se le fit pas répéter et pénétra dans le réduit de droite. Adeline crut encore à un piège.

\_ Qu'est-ce que vous allez faire de nous ?

\_ Ce soir ? Rien d'plus que de t'laisser dormir, fifille !... Et j't'ai déjà dit de pas m'vouvoyer ! Ça m'donne des envies de t'coller des baffes ! Tiens ! Prends celle-là pour la peine !

Elle n'eut pas le temps de se protéger que la gifle lui embrasa la joue. Une claque sonore et humiliante mais qui ne laisserait aucune trace. Adeline serra les dents et les poings. René et elle s'affrontèrent un moment du regard puis elle se résigna et baissa la tête, déclenchant les ricanements de son ravisseur.

\_ Tu verras, ma jolie... D'ici à d'main, c'est toi qui m'demand'ra de t'la fourrer bien profond ! Et tu verras aussi que j'sais m'y prendre pour ramoner les petites garces dans ton genre ! Par tous les trous !

\_ Tu peux toujours rêver...

L'affront ne fut qu'un murmure que le chasseur ne releva même pas. Il éclata à nouveau de rire et poussa la jeune femme dans le réduit de gauche. Adeline trébucha dans ses sabots, manqua se heurter contre le mur du fond. Puis, la porte grinça lourdement sur ses gonds avant de se refermer dans un terrible claquement. La clé tourna dans la serrure, résonnant tel au mauvais augure.

La minuscule cellule fut presque immédiatement plongée dans la pénombre. La lumière de l'ampoule ne passait plus que par le guichet ferré à hauteur d'yeux.

René boucla ensuite Lucie, bien plus docile et leur souhaita une bonne et agréable nuit. Adeline l'entendit remonter pesamment l'escalier. Tout d'un coup, ce fut l'obscurité totale. Le salaud avait éteint la lumière.

Il y eut quelques instants d'un silence terrifiant. Adeline se sentit misérable et perdue. Toute son angoisse semblait vouloir refaire surface d'un coup et sa poitrine se comprima douloureusement. Sa gorge se serra, ses yeux s'emplirent de larmes que nul ne verrait. Puis, la petite voix de sa cousine :

\_ Adi ? Tu m'entends ?

\_ Oui, dit-elle en ravalant un sanglot.

\_ Que va-t-on devenir, Adi ?... J'ai peur...

La frayeur transparaissait dans sa voix blanche.

\_ Je... je sais pas, Lucie... Je sais pas...

Sa cadette ne répondit pas. Elle l'entendit qui devait s'allonger sur le drap. La paille crissa. Adeline s'assit à son tour. Il n'y avait pas d'oreiller. Il n'y avait rien. Ni lampe, ni réveil, ni peluche, ni rien. Les murs étaient rugueux, nus, à peine égalisés. Celui qui séparait les deux réduits semblait fait de parpaings.

La jeune femme avait envie de pleurer. Elle sentait une grosse boule lui entraver la gorge. La question de sa cousine se mit à tourner dans son esprit : « Que va-t-on devenir ? »... Non, elle n'en savait vraiment rien.

Les larmes ne vinrent plus. L'angoisse et le stress devaient être trop forts pour la laisser pleurer. Oui, ce devait être ça... Mais ses tétons enflaient, devenaient plus durs... la tiédeur entre ses reins se répandait... sa vulve se déployait... son clitoris appelait des caresses...

Sa vision s'accoutumait doucement aux ténèbres. Il ne faisait pas aussi noir qu'elle l'avait tout d'abord cru. Elle pouvait distinguer, à travers le guichet, le sommet de l'escalier. De la lumière filtrait sous l'huis. Elle devinait les rangées de cagettes... les étagères chargées de conserves... l'empilement de cartons tout proche...

Malgré elle, ses doigts rampèrent jusqu'à son sexe. Elle frôla ses poils... Une onde de bien-être la parcourut. Son autre main glissa sous la chasuble, remonta jusqu'à sa poitrine. Le tissu rêche lui agaçait tellement les bouts... Elle empauma un sein... ne put empêcher un soupir de bonheur. Son nichon était ferme, bien rond, si doux. Elle se caressa l'aréole. C'était bon...

En bas, ses doigts parurent s'animer d'une vie propre. Ils folâtrèrent dans sa toison un moment puis, comme elle se pinçait le bout, ils titillèrent le clitoris et les nymphes qui dépassaient... C'était chaud. Brûlant même. Et humide... Sa propre odeur lui monta aux narines.

Là, allongée dans le noir, les images les plus folles lui traversèrent l'esprit. Elle revint aux fantasmes de son adolescence. Ces rêves à l'état brut qui avaient bercé la période précédant son dépuclage. À l'époque, elle avait très souvent fantasmé faire l'amour avec deux hommes en même temps. Ou plutôt que deux hommes lui faisaient l'amour. Des hommes mûrs, dans la quarantaine, bien faits, bien membrés, beaux et musclés. Des hommes comme son ancien prof d'éducation physique.

Un majeur s'insinua entre ses molles lèvres vaginales. C'était lisse, onctueux... Elle pressa plus fort sur son téton, jusqu'à la limite de la douleur, se mordit la lèvre et battit des paupières dans le noir. Quel délice !

Elle se vit allongée au milieu d'un grand lit moelleux, sous une couverture tiède. Les deux hommes la caressaient et elle se laissait faire, pleine de désir. Ils étaient expérimentés, bien bâtis, beaux comme des dieux. De vrais mâles, aux torses puissants, aux longues verges droites, aux fesses pommelées. Rien à voir avec les petits branleurs qui lui tournaient souvent autour, au magasin. Non, ceux-là, ils allaient lui faire l'amour jusqu'à la faire hurler.

Oubliant l'endroit où elle se trouvait, la proximité de sa cousine et les malheurs qui les accablaient, Adeline se laissa avaler par son fantasme. Elle fit clapoter ses doigts dans ses chairs brûlantes, se titilla le clitoris et se caressa les seins en imaginant ce que les deux hommes pourraient lui demander.

Elle se monta une histoire. L'un d'eux était son prof de gym, l'autre pouvait être un ami qu'il aurait invité pour partager sa conquête consentante. Il avait été décidé que la jeune femme se plierait à toutes leurs fantaisies... Que pourraient-ils bien lui demander ? Ils étaient si bien, là, dans ce vaste lit confortable, à la caresser et la chatouiller... Son prof pourrait fourrer sa grosse queue entre ses seins et lui demander une branlette espagnole pendant que son ami lécherait sa chatte ruisselante de jus. Ensuite, elle les branlerait tous les deux pendant qu'ils lui suceraient chacun un téton... Oui, c'étaient de bonnes idées... Il fallait faire durer le premier plaisir autant que possible.

Haletant et gémissant, Adeline poursuivit son rêve pornographique. La paille traversait le drap, lui piquait les fesses et le dos mais elle s'en moquait. Elle éprouvait un besoin impérieux de jouir. Elle avait vaguement conscience d'avoir été d'une certaine manière droguée. Sur l'instant, cela lui parut sans aucune importance. D'abord, se délivrer de cette délicieuse tension qui lui broyait les entrailles.

Elle se vit agenouillée sur le lit, suçant les deux mâles à tour de rôle. Ils l'aimaient, la câlinaient, lui caressaient les cheveux et les joues, l'embrassaient à profusion. Ils lui susurraient des mots d'encouragement, des promesses de plaisir, des serments de fidélité. Elle se sentait bien, ainsi adulée par ces deux hommes plus âgés qu'elle, dans la belle force de l'âge.

Lentement, ils réussissaient à la convaincre de pratiquer une chose qu'elle avait souvent rêvé sans jamais la pratiquer. Une double pénétration. Un devant, un derrière. Elle ne demandait qu'à se laisser convaincre mais minaudait pour les faire languir. Ça allait lui faire mal... Ce n'était pas bien... C'était un péché... Mais ils parvenaient à leur fin... Normal.

À peine les imagina-t-elle la couchant sur le côté et se préparant à la pénétrer qu'elle sentit l'orgasme enfler dans son ventre. Un râle rauque lui échappa. Sa respiration devint lourde. L'ami de l'enseignant guidait son membre énorme entre ses cuisses... Son prof lui écartait les fesses... Elle crut sentir le gland effilé contre son petit anus serré... et ce fut l'explosion.

Ses doigts pincèrent son clitoris, son majeur racla le fond de son vagin et elle se pressa durement un sein. Rarement elle avait connu jouissance aussi complète, aussi intense. Et ça ne s'arrêtait pas... Ça revenait comme le ressac de la mer, comme des vagues allant s'amenuisant.

Finalement, son corps se détendit. Couchée sur cette misérable paille, elle s'endormit, remarquant à peine les gémissements ambigus de Lucie dans la cellule d'à côté.

## EDWIGE

Edwige s'étira en regardant par la fenêtre du salon. Le soleil était déjà levé. Un disque jaune pâle à travers le brouillard, au-dessus des arbres du bois d'à côté. Elle voyait deux silhouettes qui partaient en direction du petit champ. René, elle l'aurait reconnu entre mille. L'autre, ça pouvait être qu'Adeline.

Elle se tourna vers la table. Du café fumait encore dans la casserole et il restait plus grand-chose du pain qu'elle avait préparé deux jours plus tôt. Elle se servit une tasse, tira son paquet de clopes de la poche de sa robe, s'en alluma une en craquant une allumette. Elle tira une longue bouffée – la première du matin était toujours la meilleure ! – avant de recracher la fumée en pensant à ce qu'elle allait pouvoir faire de sa journée. En bas, enfermée dans une des cellules de la cave, Lucie l'attendait.

Elle s'assit à table, coupa une tranche de pain pour la tartiner de beurre et de confiture de mirabelle. Sa préférée depuis qu'elle était gosse. Elle aimait l'odeur du fruit. Elle avait quelque chose de sensuelle, cette odeur. Un parfum qui réveillait chez elle des envies lui rappelant sa jeunesse perdue.

Deux sucres dans le café et une bonne gorgée. René le faisait toujours un peu trop corsé mais elle s'y était faite, avec le temps. Elle commençait même à l'apprécier comme ça. Cette amertume dans la gorge, qui se mêlait au goût du tabac, ça lui plaisait.

René et la grande reviendraient pas avant midi, pour déjeuner. Son mari allait baiser la fille et lui faire faire des travaux chiants, comme enlever les cailloux du champ ou tirer les mauvaises herbes entre les pouces de blé et de maïs. Ça lui laissait pas mal de temps pour s'amuser avec la plus jeune.

Elle mordit dans la tartine, émoussillée par les dizaines d'idées qui lui traversaient la tête. Le matin, Edwige aimait. Tous les matins... Surtout quand elle avait une petite esclave rien que pour elle. Des idées, elle en avait toujours. Bien sûr, au début, il fallait toujours se retenir un peu. Pas y aller trop fort. Il fallait casser mais pas briser entièrement. Sinon, elle se retrouverait avec une lavette morte de trouille à tout bout de champ. C'était déjà arrivé, avant. Elle se souvenait très bien de Fabienne, qui avait pas tenu longtemps, d'ailleurs. Elle avait fini étouffée entre ses fesses, aussi limace que si on lui avait retiré sa cervelle. Une belle mort, quand même...

Les minutes filaient avec cette régularité qui faisait la vie d'Edwige. Quand elle eut fini son petit déjeuner et sa cigarette, elle se leva, enfila ses vieilles mules. Traînant un peu les pieds, elle alla jusqu'à la porte qui donnait sur la cave et l'ouvrit. Elle fit exprès de la faire grincer, que la petite sache qu'elle arrivait.

Elle tourna le bouton noir et l'ampoule, en bas, s'alluma. Juste à côté de la porte, il y avait le petit meuble à chaussures. Au-dessus le miroir ovale reçu à son mariage. Un cadeau d'un des oncles de René. Un de ceux qui l'avait sautée, parce qu'elle l'avait voulu. Un grand chauve, avec une petite moustache et une queue énorme... qui avait balancé la sauce sur ses nichons une heure avant qu'elle jouisse. Pas un de ses meilleurs souvenirs...

Edwige se regarda un petit moment. Elle était pas encore coiffée ni maquillée mais se trouvait plus que potable. Bon, ses longs cheveux étaient un peu emmêlés, gras, avec

deux ou trois nœuds. Il y avait aussi ces petites rides autour des yeux qui la vieillissaient un peu... mais elle trouvait qu'elle était toujours plus bandante que la petite grue qu'elle allait chercher. Au moins, elle avait une vraie paire de nichons et pas ces nénés de gamine... Encore que ça lui déplaisait pas. Elle avait toujours adoré déniaiser les greluches un peu coincées du cul. Celle-là avait l'air beaucoup moins dégourdie que les deux d'avant.

Elle descendit l'escalier. Les marches faisaient toujours autant de bruits. Le bois, ça travaillait. C'était comme ça. Elle imaginait Lucie dans sa cellule, déjà toute affolée. René lui avait sans doute rien dit, pas même bonjour. Il avait dû sortir la grande et la tirer jusqu'en haut.

Arrivée dans la cave, elle chuchota en faisant attention à bien parler :

\_ Lucie chérie... C'est ta tata... Je viens te chercher... Tu es réveillée, mon p'tit cœur ?

Elle entendit un bruit dans la cellule fermée. L'autre avait la porte grande ouverte. Les deux clés pendaient à un clou, que les mêmes pouvaient pas atteindre. Elle approcha lentement. Sa chatte commençait déjà à couler. Pour fêter leurs nouvelles esclaves, René l'avait baisée une bonne partie de la soirée. La tisane aidant, ils avaient eu quelques bonnes secousses. Mais, pour Edwige, le meilleur venait maintenant.

\_ Tu m'entends ?... Je suis là... Je viens te chercher...

Elle savait par expérience que cette petite voix stressait les nouvelles. Elle prit la clé, s'approcha de la porte, jeta un coup d'œil par le guichet. Oui... Là, entre les barreaux, elle voyait le visage perdu de Lucie. Une tiédeur se répandit dans son bas-ventre. Elle se sentait crapule jusqu'au bout des ongles. Comme elle allait bien se marrer avec cette petite idiote !

Edwige déverrouilla la lourde porte et l'ouvrit. Celle-la aussi grinça sur ses gonds, d'une manière plus inquiétante encore. Comme une porte de prison.

\_ Bonjour, ma petite chérie...

La lumière pénétra dans le réduit où la paillasse installée par René prenait presque toute la place. La gamine se trouvait là, assise en tailleur, émouvante dans sa chasuble, avec ses pieds nus. On lui voyait ses mollets, ses genoux, ses bras si délicats et son adorable minois. Comme Edwige, elle avait les cheveux un peu emmêlés. Ses grands yeux noirs la regardaient, entre trouille et horreur.

Elle continua sur le même ton chantant, avec des phrases de gentille tante :

\_ Bonjour, bonjour... Il est l'heure de se lever... Tu as beaucoup de travail, aujourd'hui, ma petite Lucie chérie...

\_ Où... Où est Adi ?

La petite gourde s'inquiétait pour sa cousine. Peut-être qu'elle l'avait pas entendu partir. Encore qu'avec René, ça aurait été étonnant.

\_ Adeline ?... Mais elle est partie travailler au champ avec son papa...

La même fronça les sourcils. Qu'elle était mignonne ! Un vrai visage de grande gamine sans problème de boutons. Et puis cette bouche... cette jolie bouche qui boudait, en forme de cœur... Une merveille !

\_ Allez ! Lève-toi ! Tu voudrais pas que j'me fâche de bon matin ?

Petit durcissement du ton, histoire qu'elle comprenne que sa gentillesse, c'était du pipeau. Lucie se décida à se lever, péniblement. Elle devait être réveillée depuis un moment déjà. Elle enfila ses sabots et sortit dans la cave.

Edwige décida de la mettre tout de suite au parfum pour ce qui l'attendait. Avec un sourire, elle demanda :

\_ Tu t'es branlée, hier soir ?

Elle vit la petite, choquée, se raidir et ses yeux s'ouvrir comme des soucoupes.

\_ Réponds !

\_ Non !

\_ Donne tes mains !

Elle voulut les cacher dans son dos mais Edwige lui attrapa les poignets, la força à les montrer. La grande même se débattit à peine, abandonnant vite la partie. C'était pas une fille qui en voulait, comme sa cousine. Ça se voyait tellement sur sa jolie figure.

\_ Alors comme ça, tu t'es branlée, hier soir, dans ta petite chambre ?

Elle continua à dire non en secouant la tête. Pourtant, son regard fuyait déjà. Edwige mit les deux mains ensemble, les leva pour sentir les doigts. *Oohhh* ! La délicieuse odeur de crevette et de pipi, un peu aigre comme souvent chez les filles jeunes... et sur tous ses doigts ! Elle ferma les yeux un moment. Il n'y avait pas de meilleur parfum au monde. Ça, c'était sûr. Se laissant aller à renifler les deux mains, elle serra les cuisses très fort.

\_ Oh, la petite menteuse !... *Hmmm...* T'as joué avec tous tes doigts, p'tite vicieuse !

Entre ses cils, elle surveillait les réactions de Lucie qui rougissait. Elle continua à faire courir son nez sur les phalanges.

\_ Tu sais que j'adore cette odeur, ma chérie ?... *Hmmmm...* Eh ! Mais... Mais t'as même mis un doigt dans ton derrière !

Il y avait une petite note plus amère sur un des majeurs. Lucie poussa un petit gémissement de honte en détournant la tête, rouge jusqu'aux oreilles. Edwige avait plus aucun doute. La petite s'était touchée et avait joué... peut-être plusieurs fois de suite.

\_ T'as pensé à moi, en te branlant ? T'as pensé à toutes les choses cochonnes qu'on va faire, toutes les deux ? C'est ça ?

Perdue, la même répondit pas, secoua seulement la tête pour dire non. Elle respirait vite, comme un chiot qui a trop couru. Sa bouche restait entrouverte. Ses mains, dans les siennes, tremblaient à cause de toutes les émotions qu'elle devait avoir.

\_ Non ? T'as pensé à René, alors ? Tu préfères p't'être les grosses saucisses aux moules poilues... T'as qu'un mot à dire et vous changez de place, ta cousine et toi !

Là, elle réagit, affolée.

\_ Non ! Non ! S'il vous plaît, non !... Je... Oui, je pensais à vous !

Que c'était facile... Presque trop. Edwige allait pas se plaindre. Après Myriam et Sofia, deux vraies pestes à dresser, Lucie se révélait malléable, docile, tellement facile à berner et à manipuler.

\_ Ah, tu pensais à moi ? Et tu rêvais qu'on faisait quoi ?

Elle lâcha ses mains qui tombèrent mollement le long de ses cuisses. Piégée, la gamine resta muette quelques secondes, sachant pas quoi répondre.

\_ R... rien de spécial...

\_ Rien de spécial ? Tu mouilles tes doigts dans ta chatoune en pensant à rien de spécial ? Tu t'fous d'moi, c'est ça ?

Lentement, Edwige faisait croire qu'elle perdait sa bonne humeur et se montrait moins gentille. Intérieurement, elle jubilait toujours autant mais il fallait que cette idiote ait peur. D'ailleurs, elle recula d'un pas, le visage inquiet. Elle la prit par un poignet pour l'empêcher de s'éloigner plus.

\_ Où tu vas, comme ça ?

\_ N... nulle part, tata...

La femme du chasseur raffermi sa prise sur le poignet, serrant juste assez pour prouver qu'elle était plus forte que sa petite boniche.

\_ Alors réponds à ma question ! Tu rêvais qu'on f'sait quoi, toutes les deux ?

\_ Je... je ne sais p... la même chose qu'hier, tata...

\_ Tu t'es branlée en rêvant que tu m'léchais la moule et que j'te branlais les tétines, c'est ça ?

Elle était paralysée, la Lucie. Incapable de réfléchir. Ça se voyait à ses grands yeux fixes, à sa voix qui tremblait et qui hésitait.

\_ Je... je... je...

Elle était ridicule. Tellement qu'Edwige résista pas à l'envie de lui coller une baffe. La claque résonna dans la cave, lui rougit la joue.

\_ Réponds ou j't'en file une autre !

Cette fois, plus question de minauder.

\_ Ou... oui ! J'ai rêvé que je vous léchais et que vous me caressiez...

\_ Et ça te plaisait ? T'aimais ça ?

\_ N... Ou... je ne sais pas... je...

Elle levait déjà la main, prête à essayer de bloquer une autre baffe. Edwige sentit son cœur battre plus fort. Cette gourde l'excitait de plus en plus, avec sa trouille, ses petits airs de martyre et son minois d'ange.

\_ Mais ouais, qu'ça te plaisait, petite idiote ! Sinon, tu te s'rais pas branlée comme une malade ! T'en aurais pas plein les doigts ! Mais t'en fais pas ! Si t'aimes tellement jouer les p'tites esclaves, j'vais t'en donner, moi !

Les larmes aux yeux, ses joues rouges comme des tomates, Edwige sentait Lucie prête à chialer. Voilà bien le moyen de défense des faibles. Pleurnicher pour faire pitié. C'était lamentable !... Mais tellement excitant !

\_ Tu rêvais à rien d'autre ? Rien de plus cochon ?

Là, elle eut un moment d'arrêt. La femme de René remarqua un changement dans les prunelles presque noires de la fille. Comme si elle venait de la démasquer. Elle fut alors sûre que la gamine s'était pas seulement repassée le film de la veille. Elle était encore plus pourrie qu'elle l'avait imaginé.

\_ Réponds !

\_ N... Non, tata... Rien...

\_ Menteuse ! J'suis sûre que t'es branlée en rêvant que tu m'léchais le cul... ou que j'te défonçai la chatte avec ma main... ou que j'te collai une bonne rouste à coups d'ceinture, comme à ta cousine ! C'est ça ?

Elle leva la main pour l'obliger à répondre mais elle avait été un peu trop loin. Lucie se mit à chialer, de grosses larmes roulant sur ses joues de gamine, une goutte claire coulant au bout de son nez.

\_ Non, tata... je vous jure, non !

Edwige lâcha le poignet. La même faillit tomber par terre. C'était le moment de mettre en pratique une bonne vieille méthode qui fonctionnait presque toujours : souffler le chaud et le froid pour lui faire perdre complètement les pédales.

Elle la prit dans ses bras pour la consoler en murmurant des mots tendres.

\_ Là, c'est rien... Doucement... j'ai été méchante, hein ?... Mais c'est pas grave... Faut pas pleurer comme ça, t'es une grande fille, maint'nant !

Lucie se laissa aller contre son épaule, chialant de plus belle. Elle devait plus savoir ce qui était vrai ou ce qui était faux. Edwige la serra contre elle. C'était bon de sentir ce jeune corps tiède contre sa grosse poitrine. Elle adorait l'odeur de ses cheveux, l'embrassa sur le crâne.

\_ Là...Là... *Chuuutt*... Doucement, doucement...

Lentement, elle pleura et renifla moins. Edwige décida de prendre son temps pour regagner un peu la confiance de la petite. Elle finit par la lâcher et, avec un sourire forcé, elle regarda les yeux larmoyants de Lucie. D'un geste maternel, elle sécha les gouttes.

\_ Là... Voilà... Ça va mieux ?

La fille la fixa, stupéfaite et soulagée, fit oui de la tête en reniflant une dernière fois.

\_ C'est pas la peine de s'mettre dans des états pareils... Viens... On monte...

La prenant par la main, elle la tira jusqu'au rez-de-chaussée, dans le salon. Là, elle la laissa s'asseoir et lui servit du café dans sa propre tasse. Elle lui demanda combien de sucres elle voulait et plongea les deux morceaux. Après, elle prépara deux tartines de beurre et

de confiture, laissa la petite manger en s'essayant en face d'elle et arrêtant de la taquiner... pour l'instant.

Petit à petit, elle sentit Lucie se détendre. Elle la regarda boire le café, même pas dégoûtée, bouffer les tartines et reprendre des couleurs. En attendant qu'elle finisse, Edwige s'alluma une nouvelle clope. Là, elle surprit le regard suspicieux de la grande gosse. Elle s'étonnait sûrement que ce soit toujours le même paquet qu'elle sorte. Peut-être qu'elle commençait à comprendre... Non... C'était trop tôt. Il faudrait encore quelques jours pour qu'elles se doutent de ce qui leur arrivait vraiment.

Lucie regarda par la fenêtre après avoir terminé. Il faisait de plus en plus clair. Le soleil montait dans le ciel, derrière la brume.

\_ Encore du brouillard, murmura la gamine. C'est bizarre.

La cigarette entre ses doigts, Edwige plissa le regard. Ça lui piquait un peu les yeux. Étonnant, depuis tout ce temps.

\_ C'est comme ça, répondit-elle.

Elle se rendit compte qu'elle avait jamais rien dit de plus juste. C'était comme ça. La seule vérité.

\_ T'as fini ?

Lucie opina du menton. Il était temps de faire remonter un peu la pression.

\_ Alors, tu débarrasses et tu fais la vaisselle. Moi, je vais m'refaire une beauté !

Se levant, elle écrasa la clope à moitié entamée dans le cendrier du petit nègre. La même la regardait avec des yeux ronds.

\_ Qu'est-ce que t'as, à m'lorgner comme ça ? T'as quand même pas oublié c'qu'on a dit hier ? T'es là pour me servir de boniche... Alors, du balai et qu'ça brille, hein ? Sinon, j't'échange contre ta cousine et c'est toi que s'tapera mon René !

Les épaules presque nues de Lucie tombèrent. Mais elle était plus aussi près de la crise de nerfs que dans la cave. Il y avait de nouveau de la marge.

Edwige fila dans le couloir et grimpa l'escalier qui conduisait à l'étage, dans la petite salle de bain et la chambre à coucher. Elle s'arrêta au milieu des marches pour écouter. Quand elle entendit les cuillères dans les tasses, elle sut que Lucie obéissait.

\*

\_ Mais fait attention ! Vas-y doucement, avec cette brosse ! Tu m'arraches presque la tête !

Assise dans le fauteuil du salon, Edwige se faisait brosser les cheveux depuis presque vingt minutes. Elle s'était débarbouillée, maquillée et avait laissé sa nouvelle boniche faire la vaisselle et vider les pots de chambre – celui de sa chambre et celui de la cave – dans la petite cabane qui servait de chiotte derrière la maison. Ensuite, elle était redescendue et avait trouvé agréable de l'obliger à lui servir de coiffeuse. La gourde se débrouillait mal mais ça avait pas beaucoup d'importance.

\_ Excusez-moi, tata...

Elle exagérait un peu. L'autre tremblait maintenant de trouille et n'osait plus forcer.

\_ Bon, ça va !... Arrête... Pose-moi cette brosse...

Lucie obéit sans rien dire. Edwige regarda l'heure. Dix heures passés. Il lui restait encore plus d'une heure avant d'envoyer la gamine préparer le déjeuner. René revenait jamais avant midi trente. Maintenant qu'il avait un nouveau souffre-douleur, il serait sûrement en retard.

\_ Viens ici !

Elle lui montra le petit espace entre le fauteuil et la table basse, juste devant elle. La jeune fille approcha, tête baissée. Edwige la regarda un moment en se laissant aller, s'étirant avec le même bonheur qu'une chatte au réveil.

\_ J'veux voir ta moule ! Soulève !

Excitée, elle vit Lucie se mordre la lèvre inférieure. Elle avait toujours honte. Heureusement, d'ailleurs. Sinon, ce serait pas marrant de l'humilier. Elle prit l'ourlet de son vêtement, le souleva en tremblant un peu, montra le triangle de poils noirs au-dessus de sa chatoune. Rien de moche mais Edwige adorait transformer les jeunes femmes en fillettes. Elle savait à quel point ça les rabaissait, leur donnait l'impression de revenir en arrière, d'être plus que des gamines... parfois, ça les poussait presque à se comporter comme des gosses.

\_ Hou, les vilains poils !... Regardez-moi ce barbu !... Et elle les laisse pousser, en plus ! Mais t'en fais pas, on va s'en occuper, de ton trou poilu ! Moi, j'aime mes boniches avec des abricots bien lisses, si tu vois c'que j'veux dire...

Elle laissa sa phrase comme ça, comme si elle attendait une réponse. Lucie se mordit encore la lèvre et regarda ailleurs, émue.

\_ Mais d'abord...

Edwige se leva en bousculant sa « nièce » qui relâcha l'ourlet par réflexe. Elle ôta le petit coussin rose du panier en osier où il y avait son matériel de couture, juste à côté de la vieille machine à coudre. Prenant deux rubans roses d'une bonne longueur, elle se mit devant Lucie. Même avec ses sabots aux pieds, la fille faisait presque une tête de moins qu'elle. Psychologiquement, qu'elle soit plus petite avait aussi son importance.

Sans lui demander son avis, Edwige lui fit deux couettes retenues avec les rubans. Les longs cheveux bruns et ondulés de Lucie se laissaient tirer sans problème. Ils étaient assez fins mais soyeux. Avec la brosse, elle enleva les deux ou trois nœuds dans la tignasse, lui faisant exprès mal. Lucie grimaça et gémit mais se laissa quand même faire. Décidément, les bonnes surprises s'enchaînaient. Tout le contraire de Myriam, qu'elle avait dû sans cesse menacer et attacher et rosser. Lassant, à la longue.

Edwige fit de jolis nœuds bien larges de chaque côté du crâne, dégageant les mignonnes petites oreilles rondes. Elle recula ensuite d'un pas, pour mieux voir. Son cœur gonfla de satisfaction. Sans maquillage, avec son mètre soixante, ses joues rondes et sa moue boudeuse, ses petits nichons et ses grands yeux de biche, on lui donnait quatorze ou quinze ans. Une adolescente mince et jolie comme un ange. Sans compter que la transformation s'arrêterait pas là.

\_ Et maint'nant, tes horribles poils sur ta limace !

Elle se faisait fort de refaire l'expérience tentée avec Sofia mais, cette fois, sans attacher sa boniche. Elle tira une chaise jusque devant le canapé, laissant un petit espace entre eux.

\_ Tu sais, expliqua-t-elle en même temps, mon René aussi préfère les moules sans poils. Mais lui, il se sert du rasoir... L'est toujours pressé... Moi, j'aime prendre mon temps... J'fais les choses à l'ancienne, si tu vois c'que j'veux dire...

Lucie la contemplait sans rien dire, le regard anxieux. Edwige était certaine que son cœur battait très fort dans sa petite poitrine. Qu'elle était en train de se demander ce qui allait encore lui tomber dessus. Qu'elle réalisait quel serait son sort ici, dans cette maison perdue dans un coin de campagne.

\_ Nan, tu vois pas, c'est sûr... pas encore ! Allez, on va faire ton épilation ! À poil !

La fille sursauta. Cet ordre la choquait. Edwige durcit son regard et serra les dents.

\_ Écoute, c'est facile ! Quand j'te dis : « à poil », tu t'fous à poil... Tu me vires ta jolie petite robe et tes belles chaussures... Même une p'tite idiote comme toi peut comprendre ça, nan ?

Lucie avala sa salive. Oui, elle comprenait. Oui, c'était facile... En plus, ses prunelles noires se troublèrent. Elle sortit de ses sabots. Voir ses jolis pieds blancs, avec ses orteils délicats, donna comme un coup de fouet aux envies d'Edwige. Elle parvenait pas vraiment à se l'expliquer mais de voir une fille pieds nus devant elle lui donnait l'impression qu'elle était comme une déesse. C'était une sorte de symbole. Une image très forte qui piquait ses désirs les plus malsains.

Lucie s'en rendit pas compte. Comme une automate, elle fit passer le vêtement par-dessus sa tête. Un instant ses petits nichons furent tirés vers le haut par ce mouvement et on aurait presque dit qu'elle en avait pas. Pendant deux secondes, il resta que ses mamelons roses pour dire que c'était une fille. Edwige soupira en pensant que, quoi qu'elle lui fasse, ils seraient toujours comme ça. Ici, les choses changeaient pas... ou si peu.

La môme se retrouva avec son vêtement dans la main, sans savoir quoi en faire. Du menton, la maîtresse de maison lui fit comprendre qu'elle avait qu'à le poser sur la table basse.

Edwige serra ses cuisses. Elle avait joui trois fois la nuit passée, sous les coups de queue de son mari mais ça valait de loin pas ce qu'elle vivait à cet instant. Voir cette petite greluche à poil devant elle, qui attendait son bon vouloir en baissant les yeux, savoir qu'elle pourrait lui faire faire tout ce qu'elle avait envie... Un frisson la traversa de la tête aux pieds et elle se mit à sourire. En plus, les bouts de la gamine commençaient à durcir... Lucie était à son entière disposition, maintenant. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de meilleur dans cette vie ?

D'un doigt, elle frôla un téton. Ses nichons semblaient si... petits. Lucie siffla entre ses dents, recula à peine. Le mamelon se hérissa et le bout se mit à pointer... Comme la corne d'un escargot qui reprend sa forme quand on le touche puis qu'on enlève le doigt.

\_ Mais... tu bandes des tétines, ma parole !

Cette adorable petite idiote rougit de plus belle. C'était tellement facile de la troubler... de lui foutre la honte en lui rappelant à quel point elle était réceptive... sans lui dire que c'était aussi à cause de la tisane qu'elle avait bu la veille.

Elle fit glisser son majeur autour du mamelon. La bouche ouverte, Lucie ferma les yeux, serra les poings et aspira de l'air en serrant les dents. Edwige mouilla le bout de son doigt avec sa langue et continua à jouer avec le téton qui arrêtait pas de durcir.

\_ Ça à l'air de t'plaire, dis donc ! Hein, petite hypocrite ?!... Tu aimes quand Tata Edwige joue avec tes tétines, hein ?

Lucie répondit pas, les yeux toujours fermées, les lèvres toujours rondes. Elle secoua la tête pour dire non, mais à peine.

\_ Nan ? Alors pourquoi est-c'qu'y bandent comme ça ?

Elle approcha sa main gauche de l'autre nichon, prête à la punir.

\_ Parce que... parce que j'ai froid, tata...

Edwige secoua la tête. « Mauvaise réponse », pensa-t-elle avec une joie sadique. Elle pinça alors l'autre tétine très fort. La petite rouvrit les yeux, gémit comme une âme en peine.

\_ P'tite menteuse ! Il fait pas froid... Il fait jamais froid, chez nous ! Racontes pas de bêtises, Lucie chérie ! Ou Tata Edwige va devoir se montrer très, très méchante !

En parlant, elle tourna le téton sur lui-même, obligeant la môme à se plier en deux en grimaçant de douleur. Quand elle la relâcha, le bout avait viré au rouge violacé et avait doublé de volume.

\_ Donc, j'veux la vérité... Pourquoi t'as les bouts qui bandent ?

Les pleurnicheries allaient recommencer. La lèvre du bas de Lucie, très charnue, tremblait, mouillée. Ses narines palpitaient comme un petit cœur. Ses yeux étaient grands ouverts. Mais elle arriva à prendre sur elle et à répondre :

\_ Parce que vous les touchez... tata...

C'était que cette petite ingénue arriverait presque à la faire fondre, Edwige ! Son envie de bien répondre la rendait craquante. La maîtresse de maison pouffa et insista :

\_ Donc, t'aimes que j'te les touche ?

\_ O... Oui, tata... J'aime...

\_ T'as envie que j'te branle en même temps, hein, p'tite gouine ? J'suis sûre que t'es déjà trempée... Alors ?... Réponds !

Elle hésita encore mais pas assez pour laisser le temps à Edwige de la gifler ou de la pincer de nouveau. Au premier mouvement de sa main, elle lâcha :

\_ Oui, oui ! J'ai envie que vous me... vous me...

\_ Que je quoi ?!

\_ Que vous me branliez aussi, tata !

Réponse arrachée sous la terreur. Elle valait rien, cette réponse. Encore que... À mieux regarder la môme, on se demandait si elle avait pas *vraiment* envie de se faire tripoter plus longtemps. Elle pouvait bien renifler ou prendre son air de chienne battue, elle paraissait pas moins frissonnante d'envie.

\_ Plus tard ! D'abord, on va enl'ver ces vilains poils de ton petit abricot, ma jolie... Mais j'te promets que t'auras droit à quelques branlettes dont tu t'souviendras toute ta vie ! *Hahaha* !... Bon, couche-toi là, sur le dos !... Mais nan, pas comme ça ! La tête sur la chaise... Ouais... Et le cul sur le canapé... Allez...

Elle mit Lucie de sorte que ses fesses touchent presque le fond du divan. La gamine dû monter les jambes pour poser les mollets en haut. C'était comme si elle était assise couchée, la tête contre la chaise, le dos et le cul sur le canapé, les épaules presque dans le vide.

\_ Voilà... Brave fille, va ! J'vais t'faire une épilation manuelle... Tu sais c'que ça veut dire, au moins ?

Lucie secoua la tête.

\_ Qu'est-ce que t'es gourde, quand même ! Ça veut dire que j'vais t'arracher les poils à la main !

La môme ouvrit de grands yeux, comprenant quel supplice elle s'apprêtait à supporter.

\_ Non, murmura-t-elle tellement bas qu'Edwige l'entendit à peine. Pas ça... je vous en prie...

\_ *Aaahh* ! Commence pas, hein ?!... Bon, c'est vrai qu'ça va faire un peu mal... mais faut savoir souffrir pour être belle, tu crois pas ? Enfin, c'est c'qu'on dit...

C'était à cet instant que Sofia s'était rebellée, le jour où elle avait voulu lui faire connaître le même sort. Elle s'était relevée, avait essayé de la frapper, de la repousser... S'en était suivi une sacrée bagarre. Edwige l'avait emporté, avait ligoté la petite peste puis passé trois heures à lui arracher les poils de la chatte un après l'autre ou par paquets. L'entendre hurler et supplier avait été un vrai bonheur.

Lucie, elle, se releva pas. Elle bougea même pas un doigt de pied. Elle resta comme ça, les yeux larmoyants, la bouche tremblante de trouille.

Prenant le temps de savourer ces instants, Edwige alluma une autre cigarette. La quatrième depuis ce matin... Elle s'en fichait, du nombre de clopes qu'elle pouvait griller. Depuis sa jeunesse, elle avait toujours associé le tabac à ses plaisirs sexuels. Elle trouvait qu'en fumant elle prenait plus de plaisir. Laisant la cigarette au bout de ses lèvres, elle se pencha.

\_ Bon... Comment j'vais faire... Faut que j'sois à mon aise, pour te tirer tous ces poils...

Lucie en avait quand même moins que Sofia. Sauf pour leur âge, les deux filles étaient vraiment opposées. L'ancienne avait eu une grosse paire de miches, une touffe de poils noirs et épais, les cheveux coupés courts, un cul ferme, une peau basanée et un caractère de

peste, très difficile à casser... La nouvelle était fluette, avec de minuscules nénés de gamine, une peau de bébé et tellement docile que ça en devenait louche.

\_ T'as une idée ?

La môme aurait pu répondre un truc du genre : « il suffit de ne pas le faire. » Mais non... Elle dit qu'elle n'avait aucune idée mais chercha pas à dissuader Edwige de poursuivre.

\_ Tu comprends, faut que j'ai une bonne vue sur c'que j'vais faire... Sinon, ça prendra plus de temps et mon René voudra pas attendre pour bouffer.

La femme du chasseur savait depuis le début comment elle allait procéder. Là, elle faisait qu'ajouter un peu de sel à ce qui allait suivre. C'était amusant de jouer avec les nerfs de cette petite idiote.

Elle tira une bouffée, souffla la fumée par les narines tout en regardant le corps magnifique sous ses yeux.

\_ Faudrait pas que j'sois assise de côté... Faudrait que j'sois bien en face... de c'côté, ça ira pas, tu comprends ?

Elle désigna les cuisses levées et les mollets qui reposaient sur le dossier du canapé. La petite fit oui en silence. Elle comprenait visiblement pas où sa « tante » voulait en venir. Edwige annonça alors la couleur :

\_ Faudrait... enfin, tu vois, faudrait que j'm'assieds sur ta figure... Ouais... J'crois que c'est la meilleure solution...

Elle parlait comme si ça avait aucune importance mais surveillait les réactions de sa petite boniche. Désespérée, la grande gamine recommença à chialer. Cette fois, elle avait saisi.

\_ Oh ! Tu vas pas encore jouer les madeleines, hein ?... J'en ai marre de t'entendre pleurnicher pour n'importe quoi !

Lucie se mordit la lèvre, essaya de retenir ses pleurs mais des larmes continuaient de rouler sur ses joues. Elle cherchait toujours pas à se défendre ou à empêcher ce qui allait se passer.

Edwige remonta alors lentement sa robe sur ses cuisses. Comme presque tous les jours, elle portait des collants noirs. Les mêmes que la veille, que l'avant-veille et les deux jours précédents. C'était qu'il en avait coulé, de l'eau sous les ponts, depuis la disparition de Myriam et sa copine Sofia... La lessive, le repassage et le ménage, ça avait jamais été du goût de la maîtresse de maison. Elle pensait qu'elle valait mieux que ça...

Sous le collant, elle portait un slip clair, le genre couvrant avec de la dentelle autour. Rien de très sexy mais ça non plus, ça avait pas d'importance. En plus, il était maintenant sale et plutôt rêche, surtout à l'entrejambe. Lui aussi, elle le portait depuis plusieurs jours.

\_ Alors, qu'est-ce tu penses de mon idée ? Elle est pas bonne ?

Sans croire à une réponse, elle enjamba la fille au-dessus de son ventre plat, la robe relevée jusqu'à ras des fesses. Elle dut écarter les cuisses mais le contact contre la peau douce et fraîche, même à travers le nylon de ses collants, la fit mouiller.

\_ Descends tes bras... Pas comme ça... Attrape-toi les poignets sous la chaise, espèce de nouille !

Qu'elle était gourde, mais qu'elle était gourde ! Il fallait vraiment tout lui expliquer ! Edwige poussa un soupir et recula à peine, que Lucie puisse reluquer sous sa robe. Elle devait maintenant voir ses fesses et le slip sale qu'elle portait. Elle devait commencer à sentir les odeurs qui allaient avec.

\_ La vue te plaît ?

Elle tourna la tête pour voir celle de la fille. Elle pleurait plus, regardait son cul avec une drôle d'expression. Alors, Edwige relâcha sa robe et le tissu imprimé tomba autour du visage du petit ange. Ensuite, lentement, elle s'accroupit en prenant son temps.

\_ Tu vas voir, ça va t'plaire... Ta jolie frimousse va m'servir de coussin encore plus d'une fois ! Et j'aurai pas toujours un collant et un slip !

Très vite, elle sentit le souffle tiède de la respiration de Lucie entre ses cuisses. Le bout de son petit nez rond lui chatouilla la raie du cul. Elle s'en servit pour bien se caler au-dessus. Elle s'installa sur le visage, faisant pénétrer le nez entre ses fesses. Elle mit pas tout son poids mais c'était pas loin.

\_ Écarte les cuisses, que j'voie quek'chose !

Comme elle obéit pas tout de suite, Edwige lui pinça méchamment le bout d'un sein. L'autre glapit comme un chiot et, l'instant suivant, ses jambes s'écartèrent aussi largement que possible.

Bien calée sur ses pieds, la femme du chasseur se pencha un peu en avant. De la cendre tomba sur le ventre, le salissant juste au-dessus du nombril. C'était pas ce qui l'intéressait. Elle planta son regard dans le fouillis des poils sombres et pêle-mêle de la touffe. Dessous, à peine cachée, la délicieuse fente gonflée, couleur lie de vin.

\_ J'vais commencer, Lucie chérie... Alors, tu serres les dents et tu m'emmerdes pas ! Sinon, j'devrais t'attacher... t'as compris ?

Un nouveau pinçon pour l'obliger à répondre.

\_ Oui...

Quelle docilité... Vraiment !

Edwige prit un poil au hasard, tira un coup sec. Ça résista, la peau entraînée, mais elle l'arracha sans problème. La toison était pas tellement abondante bien qu'emmêlée. Lucie réagit qu'en se raidissant.

Elle jeta les poils par terre au fur et à mesure. Cette petite idiote aurait qu'à les ramasser ensuite.

Au bout d'un moment, elle essaya de prendre quatre poils en même temps. Là, la réaction fut plus violente. La fille bondit sur le canapé et jappa de douleur. Pourtant, elle chercha pas à se dégager.

Marquant une petite pause, Edwige termina sa clope et contempla le torse nu, lisse, qu'elle avait sous les yeux. Il lui prit l'envie d'écraser le mégot sur un de ses adorables tétins. Lucie s'attendait certainement pas à ça. Elle faillit le faire puis changea d'avis. C'était encore un peu tôt pour ce genre de truc. Même si elle savait qu'il y aurait presque plus rien demain, valait mieux encore attendre un peu. Chaque chose en son temps...

\*

Le corps de Lucie brillait, était devenu collant. Ça faisait plus d'une heure qu'Edwige lui effeuillait la touffe et il restait presque plus rien. Une vingtaine de poils maximum. Les plus petits, les plus difficiles à saisir entre les doigts. La maîtresse de maison devait se servir de ses ongles, maintenant. Mais bon... elle était tellement trempée que sa mouille avait certainement traversé le renfort de sa culotte et son collant.

La gamine en pouvait plus. Elle gigotait, pleurnichait, gémissait et suppliait. Elle étouffait presque, le nez coincé dans la raie du cul, à respirer ses odeurs les plus intimes.

Pas une fois, Lucie avait voulu la repousser. Plus fort encore : elle mouillait ! Et pas qu'un peu ! Edwige avait vu du jus de fille jaillir par petites giclées grasses d'entre les lèvres alors qu'elle lui arrachait des poils par touffes entières ! Elle avait passé un doigt dans la fente, histoire de vérifier. Elle s'était ouverte comme un fruit trop mûr qui aurait éclaté. À l'intérieur, c'était brûlant et trempé. Une délicieuse odeur de fruits de mer tièdes et de pipi s'en dégageait. Cette petite était vraiment spéciale. Edwige s'était pas lassée de commenter ce qu'elle voyait, ce qu'elle touchait, la traitant de tous les noms en la branlant doucement. Elle avait pas voulu la faire jouir, juste l'agacer... Du majeur, elle avait gratté le petit clitoris qui

bandait, qui répondait tellement bien. Un petit bout de chair pareil à un petit gland de bite, élastique et très sensible.

\_ Tu continues à mouiller, p'tite vicelarde !... C'est pas croyable ! T'es pire qu'une chienne en chaleur !

Une fois de plus, elle entendit que des gémissements de honte et des sanglots. Mais Lucie avait beau faire, elle pouvait pas cacher son excitation.

Edwige s'attaqua aux derniers poils. La motte de sa « nièce » était devenue rouge, comme si on l'avait fouettée là. Elle se dit que ce serait intéressant d'essayer pour de bon, un de ces jours. Tranquillement, elle tira sur les poils les plus fins. Ils sortirent sans effort. Elle s'était bien amusée pendant une heure. C'aurait été tellement dommage de gâcher ce plaisir par un rasage. Ses poils repousseraient plus, d'une manière ou d'une autre.

Quand tout fut – hélas – terminé, la maîtresse de maison de dégagea. Ses mollets l'élançaient. Sa position n'avait pas été des plus confortables.

La môme prit une grosse bouffée d'air. Son visage, trempé de sueur, était aussi rouge que son pubis désormais lisse. Elle avait vraiment chialé. Par terre, autour d'elle, il y avait des dizaines et des dizaines de poils éparpillés.

\_ Alors, ça t'a plu, de renifler mon cul d'aussi près ?... Tu peux te relever, maint'nant ! Tu vas pas passer le reste d'la journée couchée là, quand même !

Tremblante, la fille se remit sur ses jambes. Elle transpirait, de la tête aux pieds. Les gestes maladroits, elle reprenait son souffle avec difficulté, à tel point qu'Edwige la crut un instant asthmatique.

Machinalement, elle tira le paquet de cigarettes de sa poche. Encore une fois, Lucie regarda, les yeux éberlués. Edwige sourit en craquant une allumette. Oui, la petite commençait à piger... Elle était peut-être pas aussi sotte et naïve qu'elle en avait l'air. Elle était observatrice. Plus que son aînée, même.

\_ Tu vas ramasser tous tes poils à quat' pattes et après, t'iras préparer l'déjeuner et la table... René et ta cousine vont bientôt revenir... Mais d'abord, tu vas m'faire une p'tite gâterie... Tu sais, ça m'a salement excitée, de te débarrasser de ta touffe !

La cigarette entre ses lèvres, elle fit descendre son collant et sa culotte jusqu'aux genoux puis remonta le bas de sa robe pour montrer son épaisse toison noire qui cachait sa chatte, si lourde et juteuse.

De sa main libre, elle désigna le tapis, juste devant elle. Il fallut pas plus pour que Lucie tombe à genoux, consternée, horrifiée et... troublée...

## RENE

René contempla son œuvre, content de lui. Il pouvait pas faire mieux ! C'était doux et lisse. Ça ressemblait à une figue fendue au milieu. Bien sûr, la peau était encore rouge à cause du rasoir mais, à partir de maintenant, l'Adeline aurait un abricot de gamine. Sa femme pouvait bien dire ce qu'elle voulait, le rasoir c'était quand même bien pratique.

La grande môme portait les marques d'hier mais elles disparaissaient vite. Des nouvelles lui décoraient les fesses. Elle avait pas bossé assez vite dans le petit champ. Il s'était bien amusé à lui fouetter le cul avec sa cravache de bazar pendant qu'elle enlevait les gros cailloux de la terre qu'il avait labouré. Un travail pénible qu'elle était loin d'avoir terminé. Dans le brouillard, au milieu de son coin de campagne désert, il l'avait faite trimer comme une bête dans ses sabots et sa chasuble... Il l'avait pelotée et tripotée plusieurs fois, toute la matinée... l'avait faite transpirer... s'était fait sucer deux fois. Elle avait encore les genoux pleins de terre... Quelques baffes, des coups de cravache. Il allait la casser, cette gamine. Ça prendrait le temps qu'il faudra mais il y arriverait !

Ils étaient rentrés pour manger. C'est là qu'Edwige lui avait montré l'abricot lisse de Lucie. Joli brin de fille, celle-là aussi. Il lui aurait volontiers fourré la chatte avec son gros engin. Sa femme préférait en faire une gouine dressée à lécher des poilus baveux. Pour sûr que la petite idiote se doutait pas encore de ce qui l'attendait. Quand les copines de sa femme débarqueraient à trois ou quatre pour passer une journée entière à se faire lécher la moule et le cul, à jouer avec ses petits nichons et ses trous à elle, à lui faire faire tous ces trucs dégueulasses qu'elles aimaient dès qu'elles étaient fourrées ensemble, elle changerait peut-être d'avis sur lui, la môme ! Elle regretterait alors sûrement de pas être à la place de l'Adeline, la Lucie ! Ouais, c'était presque certain ! Il comprendrait jamais comment deux bonnes femmes pouvaient se brouter le minou et faire des saloperies de gouines ! Ça le dépassait ! Merde, la nature avait fait l'homme et la femme pour qu'ils couchent ensemble... M'enfin... Il voulait pas se fâcher avec Edwige à cause de ça... Après tout, si ça les amusait, elle et ses copines...

Il avait bien vu que Lucie mouftait pas. Dès que sa femme disait quelque chose, l'autre écoutait et obéissait. Pour sûr qu'elle l'avait déjà bien dressée ! Comment, ça, il en avait foutre aucune idée. Mais elle avait passé le matin à lui arracher les poils de la chatoune, jusqu'au dernier ! La môme empestait la crevette... Pour sûr aussi que l'Edwige s'était laissée faire une sacrée langue fourrée !

Il s'en fichait, au fond. Il avait eu à bouffer. Les gamines les avait servi, lui et sa femme, sans trop râler. C'était ça qui comptait, non ? Mais quand même... Sa femme lui avait rabâché les oreilles sur combien elle s'était marrée en tirant les poils de leur « nièce » et combien la môme avait mouillé et gnagnagni et gnagnagna !

Du coup, après le repas, il avait emmené l'Adeline dans son atelier, derrière la maison. C'était pas grand mais il s'y sentait bien. À l'aise. Chez lui, quoi ! Edwige venait jamais jusqu'ici. À côté, il y avait le générateur qui tournait. Ça faisait un peu de bruit, d'accord, mais au moins, là, il pouvait faire ce qu'il avait envie.

Ouais, pas très grand, son atelier. Deux établis encore plus vieux que la baraque et qu'il avait fixé, ça faisait longtemps, contre le mur de la maison. Des caisses

d'outils, des boîtes de vis, de boulons, de chevilles, des cagettes pleines de bois, du papier de verre et mille autres trucs. La lumière, elle venait d'une lampe qui pendait du plafond, au milieu de la petite poutre centrale. Elle venait aussi de dehors, par les deux fenêtres du plus long mur. Il avait jamais rangé le petit atelier de sa vie mais il pouvait trouver ce qu'il voulait en quelques secondes. Il en avait passé, des moments mémorables, avec d'autres filles, dans cet endroit. Ouais ! Il s'y sentait vraiment bien.

Il avait ligoté l'Adeline sur le premier établi, à côté de l'étau. C'aurait sûrement pas été nécessaire mais il adorait voir une fille attachée et à sa merci. Ça lui filait des regains de trique. Il lui avait laissé sa blouse, relevée et coincée par-dessus le ventre, juste sous ses nichons. Un coup de corde par-dessus, les poignets à un anneau sur le mur, les jambes écartées, chevilles ligotées bien haut à deux autres petites poutres... Il avait l'habitude maintenant. Il avait tiré son vieux tabouret devant la chatte de la gamine.

Ensuite, il avait sorti son petit attirail. Les ciseaux pour débroussailler ce qu'il pouvait. L'Adeline s'était crispée de trouille à chaque claquement. Il lui en avait fallu, du temps, pour couper cette touffe ! Le blaireau avec la mousse ensuite... Il en avait tartiné les poils jusqu'au nombril. Elle avait rigolé parce que ça l'avait chatouillée. Mais elle avait vite changé de tête en voyant le rasoir. C'était pas une de ces merdes jetables en plastique. Non madame, c'était un vrai rasoir, avec manche en nacre, qui se rabattait comme une opinel et qu'il fallait affûter avant de s'en servir. *Ahhh*, le petit frottement de la lame contre la meule... Que de souvenirs qui lui revenaient, à chaque fois. Et quelle gaule ça lui donnait !

Et puis, quel spectacle que cette fente juste sous son nez, recouverte de mousse blanche. Il avait pas résisté à l'envie de jouer un peu avec ces lèvres molles, tellement sensibles que la gamine avait serré les doigts de pied et sifflé entre ses dents au premier frôlement.

Il avait passé le rasoir sur les poils, les enlevant en même temps que la mousse, mettant la peau dessous à nue. Il était alors repassé dans l'autre sens, sans trop de délicatesse mais sans la blesser non plus. Ah, cette peau blanche... Oh, ça valait pas une vraie épilation mais c'était bien assez. Il voulait juste que la peau soit douce. Et puis, il aurait à le faire qu'une fois. Non pas que ça l'emmerdait, de raser cette grande gamine, mais ses poils repousseraient plus.

Quand il était passé près de sa fente, pour dénicher les derniers, elle avait commencé à pleurnicher. Les nerfs. Elle avait plus osé regarder.

Il était descendu jusqu'au petit trou du cul serré de trouille. Dans la position qu'il l'avait ligotée, elle pouvait même pas serrer les fesses. Ça aussi, ça lui plaisait. De savoir qu'elle était rien qu'à lui. Il pouvait la baiser comme il voulait.

Ouais, du bel ouvrage. Il prit un chiffon, essuya les dernières traces de mousse. Il reluqua la longue fente sans poils. C'était pas demain la veille qu'Edwige pourrait lui donner des leçons dans ce genre d'affaire.

— Alors, fifille ? Ça t'plaît d'avoir l'abricot à l'air ? Au moins, maint'nant, y peut respirer ! Ha ! Ha ! Ha !

L'Adeline répondit pas. Elle gardait les yeux en l'air, à compter les toiles d'araignée. Il fronça les sourcils, plus sévère.

— Tu fais la gueule à ton père ?

René était pas peu fier d'avoir trouvé cette idée. Ça lui plaisait d'obliger les petites à dire qu'elles étaient une sa fille et l'autre sa nièce. La grande, surtout, prenait un air tellement choqué, à chaque fois.

— Réponds !

La grande gamine, sûrement inquiétée par le ton de sa voix, secoua la tête. On pouvait voir qu'elle avait vraiment les chocottes.

— N... Non, papa... Oui, ça me plaît... Merci, p... papa !

— J'préfère ça ! J'veux pas qu'tu m'fasses ta tête de cochon quand j'te rends service !

Elle se força à sourire mais des grosses larmes lui coulaient toujours des yeux. René sentit son rictus le plus vicelard lui venir. Il regarda de nouveau la moule devant lui. Cette longue déchirure dans la chair tendre, comme une blessure. Une jolie blessure, hein, qui donnait envie de la toucher, de la tripoter. Les deux babines étaient presque brunes. Il passa un doigt dessus. C'était doux. Tiède. Ça sentait... ça sentait cette odeur si spéciale, comme la mer... Cette odeur qui ressemblait à celle de sa femme quand elle était excitée.

\_ Tu s'rais pas en train d'mouiller, par hasard ?

L'Adeline serra les poings, fit ses grands yeux choqués. Sa bouche s'entrouvrit et, d'abord, il entendit rien. René continua alors à passer son doigt sur les deux lèvres un peu ridées qui enflaient lentement.

\_ N... Non...

Elle avait la voix cassée. C'était bon signe. De toute façon, avec la tisane qu'elle avait bu hier, elle en aurait facilement jusqu'à ce soir.

\_ J'suis sûr que si... Tu mouilles... Ça sent la p'tite fille sale !

En lui lissant les babines de la chatte, il surveillait ses réactions. Elle était devenue rouge, la grande gamine. Elle avait pas encore l'habitude... Ça viendrait, pour sûr. D'ici quelques jours, la gêne serait plus là. Ou beaucoup moins. En attendant, c'était toujours aussi marrant de la voir piquer des fards, de la voir ouvrir grand ses yeux verts.

\_ Tu veux que j'verifie ?

Elle fit non avec la tête mais son corps devenait mou. René remarqua que ses tétons commençaient à gonfler, que son ventre durcissait. Lui-même bandait de nouveau comme un cerf. Voir ce beau corps, cette chatte chauve... sentir cette odeur... Et puis, il y avait ce sentiment d'avoir tous les droits...

Il arrêta ses caresses. Du pouce et de l'index, il appuya de chaque côté de la fente. Très lentement, il sépara les doigts en se penchant sur cette chose qui l'avait toujours obsédé depuis son enfance. Ça résista pas. Les deux lamelles brunes s'écartèrent doucement. Il vit deux autres morceaux de chair, roses et crêtés ceux-là, qui luisaient comme s'ils étaient couverts de bave d'escargot.

\_ N... non, je vous... je t'en prie, papa... non...

\_ Quoi, nan ?... J'ai ben l'droit de t'reluquer la moule, nan ? J'suis ton père, quand même !

De l'autre main, René ouvrit son pantalon. Sa grosse queue bondit de son slip. Il passa ses doigts sur toute la longueur, sortit le bout et se frotta le gland avec le gras du pouce. Bordel, il tiendrait pas longtemps s'il se touchait trop.

Il ouvrit la fente en grand. La gamine siffla de nouveau entre ses dents. Elle chialait en silence. Ça, ça lui plaisait !

Les petites lèvres rouges baignaient dans leur jus. Il se pencha encore plus, renifla les odeurs intimes, étudia les replis. Tout en haut de l'entaille, le clitoris commençait à percer sous son capuchon rose. C'était marrant. Ça ressemblait presque à un gland de petite bite. En dessous, le trou à pisse qui palpait, pareil à un trou du cul miniature. Et puis, la cerise sur le gâteau, le trou à baise ! De la viande crue, trempée, qui faisait une cuvette et s'enfonçait en elle.

En jouant avec ses doigts pour ouvrir et fermer la fente, il obtenait plusieurs effets. Parfois, c'était le clito qui sortait un peu plus, parfois c'était le trou du bas qui s'ouvrait et un peu de mouille qui giclait. Il adorait ça ! Jouer et manipuler la chatte d'une fille qui pouvait pas se défendre.

L'excitation le prit à la poitrine, comme toujours. Il commença à respirer plus fort, avec un peu de mal. C'était un bien petit prix à payer pour les moments qu'il vivait.

\_ Qu'est-ce que tu mouilles, p'tite salope ! grogna-t-il.

Il fit clapoter la fente. L'Adeline gémit de honte en fermant les yeux. Le chasseur ricana. Il la tenait en son pouvoir, pouvait la faire jouir quand il le voulait. Et il allait pas se gêner pour la faire miauler, sa fille !

\_ C'est pas sain, que tu mouilles comme ça, quand ton père te touche !... C'est pas très normal ! À quoi tu penses, là ?

\_ À... à rien... je t'en supplie... arrête !

\_ J'commence à peine !

Il sentit sa queue qui frémissait. Putain, que c'était bon ! Qu'elle le supplie lui donnait envie d'aller plus loin. Sans le vouloir, elle le poussait à se montrer plus vicelard encore. Ouais, il commençait à peine à s'amuser !

Pour lui montrer qu'elle était à sa merci, il fit remonter ses mains sur son beau ventre plat jusqu'à ses nichons blancs, bien dégagés. Comme elle avait les bras suspendus en l'air, rien l'empêchait de caresser ces adorables nénés comme il le voulait. René savait qu'il avait les mains rugueuses, que ses boniches aimaient pas trop ces callosités. Il adorait jouer de ça.

Il prit les beaux seins ronds à pleines paluches. Fermes, doux et frais. Ils étaient sensibles, avec de grands mamelons roses. Sa queue l'élança de nouveau. Il se retint pour pas se branler. Il aurait pu... Une bonne giclée de sperme sur la grande gamine, une gorgée de tisane et il aurait de nouveau été d'attaque. Mais la première jouissance de la journée était toujours la meilleure. Il fallait la retarder au maximum.

\_ Tu préfères que j'te lèche ou que j'te branle ?

Il s'était levé pour planter son regard dans celui de l'Adeline. Il remarqua, satisfait, qu'elle lorgnait sur sa queue tendue qui dépassait de sous l'établi. Les yeux ronds, elle secoua la tête, comme si elle comprenait pas la question.

René malaxa les nichons plus fort. La grande gamine se mit à remuer à cause de la douleur dans sa poitrine. Mais elle était trop bien attachée. Le chasseur savait faire des nœuds depuis qu'il était petit. Elle avait aucune chance de se libérer !

\_ Réponds ! Tu préfères que je te bouffe la moule ou que j'te la branle ?

Ses pouces frottèrent les tétons qui devinrent très vite durs. L'Adeline haletait. Il commença des lents mouvements tournant sur les tétines, pour les faire grandir encore plus. C'était si facile...

\_ Réponds, que j'te dis !

\_ R... rien ! Je préfère rien... papa, je t'en supplie, non...

Avec sa voix geignarde, elle allait le faire juter ! Il pinça fort les bouts, jusqu'à ce qu'elle crie et chiale pour de bon.

\_ Alors, t'auras l'droit aux deux !

Il relâcha les tétons, qui avaient viré à violet, se rassit devant la jolie chatte. Il glissa brutalement un doigt entre ses lèvres, l'agita. C'était humide et brûlant. Il se fichait de savoir s'il lui donnait du plaisir ou non. Les clapotis résonnèrent dans l'atelier.

\_ Tu mouilles encore, p'tite traînée ! Ça te plaît, quand j'te fais mal ?

\_ N... Non ! AAAaahhhh !... Non, papa ! Noooooon !... Arrêêêête !

Le doigt s'enfonça dans le trou. C'était plus chaud, plus gluant. Ça glissait bien autour de ses phalanges. Une rage sexuelle le prit.

\_ Ma fille est une traînée ! lâcha-t-il dans un souffle. Et j'vais la traiter comme une traînée !

Il la branla comme ça un bon moment, évitant son clitoris pour pas la faire jouir trop vite. Bientôt, il ajouta un autre doigt dans le trou, sans problème. Elle était bien ouverte, l'Adeline, bien serviable dans cette position. Elle avait beau chialer, le supplier, elle arrêta pas de mouiller pour autant. Ça giclait et ça coulait, ça faisait des drôles de bruit d'éponge. Et ça sentait... *hmmmm*... Ça fleurait bon la femelle en rut ! Une odeur de pisse et de moule tiède, une odeur de chatte excitée.

\_ *Aah ! Ah ! Aaahh !... Non ! Papa !... Ahh ! Haaa ! Arrêêêttte ! Ah ! Aaah !*

Les deux doigts pistonnaient le fourreau, glissaient comme dans de l'huile.

\_ Ferme-la ! J'te fais c'que j'veux ! T'es à moi ! À moi, tu piges ?... Bordel de dieu ! J'peux t'faire tout ce que j'veux ! Tout !

René respirait de plus en plus fort. Il quittait pas la chatte des yeux. Elle s'ouvrait devant lui, comme un coquillage, avec ces bouts de viande brillants qui dépassaient, ces trucs bizarres de bonne femme qui lui donnaient la trique depuis qu'il était gamin. D'une main, il la branlait, de l'autre il se caressait doucement, se frottant le sommet du gland avec son pouce rugueux.

Ses yeux glissèrent sur le petit trou du cul plissé. Adorable ! Son sang bouillit dans ses veines. Quand il était dans cet état, il savait qu'il allait parfois trop loin. C'était plus fort que lui. Il fallait que cette grande idiote comprenne qu'elle était plus que sa chienne... Même moins encore. Sa chose !

Il enleva ses doigts d'un coup. Le trou resta béant un instant, baveux. Des fils gluants s'étirèrent entre ses ongles et la fente, avant de casser. L'Adeline poussa une espèce de soupir. Il comprit pas très bien si elle était frustrée ou soulagée. En tout cas, elle se calma... le temps qu'il pose un doigt lubrifié contre le petit trou brun et ridé qu'il avait aussi débarrassé de tous les poils. Là, elle redressa la tête, affolée.

\_ Non ! Papa ! Non !... Pitié, non ! T'as pas le droit !

Les cuisses ouvertes, elle pouvait plus serrer les fesses. René grogna. Ça le faisait marrer qu'elle essaie encore de le persuader. Ça durerait pas. D'ici quelques jours, ou quelques semaines si elle était vraiment conne, elle se plierait à tout... Oh, elle chialerait toujours, le supplierait, prierait... mais elle chercherait plus à le convaincre d'arrêter.

\_ Ferme-la, p'tite traînée ! J'suis ton père et j'ai tous les droits ! J'pourrai t'enculer, là, tout d'suite ! Mais j'préfère encore m'amuser un peu... Hé ! Hé ! Hé !

Elle secouait la tête. On aurait dit une des filles débiles de la famille Durmont. Les trois pestes de Gérard et Marcelle, qui avaient toutes un grain. Celles-là, il les aimait pas trop, même s'il avait déjà baisé la Martine, l'aînée.

Il se pencha pour se mettre à hauteur de la moule. De la bave avait coulé jusque dans la raie du cul. Il gratta avec l'ongle le petit trou qui se serra autant qu'il put. Bordel que c'était bon ! Elle était là et savait pas encore tout ce qui l'attendait ! Il commençait à peine... Il était encore gentil... Il lui déballait pas encore le grand jeu...

\_ Ça t'chatouille la rondelle ? T'aimes ?

\_ N... Non, papa ! Pas ça ! Pas ça !

La revoilà partie à chialer comme une veuve corse ! Ah, pour ça, elle avait une grande gueule tant qu'elle était pas ligotée. Mais là, comme elle pouvait plus se défendre, elle était encore plus chiante que sa cousine !

\_ Mais si... Tu vas voir, fille, papa va bien te l'astiquer, ton p'tit trou !

Il fallait qu'il se calme un peu. Son cœur battait trop vite. Il devait être rouge, peut-être même plus que l'Adeline. Il arrêta de se toucher la queue, se concentra. Bordel, ce que c'était bandant, quand même ! Faudra qu'il la fasse durer un peu plus que les autres, celle-là.

Doucement, il commença à faire tourner son doigt sur lui-même, en appuyant à peine sur le trou du cul plissé. La grande même serra les dents, chercha à voir ce qu'il faisait, marmonna des trucs qu'il comprit pas. Quand il s'enfonça, elle poussa un long gémissement, recommença à gigoter et à tirer sur ses liens. Débile ! Elle allait seulement réussir à s'écorchier les poignets et les chevilles contre les cordes.

\_ Non !... Noon !... NON !...

\_ Quoi encore ? Qu'est ce que tu vas faire ? App'ler les gendarmes ? Ben vas-y ! On t'a déjà dit qu'y passaient jamais par ici ! Personne passe jamais par ici !

Il fora dans le trou du cul, faisant pénétrer les deux premières phalanges lubrifiées de mouille. Ça lui serrait fort le doigt. Elle était pas ouverte de ce côté, la grande gamine, ça, c'était sûr ! C'était pire qu'une alliance trop petite !

L'Adeline gémit encore. Elle s'était raidit, attentive à ce qui lui arrivait. C'était sûrement la première fois qu'elle se faisait branler le trou du cul. Ces filles de la ville, elles savaient pas ce qui était bon !

Il continua à faire tourner son doigt sur lui-même, l'enfonçant toujours plus loin. C'était presque aussi brûlant que sa chatte. Il avait aucun mal à coulisser. René s'amusa comme ça un petit moment. Faire entrer et sortir son doigt... lentement... vicieusement... Il pouvait bien prendre son temps. Elle arriva pas à remuer assez pour le gêner une seule seconde.

\_ Alors ? Ça t'plaît de t'faire branler le trou du cul, fifille ?

Elle dit rien, haletait comme une petite chienne. Elle grimaçait, râlait. Et lui, il continuait. Ça serrait toujours mais ça glissait plutôt bien. Il y avait qu'avec les jointures épaisses de son doigt que ça bloquait.

\_ Attends... J'vais t'brouter un peu l'minou... Tu verras, ça t'plaira mieux, comme ça !

\_ NON !

René lui fit un petit clin d'œil cochon et s'approcha de la moule baveuse, sans arrêter de lui doigter le cul. Il passa son nez dans la fente qui s'ouvrit presque toute seule. Avec des grognements de porc, il renifla le parfum épicé de sa jeune chatte. La grande gamine pouvait bien être tendue, son abricot arrêta pas de dégorger de jus... L'effet de la tisane, il le savait bien. Il s'en fichait, au fond, de pas être vraiment à l'origine de cette excitation. Et même, ça lui plaisait de passer pour un salaud.

\_ Miam, miam...

\_ Non ! Non, papa, non !

Et un petit coup de langue, un ! Juste histoire de goûter. Ah, quel régal ! Quel fumet ! Quel arôme sous le palais que cette mouille épaisse. Moins forte que celle d'Edwige, tellement plus... raffinée.

Les lèvres se ramollirent assez pour lui laisser laper les petites crêtes en dessous, plus goûteuses encore.

\_ *Hmmmm... Non... Huuuggmmm... Noooooon !*

Elle disait non mais sa chatte s'ouvrait comme une fleur à l'aube. René la lécha plus vite, plus fort. Il avalait sa mouille, trouvait que c'était mieux qu'un bon verre de pinard. La tête lui tournait un peu, alors que sa langue s'enfonçait dans le trou gluant. C'était tellement chaud... Inondé jusqu'à ras du trou ! Son nez frottait en même temps contre le clito. D'ailleurs, c'était pour ça que l'Adeline se mit à gémir comme une vraie traînée.

\_ *Aaaaahhh... Ooohhhhh... Hooouuummmmm...*

Merde. Il venait de la faire jouir, sans faire exprès.

\*

René serra la cordelette en cuir autour des poignets. L'Adeline était à poil, le visage encore barbouillé de sperme qui séchait tranquillement. Si lui s'était essuyé le bout de la queue dans un mouchoir, elle resterait la gueule pleine de foutre jusqu'au soir. Elle en avait jusque dans les cheveux !

L'après-midi avançait mais c'était pas encore l'heure du dîner, loin de là. Après la jouissance de sa « fille », il l'avait manipulée longtemps, comme si elle avait été qu'une poupée. Il l'avait branlée avec le manche d'un tournevis. Il lui avait fait sucer son doigt crotté et l'avait détachée pour se faire tailler une pipe mémorable. Seulement, au lieu de lui faire

avaler son sperme, il avait préféré lui juter en pleine figure. Elle avait reçu un sacré paquet de son jus collant sur les joues, le front, les yeux...

« Ça te f'ra un bon masque de beauté », qu'il lui avait dit comme elle reniflait encore.

Maintenant qu'il avait déchargé pour la première fois de la journée, il pouvait continuer plus tranquillement. Il y avait plus cette urgence, ce besoin animal de jour. Il pouvait passer à des trucs plus... compliqués.

Debout, les mains ligotées dans le dos et le visage souillé de foutre épais, elle le regardait avec peur. Une vraie biche aux abois. Elle avait fini par comprendre qu'il était capable de tout.

René, chemise ouverte et braguette de pantalon baissée, la matait des pieds à la tête. Un sacré beau brin de fille, on pouvait pas dire le contraire. Sa grosse queue brune dont il était très fier sortait sous le bouton de son pantalon en velours, à moitié tendue. Il banderait dur bientôt.

Reluquant les nichons blancs avec leurs bouts roses dressés, il se passa la langue sur les lèvres, y retrouva le goût épicé de sa chatte. Il tendit les mains, elle recula d'un pas, se cogna les fesses contre l'établi de gauche. Elle avait nulle part où s'enfuir, surtout pas avec ses mains attachées dans le dos. Il marcha deux pas et lui prit ses nibards si frais, à la peau si veloutée. Il la pelota de ses grosses mains, passa le gras des pouces sur les mamelons, se réjouit de les sentir réagir tout de suite. Ça trompait jamais.

\_ Arrêtez... Pitié... Papa, arrête... j'en peux plus !

Sa petite voix se perdit dans l'atelier. Quelle conne ! Comme si elle avait pas encore compris que ça servait à rien, de le supplier. Que ça faisait que le faire bander encore plus.

René pressa les nichons. Les bouts durs et élastiques lui donnaient envie de mordre dedans. L'Adeline poussait des petits cris. Elle raclait l'établi en essayant d'aller vers la porte. À un moment, comme si elle supportait plus ce contact, elle se dégagea d'un mouvement des épaules et voulu le repousser en lui filant un coup de pied.

De surprise, il lâcha ses nichons. Ensuite, il la regarda, y croyant pas.

\_ T'oses faire ça à ton père ! rugit-il après quelques secondes. T'oses lui donner des coups d' pied ?

La grande gamine réalisa ce qu'elle venait de faire et secoua la tête en chialant, terrorisée. Elle pouvait pas s'enfuir. Elle pouvait pas se protéger. Ses épaules bougeaient dans tous les sens. René comprit qu'elle cherchait à se libérer.

Sa main partit aussi sec. *VLATCH!* Une baffé qui fit voler la tête de sa « fille ». Ses longs cheveux noirs tombèrent devant ses yeux alors qu'elle criait parce qu'elle avait mal... et qu'elle était en colère.

\_ Essaie de r'commencer, pour voir !

L'Adeline broncha plus. Elle était moins agressive et butée que les deux qu'il avait eu avant. Moins vulgaire aussi... et moins rancunière. Il était pourtant pas sûr que c'était un mieux. Dresser les deux garces avait été chouette. Il avait pu y aller sans remord. Encore que... des remords, il en avait plus depuis longtemps. Depuis le temps où il s'était installé avec l'Edwige dans cette maison.

\_ Tu vas voir comment j'les mate, moi, les traînées dans ton genre !

René la prit par les cheveux pour la jeter contre l'autre établi. Elle se cogna durement la hanche et faillit tomber mais il la rattrapa juste à temps. Elle chialait encore, le regardait plus en face.

Voyant le vieil étai qui avait déjà tant servi, il reprit la chevelure soyeuse dans sa poigne, obligea l'Adeline à se pencher au-dessus. En la maintenant d'une main, il moulina l'axe un peu rouillé pour ouvrir la mâchoire de fer au maximum.

\_ Qu... Qu'est-ce que tu vas faire, papa ?

\_ Ferme un peu ton clapet !

La forçant à se pencher plus, il fit passer un des nichons entre les presses. La grande môme comprit ce qu'il avait en tête et voulut se redresser.

\_ Non ! Papa !... Non ! Non !

\_ Ferme-la, j'te dis !

La trouille lui donnait de la force, à cette idiote ! René dut s'y reprendre à deux fois parce que le nichon s'était échappé. Ce furent pas les taloches derrière le crâne ou sur les fesses qui réussirent à obliger fifille à se laisser faire.

Mais il arriva à la bloquer contre lui et à tourner rapidement l'axe pour refermer les mâchoires. Il parvint à serrer l'étau assez pour commencer à écraser le nibard. Terrifiée, l'Adeline poussait des cris à percer les tympans d'un honnête homme.

\_ Pitié, papa, non ! Je serai sage !... *Aaaahhhh* ! Arrête ! Je ferai tout ce que tu voudras, je le jure ! *Ouuuuuuahhh* !

Le chasseur la méprisa à ce moment. Il avait même pas encore vraiment serré qu'elle hurlait déjà comme s'il l'égorgeait ! Si c'était pas malheureux !

*SPLAK* !

Et une bonne claque sur le cul, une de plus. Histoire de la calmer trente secondes. La fesse devint rose sombre. Ça, les fessées, il connaissait. On pouvait pas dire qu'il savait pas comment faire rougir un beau cul ! Celle-là, il sentait qu'elle y aurait droit plus souvent qu'à son tour ! En tout cas, elle glapit comme un de ses chiens et arrêta de hurler.

\_ T'as intérêt à t'calmer si tu veux pas que j'te presse le jus de ton nichon comme une orange, fifille !

Sa menace, très sérieuse, réussit à la faire taire un moment. René renifla. C'était déjà mieux. Il pouvait de nouveau s'entendre réfléchir. L'Adeline était pliée en deux au-dessus de l'établi, un néné coincé dans l'étau. Oh, en se relevant, elle aurait sûrement pu le tirer du piège. C'était pas encore vraiment serré. Mais elle avait tellement la pétoche de ce qu'il pourrait lui faire qu'elle essaya pas.

\_ T'es calmée, là ?

Elle fit oui en essayant de se retenir de chialer. Des hoquets la faisaient sursauter et ses doigts gigotaient dans son dos, s'agrippant entre eux.

\_ C'est mieux... Maint'nant, t'arrête ton petit manège !

René se pencha et donna encore un tour de vis. L'étau écrasa le nichon qui se déforma, pressé des deux côtés par le métal. L'Adeline se plaignit, feula comme une bête blessée. Cette fois, il était bien coincé, son néné. Elle aurait du mal à l'arracher. Mais le chasseur comptait pas s'arrêter en si bon chemin. Il allait donner un nouveau tour de poignée quand une voix d'homme, familière, lui arriva de dehors :

\_ Oh ! René ! T'es là ?

Il releva la tête et grogna.

\_ Ah, ben... V'là l'Thomas !

La fille releva elle aussi le visage, sans pouvoir se remettre debout. Pliée en deux, elle lança un regard affolé à son « papa ». Thomas était un bon copain, qui habitait pas trop loin. Et René était pas du genre radin avec les copains.

\_ Dans l'atelier ! beugla-t-il sans quitter la grande gamine des yeux.

Elle avait la tête de la fille qui comprenait pas ce qui se passe. Quand la porte s'ouvrit, elle gémit de honte. Peut-être qu'elle s'était rendue compte qu'elle était à poil, les mains attachées dans le dos et un nichon prit dans l'étau... et qu'un homme qu'elle connaissait pas allait la voir comme ça. Ouais. C'était sûrement pour ça.

Thomas entra comme chez lui. Normal. Il venait souvent en visite. Il avait une ferme plus loin, après l'étang des Branjoux. Il possédait un alambic et faisait lui-même de l'alcool de quetsches... Autre chose que cette saloperie que distillait le père Leduc.

\_ Salut, l'René ! Dis donc, qu'est-ce que tu...

Il s'arrêta tout net, le grand gars, les yeux collés sur le cul blanc à peine rosi par la claque qu'il venait de recevoir.

C'était un sacré rigolo, le Thomas. Il vivait avec sa femme, Véronique, sans gosses. Plutôt bel homme, d'après ce qu'en disait Edwige. René, lui, il savait pas trop. Thomas était un peu plus jeune, avec une sacrée tignasse brune et une moustache de bon soldat. Un grand costaud, ça, c'était sûr. Il était bûcheron, dans le temps, mais il avait arrêté.

\_ Bordel de foutoir ! rota-t-il, une main sur la bouche.

L'Adeline avait recommencé à gigoter. Elle avait filé un coup d'œil au nouveau, avait encore gémi de honte et cherchait maintenant à se relever, tirant sur son nichon, le déformant. Seulement, elle arriva seulement à se faire mal.

\_ Calme-toi, j't'ai dit !

Petite claque derrière la nuque avant d'aller serrer la main de son copain.

\_ Comment ça va-t-y ? Longtemps que j't'ai pas vu traîner dans l'coin !

Une blague entre eux. Il était venu il y avait pas quatre jours, pour emmener deux bouteilles de son tord-boyaux, en échange de deux lièvres fraîchement tirés.

\_ Moi, j'sais pas trop mais toi, t'as pas l'air de t'ennuyer, mon colon !

\_ Monsieur ! Monsieur, au-secours !

Voilà la grande gamine qui se réveillait. Elle était pas arrivée à sortir son nibard de la double presse et, les yeux larmoyants, implorants même, elle cherchait à apitoyer son copain. René la laissa faire.

\_ Monsieur ! S'il vous plait ! Ce type est... ce type, il essaie de... Oh, je vous en prie ! Aidez-moi !

Les bons mots lui venaient pas. Plutôt marrant, en fait. Le Thomas la regardait, les yeux ronds. Puis, la surprise passée, il se tourna vers lui.

\_ T'as une nouvelle, mon salaud, et tu me l'as pas dit !

\_ Deux... L'autre est avec ma femme... Une p'tite gouine...

La bouche ouverte, son copain regarda de nouveau la fille qui le suppliait. Il devait sûrement commencer à bander. C'était qu'ils avaient passé tellement de bon temps ensemble, quand il avait eu d'autres chieuses du genre de l'Adeline.

\_ Monsieur ! Appelez la police !... S'il vous plait, aidez-moi ! Vous ne voyez pas que... que...

Devant la tête que faisait le Thomas, elle finit par piger qu'il y avait rien à en attendre et se remit à chialer de plus belle.

\_ Bordel de foutoir de dieu ! T'aurais pu me l'dire, quand même ! Mais comment tu fais pour toujours en dénicher !

René haussa les épaules, souriant. Il adorait faire baver son voisin de jalousie. L'autre manquait jamais de s'extasier et de râler. Ça les empêchait pas d'être copains.

\_ Faut habiter dans l'bon coin, mon gars !

\_ Je vous en priiiiiie... Pitiééééé...

Elle commençait à l'énervé, avec ses jérémiades.

\_ Qu'est-ce qu'elle dit ?

Thomas était pas un crétin. Il connaissait les usages de la maison. Il savait que cette nouvelle se trouvait pas là de son plein gré, que le couple les retenait, elle et l'autre, pour en faire de bonnes chiennes à baiser.

\_ Rien, grommela René. C'est ma fille, Adeline... Tu t'souviens ?... Depuis qu'elle est r'venue de pension avec sa cousine, elle s'prend pour une princesse ! Même plus d'respect pour son vieux père !

\_ Ah, oui ! J'la remets ! Et... elle va rester longtemps ?

Même pas besoin d'un clin d'œil. Un malin que c'était, le Thomas. Qui aimait les trucs vicelards, spécialité de la région. En entendant ça, la grande gamine péta les plombs.

\_ Je suis pas votre fille ! se mit-elle à hurler. Vous êtes pas mon père ! Vous êtes un taré !

Mais, dès l'explosion de colère passée, elle se rendit compte de ce qu'elle venait de faire et chercha à tirer son nichon de l'étau, sans y arriver. Le chasseur aurait pu s'énerver pour de bon. Là, il sourit. Qu'elle cède pas trop vite était intéressant.

\_ J'crois que t'as raison, René... Elle a pas l'air très gentille, ta fille ! Faudrait p't-être...

\_ Une bonne raclée ? Ouais ! C'est tout c'qu'elle mérite, cette petite ingrate ! Après c'que j'ai fait pour elle ! Lui payer la meilleure pension d'la région, ses études et tout et tout... Et voilà comment qu'elle me r'mercie !

Le Thomas hocha la tête, pensif. Ses yeux avaient du mal à quitter le beau cul rebondi. Fallait dire que, penchée comme l'était l'Adeline, ça le faisait bien ressortir, son joufflu !

\_ Non, non ! S'il vous plait, non !

\_ Toi, tu commences à m'chauffer les aïrelles !

Il prit le chiffon avec lequel il s'était torché le bout de la queue et arracha une large bande de ruban argenté, qui lui servait normalement aux réparations urgentes. Sans pitié, il la reprit par les cheveux, tira sa tête en arrière, enfonça le chiffon dans la bouche jusqu'à ce qu'il en dépasse plus rien. La petite garce se débattit et chercha à le mordre mais la douleur qui lui engourdisait le nichon l'empêchait de bien se défendre.

\_ File-moi un coup d'main et j'te laisse lui tanner le cul !

Le Thomas, fallait pas lui en promettre deux fois. Il se colla contre le délicieux corps nu et le goupilla sans grande peine le temps que René puisse lui coller un grand bout de scotch sur la bouche pour qu'elle puisse pas recracher son bâillon.

\_ J'espère que ça t'aidera à t'souvenir du goût d'mon sperme ! lui souffla-t-il dans l'oreille en même temps.

Son copain la relâcha, recula d'un pas. Les yeux ronds comme des billes, il matait le cul qui se tortillait devant lui. Il voyait aussi sûrement sa chatte, par derrière. En tout cas, une grosse bosse déformait son vieux jean.

\_ Te gêne pas, mets-toi à l'aise !

\_ Bordel de bordel de foutoir à merde !

Il ouvrit les boutons de son pantalon pour faire sortir sa longue queue brune à moitié décalottée. Il bandait déjà comme un cerf en rut. Elle était aussi grande que celle de René mais moins grosse. Fallait dire que le chasseur avait sûrement la plus énorme du coin.

Il connaissait bien assez le Thomas pour savoir qu'il avait jamais eu de petite salope à disposition... qu'il en aurait sûrement jamais. C'était pas que l'envie lui manquait, au contraire, mais la Véro, sa bourgeoise, était jalouse comme une sicilienne. Si elle savait ce qu'il venait parfois faire ici, il en survivrait pas. Elle aimait pas les trucs à plusieurs, la Véro... Elle aimait pas les autres filles, comme Edwige et ses copines. Mais René savait qu'elle avait surtout un faible pour les p'tits jeunes. Le genre puceau à déniaiser et à dresser, comme la mère Branjoux en avait un.

René tira le tabouret à côté de l'Adeline et s'assit dessus, un coude posé sur l'établi, le nichon coincé dans l'étau à portée de main. La grande môme se tourna vers lui. Qu'elle était bandante, avec son scotch brillant sur la bouche, ses jolies narines qui palpaient et ses grands yeux mouillés qui le suppliaient.

\_ Vas-y, mon gars... Montre-lui, à ma fille, comment on punit les p'tites poulettes qu'obéissent pas à leur père.

Elle secoua la tête en poussant des « *Mhhmmm ! Hmmmmm ! Mmmhhh !* » à travers son bâillon. Ça le fit sourire, René. Il prit sa queue d'une main, recommença à se branler. Le Thomas se frotta les mains, se mit derrière le cul tendu et, sans prévenir, claqua les fesses. *VLATCH !* Quel bruit excitant.

*CLATCH!*

L'Adeline continuait à secouer la tête. *FLANK!* Une grimace lui fit fermer les yeux très forts, des gouttelettes giclèrent entre ses longs cils noirs. *SPLACK!* Elle gémit et gémit encore. Son petit nez rose essayait de prendre son souffle. *VLACH!*

— Tu vas voir, murmura-t-il juste assez fort pour qu'elle l'entende. Le Thomas, y va t'rougir le cul jusqu'à ce que t'en puisses plus !

*FLATCH!*

Les claques se suivaient presque régulièrement. René lorgna sur le nichon prisonnier de l'étau, prit le bout qui dépassait à peine par-dessous les presses entre deux doigts. *SPLATCH!* Il commença à tirer dessus pour le faire sortir, faisant descendre le nibard à moitié écrasé vers l'établi. L'Adeline fut obligée de suivre le mouvement et de se plier un peu plus. *CLACK!*

— J'vais m'occuper de ton néné pendant qu'mon copain te tanne la peau du cul !

Terrifiée, elle l'implora du regard, mugit dans son bâillon et secoua la tête en faisant voler ses mèches brunes. *SPLAK!* Tout ce qu'il fallait pas faire si elle voulait pas l'exciter plus. Mais ça, cette petite idiote l'avait pas encore compris.

René prit une pince plate qui traînait sur l'établi. Un petit outil qui lui servait souvent pour des travaux de précision. C'était un bon bricoleur, il le reconnaissait lui-même. *SPLITCH!* Lâchant sa queue qui allait de nouveau juter, il se pencha pour attraper adroitement le tétin qui dépassait par en dessous. Il écrasa le bout rose et élastique avec son outil puis tira lentement dessus.

*CLACK!*

Le nichon glissa péniblement entre les plaques de fer qui le comprimait. Quand il fut satisfait, René relâcha le téton, posa la pince. Derrière la fille, le Thomas continuait à distribuer des claques sévères sur le cul qui prenait une belle couleur rouge. Un vrai coucher de soleil, comme on en voyait plus dans la région !

— J'ai ben envie de t'éclater un peu l'néné ! Qu'est-ce t'en dis, fifille ? Je serre encore un peu ?

*SPLAT!*

L'Adeline fit non et encore non avec la tête. La trouille se lisait dans ses prunelles bleues. Une vraie trouille de gosse. La trouille d'avoir très mal. René sentit sa queue pulser. C'était quand même quelque chose, de pouvoir faire ce qu'on voulait à une belle fille comme ça ! Ouais ! C'était ça la vie, il en était sûr. *VLATCH!*

— Mais si, tu vas voir... Ça va t'chatouiller la glande à lait !

Et, très lentement, il poussa la poignée du pas de vis. Les presses se rapprochèrent encore, déformant de plus en plus le néné blanc qui virait doucement au violet. Le sang qui arrivait aux extrémités, les veines compressées, les chairs écrasées... tout ça obligea la grande gamine à pousser une longue plainte dans son bâillon gluant de sperme. *FLACK!* Son téton doubla de taille. Il était devenu aussi gros qu'une framboise et aussi rouge qu'une cerise. Même le mamelon avait grossi, était devenu épais.

Encore un peu... Un quart de tour. L'étau écrasait sans pitié le beau nichon. S'il l'avait voulu, René aurait pu l'écrabouiller, faire éclater la glande mammaire. La douleur l'aurait sans doute faite tomber dans les pommes. Mais il le voulait pas... enfin, pas encore. Ça, ça devait servir qu'en cas de punition extrême... Par exemple, si la fille cherchait vraiment à s'enfuir. *CLATCH!* Là, il voulait juste lui montrer le genre de choses qui l'attendait tous les jours.

Il s'y connaissait plutôt bien, René. Il arrêta de tourner quand il sentit un spasme de douleur électrique traverser l'Adeline. Là, il sut qu'il venait de presser très fort la glande. La chair de poule la parcourut et elle se mit à frissonner.

*PLATCH!*

Le visage de la grande gamine ruisselait. Tellement qu'elle devait plus vraiment le voir.

\_ Tu jouis, là, j'ai pas raison ? demanda-t-il en prenant cette fois une tenaille. Tu jouis du nichon, hein ? Et c'est encore rien, tu vas voir !

Le Thomas s'était arrêté. Sa grosse moustache frémissait alors qu'il se penchait à son tour pour regarder dans quel état son copain avait mit le néné de sa « fille ». Sa longue bite brune était dressée raide par-dessus la ceinture de son jean, son gland violet humide, un peu crasseux.

\_ Foutoir de bordel ! jura-t-il. T'es vraiment le meilleur, René !

\_ Ouais, mon gars ! Tu peux l'dire !

Il lui montra sa tenaille noire, celle qu'il utilisait pour arracher les clous mal plantés. Les deux bouts qui se touchaient étaient tranchants. Ça pouvait même servir à cisailer un clou, en cas de besoin.

\_ Qu'est-ce tu vas faire ?

\_ A ton avis ?... Branle-la un peu, histoire qu'on la voit remuer du croupion !

\_ Tu crois qu'elle mouille ?... Tu lui as filé d'la tisane, c'est ça ?

Le chasseur grogna. Comme toujours, le Thomas causait un peu trop. Lui, de la tisane, il en buvait presque jamais, rapport à sa bourgeoise qui voulait pas se faire sauter tout le temps – ou plutôt qui se réservait pour un jeunot. Ça l'empêchait pas de venir en chercher de temps en temps, en échange de sa gnôle. Mais il évitait quand même... Autrement, il devait se taper des branlettes à répétition, planqué dans sa grange.

Son copain glissa une main entre les fesses brûlantes et mauves de la jolie Adeline. René entendit bientôt les doigts clapoter dans le jus de chatte.

\_ Bordel ! C'est pas possible ! Elle mouille pire qu'une chienne en chaleur !

\_ J'te l'avais dit !

L'Adeline détourna la tête, honteuse. Elle rougissait comme une pucelle. Les plaintes dans son bâillon étaient aussi lascives que scandalisées. Mais elle pouvait pas nier ce que son corps trahissait tellement bien.

\_ Pas d'ça, fille ! Regarde ton père !

Il la prit derrière le crâne et l'obligea à le regarder droit dans les yeux. Le Thomas ressortit ses doigts, les exhiba. Ils étaient gluants de mouille. Ça faisait des fils poisseux entre ses phalanges quand il ouvrait la main.

Inspiré, René prit le poignet de son copain et montra les doigts trempés à sa « fille ».

\_ On dirait que ça t'plaît, de t'faire claquer le cul et presser les citrons !

Il lui barbouilla le visage avec la main poisseuse, s'en servant comme d'un pinceau. Les fils gluants firent bientôt un masque brillant sur ses joues, ses paupières et son front, se mélangeant aux larmes.

\_ Et puisque ça t'plaît tellement, on va continuer à s'marrer, tous les trois, hein ?

Elle ferma les yeux, gémit encore. Elle devait pas bien comprendre ce qui était en train de lui arriver, ça, c'était certain.

\_ Vas-y, branle-la !

Le Thomas acquiesça. Sa bouche en cul de poule, il s'accroupit derrière l'Adeline, lui écarta les fesses. Il se pencha pour respirer l'odeur de son cul, les yeux fermés, et savoura l'instant. Quel branleur, ce Thomas, quand même ! Dommage que sa femme soit chiante. M'enfin...

René se concentra sur le tétin enflé qui dépassait sous l'étau. Il montra la tenaille à fille qui sanglotait tant qu'elle pouvait. Ensuite, il posa une joue contre l'établi, pour avoir une bonne vue, et passa l'outil noir sous le corps de la belle. Au même moment, il entendit des clapotis. *Splitch ! Splatch ! Splatch ! Splitch ! Splotch !* Le Thomas venait de lui fourrer ses doigts dans la moule pour la branler.

Il approcha la tenaille de téton, l'ouvrit et saisit le bout boursoufflé avec une délicatesse. Il avait encore la main sûre pour son âge.

Il commença vicieusement à pincer le bout de chair sensible, à le faire tourner sur lui-même, à l'aplatir vers le haut, puis vers le bas. C'était plutôt marrant de l'entendre se plaindre et gémir suivant ce qu'il faisait.

\_ J'pourrai te couper la tétine rien qu'en serrant un peu plus fort.

Terrorisée, l'Adeline l'implorait du regard. Elle pouvait pas être sûre qu'il le ferait pas. Mais s'il venait à peine de l'avoir, c'était pas pour la démolir. Plus tard, peut-être... Quand il en aurait assez d'elle ou quand elle fera une grosse connerie, il disait pas. Mais fallait faire attention. Si les bleus et les marques disparaissaient vite, les tétons repoussaient pas, eux.

Fasciné par l'élasticité de bout devenu violet, René s'amusa encore un peu à lui faire peur. Ouais, il suffirait d'une pression et *Clic* ! Plus de tétine ! Le Thomas le tira de sa rêverie sanglante.

\_ Bordel, j'en peux plus, René ! Elle va m'rendre fou avec sa chatte trempée et son clito gonflé !

Sa « fille » se cabra tout d'un coup, les yeux sortis des orbites, et poussa un long « *Hmmmmmmh* ! » affolé. Le chasseur comprit que son copain venait de lui pincer le coquin.

\_ J'peux la baiser, dis, René ? Je peux ?

René relâcha le bout et reposa la tenaille. Il réfléchit vite. Qu'est-ce que ça lui coûtait, de laisser son copain baiser sa chienne ? Rien.

\_ Ouais, c'est bon... Mais que la chatte, hein ? J'lui ai pas encore défloré le trou du cul et j'veux être le premier !

\_ Ouais, ouais ! T'en fais pas !

Il était bien trop heureux de pouvoir se vider les couilles pour penser seulement à le contredire. C'était ça qu'il aimait bien, avec le Thomas. Il cherchait jamais à faire autre chose que ce que le chasseur voulait. Pas le genre chiant, comme le Branjoux. Celui-là, fallait tout le temps le freiner. Toutes les filles qu'il avait récupéré, il les avait bousillé un peu ! Il connaissait pas de limites !

Le Thomas se dressa derrière la grande gamine et l'obligea à écarter un peu les jambes. Il prit sa longue queue d'une main, la passa dans la raie des fesses une fois, deux fois... trois fois.

\_ Tu cherches les problèmes, mon gars ?

Le grand Thomas pouffa, content de la petite blague qu'il venait de faire.

\_ Mais nan, René, t'en fais pas !

Avançant doucement, il visa la chatte de l'Adeline. Le chasseur voyait pas vraiment ce qu'il faisait mais il suffisait de regarder les mimiques de fifille pour comprendre... D'abord le gland qui glissait entre ses lèvres. Un petit bruit de morve... Son copain donna une bourrade en avant. La grande gamine fit une grimace... Voilà ! Il était dedans !

René recommença à se branler. Il voulait pas juter... Il voulait pas non plus passer après son copain. Ça le dégoûtait, de devoir tremper sa bite dans le sperme d'un autre. Il la baiserait tranquillement, dans la soirée, peut-être devant sa femme et sa cousine... Peut-être dans la chambre... Il verrait. En attendant, autant profiter du spectacle.

Le Thomas lui agrippa les fesses, rouges comme des écrevisses, s'en servit pour se caler. Et hop, c'était parti ! Des petits coups de reins rapides, qui faisaient des « *sliptch* » et des « *splotch* » obscènes. C'était bandant, il y avait pas à dire.

\_ Oh, bordel ! C'qu'elle est bonne, c'te chienne !... Ah ! Merde !... Oh ! Ouais !

Tout en parlant, il donnait des coups de plus en plus vite. Il se mit sur la pointe de ses grosses chaussures. Un vrai lapin, ce Thomas. Dès qu'il était dans un trou, fallait qu'il

décharge. Ce coup-ci, il s'était sûrement vidé entièrement les couilles. En tout cas, il serra les dents et resta un long moment la tête en arrière, les yeux fermés.

Heureusement pour René, le meilleur restait à venir. Il avait encore de très longs moments à passer avec sa nouvelle « fille »...

## LUCIE

La chambre, à l'image du reste de la maison. Petite, vieillot, dépourvue du moindre charme. Un relatif grand lit occupait presque tout l'espace. Accolé contre le mur du fond, il paraissait aussi vieux que la demeure elle-même, avec quatre pieds en bois montant à cinquante centimètres au-dessus du matelas et surmontés par quatre sphères en métal. Quelque chose d'artisanal, plus pratique que joli.

La tapisserie fleurie, jaunie par le temps... Le parquet craquant, sans plus aucun lustre... La lampe démodée, aux fils électriques trop apparents sous un cache couleur crème... La vieille armoire défraîchie... Les grosses tables de nuit en bois sombre... L'odeur de renfermé avec de vagues relents d'humidité et de poussière... Le volet de la fenêtre, à la peinture verte écaillée... jusqu'à cette croûte accrochée au-dessus du lit conjugal et représentant un voilier approchant d'un port anonyme. Tout rappelait à Lucie la vieille maison de ses grands-parents. La seule chose qui paraissait manquer : une croix ou une icône. Quelque chose marquant une croyance religieuse. Ici, il n'y en avait pas. Nulle part.

Le couple venait de les obliger, elle et sa cousine, à boire à nouveau de cette curieuse tisane amère. Pour la troisième fois. Les effets commençaient déjà à se faire sentir. Durcissement des tétons... amollissement de la vulve... langueurs dans le creux des reins... sensibilité de la peau accrue... et même... même une légère altération de l'esprit. Adi pensait qu'il s'agissait d'une sorte de drogue. Lucie voulait bien le croire. Ce serait rassurant... Cela expliquerait ses réactions et ses cauchemars troublants... Cela expliquerait pourquoi elle jouissait sous les ordres d'Edwige... Si c'était une drogue, alors elle n'était pas responsable. Cela ne venait pas d'elle. Mais était-ce vraiment le cas ?

Dehors, il faisait déjà nuit. Les bruits de la campagne leur parvenaient, assourdis. Coassements de crapauds, hululements de chouette et comme un lointain bruissement des feuillages. René avait décidé de passer la soirée ici, Adeline devant servir de « boniche sexuelle ». Edwige avait pensé qu'il serait instructif que Lucie assiste à ces jeux, d'où la raison de sa présence ici.

La jeune fille avait passé la journée à obéir aux ordres de sa « tante », toujours plus tyrannique et vicieuse. Les « broutes-minous », les attouchements et les gifles ne lui suffisaient plus. Lucie devait maintenant aussi lui lécher le derrière, subir des séances de masturbation dans les deux orifices et endurer des sévices sur ses petits seins, comme ces cruelles pinces à linge qu'elle avait dû porter toute la matinée sur les bouts. Elle devait également la servir comme une servante dévouée, effectuer les travaux ménagers, faire à manger, brosser les cheveux de sa maîtresse. Quand cela déplaisait à Edwige, elle recevait une claque ou une fessée. Bizarrement, elle ne gardait jamais longtemps aucune trace. Il en allait de même pour Adeline, dont le derrière était pourtant mis à rude épreuve. Aucune des deux n'avait pourtant eu droit à une crème apaisante ou quoi que ce fut d'autre.

La veille au soir, enfermées dans leur cellule, Adi lui avait raconté qu'un autre homme était passé, qu'il l'avait fessée et violée. Un ami de René, d'après elle, et qui risquait de revenir. D'après sa cousine, cela pouvait peut-être jouer en leur faveur. Si d'autres personnes étaient au courant, l'une d'elles finirait sûrement par trop parler. À l'heure qu'il était, les forces de police et de gendarmerie devaient certainement être à leur recherche. Les

deux familles, folles d'inquiétude, devaient avoir remué ciel et terre pour qu'on découvre le moindre indice. On lisait des histoires d'enlèvements et de disparitions chaque semaine. Des battues avaient dû être organisées. Il était impensable qu'une patrouille ne finisse pas par venir au moins poser des questions ici. Et, si cet ami du chasseur savait, cela ne pouvait qu'augmenter les chances qu'on les retrouve rapidement.

Lucie avait acquiescé à ces hypothèses. Cependant, de manière inexplicable, elle n'avait pas le même désir intense de s'enfuir le plus rapidement possible. Il lui semblait qu'elle pourrait découvrir ici des choses terribles... et excitantes ! Cela était certainement dû aux effets de cette tisane. Le breuvage agissait sur ses sens, c'était une évidence. Pour preuve, le couple en buvait aussi. Un genre de drogue ?... Plutôt un aphrodisiaque, aurait-elle dit.

L'escalier menant jusqu'ici grinça sous les pas lourds du chasseur. Il apparut dans l'encadrement de la porte avec une chaise du salon dans les mains et un rouleau de scotch épais entre les dents. Il posa la chaise près du lit, juste sous la fenêtre.

\_ Assis !

L'ordre était pour Lucie. La jeune fille jeta un coup d'œil à sa cousine, toute blême. Elles portaient leur chasuble mais pas leurs sabots, laissés dans le salon.

N'obéissant pas assez rapidement au goût de René, celui-ci la prit par les épaules, l'installa d'autorité et sans ménagements sur la chaise. Il lui ramena les bras derrière le dossier puis enroula ses poignets de ruban adhésif.

\_ C'est p't-être pas la peine de...

\_ J'ai pas envie d'me retourner à chaque fois ou d'l'entendre piailler, ta gougnasse !

Edwige haussa les épaules, laissa son mari continuer. René lui attacha les chevilles aux pieds avant de la chaise avant de terminer en lui collant un carré de ruban sur la bouche. Lucie, immobilisée et bâillonnée, sentit son ventre se nouer de peur. L'homme la terrifiait toujours autant. Elle comprit assez rapidement qu'elle ne serait que témoin, cette fois. Elle n'aurait pas fait d'histoires.

Adeline voulut prendre sa défense, une fois encore.

\_ Vous étiez pas obligé de...

*VLATCH !*

La gifle fut dure et sèche, parfaitement à l'image de cet homme brutal que la jeune fille avait appris à craindre et à détester. Heureusement pour elle, Edwige semblait tenir à leur petite relation. Malheureusement pour Adeline, le chasseur ne semblait pas prêt de se lasser de ses charmes, qu'il utilisait avec égoïsme et perversion.

\_ Ferme-la donc ! Et j't'ai déjà dis mille fois de pas m'dire vous !

Des larmes affleurèrent aux beaux yeux bleus d'Adi. Elle baissa la tête et serra les poings.

\_ Pardon, papa, murmura-t-elle comme un rituel. Je le ferai plus...

\_ Vaudrait mieux pour toi !

René déboutonna sa chemise à carreaux, la retira, laissant apparaître son « marcel ». Dans le même temps, Edwige retira sa robe, la faisant passer par-dessus sa tête. C'était la première fois que Lucie allait la voire vraiment nue. Dessous, elle portait de simples sous-vêtements en coton. Son slip, le même depuis deux jours... et un soutien-gorge devenu gris à force d'usure, englobant sa lourde poitrine. Des seins énormes d'autant plus étonnants qu'elle avait un ventre relativement plat et des épaules assez menues.

Le déshabillage se poursuivit. René retira ses grosses chaussures, baissa son pantalon kaki en velours côtelé, retira ses sous-vêtements. Il était plutôt rondouillard, avec un ventre proéminent et poilu, des testicules énormes qui pendouillaient lâchement entre ses cuisses blêmes, des bras épais, des mollets musclés et des pieds horribles, velus, aux ongles crasseux.

Sa femme également se retrouva toute nue. Troublée, Lucie ne la quittait pas des yeux. Depuis leur arrivée ici, elle avait cent fois tenté d'imaginer à quoi ressemblaient

vraiment ses seins. Maintenant, elle les avait sous les yeux. Blancs, lourds, s'affaissant très légèrement, ils étaient l'inverse des siens. On aurait pu penser qu'elle aurait de larges mamelons roses... ils étaient petits et bruns. Comme deux gouttes de cire sur le sommet des pâles rondeurs.

Son sexe velu, par contre, Lucie le connaissait déjà par cœur. En trois jours, elle l'avait léché et sucé une bonne dizaine de fois.

Edwige, se sentant observée, lui adressa un petit clin d'œil. Stupidement, la cadette rougit. Cette femme vicieuse possédait une telle emprise sur elle... Elle semblait si bien connaître ses sales petits fantasmes qui la poursuivaient depuis son adolescence... Elle savait tellement bien comment les mettre en pratique...

\_ Fous-toi à poil, la grande ! Tu vas nous préparer pour une sacrée séance de baise ! Hé ! Hé ! Hé !

Le ricanement de René donna le frisson à Lucie. Autant elle se sentait petite, veule et soumise face à Edwige, autant son mari la répugnait.

\_ Oui, papa...

Adeline fit également passer la chasuble par-dessus sa tête. Son corps blanc et parfait sembla illuminer la chambre. Lucie ne put réprimer un hoquet en découvrant les marques sur le corps de sa cousine. Ses seins ronds portaient de nombreuses traces de petites morsures, comme auraient pu en faire des pinces crocodiles. De celles dont elle se servait parfois dans les travaux pratiques de physique. Ses fesses et ses cuisses étaient balafrees par d'innombrables striures rouges qui s'estompaient cependant. Elle portait également quelques bleus, notamment sur son pubis, aussi chauve que le sien.

\_ T'y es pas allé d'main morte, dis donc, mon salaud !

René eut un sourire mauvais.

\_ Ouais, et alors ?... Ma garce de fille est pas aussi docile que l'autre... Faut lui coller quelques roustes de temps en temps... Et pis, tu sais qu'j'adore m'amuser avec les nichons de ces salopes ! Sont tellement sensibles que je s'rai bête de pas en profiter !

\_ C'était pas un reproche, mon lapin...

Le couple échangea un baiser complice devant les deux jeunes femmes. Adi posa son vêtement sur les genoux de sa cousine et lui souffla au passage :

\_ Ne t'en fais pas... Ça va aller...

Lucie cligna des yeux. Ce n'était vraiment pas pour elle qu'elle s'inquiétait. C'était sa cousine qui allait prendre. Cette idée lui remua les entrailles. Normalement, elle aurait dû se sentir outrée pour Adeline mais il lui tardait presque de voir ce que lui réservaient leurs deux tourmenteurs.

\_ A g'noux !

La verge de René prenait lentement du volume, se dressait, longue, épaisse, hideuse. Le gland violacé pointa le bout de son museau, la peau du prépuce reculant.

Adeline s'agenouilla devant le couple. Edwige parut satisfaite mais ne cessait de lorgner vers Lucie. La jeune fille ne savait pas ce qu'elle devait en penser. Il y avait comme une sorte de défi dans le regard de cette quadragénaire. Elle s'assit sur le lit. Le sommier grinça abominablement. Ouvrant le compas de ses cuisses, elle dévoila son sexe velu.

\_ Tu vas lécher ta mère pour la préparer !

Une taloche gratuite derrière le crâne punctua l'ordre. René prit son sexe en main, commença lentement à se masturber. Il émettait d'ignobles soupirs de contentement. Son énorme gland apparaissait et disparaissait sous la peau qui la recouvrait au repos. Elle luisait un peu mais paraissait relativement propre. Lucie réalisa alors que sa cousine avait certainement dû la sucer autant de fois qu'elle-même avait dû lécher la vulve d'Edwige.

Contrite, Adeline avança sur les genoux entre les jambes séparées de la maîtresse de maison. Son visage décomposé en disait long sur ce qu'elle devait ressentir.

Lucie pensait savoir qu'elle n'avait jamais éprouvé aucune attirance pour les amours saphiques.

Edwige, à demi allongée, s'appuyant sur un coude, se mit à se caresser les seins. Immédiatement, les minuscules tétons durcirent sans véritablement s'allonger. Ils ressemblaient à des billes brunes, dures, roulant sous les doigts experts.

\_ Allez, gémit-elle langoureusement, viens lécher maman... Fais-moi une bonne petite langue fourrée, comme ta cousine ! Elle est très douée, tu sais, ta cousine ! Elle sait déjà c'que j'aime !

Adi eut un regard apitoyé pour Lucie. Coupable, cette dernière sut qu'elle rougissait. Elle n'avait pratiquement rien avoué de ce qui se passait avec la femme de René, étant restée évasive, préférant écouter dans le noir de sa cellule les malheurs que lui narrait Adeline.

L'aînée se pencha sur les poils sombres. Lucie distinguait les replis rouges sombres de la vulve, les grandes lèvres charnues, les nymphes épaisses qui dépassaient en lambeaux luisants. Cela devait sentir très fort, comme d'habitude et à voir la mine dégoûtée de sa cousine. Lucie avait remarqué qu'Edwige ne se tamponnait jamais le sexe après avoir uriné. Il était heureux qu'elle s'essuie au moins entre les fesses !

La femme du chasseur poussa un long soupir, attrapa sa «fille» par les cheveux.

\_ Qu'est-ce que t'attends ? Tu veux pas lécher ta mère?

Les yeux grands ouverts, Lucie suivait ce qui se passait. Insidieusement, une molle tiédeur s'emparait de son corps. C'était comme une espèce de fièvre qui la prenait, lui enflammait les sens jusqu'au cerveau.

\_ C'est... c'est peut-être pas la peine, maman... Tu... tu es déjà toute mouillée...

\_ Justement ! J'mouille trop ! Faut en enlever un peu... Allez !

Elle tira sur la chevelure pour forcer Adeline à enfoncer son nez entre ses cuisses. La maintenant ainsi, Edwige frotta sa vulve sur le visage. Les protestations d'Adi se perdirent au milieu de ses cris de stupeur et de dégoût.

\_ J'sens pas sa langue, R'né ! La garce ! Elle me lèche pas !

Le chasseur fronça les sourcils. Il soufflait déjà comme un bœuf. Son visage congestionné trahissait ses émotions brutales. Sans prévenir, il se pencha derrière Adeline et lui claqua les fesses à quatre ou cinq reprises, du plat de la main. Ces claques, sonores, résonnèrent curieusement dans la petite chambre étriquée. La jeune femme glapit et se démena mais Edwige l'obligea à garder le visage contre son sexe malodorant.

\_ Lèche, saleté ! grognait René en balançant une dernière volée sur le cul déjà maltraité. Lèche-lui la moule, à ta mère ! Ou j'te jure qu'tu vas l'regretter !

\_ Ah !... Attends... Oui ! C'est bon !... J'la sens maint'nant !

Edwige ferma les yeux. René se redressa, les narines comme les naseaux d'un bœuf. Lucie ne percevait pas les bruits de succion mais lut sur le visage d'Edwige plaisir et contentement. Elle ferma à demi les yeux, relâcha la chevelure pour reprendre la caresse de ses seins.

Finissant par prendre appui sur les côtés du lit avec les talons, elle s'offrit tant qu'elle put à la langue d'Adeline. De sa position, Lucie ne voyait plus grand-chose, sinon la tête de sa cousine remuant lentement entre les cuisses écartées. Elle imaginait parfaitement sa langue rose parcourir les replis élastiques, s'enfoncer dans le cloaque brûlant et gluant, louvoyer entre les replis complexes et à la tiède saveur de coquillage malpropre, son nez chatouillé par les poils pubiens, renflant les odeurs les plus intimes. Elle-même l'avait déjà fait... plusieurs fois...

Derrière la jeune femme agenouillée, René contemplait lui aussi la scène. Il avait cessé de se masturber et Lucie vit du mépris et du dédain sur ses traits grossiers. Il avait

déjà laissé entendre qu'il n'aimait pas les relations entre femmes et cela le rendait d'autant plus détestable aux yeux de la cadette.

Edwige poussait d'interminables soupirs, laissant sa croupe se déhancher au gré de son plaisir. Sa langue apparaissait parfois entre ses lèvres. Ses yeux mi-clos brillaient d'une lueur sale. Elle se pelotait les seins en se pinçant doucement les tétons.

Son mari finit par perdre patience et reprit pour lui la chevelure d'Adi, la tirant en arrière. La cousine de Lucie poussa un cri de surprise, se retrouva avec la verge mafflue du chasseur entre les yeux. Ses lèvres, son menton et son nez étaient englués de sécrétions grasses. On aurait dit que plusieurs personnes venaient de lui cracher dessus au même endroit.

\_ Assez d'gouineries ! Suce-la moi un peu !

Il lui fourra d'autorité son sexe énorme entre les lèvres. Lucie n'avait jamais vu de membre aussi gros. Bon, elle n'avait pas connu beaucoup d'hommes mais, même sur les photos des sites Internet qu'elle visitait parfois, elle n'avait pas souvenir d'en avoir vu d'aussi longue et épaisse à la fois.

René avait pris sa cousine par les oreilles pour se servir de sa bouche comme de celle d'une poupée gonflable. Adeline ne suçait pas. Sa tête effectuait des allers retours autour de la grosse saucisse brune, avançant et reculant sur un rythme imposé par le chasseur. Sa violence extrême terrorisait Lucie. Elle pria encore une fois de n'avoir jamais à prendre la place d'Adi.

Cette parodie de fellation dura quelques minutes durant lesquelles la tête d'Adeline fut secouée dans tous les sens. Edwige assistait à la scène, une main sur un sein, l'autre descendue jusqu'à son propre sexe. Ses doigts farfouillaient paresseusement entre les poils.

Au terme de cette nouvelle humiliation, René se dégagea, son membre raide comme un piquet, le gland masquant son nombril. Il touchait son ventre proéminent.

\_ Suffit pour les préliminaires, grinça-t-il. Couche-toi sur le lit, fifille!

Lucie trouvait ce terme ridicule mais il en affublait sa cousine depuis le premier jour. D'ailleurs, comment un homme normalement constitué pouvait-il exiger de deux jeunes femmes qu'il ne connaissait pas qu'elles se fassent passer pour sa fille ou sa nièce ? Et celles de sa femme ? C'était... choquant ! Oui, elle était toujours aussi choquée.

L'aînée s'allongea sur la couche. Edwige venait de rejeter le lourd édredon rembourré de plumes. Le matelas épais était recouvert d'une housse beige à la propreté plus que douteuse. Cela faisait certainement un bon moment qu'elle n'avait plus été lavée. De sa position, Lucie croyait deviner des auréoles jaunes et des traces brunâtres. Elle préférait ne pas songer à ce que cela devait être. Il y avait aussi des poils noirs frisottés...

Le matelas s'enfonça. Les ressorts du sommier couinèrent à nouveau. Rien à voir avec une literie moderne, aux lattes rapprochées. C'était encore un vieux sommier de grand-mère !

\_ En levrette ? proposa René.

\_ Pour commencer, oui...

Lucie crut d'abord que le gros chasseur voulait prendre sa cousine en levrette. Elle connaissait cette position classique sans l'avoir jamais essayée. Elle avait toujours été très prude avec ses amants, ne faisant l'amour que dans le noir, elle couchée sur le dos, lui la pénétrant après quelques caresses. Cela l'avait toujours laissée insatisfaite mais sa timidité naturelle l'avait empêché de laisser d'autres possibilités s'exprimer. Cependant, elle n'était pas non plus ignorante.

Lorsqu'elle vit Edwige se placer à quatre pattes au milieu du matelas, elle comprit qu'elle s'était trompée.

Elle se mit de telle sorte que son sexe se retrouva à l'aplomb du visage d'Adi et qu'elle-même, en se penchant, aurait pu lécher la fente de sa cousine. Une sorte de 69, autre position mythique jamais tentée avec aucun de ses très peu nombreux petits amis.

René grimpa à son tour sur le matelas. Cette fois, ce fut une véritable cuvette qui se forma. Le chasseur devait bien peser dans les 95 kilos. Peut-être même atteignait-il la barre des 100. Il avança sur les genoux jusque devant la croupe tendue de sa femme. Tenant la base de son gros sexe d'une main, il caressa les fesses rondes et blanches d'Edwige de l'autre. Sous lui, les cheveux répandus d'Adeline lui frôlaient les jambes.

Il s'était arrangé pour que Lucie ait une excellente vue sur ce qui allait se passer. La jeune femme attachée et rendue muette avait totalement oublié le scotch qui l'entravait. Comme hypnotisée par le spectacle, elle ne songeait à rien d'autre qu'à regarder. Son bas-ventre s'échauffait, avec cette douce lourdeur qui marquait son excitation.

René se tourna, la dévisagea un très court instant, lui adressa un clin d'œil qui se voulait sûrement complice puis avança de quelques centimètres encore, jusqu'à placer ses lourdes testicules brunes et fripées juste au-dessus du front d'Adeline.

— Tiens, regarde bien, toi... Ta cousine va t'faire une démonstration d'la spécialité maison !

Il s'adressait encore à elle mais sans la regarder. Une consigne inutile, Lucie n'ayant pas l'intention de faire autre chose.

Le chasseur guida alors son membre contre la vulve de sa femme... la pénétra d'une lente poussée. Edwige poussa un soupir langoureux et s'offrit tant qu'elle put.

— Caresse-moi les valseuses, la grande !... Allez ! Caresse-moi les couilles pendant qu'j'baise ta mère!

Les testicules formaient un gros sac poilu qui paraissait énorme à Lucie. Elle vit Adi glisser une main sous le couple qui venait de se mettre lentement en branle, saisir la bourse entre ses longs doigts fins. Elle commença assez maladroitement – d'après la voyeuse forcée – à caresser la chose, à la faire jouer dans sa paume.

Le lit ne cessait de grincer et couiner et crisser. René saisit sa femme par les hanches, entreprit de lui faire l'amour à la manière des chiens, par derrière. Lucie trouva cela odieux... mais également fascinant... terriblement émoustillant. Il entra et sortait du vagin avec lenteur, prenant tout son temps. Les bruits humides et les frottements huileux paraissaient comme amplifiés dans cette petite chambre. Il en allait de même pour les odeurs. Les remugles puissants désormais bien connus du sexe d'Edwige parvenaient aux narines de la jeune fille, avec des pointes de sueur acide émanant des trois corps dénudés. Tout cela se mêlait aux odeurs éthérées de poussière et de moisi.

L'épouse du chasseur ne tarda pas à se pencher au-dessus de la vulve rasée d'Adi. Elle l'étudia avec passion. Lucie en ressentit une curieuse pique de jalousie. Elle n'était pas « amoureuse » d'Edwige, évidemment... Mais, inexplicablement, elle ressentait cet intérêt subit pour Adeline comme une trahison et un danger. Il lui semblait que, tant qu'elle resterait la boniche attirée de la maîtresse de maison, elle ne risquait pas grand-chose. Ou, plus confusément, elle sentait qu'avec Edwige, elle aurait toujours matière à trouver un certain plaisir...

— Écarte !

Elle tapota l'intérieur des cuisses de la jeune femme étendue sous elle. Adeline, déjà vaincue, n'opposa pratiquement aucune résistance et sépara ses jambes, dévoilant sa fente à l'envers.

Edwige, en continuant à se faire prendre en levrette, trouva l'équilibre sur un coude. De son autre main, elle commença à caresser le sexe à sa disposition. Lucie, entre rage et émoi, entendit sa cousine émettre une sorte de curieux sanglot. Son corps répondit immédiatement à ces attouchements. Elle s'ouvrit plus grand encore et creusa les reins.

— Quel joli abricot, ronronna la femme du chasseur. Presque aussi mignon que celui d'sa cousine... et déjà tout mouillé ! Mais c'est une grosse vicieuse, notre jolie fille...

Les doigts papillonnèrent un long moment sur les nymphes qui se déployaient. Lucie voyait pratiquement tout. Son cœur s'emplissait lentement de fiel à l'encontre d'Adi...

Dans le même temps, son excitation grandissait encore. Elle se surprit à espérer voir sa cousine humiliée et maltraitée.

\_ J'te l'avais dit ! Une vraie vicelarde ! Mais j'connais l'bon remède à ça ! Faut traiter l'mal par le mal, comme disait mon grand-père !

D'une pression sur les hanches, il obligea Edwige à se rabaisser en écartant les cuisses. Lui-même changea légèrement de position pour accompagner le mouvement. Sous le regard éberlué et presque ravi de Lucie, le nez d'Adeline vint frôler la verge qui coulissait dans le vagin. L'énorme saucisse brune était déjà gluante de mouille odorante.

\_ Maint'nant, la grande, tu vas lécher ! Tu vas me l'lécher la bite et lécher la chatte de ta mère pendant qu'on baise ! T'as compris ?

Il soufflait, l'air d'un gros porc. Son visage rougeaud suait, les poils grisonnants qui couvraient son corps lui donnaient un aspect d'ours ou de phacochère. Lucie se demanda ce qu'une femme comme Edwige, pourtant belle et qui avait dû l'être plus encore dans sa jeunesse, pouvait trouver à un type pareil. C'était à ni rien comprendre !

Il y eut un long sanglot étouffé, teinté de désespoir. Cela était démenti par les projections de reins pour aller au-devant des doigts qui lui taquinaient la vulve. Lucie vit la langue de sa cousine sortir pour se mettre à lécher comme elle le pouvait, à l'aveugle, la hampe brunâtre et les lèvres vaginales qui fusionnaient à sa portée.

Les testicules sur les yeux, Adeline ne voyait pas ce qu'elle faisait. Mais Lucie constata que cela ne la dégoûtait pas autant qu'elle aurait voulu le faire croire. Sa langue rose glissait sur la verge, butait contre le sexe de la femme du chasseur ou la base de la grosse verge.

\_ *Mmmhhhh ouiiii...* C'est bon ! Va plus vite, René ! J'te sens pas bien !

Devant une Lucie rendue muette tant par la stupeur que par le morceau de scotch qui lui couvrait la bouche, la vicieuse farandole à trois dura... s'éternisa...

\*

La jeune fille avait perdu la notion du temps. Il aurait pu se passer une heure entière, ou deux, peut-être même trois, elle n'en avait aucune idée. Sa bouche desséchée, elle s'en souciait à peine. Ses petites crampes dans les épaules à cause de ses bras maintenus en arrière, ses fesses engourdis d'être trop longtemps assise dans la même position, la tension dans sa nuque, tout cela ne faisait qu'effleurer son esprit. Elle restait subjuguée par le spectacle obscène sous ses yeux, qui paraissait ne jamais vouloir s'arrêter.

Le couple pervers baisait et baisait encore. Edwige avait déjà joui trois fois mais René, lui, se retenait toujours. Adeline leur servait uniquement à pimenter cette partie de jambes en l'air. Ceci, de la plus odieuse des manières. Elle n'avait pas une seule fois été pénétrée par le membre énorme du chasseur, sinon cette fellation forcée du début. Mais elle avait dû lécher ses testicules à maintes reprises, brouter la vulve de la femme, lui titiller l'anus de sa langue qui fatiguait. Elle avait été manipulée, caressée, griffée et chatouillée. Elle avait été contrainte de rendre ces caresses. Cela dans cette parodie grotesque qui faisait d'elle la fille du couple.

La voilà attachée en croix sur ce lit, les membres étirés, les poignets et les chevilles liés avec des foulards noués aux quatre montants. René et Edwige continuaient à faire l'amour – pouvait-on appeler cela ainsi ? – sur elle, l'écrasant sans aucune considération pour ses douleurs. Elle subissait, gémissante, grimaçante, le poids et les frictions de ces deux corps sur le sien.

Lucie regardait, se gavait de ces images, de ces sons, de ces odeurs. Elle s'en servirait plus tard, dans la cellule, pour se toucher, pour monter un nouveau fantasme, toujours plus violent. N'avait-elle pas toujours procédé ainsi ? Elle, la timide, la peureuse... Elle, la victime des moqueries, celle qui n'existait pas... N'avait-elle pas toujours regardé le monde

qui l'entourait en voyeuse, utilisé ce qu'elle découvrait pour alimenter ses rêves pervers ? Elle se demandait à peine jusqu'où cette conduite la mènerait.

René grognait de plus en plus fort. Il avait de la ressource, parvenait à se retenir au-delà de ce que la jeune fille pensait possible. Mais qu'en savait-elle, avec sa petite expérience ? Pourtant, on sentait que le chasseur tenait maintenant à couper net. Il respirait plus fort qu'un bœuf, transpirait tant et tant que son corps gras paraissait enduit dans une sorte d'huile qui collait ses poils grisonnants contre sa peau. Son visage devenu faraud se congestionnait toujours davantage. Lucie se demanda s'il pourrait mourir d'une crise cardiaque dans un de ces efforts. Peut-être...

Ils ne disaient plus rien. Edwige, les yeux fermés, glapissait, cherchant à atteindre une quatrième jouissance avant l'éruption finale. Sa langue parcourait parfois le visage baigné de larmes d'Adi. Des larmes qu'elle buvait avec une satisfaction visible. René avait arrêté de donner des ordres, n'insultait plus sa « fille ». Concentré, couché sur le côté, il faisait aller et venir sa lourde saucisse brune dans le vagin de sa femme.

Lucie se trouvait dans un état au-delà de l'excitation. Son propre vagin dégorgeait de sécrétions, elle en avait conscience... sans aucun moyen de soulager cette tension interne. Elle ne pouvait même pas frotter ses cuisses entre elles. Alors, patiemment, elle attendait et enregistrait tout ce qu'elle pouvait.

Les ahanements pathétiques de René s'amplifièrent d'un coup. Serrant les dents, il donna de brutaux coups de reins. Edwige s'offrit, elle aussi allongée sur Adi, de côté. Une main pinçait méchamment un sein de sa cousine, l'autre farfouillait dans ses propres poils à la recherche du clitoris.

Tout explosa dans un curieux ensemble. René poussa un rugissement de bête et s'immobilisa presque. Edwige haleta avec de petits cris perçants, ceux qu'elle poussait lorsqu'elle jouissait bien. Et Adeline, la pauvre Adeline, agonisait sous le couple, criant aussi, certainement parce que la femme lui arrachait presque le tétou à force de tirer dessus.

Les yeux exorbités, la jeune fille attachée sur la chaise retint son souffle. Puis, tout ce monde de folie sexuelle se calma. La pression retomba comme un soufflé raté.

Le couple se disjoignit, s'effondrant de part et d'autre de leur « fille ». Ils soufflaient presque en rythme. René chercha à calmer sa respiration sifflante. Edwige savourait les derniers spasmes de son orgasme. Quant à Adi, les yeux clos, elle décompressait à sa manière, laissant de nouvelles larmes dévaler les doux reliefs de son visage.

Il y eut quelques minutes de flottement. Maintenant que tout était terminé, Lucie avait plus conscience de ses propres douleurs au sommet de son dos et dans son cou, attendait qu'on la détache.

Ce fut le chasseur qui se releva le premier. Le sommier couina abominablement lorsqu'il s'assit puis se dressa avec un « *Ommphhh !* » grotesque. Son visage avait recouvert une teinte pratiquement normale. Ce ne serait pas encore ce coup-ci qu'il s'écroulerait d'une attaque.

\_ Allez, souffla-t-il. C'est l'heure d'aller au dodo !

D'un geste brusque, il arracha le scotch de la bouche de Lucie. La jeune fille eut l'impression que ses lèvres avaient doublé de volume, que la colle avait rongé ses chairs.

Le chasseur arracha les liens avec la même force puis, comme il avait obligé la cadette à s'asseoir, il la força à se lever. Les jambes un peu flageolantes, Lucie frotta ses poignets rougis, le ruban de scotch trop serré lui ayant coupé la circulation un certain temps. D'ailleurs, des picotements ne tardèrent pas à fourmiller dans ses doigts, preuve d'un nouvel afflux sanguin.

Elle jeta un regard à sa cousine écartelée sur la couche. Son corps tout entier portait les marques de cette soirée démente. Des traces rouges de frottements, des griffures, des bleus. Son visage brillait de ses pleurs.

\_ J'vais les descendre dans leur chambre...

Edwige s'étirait dans le lit, à moitié couchée sur Adi. Comme son mari fit mine de détacher celle-ci, elle se redressa paresseusement sur les coudes.

\_ Attends ! J'vais lui faire faire ma toilette !

René poussa un rire inepte et grossier. Une sorte de « *Roh ! Ho ! Ho !* » de mauvais Père Noël. Ce devait être encore une chose qu'ils avaient dû infliger aux victimes les ayant précédé dans cette maison des horreurs.

Edwige, un sourire malicieux mais fatigué sur les lèvres, se mut sur le lit qui grinça encore. Le matelas lui-même était de mauvaise qualité. Ou, tout du moins, très ancien. Il s'enfonçait telle une plaque mouvante, instable à la moindre pression. La maîtresse de maison finit par se mettre debout puis enjamba la tête de la jeune femme prisonnière sous elle. Cherchant son équilibre, elle s'accroupit en séparant les cuisses, comme pour faire pipi.

Lucie lut sur le visage de sa cousine toute l'horreur qu'elle ressentit. La vulve chargée de semence s'approchait de son visage, ne s'arrêta qu'à quelques centimètres de son nez.

\_ Ouvre la bouche, ma grande !

Adi secoua la tête. Edwige soupira. Se maintenant d'une main contre le mur du fond, elle tendit l'autre pour attraper un des tétons toujours congestionnés d'avoir été tant manipulés. Elle pinça très fort. La jeune femme poussa une longue plainte.

\_ Ouvre ton clapet ou j'te l'arrache !

Un long frisson traversa Lucie. Elle s'imagina un instant à la place de sa cousine. Son sexe devint à nouveau terriblement pesant. Maintenant qu'elle avait les mains libres, elle n'avait qu'une hâte : se retrouver seule dans la petite cellule de la cave pour s'adonner à des attouchements.

Adeline ne résista pas longtemps. Elle n'était plus à une humiliation près mais celle-ci était particulièrement ignoble.

Bouche ouverte, la jeune femme attendit en réprimant ses sanglots de honte et de dégoût. Edwige la contempla sans aucune compassion, visa. Puis, elle poussa sur ses muscles vaginaux pour expulser le sperme crémeux qui s'y trouvait. Retenant son souffle et agrandissant les yeux, Lucie vit une énorme goutte glaireuse comme un crachat sortir mollement du sexe d'Edwige. C'était blanc... gluant ! La femme poussa encore en fronçant les sourcils. La répugnante masse juteuse se détacha pour aller s'aplatir sur la langue d'Adeline.

\_ Tiens, avale déjà ça ! C'est plein d'vitamines !

Comme elle lui tirait toujours le mamelon avec force, Adi ne refusa pas et déglutit. Déjà, la suite arrivait, tout aussi abjecte.

\_ Qu'est-ce que tu m'as mis, mon salaud ! s'écria Edwige en regardant son mari.

René haussa les épaules en ricanant de plus belle. Pour cette fois, le spectacle entre deux représentantes du sexe « faible » ne parut pas lui déplaire. Peut-être parce qu'il y participait d'une certaine manière, par sa semence interposée. La femme secoua le nichon dans tous les sens.

\_ Regarde à quoi tu m'sers ! De poubelle à foutre ! T'es juste bonne à avaler le sperme de mon René et ma mouille !... Un p'tit bidet, voilà c'que t'es !

Une nouvelle coulée glaireuse s'écrasa dans sa bouche. Une nouvelle fois, Adi fut contrainte de l'avalier. À voir ses moues, le goût devait en être très fort.

\_ Lèche-moi partout, maint'nant ! Faut tout nettoyer, ça m'évitera d'aller au chiottes !

Edwige s'assit pratiquement sur le visage d'Adeline. Sa raie culière vint coincer le nez de la jeune femme. Deux ou trois étirements de son téton martyrisé, qui avait fini par prendre une teinte violette, et elle sortit la langue pour laper les replis de la vulve.

La femme du chasseur plissa le regard en gémissant de plaisir. Elle se mordit la lèvre inférieure, dévoilant ses deux dents de devant, commença à rouler des fesses sur le visage d'Adi. Au bout de quelques secondes, elle se frotta franchement sur le nez et la bouche. La langue ne cessait d'aller et venir dans ses chairs intimes.

\_ Oh, la chienne ! Oh, la p'tite raclure !... *Hmmm...* Oui ! Comme ça ! *Ouuuhhh...* T'es presque aussi bonne que ta cousine ! J'suis sûre que ces deux-là se sont d'jà faites des langues !

Lucie se raidit. La jalousie qui lui empoisonnait le cœur depuis le début de cette soirée la mordit encore plus cruellement. René lui jeta un regard en coin, comme s'il les soupçonnait véritablement d'avoir eu des relations. Ce n'était pas le cas, bien entendu, mais la jeune fille sentit confusément comme une menace dans l'attitude du chasseur. Cependant, sa principale crainte restait un échange... Qu'Edwige décide subitement de garder Adi et de l'offrir, elle, en pâture à son mari. Cela, elle ne pourrait le supporter.

Adeline acheva l'odieuse toilette intime puis Edwige se dégagea. En passant, elle caressa la joue de Lucie avec un sourire ambigu.

\_ Maint'nant, tu peux aller les coucher...

\*

Il faisait noir. Une obscurité presque totale, parfaite. Lucie parvenait juste à distinguer la porte, sorte de fantôme obscur dressé devant elle.

René les avait descendues et enfermées à double tour, comme les nuits précédentes, dans leurs cellules respectives. Il avait éteint la lumière de la cave avant de claquer la porte au sommet de l'étroit escalier. Puis, le silence impressionnant.

Étendue sur la couche de paille qui crissait et piquait les fesses à travers le fin drap, Lucie soupira, laissa une main glisser sous sa chasuble. Elle n'avait pas le courage de la retirer. Pourtant, comme les nuits précédentes, il ne faisait ni chaud, ni froid.

Les images de ses fantasmes violents ne tardèrent pas à assaillir son esprit. Elle ne les avait même pas provoquées. Elles étaient venues d'elles-mêmes, sans doute à cause des effets de la tisane et de ce qu'elle avait vu ce soir.

Petit à petit, ses fantasmes se modifiaient, devenaient plus subtils mais aussi plus extrêmes. Les hommes y étaient moins présents, les femmes plus méchantes. Elle n'avait plus la place de voyeuse, tenait désormais le rôle principal. Toujours celui de victime. Comment s'organisaient ses fantasmes, elle l'ignorait. Cela venait généralement d'une impression, d'une image ou même d'une odeur. Son esprit développait alors quelque chose autour de cela. Pourquoi cela prenait-il une tournure sexuelle et complexe, elle l'ignorait également.

Pour le coup, elle se rappela Inès et Sophie, qui avaient partagé les mêmes cours qu'elle au collège. Des pestes finies qui avaient fait d'elle leur souffre-douleur. Il n'y avait jamais rien eu de sexuel. Uniquement des moqueries, des petites gifles, des réflexions humiliantes. Mais cela avait été bien assez à la fille timide qu'elle avait toujours été pour la marquer à vie.

Inès et Sophie venaient pourtant du même milieu social qu'elle. Des familles plutôt aisées, sans problèmes d'argent, de chômage ou de précarité. Plutôt mignonnes dans leur genre. La première, rousse, la peau fine très blanche, une poitrine d'adolescente somptueuse – à l'époque – et l'autre, blonde, prétentieuse, certes potelée mais avec un charme certain. Future femme fatale.

Sa main glissa jusqu'à sa petite poitrine. Ses seins étaient durs, les tétons dressés, sensibles au moindre affleurement. Doucement, elle les frôla, s'électrisant de frissons audacieux. Elle se demanda ce qui se serait passé si les deux pestes avaient voulu aller plus loin... Si elles avaient été lesbiennes ou simplement plus sadiques.

Elle se rappela le chemin entre le lycée et chez elle. Elle était passée tous les jours devant la maison des parents de Sophie. Sophie comment, déjà ? Un nom facile à retenir... Ah oui, Sophie Janvier. Et si, durant l'un de ses retours, en l'absence des parents

Janvier, les deux pestes l'avaient attendu ?... Si elles lui avaient tendue un piège pour l'attirer dans la belle demeure ? Que se serait-il passé alors ?

Lucie ferma les yeux par habitude, pour se concentrer. Dans sa tête, la sale petite histoire prenait forme. Les pestes l'attiraient pour une histoire de devoirs. Les parents absents, Sophie bouclait la lourde porte d'entrée derrière elles. Ses camarades voulaient s'amuser, voir jusqu'où la passivité de Lucie l'entraînerait... Le fantasme... Elles voulaient la voir nue dans le grand salon spacieux et luxueux – Lucie l'avait déjà vu lors d'un anniversaire. Elle voulut résister, dit non. Des gifles se mirent à pleuvoir sur son visage, ses fesses. Des menaces tombèrent. Si elle n'obéissait pas, elles se montreraient plus méchantes.

Dans l'obscurité de la cellule, la jeune femme disjoignit ses cuisses. Son autre main caressa légèrement sa vulve chauve. *Hhmmmmmm...*

– Lucie ? Tu dors ?

La voix d'Adeline, entre chuchotement et murmure. Lucie rouvrit les yeux, un peu frustrée de devoir suspendre ses caresses.

– Non... Pourquoi ?

– Ça fait trois jours...

– Je sais.

– Tu crois qu'on va nous retrouver ?

La question revenait sans arrêt dans la bouche de sa cousine. Elle-même y pensait très peu. S'était-elle déjà résignée à vivre ici pour un temps indéterminé ? C'était bien possible. Chaque fois qu'elle se disait cela, c'était comme si on lui coulait du plomb dans les entrailles. Sa vulve s'alourdisait, s'engorgeait de sécrétions, ses petits seins durcissaient, sa gorge se nouait. Elle finissait par se demander si elle n'était pas en train de devenir folle.

– Peut-être, répondit-elle sans conviction.

– Mais si... Ils vont nous retrouver... C'est pas possible autrement... Ils sont sûrement en train de ratisser tout le secteur, comme on dit. J'en suis sûre...

Le timbre de sa voix démentait cette affirmation. Non, elle n'en était pas certaine. De moins en moins à mesure que les jours filaient.

Le silence reprit place. Lucie attendit quelques instants avant de reprendre, souhaitant secrètement qu'Adi se soit endormie.

Ses doigts s'étaient immobilisés sur son téton et près de son clitoris qui dardait hors de son capuchon et réclamait des attouchements plus francs. La jeune fille voulait faire durer la chose. C'était tellement meilleur quand ça durait longtemps...

Où en était-elle restée ? Ah, oui ! Les gifles, les claques sur les fesses et les menaces. Une violence qui lui procurait des frissons inavouables. Comme elle refusait toujours de se plier aux exigences des garces, celles-ci se mettaient à lui arracher ses vêtements. Presque une bagarre de chiffonniers. À deux contre une, Lucie n'avait aucune chance. Déjà qu'elle n'était guère sportive... Et puis, Sophie était plus massive qu'elle. Ses camarades lui arrachèrent ses habits, tirant dessus pour faire craquer les coutures tandis qu'elle sanglotait et suppliait... Même le crissement des tissus déchirés sonnait de manière « érotique ».

Inès lui retira ses chaussures d'autorité après l'avoir faite tomber sur le parquet. Lucie se retrouva rapidement en sous-vêtements. Un ensemble assorti rose bonbon – le seul qu'elle possédait – et des socquettes blanches.

Les pestes se redressaient, se moquaient d'elle. La blonde lui cracha au visage, comme ça, par pure méchanceté et envie d'humilier. Oui... Voilà comment elle aimait imaginer ses rapports avec d'autres femmes. Elles étaient cruelles, méchantes, vicieuses... *Oouuhhhh...* Ses doigts pressèrent le petit téton dressé, dur comme une bille... Son index effeuillait lentement son clitoris qui se dérobaient sans cesse avec délice.

Fermant à nouveau les yeux, Lucie se remémora bien le salon à l'atmosphère feutrée, les canapés en cuir beige, le mobilier rustique aux bois patinés, le grand lustre au-

dessus d'une table ronde avec un jeu d'échec posé dessus. C'était là que les filles allaient « s'occuper » d'elle. Un terme banal mais qui, dans ce contexte, lui fouettait les sens. Cela pouvait vouloir dire tellement de choses...

En l'occurrence, elles achevèrent de la mettre nue, lui retirant ses socquettes de gamine, lui arrachant sa culotte puis son soutien-gorge... Pour encore se moquer d'elle, de sa petite poitrine, de son pubis pratiquement sans poils. Dès qu'elle cherchait à se relever, en pleurs, les pestes la repoussaient au sol, la bousculaient. Elles lui tournaient autour avec des rires méchants. Leurs yeux pétillaient de cruauté, lui disaient qu'elle allait souffrir.

Sophie donna le premier coup de pied, dans les fesses. Vicieux, en traître, l'impact fit glapir Lucie. Les deux pestes se mirent alors à la bourrer de coups de pied, sans chercher à viser quelque chose de particulier sinon, peut-être, ses seins. Incapable de se défendre, de se révolter, Lucie se mit en boule à même le sol, subissant en essayant simplement de garder ses genoux contre elle.

Une fois la pluie de coups passée, Inès demanda : « Toujours vierge, petite comme ? »

\_ Il y a quelque chose qui colle pas.

Lucie sursauta, retira vivement les doigts de son sexe et de sa poitrine. La voix de sa cousine, de l'autre côté du mur, venait de la couper une nouvelle fois. Elle serra les dents, soupira.

\_ Quoi ?

\_ Ça... Ça va pas ?

Adeline avait senti la pointe d'agressivité dans sa voix. Lucie soupira encore, en silence.

\_ Si mais... je voudrai dormir un peu...

\_ Quand même... Tu trouves pas ça bizarre, toi, trois jours de brouillard... Il s'est pas levé une seule fois...

\_ C'est la campagne.

\_ Je sais... mais quand même... Et puis, il y a pas que ça... Tu as vu comme il me frappe, parfois ? Tu as vu comme les marques s'en vont vite ? Demain, j'aurai presque plus rien... Tu crois que c'est cette tisane ?

Lucie ne croyait rien. Elle voulait juste s'amener à la jouissance en poursuivant son fantasme, tranquillement, sans être dérangée.

\_ Et mes poils repoussent plus... Presque trois jours qu'il m'a rasé... Et les tiens ?

\_ Non plus...

Qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? Qu'est-ce que cela changeait ? Rien, ou presque. Bien sûr que Lucie avait remarqué quelques détails très troublants. Comme ce paquet de cigarettes qu'Edwige sortait de sa robe. Il lui semblait qu'elle en avait fumé au moins une cinquantaine en trois jours et pourtant... pourtant on aurait dit que c'était toujours le même paquet. Cela était impossible. Elle devait soit en changer discrètement soit le remplir depuis une réserve, quelque part dans la maison... Dans le même ordre d'idées, le couple n'était pas parti une seule fois pour se ravitailler... Mais l'eau venait du puits et il y avait beaucoup de conserves dans la cave... Le chasseur avait également ramené deux lièvres la veille.

\_ C'est quand même bizarre, tu trouves pas ?

\_ Un peu... Dors, maintenant.

\_ Tu as raison...

Adeline se tut à nouveau. Cette fois, Lucie espérait ne plus être dérangée. À force, elle allait finir par ne plus avoir envie. Cette seule idée la rendait presque folle de rage.

Bon, où en était-elle restée ? Inès qui lui demandait si elle était toujours vierge... À l'époque, oui. Elle n'avait jamais été dévergondée, même en pleine crise d'adolescence. Elle renifla en acquiesçant, se composant un visage de terreur. Plus elle paraissait apeurée et faible, plus cela excitait la convoitise des garces. Encore une chose

qu'elle avait remarqué. Rien de mieux pour attiser la violence que d'essayer d'apitoyer. « Alors, on va te défoncer le trou du cul ! ». Les mots crus étaient autant d'aphrodisiaques que Lucie aimait à se répéter dans la tête. Trou du cul... Défoncer... Défoncer son trou du cul... Elle enfouit deux doigts dans son vagin qui chuinta. Elle mouillait terriblement. C'était tellement bon.

Sophie se rendit jusqu'au buffet rustique pour ouvrir un tiroir. Inès l'empêchait toujours de se relever. La blonde potelée revint avec une grosse bougie rose, épaisse comme un cierge d'église. Elle l'exhiba devant le nez de Lucie, la fit tourner en se pouléchant vicieusement les lèvres. « Tu vas te prendre ça dans le cul, petite conne ! ».

Elle eut à peine le loisir de secouer la tête que Sophie passait l'objet à sa copine et lui sautait dessus. Les pestes étaient habillées, bien coiffées et bien maquillées, comme toujours. Qu'elle soit la seule à être nue renforçait encore son sentiment d'impuissance et son envie de se montrer veule.

S'en suivit une nouvelle bagarre mais où jamais Lucie ne prit le dessus. Pas un seul instant elle ne put espérer se libérer. Rapidement, Sophie la clouait au sol, s'asseyant sur ses petits seins, lui écrasant le menton sous ses fesses joufflues qui bombaient sa jupe moulante.

Les rires cruels de ses deux camarades de classe résonnaient dans le salon. Des rires émoussés. D'ailleurs, Lucie croyait sentir le parfum chaud et épicé d'une vulve. Celle de Sophie, dont les effluves passaient la barrière de tissu de sa jupe.

La jeune fille tenta de repousser la blonde qui devait faire quinze kilos de plus qu'elle. Peine perdue. Sophie lui bloqua les bras sous ses jambes, pesa de tout son poids pour l'immobiliser, lui coupant presque la respiration. Elle allait être violée par ces garces. Cela la bouleversa au-delà de ce qu'elle aurait cru possible. Son clitoris entièrement dressé, petit ergot malléable et hypersensible, palpait. Sa fente était gluante de sécrétions vaginales. Cela lui coulait dans la raie des fesses. Son corps, tendu, se préparait à un orgasme gigantesque.

Les garces s'encourageaient mutuellement. Lucie sentit qu'on lui prenait les jambes, qu'on les soulevait. Sophie passa ses bras sous ses genoux, les remonta jusqu'à sa lourde poitrine, la bloquant ainsi, cuisses écartées, sexe et anus offerts en pâture. Les moqueries continuèrent. « Oh, la jolie petite chatte de bébé ! », « Regarde, Inès, elle n'a presque pas de poils ! », « Oui, mais elle mouille déjà comme une fontaine ! », « C'est qu'elle doit aimer ça, se faire rosser par d'autres filles ! », « Tu crois qu'elle est lesbienne ? », « Sûrement, sinon elle mouillerait pas tant ! ».

Oui, c'était ça ! C'était exactement ça ! Elle était lesbienne et avait envie d'être maltraitée. C'était son truc à elle. Elle le comprenait de mieux en mieux. Voilà pourquoi ses rapports avec ses petits amis ne la satisfaisaient pas. Ils n'avaient jamais représenté sa véritable nature. Et voilà pourquoi elle ressentait tant de choses inavouables avec Edwige...

Des mains – celles d'Inès – lui touchaient le sexe. Rudement, sans chercher à donner du plaisir. Cela aussi lui plaisait, même si elle criait, implorait, pleurait et s'époumonait. En vain, d'ailleurs. De jouer la victime ajoutait à son propre plaisir malsain.

Ses doigts remuaient en elle. Elle se mordit la lèvre pour ne pas gémir. C'était tellement fort ! Si elle avait été certaine que sa cousine dormait, elle n'aurait pas hésité à s'enfoncer trois doigts dans le vagin pour les faire clapoter le plus salement possible. Mais elle n'était pas certaine...

Coincée sous Sophie, Lucie fut contrainte de subir de longs attouchements sexuels et anaux. La rousse à la peau diaphane ne se privait pas de vérifier qu'elle avait toujours son hymen, en testait la résistance, l'élasticité, vérifiait que son petit trou était serré. Cela au milieu des rires nerveux, des gloussements, des railleries. « Regarde-moi cette petite vicieuse ! », « Elle aime comme tu la touches ! », « C'est sûrement une branleuse ! », « Oui ! Tu as vu comme son clito bande ? C'est pas croyable ! », « Elle doit sûrement jouer à touche-pipi toute seule dans son lit ! Les petites gouines pucelles font toutes ça ! ».

Elle sentit brusquement quelque chose de froid et de relativement dur contre son anus. Ça y est ! Elles allaient la violer ! Lui enfoncer la bougie dans le rectum et la faire bouger... longtemps... très longtemps...

\_ Lucie ? Tu dors déjà ?

Cette fois, c'en était trop.

\_ Oui ! Pourquoi ?

Renoncer une troisième fois, retenir cet orgasme puissant qui ne demandait qu'à balayer son corps de ses ondes bienfaisantes, refouler son désir parce que sa cousine ne trouvait pas le sommeil, voilà qui exaspéra la jeune fille au plus haut point. Son ton tranchant fit cependant de la peine à Adeline.

\_ Pourquoi est-ce que tu cries comme ça, tout d'un coup ?

Lucie voulut se calmer. Elle respira profondément par le ventre, comme elle avait appris à le faire lors de ses cours de yoga.

\_ J'en sais rien... La tisane, peut-être... Ou la fatigue...

Elle ne pouvait tout de même pas lui dire la vérité. Lui dire qu'elle avait envie de se terminer !

\_ C'est dur pour toi aussi, hein ?

La cadette fronça les sourcils dans le noir. D'évidence, Adi avait besoin de parler.

\_ Comment ça ?

\_ Je veux dire, elle t'en fait baver, cette salope d'Edwige, non ?

\_ Un peu...

Là encore, elle ne pouvait lui avouer la vérité. Elle avait déjà du mal à assumer de jouir sous les caresses malsaines de la femme du chasseur, de prendre un plaisir immonde à se faire humilier. Elle ne se l'expliquait pas encore vraiment... mais c'était ainsi.

\_ Pour moi, c'est dur, tu sais... Ce salaud... ce sale type... Il me... il me viole plusieurs fois par jour, tu sais... Et dans son atelier, il... il me fait de ces trucs... Des trucs qui font très mal... Avec mes seins... mon sexe... mon cul... Tout, quoi !

La voix de sa cousine se brisa comme une vague sur la grève. Lucie fut prise de remords. Ne s'était-elle pas montrée trop froide et distante avec sa compagne d'infortune ? Ne l'avait-elle pas injustement jalouée ce soir, en la voyant lécher le sexe d'Edwige ?

\_ Qu'est-ce que qu'il te fait, encore ? s'entendit-elle demander d'une petite voix.

Un index fiché dans son vagin, elle continuait à se caresser lentement. La curiosité lui brûlait les entrailles. Elle avait envie de savoir, de pouvoir s'imaginer...

\_ Il me bat... me frappe... il aime faire mal, ce salopard... et puis... tu sais peut-être pas mais...

\_ Oui ?

\_ Son copain... il est revenu cet après-midi... dans l'atelier...

Le ventre de Lucie se durcit sous l'effet d'une violente excitation. Elle avait remarqué qu'il s'était passé quelque chose de nouveau lorsqu'ils étaient revenus, elle et René, de son cagibi qui lui servait d'atelier de bricolage. Le visage défait d'Adi, ses larmes qui séchaient encore, son regard bas. Tout cela lui avait mis la puce à l'oreille.

\_ Et ?

Sa propre voix tremblait. Pas de compassion mais d'envie de savoir. D'envie de connaître les nouvelles infamies qu'avait dû endurer sa cousine.

\_ C'était horrible, Lucie... Horrible... Ils m'ont attachée par les cheveux, au plafond... ils m'ont mis une barre entre les pieds pour... pour que je garde les jambes écartées... ils m'ont ligoté les mains dans le dos...

\_ Et ?

Le doigt de Lucie s'agitait de plus en plus rapidement dans son vagin... Oublié, son fantasme avec les deux pestes. Ce qu'elle imaginait était, en fait, réellement arrivé

et cela lui faisait bouillir les sangs. Elle n'avait pas encore vu ce Thomas. Pour autant qu'elle avait compris, Edwige ne l'appréciait guère. En contrepartie, René n'aimait pas non plus les amies de sa femme, que la jeune fille n'avait pas encore vue non plus.

— Ces salauds... ils... ils se sont amusés avec moi pendant presque toute l'après-midi... tu m'as pas entendu crier ?

— Non.

Elle n'avait prêté aucune attention à ce qui se passait à l'extérieur. Comme elle avait très peur des chiens, elle faisait tout pour ne pas sortir. Heureusement, Edwige ne tolérait pas la présence des deux bâtards dans la maison.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

La cadette espérait que son ton paraissait compatissant. Elle ne voulait pas qu'Adi se doute qu'elle était en train de se masturber en l'écoutant narrer ses malheurs.

— Mal... Ils m'ont fait mal... Salopards... Ils m'ont frappé avec leurs ceintures, ils m'ont planté des punaises dans les fesses... ils ont tirés sur mes seins... et en bas aussi... ils m'ont mis des pinces à linge... ils m'ont peloté... m'ont... m'ont obligé à... enfin, j'ai dû embrasser ce type... ce Thomas... avec la langue ! Tu te rends compte ?

Non, Lucie ne se rendait pas vraiment compte. Elle ne l'avait jamais vu. Un homme avec une moustache, plus jeune que René. Pour la jeune femme, il pouvait avoir mille visages. Cela n'avait pas véritablement d'importance.

— Et ?

— Je vais pas rentrer dans les détails !

Cette fois, Adeline parut offusquée. Lucie se mordit la lèvre. Elle était si proche de jouir. Encore deux ou trois détails qu'elle pourrait mettre en scène dans sa tête et l'orgasme la ravagerait, dévalerait dans son corps comme une marée folle emportant tout avec elle. Ses remords, ses envies, ses regrets. Tout.

— Excuse-moi, Adi...

Sa voix dérailla. Dans le noir, elle sentit sa vision se troubler. Elle ne voyait plus l'obscurité. Elle voyait Adeline nue, pendue par les cheveux, les cuisses écartées, dans un réduit sombre, sale, poussiéreux, encombré d'outils et de matériel de bricolage, à la merci de René et d'un homme à moustache. C'était troublant de réalisme. Son index s'activa plus vite, provoquait de petits claquements humides. Elle sentait également les effluves de ses propres sécrétions.

— C'est pas grave, Lucie... Ça me fait du bien de parler... À la fin, ils m'ont détaché et m'ont fait mettre à quatre pattes... et j'ai dû le faire aux deux... en même temps !

Lucie aspira une petite goulée d'air puis retint sa respiration. Elle ne comprenait pas vraiment ce que voulait dire sa cousine. Les deux en même temps ? L'avaient-ils prise un par le vagin et l'autre par l'anus, comme dans certains films « hard » ? Était-ce bien ce qu'elle devait comprendre ? Il fallait qu'elle sache.

— Ils t'ont fait ça par... derrière ? En même temps ?

— Nooon ! Tu es folle ! Ça, je l'aurai jamais supporté ! Non, René m'a prise comme sa femme, avant, sur le lit...

— En... en levrette, c'est ça ?

Le mot avait fourché sur sa langue.

— Oui... et j'ai dû faire ça à ce Thomas avec la bouche... en même temps...

— Tu veux dire que tu l'as sucé ?

— Oui.

C'en fut assez. L'image d'Adi suspendue par les cheveux fut remplacée instantanément par celle d'Adi en position de chienne, à même un sol qu'elle imaginait inégal et crasseux. Le chasseur, agenouillé derrière elle, la pénétrait sauvagement. L'autre type, sans vrai visage mais avec une moustache lui présentait une verge semblable à celle de René qu'elle devait prendre entre ses lèvres et sucer sans l'aide de ses mains. Sa bouche

s'arrondissait, ses joues se creusaient, elle avançait et reculait la tête. Et quand Adeline ajouta dans un quasi sanglot : « Il m'en a foutu partout, même dans la bouche ! C'était dégueulasse ! » Lucie sentit un embrasement de tout son corps.

La délivrance de la jouissance. Enfin.

## ADELINE

Elle n'en avait d'abord pas cru ses yeux. Le couple était arrivé à bord d'une charrette tirée par un cheval, à travers champs. Ils étaient apparus comme des fantômes à travers ce brouillard persistant tandis qu'elle retirait des pierres sous la surveillance constante de René. Le cauchemar continuait !

Elle les avait regardé passer. Trois à bord. Un couple à peine plus âgé que celui qui les retenait, elle et sa cousine. Et un jeune homme qui devait avoir la vingtaine, mal coiffé, pâle, habillé comme un épouvantail, assis à l'arrière, l'air misérable.

Ils avaient salué en passant, avec de grands sourires. La femme paraissait plutôt ronde, cheveux blonds retenus en une espèce de choucroute informe, trop maquillée, visiblement méchante malgré son air enjoué. Le genre maquerelle du milieu du siècle dernier. Le type qui tenait les rênes était dégarni, portait une moustache fine et des habits qui semblaient dater de trois générations.

Le chasseur l'avait prise par les cheveux en maugréant que c'était la journée de visite des Branjoux, que le mari était un chouette type mais sa femme une vraie peau de vache, qu'il ne pouvait pas la supporter. Aucune mention pour le jeune homme. Certainement leur fils.

Ils rentrèrent à pied jusqu'à la maison. La jeune femme commençait à peine à s'habituer aux sabots, eut du mal à suivre le rythme imposé par le chasseur. La matinée venait juste de débiter. Cela ne faisait même pas une heure qu'ils étaient dehors. Comme les jours précédents, le soleil n'était qu'un pâle disque jaune à peine visible à travers la brume qui semblait éternellement envelopper cette campagne. Adeline ne pouvait trouver cela qu'extrêmement étrange et dérangent... Comme le fait qu'il ne fasse jamais froid... ni chaud non plus d'ailleurs. Même au petit matin, elle ne frissonnait pas dans sa chasuble. Ce n'était pas normal... pas naturel.

Autre chose la travaillait. L'attitude étonnante de sa cousine, la veille, dans sa cellule. Elle avait presque eu l'impression que Lucie s'était réjouie de ce qui s'était passé dans la chambre à coucher. Qu'elle y avait trouvé une sorte de plaisir malsain. Mais non... Pas Lucie ! Ce n'était pas possible ! Elle la connaissait par cœur, Lucie ! Douce, gentille, trouillardes comme pas deux. Et pourtant, ces regards puis cette agressivité, dans le noir... Que lui faisait donc cette maudite femme pour qu'elle change à ce point ?

Ils arrivèrent alors qu'Edwige accueillait les visiteurs sur le perron – si on pouvait appeler ça ainsi. Les chiens semblaient habitués à ceux-là car ils ne grognèrent pas. Pourtant, dieu savait qu'ils étaient sans cesse aux aguets, ces satanés bâtards. Qu'elle sorte la première de la maison et ils étaient déjà prêts à lui sauter dessus. Adeline en avait peur mais ce n'était rien comparé à la terreur qu'ils inspiraient à Lucie.

Sa cousine se trouvait un peu en retrait, pratiquement sous l'encadrement de la porte d'entrée. Le garçon descendit bon dernier, se tint derrière la femme décidément bien en chair. Sa robe compliquée ne suffisait pas à dissimuler un cul énorme. Quant à sa poitrine, elle gonflait tant le tissu que celui-ci semblait sur le point de craquer. Et quel décolleté ! Le sillon qui séparait les lourds seins blancs était profond comme un canyon !

Il y eut des salutations. Adeline resta près du cheval, attentive. L'homme ne cessait de leur jeter des coups d'œil insistants, à elle et Lucie. Ça n'augurait rien de bon. Depuis sa malheureuse tentative avec Thomas, la jeune femme ne voulait plus se ridiculiser davantage à essayer de convaincre les connaissances du couple de leur porter secours.

\_ Modeste ! grogna René en serrant la main du type dégarni. Comment qu'tu vas, vieille fripouille !

\_ Sûrement moins bien qu'toi, vieux bandit !

Ils éclatèrent d'un rire commun. Copains comme cochons, ces deux-là. C'était visible comme le nez au milieu de la figure.

Les deux femmes aussi semblaient s'apprécier. Grosses bises. Quatre. Et des compliments enjoués :

\_ Edwige ! Mon dieu, Edwige ! Mais comment fais-tu pour garder cette ligne ? C'est fou !

\_ Mais qu'est-ce que tu me racontes là, Isabelle ? Tu es superbe, toi aussi !

\_ Modeste trouve que j'ai grossi des fesses !

\_ Il y connaît rien ! C'est comme mon René ! Toujours à courir après les pucelles et les maigrichonnes !

Elles aussi se mirent à rire. L'ambiance bon enfant alarma d'autant plus Adeline qui avait remarqué, en outre, que le jeune homme se tenait en retrait, le visage bas. Il les lorgnait sournoisement. Son visage n'était pas désagréable mais il y avait quelque chose de franchement fourbe en lui.

René fit ensuite les bises à madame Branjoux. Il se força à sourire mais son animosité envers elle était presque palpable. De même, Edwige ne semblait pas spécialement apprécier Modeste, le mari. Encore qu'elle faisait ce qu'il fallait pour le masquer.

Finalement, Edwige se tourna vers le jeune homme, demanda à son amie :

\_ Alors ? Toujours avec ton Roméo ?... Ça fait combien d'temps ? Six mois ?

La blonde aux rondeurs voluptueuses poussa un long soupir indéchiffrable.

\_ Hé oui... Que veux-tu, je ne peux plus m'en passer ! Il lèche tellement bien ! Et ce n'est pas à mon idiot de mari que je pourrai demander les petites faveurs qu'il me fait !

Modeste arqua un sourcil en passant ses doigts sur sa fine moustache avec une moue de répugnance.

\_ Excuse-moi, ma chérie, mais te lécher la raie du cul ou entre les doigts de pied, attaché comme une carpette, c'est pas trop ce que j'aime quand je veux baiser ! Je suis un homme, un vrai ! Il me semble que c'est pour ça que tu m'as épousé, non ?

Si René se tapa la cuisse en riant, Isabelle Branjoux, elle, se contenta de hausser les épaules, avançant la bouche comme un cul de poule. Adeline se dit alors que ce jeune homme, ce Roméo, n'était peut-être finalement pas le fils du couple.

\_ Ces bonnes femmes ! fit le chasseur. Toutes les mêmes !

Il frappa amicalement l'épaule de Modeste.

\_ Tu verrais la mienne avec la nunuche, là-bas... À s'faire des langues et des saloperies dans ce genre ! Bââh ! Moi, j'dis que rien n vaut un bon coup d'bite !

\_ J'avais remarqué que vous aviez de nouvelles invitées...

« Invitées » ? Le mot frappa Adeline. Elle était certainement devenue beaucoup de chose ici en quelques jours mais certainement pas une invitée.

\_ Non, non ! T'y es pas, Modeste ! Ça, c'est ma fille ! Adeline qu'elle s'appelle ! Elle revient de pension ! Elle savait pas où aller...

La jeune femme agrandit les yeux. Un simple regard de René suffit à la contraindre au silence. Inutile de penser que le couple n'allait pas jouer le jeu. Cela fut exactement comme pour Thomas.

\_ Ah oui, Adeline... Ça fait tellement longtemps qu'on ne l'a pas vu ! Toujours aussi mignonne... Mais c'est une vraie femme, maintenant !

Il la dévisageait avec un regain d'intérêt, la détaillant de la tête aux pieds avec une lueur trouble dans ses prunelles sombres. Adeline sentit tout son être se tendre sous l'afflux de sensations et de sentiments contradictoires. D'un côté, elle trouvait ce type aussi répugnant que René ou Thomas, aussi... malsain. L'idée de devoir faire des choses avec lui... l'horreur ! D'un autre côté, à cause de cette tisane qu'on la forçait à boire tous les soirs, son corps la trahissait. Une coulée tiède lui poissa immédiatement le vagin. Les bouts de ses seins devinrent durs, des images obscènes se mirent à défiler dans son esprit. Ce n'était pas possible ! Elle était en train de devenir folle !

\_ Ouais ! confirma le chasseur. Comme tu dis, espèce de vieux saligaud ! Une vraie femme... qui démarre au quart de tour !

Elle ne saisit pas spécifiquement l'allusion mais cela ne pouvait qu'avoir une connotation sexuelle. Madame Branjoux s'intéressa plus à sa cousine.

\_ Et elle ?

Edwige, en allumant une cigarette, eut un tic nerveux.

\_ Une de mes nièces, Lucie... La fille de ma sœur... Ses parents sont morts dans un accident de voiture, il y a quelques semaines. Alors, on a décidé de la garder avec nous... La famille, tu comprends...

Adeline déglutit, abasourdie par ce qu'elle venait d'entendre. Ces gens n'avaient donc pas le plus petit respect des autres ? Comment pouvait-on se montrer aussi vil, aussi abject ? Et Lucie qui ne réagissait pas, qui restait les bras ballants, le regard non pas vide mais scrutateur. Comme si elle attendait quelque chose.

\_ Une gentille demoiselle ? s'enquit la dame.

\_ Très gentille... Obéissante, travailleuse ! Une vraie perle ! Pas comme notre Adeline, qu'il faut tout le temps reprendre !

Confusément, Adeline sentit qu'il s'était instauré une sorte de double langage. Derrière les politesses se cachaient d'autres questions. En y réfléchissant, elle devina sans trop de peine de quoi il pouvait s'agir.

Madame Branjoux poussa un nouveau soupir, contemplant Lucie, à la fois intéressée, jalouse et intriguée. Il y eut un moment de silence presque gêné. Puis, soudain, Edwige proposa à la ronde :

\_ Et si nous buvions une bonne tasse de tisane ?

\*

Comme elle s'y était attendue, Adeline dut s'occuper du service avec Lucie. Les deux couples, installés autour de la table du salon désuet, s'étaient mis à bavarder. Les hommes parlaient pêche, chasse et filles... Les femmes parlaient potins, chiffons et... filles aussi ! Roméo – était-ce son vrai prénom ? – restait agenouillé près de madame Branjoux, attentif à ses moindres paroles.

En s'occupant de verser la fameuse tisane fumante dans les tasses ringardes, elle observait le jeune homme du coin de l'œil. Il devait avoir l'âge de Lucie, entre 18 et 20 ans, avec un côté étudiant anarchiste. Ses cheveux sombres, assez longs, coiffés avec une raie au milieu donnaient cette impression. Plutôt beau gosse, elle devait bien le reconnaître. Mais il avait vraiment un côté faux jeton qui la gênait.

Lucie offrit des petits gâteaux frais, qu'elle avait sans doute dû confectionner hier. Edwige la complimenta d'ailleurs, ce qui fit stupidement rougir sa cousine.

\_ Allez vous chercher un bol chacune, dans la cuisine !

Adeline sentit son ventre se contracter. Elle connaissait à bien connaître les effets aphrodisiaques de cette satanée décoction. Au départ, elle avait cru à une sorte de produit narcotique. Cependant, cela ne correspondait pas exactement à ce qu'elle connaissait des drogues. En la buvant, elle ne se sentait pas mieux, ni « speed », ni indolente. Elle n'avait

pas de vision ou l'impression que son esprit s'ouvrait, comme cela avait été le cas quand elle s'était essayée à l'herbe. Il n'y avait pas non plus de contre-coup, ni d'effet de manque. Encore que... comme elle en buvait chaque soir, elle ne risquait pas de ressentir un quelconque manque ! Tout de même, cela ne suffisait pas à en faire une véritable drogue. Et puis, elle avait bien vu qu'Edwige n'utilisait que des plantes... racines, bulbes, feuilles ou tiges.

Lucie la devança jusqu'à la cuisine où elles se retrouvèrent seules pour quelques instants. Sans attendre, sa cousine ouvrit le vaisselier blanc, sortit deux bols. Adeline plissa le regard. Ici, elles pouvaient parler plus librement, le bruit du générateur couvrant les voix basses.

\_ Je trouve que tu es bien pressée de boire leur saloperie !

Elle n'avait pas voulu se montrer querelleuse mais plus le temps passait plus l'attitude passive de Lucie l'intriguait et l'exaspérait.

La jeune fille lui jeta à peine un regard, haussa les épaules.

\_ Que cherches-tu ? À ce que René nous frappe ? Devant leurs invités ? Je suis sûre que ça lui ferait plaisir...

\_ J'ai pas dis ça... Je trouve juste que tu y mets beaucoup du tien... On dirait presque que tu n'as plus envie de partir !

La réaction fut alors plus franche. Lucie posa les bols sur la table de la cuisine et la contempla, l'air désespéré. Avant de se reprendre, en regardant ailleurs.

\_ Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que je veux partir !

\_ Alors tu es toujours d'accord pour t'enfuir avec moi ?

Elles en avaient parlé deux jours plus tôt, dans les cellules, à voix basse.

\_ Bien sûr que oui ! Mais pas si on risque de se faire reprendre ! Ce sera pire, alors, tu le sais... Edwige m'a dit que son mari serait capable de nous tuer si on essayait de s'enfuir !

\_ Tu lui en as parlé ? s'horrifia Adeline.

Son sang venait de se glacer dans ses veines. Lucie secoua la tête, songeuse.

\_ Non... Mais elle n'est pas aussi bête que tu le crois. Ils savent bien, tous les deux, qu'ils nous retiennent ici contre notre volonté. Elle m'a fait comprendre que si on essayait de s'enfuir, René lancerait les chiens derrière nous... Et qu'elle n'était pas certaine qu'il les arrête s'ils nous retrouvaient...

Il y avait de quoi faire réfléchir, en effet. En sabots, elles n'iraient pas loin. Il leur faudrait courir pieds nus à travers champs et forêts. Adeline pensait que si elles tombaient sur un chemin, elles n'auraient qu'à le suivre pour retrouver la civilisation. Pour les chiens : deux solutions. S'arranger pour les enfermer quelque part... ou faire en sorte que René ne puisse pas les lancer à leur trousses.

\_ C'est vrai, admit-elle enfin. Il faut que notre plan soit super au point.

\_ Oui... et en attendant, fais comme moi : reste à ta place ! Ça t'évitera de revenir un soir avec le cul en sang ou les seins éclatés !

Par bonheur, Adeline vit de la détermination dans le regard de sa cousine. Cela la rassura, même si restait sceptique. Lucie lui colla un bol entre les mains. Elles allaient revenir lorsque la voix d'Edwige retentit :

\_ Et ram'nez un bol pour Roméo !

Juste derrière, comme en écho, la voix de madame Branjoux :

\_ Oui ! Il va en avoir besoin ! Hahaha !

Lucie alla chercher une autre tasse, la dernière. Elle passa devant sa cousine, qui l'arrêta en lui prenant un bras.

\_ Et ce Roméo ? C'est qui ? Leur fils ?

\_ Tu n'as pas compris ? Il est comme nous...

Elle s'en retourna dans le petit salon, laissant Adeline bouche bée.

Le bas-ventre commençait à s'échauffer. Ça fourmillait entre ses reins, ça lui picotait le bout des seins. Adeline avait été obligée de boire l'infusion et rien ne semblait pouvoir endiguer cette excitation particulière qui s'emparait d'elle.

Autour de la table, l'ambiance se détendait toujours plus. Cela faisait plus d'une demi-heure qu'ils bavassaient, riaient, s'exclamaient ou braillaient. La jeune femme les trouvait vulgaires, odieux, sans aucune classe. Les hommes comme les femmes.

Elle avait rapidement compris que les deux couples se connaissaient de longue date. À la manière dont Isabelle Branjoux lorgnait sur Lucie, il ne faisait aucun doute qu'elle devait apprécier les filles au moins autant que les garçons. Son mari, lui, était de la trempe de René. Paillard, il n'avait cessé de déshabiller Adeline du regard d'une manière particulièrement déplaisante.

Roméo avait, quant à lui, été contraint de laper la tisane dans le bol à même le sol, exactement comme un chien. Ceci, à la plus grande joie des deux femmes attablées.

\_ Il est toujours aussi bon lécheur ? s'enquit Edwige en le regardant.

\_ Oh oui !... Il s'améliore même tous les jours ! Bon, je dois encore le punir souvent mais pour le coup de langue, excuse-moi, il est champion !

La femme du chasseur retroussa le nez en tirant sur sa cigarette. Des quatre, elle était la seule fumeuse.

\_ Je préfère quand même les filles pour les minettes...

Madame Branjoux secoua la tête.

\_ Je t'assure, Edwige, qu'il vaut bien une fille... Et puis lui, surtout, il a une quéquette dont on peut se servir ensuite ! C'est tellement amusant à tripoter... surtout quand il est attaché et qu'il ne peut pas se défendre !

Sa voix venait de se faire miel. Adeline surprit le léger mouvement de recul de Roméo, comprit que sa cousine avait vu juste. Ce jeune homme n'était pas le fils des Branjoux... Il était certainement retenu lui aussi contre sa volonté chez ce couple et servait de jouet sexuel à la femme.

\_ Bon... Je veux bien... Mais il n'a que ça... Avec une fille, tu peux t'amuser avec ses nénéés, son abricot, son trou du cul...

\_ Tu crois que je lui enfile jamais rien dans le cul ?

Edwige écrasa sa cigarette dans le cendrier tendu par le petit noir. Elle renifla. Deux fois. Se passa la langue sur les lèvres, comme si elle voulait dire quelque chose sans oser. Et puis, elle se lança.

\_ Faudrait p't-être comparer... Tu crois pas ?

Comme si elle n'attendait que cette proposition, le sourire d'Isabelle s'élargit sur ses grandes dents. Des fossettes lui creusaient les joues, pouvant donner l'impression d'une personne avenante et gentille.

\_ Très bonne idée, ma chérie ! C'est quand tu veux !

La maîtresse de maison lança un coup d'œil à son mari, toujours occupé à discuter avec Modeste. Son regard dériva sur Adeline, se durcit légèrement. À quoi pensait-elle ? La jeune femme se raidit et baissa les yeux, pour ne pas la provoquer. L'instant d'après, elle entendait :

\_ Pourquoi pas maint'nant ?

\_ Oui, mais où ?

\_ Dans la chambre...

L'offre fut immédiatement acceptée, sous certaines conditions cependant.

\_ Alors, c'est d'accord. Mais on échange, hein ? Tu t'occupes de Roméo et moi, j'essaie ta nièce !

Edwige acquiesça. Le cœur d'Adeline se mit à battre plus fort tandis qu'elle guettait les réactions de la pauvre Lucie qui allait encore en baver. La jeune femme restait les bras ballants, sans réactions. Elle devait être horrifiée. Devoir faire des choses sales avec cette blonde potelée... Rien que d'y penser, Adeline en avait presque la nausée !

Les deux amies se levèrent. Edwige apostropha son mari :

\_ René chéri ?... Je monte avec Isabelle, lui montrer la nouvelle robe.

Le chasseur leva à peine les yeux, lui fit signe de la main, comme pour lui dire qu'elle pouvait prendre son temps. Adeline se demanda bien de quelle nouvelle robe elle voulait parler. Ces gens-là ne quittaient pratiquement jamais leur maison !

\_ Les jeunes, vous venez avec nous !

Elle crut qu'elle allait devoir y passer aussi mais, la voyant hésitante, Edwige l'arrêta :

\_ Pas toi, la grande ! Tu restes ici avec les hommes !

Sur le coup, elle ne sut si elle devait s'en sentir soulagée ou terrifiée. Pourtant, la perspective de passer entre les mains de ce monsieur Branjoux lui remuait salement les entrailles.

Les deux femmes se dirigèrent vers les escaliers. Lucie leur emboîta le pas de près, ne regardant personne, résignée. Le jeune homme, lui, suivait avec intérêt le chaloupé des hanches de sa cousine. Un sourire goguenard, plein d'une sorte de cynisme désabusé, ourla ses lèvres de manière déplaisante. La bosse qui barraît son pubis en disait long sur l'excitation qu'il éprouvait déjà.

Les marches grincèrent, tel un concerto de bois déglingué. Puis, le parquet du haut couina. Elle entendit une porte qui se refermait, crut même percevoir le cliquetis d'une clé qu'on tournait. Lorsqu'elle se retourna vers la table, elle hoqueta puis recula d'un pas. Les deux hommes la dévisageaient avec des rictus malfaisants.

\_ Enfin tranquilles ! souffla René. J'en avais marre de leurs bavardages de pies !

\_ Moi aussi ! Dis donc, je te l'ai pas dit mais je trouve qu'elle est très mignonne, ta fille!

\_ C'est vrai... j'dis pas... Mais quelle sacrée non d'diou de tête de mule ! Faut tout l'temps qu'j'lui colle des raclées ! J'vais croire qu'elle aime ça, les roustes !

L'invité lissa ses moustaches, l'air songeur. Adeline essaya de ne pas le fixer. Elle se répétait qu'elle devait ravalier sa fierté si elle voulait s'en sortir. Tous ces salauds paieraient dès qu'elle se serait enfuie avec sa cousine. Elle irait porter plainte. Ils seraient arrêtés ! Qu'ils aillent tous en taule pour des années !

\_ C'est peut-être ça, reprit Modeste. Tu te rappelles cette jolie négresse que tu avais... comment déjà...

\_ Nesty... Elle s'appelait Nesty...

\_ Oui... Jamais pu m'y faire, à ce prénom... Et bien, tu te rappelles comment qu'elle jouissait quand tu la pendais par ses gros nichons et qu'on la fouettait à trois ou quatre ? Et comment qu'elle aimait qu'on lui fourre toute la main dans la chatte et le cul ?

\_ Ouais, ouais... Mais Nesty, elle était folle ! Elle en avait jamais assez ! Heureusement que j'l'ai filé à Roland, elle aurait fini par me rendre chèvre... Nan, ma fille, c'est pas ce genre-là ! Faut toujours qu'elle fasse sa fière ! Son orgueilleuse !

En parlant, René s'était levé et avait sorti puis posé deux minuscules verres sur la table. Il avait ensuite servi un alcool blanc et le duo fit cul sec en poussant de grandes exclamations de satisfaction.

\_ *Râââhhhh* ! Ça arrache toujours aussi fort, pas vrai ?

\_ Tu parles, Charles !

Ils reportèrent leur attention sur la jeune femme qui aurait aimé, à cet instant, disparaître dans un trou de souris.

\_ Approche, petite, fit monsieur Branjoux. N'ai pas peur... Je vais pas te manger... enfin, pas tout de suite ! Hahaha !

René fronça les sourcils au bout de deux secondes. Adeline, se mordant la lèvre, fit racler ses sabots sur le parquet usé jusqu'à venir se placer entre les deux hommes qui s'étaient écartés de la table sans quitter leurs chaises.

\_ Oui... Tu es très mignonne, vraiment... Mais est-ce que tu as la peau douce ?

Elle ne voyait que le sommet du crâne de ce type, qui avait bien moins de cheveux que René. Ils étaient très noirs, quoique clairsemés. Une main frôla son genou. Adeline se raidit, serra les poings. Comment osait-il la toucher ? Elle n'était pas un objet ! Les doigts s'affermirent sur la rondeur du genou... se mirent à glisser en remontant lentement la cuisse.

\_ Je vous en prie... Non !

Comme elle allait repousser l'agresseur, son poignet fut happé par la main de fer de René. Il serra jusqu'à la faire grimacer de douleur.

\_ Aaaaïïïe !

\_ Quoi, nan ? grogna le chasseur avec un air furieux. Modeste est mon ami ! Et j'prête ma fille à qui j'veux ! T'as compris cette fois ?

Il tordit encore le poignet. Une torsion juste pour faire venir quelques larmes de douleur. Adeline haleta en inclinant la tête. Oui, elle avait compris.

\_ Dis donc, t'as raison, mon vieux... Elle est plutôt farouche, ta gamine! Rien à voir avec cette petite canaille de Roméo ! Quand je pense que ma bourgeoise m'oblige à le garder depuis presque six mois !... J'aurai préféré qu'elle prenne une jeunette, à la dernière vente !... Enfin... Tu connais les femmes !

\_ Ouais... Mais la mienne ramènera jamais de p'tite merde comme ton Roméo, tu peux m'croire ! De toute façon, les nénettes, j'les trouve moi-même ! Ça évite les problèmes !

\_ C'est vrai que ça fait longtemps qu'on t'a pas vu à une vente...

\_ J'en ai deux pour pas un rond ! Qu'est-ce tu veux d'plus ?

Leurs ricanements s'éternisèrent. Des ventes ? Adeline garda l'oreille ouverte. Elle entrevoyait soudain quelque chose de pire. Une chose à plus grande échelle que simplement cette vieille maison, leurs habitants et deux ou trois voisins dégénérés ! On vendait des femmes et des hommes dans le coin ! C'était bien ce qu'elle avait entendu !... Pourtant, aucun de ceux qu'elle avait vu ne paraissait rouler sur l'or...

Dans le même temps, la main de monsieur Branjoux continuait sa reptation sur sa cuisse. Adeline ferma les yeux, retint son souffle. Il la caressait d'une façon si... sale !

\_ Mais oui, tu as la peau très douce, susurra-t-il d'une voix onctueuse. Une vraie peau de bébé !

René relâcha la son poignet mais la jeune femme ne fut pas dupe. Qu'il lui reprenne l'envie de s'interposer et elle le paierait bien plus cher qu'une torsion.

Les doigts légèrement rugueux – moins cependant que ceux du chasseur – atteignirent le liseré de la chasuble. Ils marquèrent un temps d'arrêt, comme hésitants. La lèvre inférieure tremblante, Adeline risqua un œil. Il la contemplait, narquois et satisfait, sous le regard approbateur de son «père». Puis, poursuivit, remonta encore plus lentement en entamant un mouvement tournant vers l'intérieur de la cuisse.

\_ Et c'est encore plus doux ici ! souffla-t-il. Du vrai satin ! T'en as de la chance, vieux brigand, d'avoir une pareille merveille pour toi !

Malgré l'horreur qu'elle éprouvait, Adeline ne put empêcher de sentir sa vanité féminine se gonfler d'orgueil.

\_ Mouais... J'dis pas, j'dis pas !

Le chasseur eut son ricanement sardonique. Celui qu'elle abhorrait, car elle avait alors l'impression qu'il ne la considérait pas plus que ses chiens. Même moins...

Elle dut à nouveau fermer les paupières, se dressa malgré elle sur la pointe des pieds dans ses sabots. Le visiteur venait de frôler sa vulve glabre du dos de sa main. Cela lui avait fait l'effet d'une petite décharge électrique. Et il montait toujours.

\_ *Mmmmmhhh...* Oui, une vraie merveille !

Les doigts glissèrent derrière la cuisse, grimpèrent jusqu'à lui englober la base d'une fesse, la tâtèrent ainsi, familièrement, tandis que le pouce effleurait ses lèvres vaginales. Ce fut tout d'un coup comme si son sexe pesait une tonne ! Sa gorge devint douloureuse, ses lèvres sèches, sa bouche pâteuse. Elle eut l'impression que ses seins gonflaient, sentit ses mamelons se granuler. C'était encore plus fort que s'il la touchait vraiment.

\_ Quel cul, bon dieu, quel cul ! Doux... Frais... bien rond !

Il la pelota un bon moment. De l'étage provenaient des rires étouffés et des bruits incongrus. Adeline n'y prêta pas attention. Elle était toute entière tournée vers son corps, vers les sensations qu'elle éprouvait.

Modeste Branjoux, de l'autre main, releva le bas de la chasuble pour apprécier de vue ce qu'il était en train de toucher. Il leva l'ourlet plus haut que les reins, s'extasia encore.

\_ Ah oui ! Quel cul !... Regarde-moi ce cul, René ! Comme il est blanc !... Et comme il est bien dessiné !... Et comme il est...

\_ Ça va ! l'interrompit le chasseur. J'connais ! T'oublies que c'est d'ma fille que tu causes !

À force de l'entendre dire ça, Adeline commençait à douter de sa propre famille. Si elle n'y prenait garde, elle risquait véritablement de basculer dans la démence. Cela ne devait pas durer. Autrement...

Branjoux, après avoir peloter le cul à sa guise, fit glisser le tranchant de sa main dans la raie culière. La jeune femme se laissa encore faire mais les frissons qu'elle ressentait ne faisaient qu'empirer. Avant, elle n'avait jamais été très réceptive de l'anus. Maintenant, peut-être à cause de la tisane, elle devenait extrêmement sensible à ce genre d'attouchement.

\_ Elle est toute chaude entre les fesses !

Le type semblait ébahi. René leur resservit une tournée de cet alcool fort. De la liqueur de prune, peut-être. Ou alors du schnaps d'Alsace. Son grand-père en buvait parfois. C'était très fort.

Poursuivant le même geste, il descendit... toucha cette fois franchement sa vulve. Les poumons d'Adeline se vidèrent d'un coup de tout leur oxygène. Ses jambes se mirent à trembler.

\_ Bon dieu, c'est une vraie fournaise, sa chatte !

Il recommença un aller-retour, s'enfonçant entre les lèvres molles qui se séparèrent. Un bruit spongieux accompagna le geste, manqua faire mourir de honte la jeune femme. Elle ne put réprimer un gémissement qui tenait à la fois du plaisir et du désespoir.

\_ Et... elle... elle mouille ! Bon dieu, René ! Elle mouille comme vache qui pisse ! Je peux pas le croire ! Tu viens de dire que...

\_ Ça va, ça va ! Je sais c'que j'ai dis ! Je l'sais ben qu'elle mouille dès qu'on la touche ! Mais faut toujours qu'elle fasse sa grande demoiselle ! Tu peux m'remercier d'être là ! Sinon, elle t'en aurait déjà balancé une, c'te garce !

La bouche ouverte comme un poisson mort, Modeste Branjoux, sans quitter la vulve des doigts, leva sur Adeline un regard incrédule. La jeune femme le soutint un moment puis, se rappelant les paroles d'avertissement de sa cousine, céda. Pas de provocation inutile, Lucie avait au moins raison sur ce point.

\_ Tu veux voir ses miches ?

La question ne nécessitait qu'un hochement de la tête. Monsieur Branjoux n'en revenait toujours pas. Il finit par lâcher l'ourlet du vêtement que retomba sur les fesses, les couvrant pour quelques instants encore.

\_ T'as compris, fifille ? grinça René. On veut t'voir à poil !

Adeline savait comment cela allait finir. Elle allait se faire prendre. Ils allaient la baiser, la violer. Mais pouvait-elle parler de viol alors qu'elle était trempée, que son corps entier semblait réclamer des attouchements, des caresses ? Pouvait-elle seulement tout mettre sur le dos de cette curieuse infusion, cette recette de sorcière ? Était-ce la folie qui prenait insidieusement le dessus ? Non... Elle avait l'esprit clair, elle en était certaine. Elle ne pouvait expliquer entièrement ses émotions mais elle avait l'esprit clair.

*BAM !*

Le coup de poing sur la table la fit sursauter de terreur, autant que l'invective qui suivit :

\_ Dépêche-toi, non'dediou !

Le chasseur s'était à demi levé, prêt à la corriger. Adeline essaya de raisonner comme lui, car elle ne pouvait espérer le comprendre. Il était devant un voisin et ami. En n'obéissant pas, elle mettait son autorité en doute. Il n'hésiterait pas à la frapper, cela elle en était certaine.

Le ventre lourd et les mains maladroites, elle enleva sa chasuble, la faisant passer par-dessus sa tête. René se rassit, calmé pour l'instant. Monsieur Branjoux ouvrit des yeux ronds. Ses doigts ne cessaient de lisser sa fine moustache. Ce devait être un tic nerveux. À la fois gênée et flattée, Adeline posa le vêtement informe sur la table puis laissa ses bras descendre le long de son corps.

\_ Bon dieu, René, mais regarde-moi ces nichons ! Quelles merveilles !

René grogna comme il savait si bien le faire, avec cet air mesquin, cette assurance qu'il affichait et qui avait déconcertée la jeune femme dès le premier jour.

\_ Je... je peux ?

Il avait déjà levé les mains pour attraper la poitrine. Le chasseur opina avant de se resservir, pour lui seul cette fois, de cet alcool qu'il paraissait apprécier particulièrement.

Sans se lever, Modeste Branjoux attrapa les seins d'Adeline qui se crispa. Leur sensibilité paraissait encore accrue.

\_ Comme ils sont doux... et fermes ! Et cette blancheur... Bon dieu, on dirait du marbre !

\_ Toujours aussi poète, le Modeste, hein ? Ça te change des nichons de ta femme, pas vrai ?

Le visage congestionné, monsieur Branjoux en convint.

\_ Tu sais bien que j'ai un faible pour les beaux seins ronds comme ceux-là !

Il continua ses pelotages. Adeline dut s'attraper les poignets dans le dos pour se forcer à rester immobile. Tout son être lui hurlait de se défendre, de repousser ces sales pattes qui pressaient ses seins, les caressaient, les manipulaient. Serrant les dents, elle essaya également de contrôler cet afflux de sécrétions dans son vagin, sans vraiment y parvenir.

René laissa son ami jouer ainsi un long moment. Modeste Branjoux s'extasiait sur la douceur satinée et l'élasticité des chairs, sur les aréoles roses qu'il trouvait parfaites, sur les tétons, tendres et pourtant durs, qu'il tira ou pinça à loisir.

\_ Tu veux voir sa moule ?

Le mot choqua la jeune femme, comme à chaque fois. Quel horrible terme pour désigner son sexe ! C'était si grossier !

\_ Oui, je veux bien...

La réponse de l'invité le fut d'une voix cassée par l'émotion. Il avait commencé à transpirer malgré la tiédeur ambiante. De grosses gouttes de sueur se formaient

sur son front dégarni, roulaient le long de ses tempes... jusque dans son cou. Ses narines frémissaient tandis qu'il relâchait la poitrine, rougie par les nombreuses manipulations.

Adeline recula d'un pas, instinctivement. Elle allait devoir montrer une fois de plus son sexe à un parfait inconnu. Elle en fut terriblement émue. Son trouble n'était pas uniquement dû à la honte qu'elle éprouvait par anticipation mais également à la terrible envie qui la travaillait.

La chaise de René racla le parquet. Une fois debout, il repoussa les tasses et les petits gâteaux. Se retournant, il saisit la jeune femme sous les aisselles, la sortit de ses sabots et, pratiquement sans effort, l'assit d'autorité sur le rebord de la table, tout près de Modeste.

\_ Elle aurait pu rester debout, fit ce dernier, hésitant.

\_ Qu'est-ce tu racontes, mon vieux ? T'es mon invité et ma fille va t'montrer sa jolie moule baveuse sans que t'aies besoin d'bouger ! C'est pas l'paradis, ça ?

De plus en plus confus, l'homme ne répondit rien, attendit. Adeline n'avait pas vraiment compris ce qu'on attendait d'elle. Le chasseur fut obligé de s'expliquer, en braillant :

\_ Alors ? Qu'est-ce t'attends ? Écarte tes jambes, espèce de Marie-Salope ! Et fait-moi glisser ce cul pour coller ta figue devant le Modeste ! Qu'il voit bien comment qu'tu mouilles de montrer tes trous sales !

Il présentait cela de manière tellement ignoble ! Adeline se sentit moins qu'une pute, moins qu'une boniche, moins même qu'une chienne. Ses trous sales ?! Alors qu'il ne lui avait pas permis de se laver autrement qu'avec un peu d'eau glacée le matin. Qu'elle devait se débrouiller pour se torcher avec de vieux journaux quand elle allait faire ses besoins dans l'ignoble petit cabanon, derrière la maison. Et encore, devant lui ! Cependant, elle n'osa pas le contrarier. Il n'aurait aucune pitié si elle se rebiffait devant ce Branjoux.

Son cœur s'emballa. Elle fit glisser ses fesses le long de la nappe cirée, trouée de brûlures de cigarettes, souillée de miettes de gâteaux et de grains de sucre, s'aidant de la paume de ses mains pour se déplacer. Ses fesses adhéraient légèrement, soulevant parfois un peu la nappe.

Sa reptation l'amena en face du voisin qui se plaça naturellement face à elle et s'approcha un peu. Il ne dirigeait rien, en fait. René donnait les ordres. Adeline avait cru remarquer qu'il possédait un certain ascendant sur l'invité. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il semblait tant détester Isabelle.

\_ Elle... elle n'a pas de poils !

\_ T'aurais dû être flic, Modeste ! Hahaha! Ouais ! J'l'ai rasée ! J'préfère ! Pas toi ?

La jeune femme faillit se mordre la langue quand elle vit le regard de l'homme scruter sa fente. D'être contrainte de s'exhiber lui procurait des sensations fortes. Surtout qu'elle ne connaissait ce type que depuis une heure.

\_ Si, si... Je dis pas, René... Ça lui donne l'air d'une grande gamine.

\_ Et c'est c'qu'elle est ! Exactement c'qu'elle est !

Il s'adressa ensuite à elle, sur ce ton de commandement qui la terrifiait.

\_ Et toi, mets tes pieds sur ses épaules ! Plus vite que ça !

Rougissant toujours plus, la jeune femme obtempéra. Elle plaça ses chevilles de part et d'autre de la tête de monsieur Branjoux, lui autorisant par là même l'accès à son sexe glabre. Dire que pas le plus petit poil n'avait repoussé. C'était tout de même extrêmement troublant. De même, aucun poil ne repoussait sous ses aisselles – qu'elle avait épilé la veille de leur mésaventure.

Le type se pencha légèrement. Elle ne vit plus ses yeux mais cela ne la calma en rien. Au contraire, d'imaginer qu'il fouinait du regard dans sa vulve la mettait dans un état de nervosité proche de la crise d'hystérie.

\_ Tu peux toucher, mon vieux ! Tant qu'j'suis là, elle bronchera pas... Pas vrai, fifille ?

Adeline, bouleversée, eut un instant de faiblesse. Comme un voile blanc devant les yeux. Ce type allait la toucher, lui tripoter la fente, jouer avec ses organes ! C'était comme si une force extérieure venait de lui arracher une partie de ses intestins. Elle sentit un vide en elle. Un vide qui lui donnait le tournis.

\_ Pas vrai, fifille !?!

Elle se raidit, le vit approcher à travers son voile blanc. La voix chevrotante, elle se hâta :

\_ Oui ! Oui, papa ! Je bougerai pas !

À nouveau l'air aussi ahuri qu'ébahi du voisin. Relevant le nez, il la fixa un instant, toujours incrédule. Puis, son visage s'abaissa sur son sexe. La jeune femme crut l'espace d'une seconde qu'elle allait tourner de l'œil. Pour garder son équilibre, elle dut poser ses mains à plat sur la table, derrière elle, s'offrant totalement.

Elle sentit d'abord le souffle chaud de la respiration de monsieur Branjoux, comme un vent tiède sur sa vulve rasée. Voulant clore ses yeux, elle n'y parvint pas. Une partie d'elle-même voulait voir ce qui allait se passer, telle une voyeuse éhontée. Cette même partie semblait lui souffler que cela n'était pas réel, que cela n'arrivait pas vraiment. Qu'elle était en train de contempler les malheurs d'une autre.

Puis, le contact d'un doigt sur son pubis, juste au sommet de sa fente. Son ventre se durcit, sous l'effet de cette chatouille sans doute involontaire.

L'index longea la zone sensible entre la lèvre vaginale et l'intérieur de la cuisse. Adeline dû résister à l'irrépressible envie de refermer le compas de ses jambes, de repousser des pieds ce type au crâne dégarni qui la dégoûtait.

\_ C'est tout doux, l'entendit-elle dire.

S'enhardissant, il prit les deux mains, commença à lisser les abords de la vulve. Adeline siffla entre ses dents serrées, eut un mouvement convulsif du bassin.

Monsieur Branjoux saisit alors les lèvres entre pouces et index, les sépara lentement, tirant de part et d'autre, ouvrant la fente qui bailla tel un fruit éventré. La jeune femme perçut immédiatement sa propre odeur, le parfum de ses sécrétions les plus intimes. De même, elle sentait ses chairs humides, apercevait ses petites lèvres crénelées, rouges, gorgées de sang, devinait ses muqueuses luisantes de mouille. Quelle honte ! Qu'allait croire ce type ? Qu'il l'excitait ? Qu'il était à l'origine de cet état ? Certainement. Et elle n'avait même pas le droit de s'en défendre !

\_ Elle est trempée ! constata-t-il, comme en écho à ses pensées. Jamais vu ça !

\_ Une vraie chienne, que j'te dis, Modeste ! Mais regarde la tête qu'elle fait ! On dirait qu'tu vas lui arracher les tripes !

Ce n'était pas l'expression de son visage qui intéressait le voisin, pour l'instant. Il n'avait d'yeux que pour son sexe qu'il écarquillait, tirant sur les bourrelets de chair, les renfermant, les fripant entre ses doigts rugueux.

Rapidement, il alla plus loin, enfonçant un index entre les babines de ses nymphes, le faisant lentement tourner sur lui-même pour juger de l'effet qu'il produisait. Les nerfs à fleur de peau, Adeline ne cessait de se crispier. Ce contact était d'autant plus agaçant qu'il restait assez superficiel. Malgré elle, son bassin se projetait parfois légèrement en avant.

\_ Je comprends pas, René... Chaude comme elle est, elle devrait pas te faire de problèmes !

\_ C't'une fille d'la ville, maint'nant ! En pension, on lui a bourré le crâne de conneries de bondieuseries !

Le chasseur la surveillait, les yeux méchamment plissés, prêt à intervenir. Prenant sur elle, la jeune femme subit les mortifiants attouchements en retenant également les gémissements qui lui montaient à la gorge.

Branjoux n'arrêta pas. Bien au contraire, il se mit à agiter son doigt entre les petites lèvres, émettant des clapotis obscènes, tournoyant contre les muqueuses comme un

horrible ver de terre géant. Elle le sentait qui bougeait en elle, cherchant à lui arracher plaintes et déhanchements. Jamais elle ne s'était sentie aussi « salope » de sa vie. Mais que faire ? Se prendre des coups pour sauver un peu de dignité. Elle estima que cela n'en valait pas la peine. Ils paieraient. Ils paieraient tous dès qu'elle les dénoncerait.

Adeline se raidit encore quand le voisin remonta jusqu'à son clitoris. Tout en jouant avec elle, il parlait. Plus à lui-même qu'à René... ou à elle.

\_ Et ce petit coquin, où se cache-t-il ? *Ooohh* ! Mais le voilà qui pointe le bout de son nez !

Caresse du bout de l'ongle de son petit organe érectile... qui se dressait, qui durcissait.

\_ Il est tout mignon !... Un vrai petit bourgeon de gamine !

Effleurements horripilants... Picotements et plaisir... Le type s'amusa à faire sortir entièrement le clitoris de son capuchon, sans une seule fois presser sur les côtés. Puis, il se mit à le faire rouler sous le pouce.

\_ Ah !... N... Non ! S'il vous plaît... Non ! *Aaaaahhh* !

\_ Ferme-la, bordel ! aboya René. J'veux plus t'entendre !

Se radoucissant, il s'adressa à son ami sans quitter Adeline des yeux.

\_ Vas-y ! Branle-la un p'tit coup, c'te femelle ! Mais la fais pas jouir, hein ?!

\_ T'en fais pas, René ! Je sais comment les traiter, ces petites vaniteuses !

Il recommença, avec le gras de l'index cette fois. C'était horrible comme c'était bon ! Adeline sut qu'elle ne pourrait résister longtemps à un traitement pareil. Le type finirait par lui arracher une jouissance... Et quelle jouissance !

La tension sexuelle monta, enfla dans son bas-ventre, se mit lentement à rayonner dans son corps. Des frissons de volupté la traversèrent. Ses paupières se fermèrent. Elle était là, offerte, branlée, humiliée... et pourtant l'orgasme qui pointait promettait d'être d'une extrême violence. Elle entendait les clapotis, les chuintements de ses chairs détremées. Elle reniflait ses odeurs intimes. C'était tout près !

\_ T'as pas envie d'lui bouffer un peu la moule ?

\_ J'osais pas te le demander, René !

Le doigt se retira, laissant un vide immonde dans le creux des reins de la jeune femme. La frustration lui fit froncer les sourcils. Quels salopards, ces deux types ! Lui faire ça ! Elle manqua se rebiffer en balançant des coups de pieds dans le visage de Modeste Branjoux.

\_ Vas-y ! J'sais qu't'adores ça ! Fais-la miauler, ma fille !

Avant qu'elle ne réalise, monsieur Branjoux se penchait sur elle et commençait à donner des coups de langue sur sa vulve béante.

\_ Non ! Pas ça ! Non !

\_ J't'avais prévenu !

René fit le tour de la table. Terrorisée, Adeline tourna la tête pour le suivre. Il fondit dans son dos malgré sa carrure imposante et tira ses bras en arrière, la faisant basculer.

\_ Non, papa ! J'voulais pas ! J'voulais pas !

René ne la frappa pas. Il se contenta de maintenir ses bras contre lui, les serrant comme un étai. La jeune femme, n'ayant plus les appuis de ses mains sur la table, fut contrainte de se laisser aller en arrière. Seules ses fesses adhéraient encore à la nappe cirée.

\_ Vas-y, Modeste ! Bouffe-lui la chatte ! J'te la tiens !

Elle sentit la langue tiède et humide passer sur sa fente. Le dégoût la fit gémir. Elle voulut remonter les jambes pour se défendre mais le voisin, anticipant ce mouvement, lui bloqua les genoux avec les bras, la contraignit à garder cette poser. Les deux hommes l'immobilisaient totalement.

Adeline perçut la bouche de René frôler son oreille.

\_ Tu vas voir, fifille ! susurra-t-il, ravi. Le vieux Modeste va bien te la sucer, ta jolie cramouille !

Les yeux écarquillés, elle s'immobilisa entre les bras puissants des deux types. La langue ! Elle s'enfonçait en elle ! Elle pénétrait son sexe, glissait entre les nymphes, remuait horriblement. C'était comme d'avoir une limace vivante qui essayait de pénétrer son vagin ! Un gémissement de rage et de honte jaillit d'elle, provoquant le rire rauque du chasseur.

\_ Vas-y, Modeste ! Elle adore ça, c'te chienne !

\_ *Hmmmm* ! Oui ! Délicieuse !... Je vais me régaler !

La langue s'enfonça davantage au milieu des grognements bestiaux, louvoyant, purléchant, titillant, se faisant tantôt dure, tantôt molle. Entre deux coups vicieux, Modeste aspirait ses sécrétions, déglutissait et reprenait. On ne lui avait jamais fait ça ! C'était tellement... tellement obscène !

\*

Ondulant des hanches, remuant des fesses, elle subit le léchage de monsieur Branjoux durant un temps qui lui parut incroyablement long. Le voisin ne cherchait cependant pas à l'amener à l'orgasme, ne voulait que s'amuser. Prisonnière entre les bras des deux hommes, elle se laissait aller en gémissant.

Le plaisir pollué, tordu, se traînait en elle comme une mauvaise fièvre. Il la tenaillait, lui broyait les intestins comme les reins. Plus il la léchait, plus elle mouillait. C'était physique, elle n'y pouvait rien. Le contact de cette langue molle avait beau la répugner, son corps réagissait sans son consentement.

René y allait à sa manière, la saoulant de remarques vulgaires, d'encouragements ignobles. « T'aimes ça, pas vrai, p'tite pute ? T'aimes te faire lécher la moule ? Hein ? Dis-le que t'aimes ! Ouais... R'garde comme tu remue ton p'tit croupion ! Ma fille est une chienne ! Une salope ! Une Marie-Couche-Toi-Là ! Vas-y ! Donne-lui bien ta chatte, au Modeste ! Il va t'la faire reluire ! »

Les mots virevoltaient dans son esprit, empoisonnaient sa conscience. C'était fou mais cela la faisait mouiller encore plus.

Le nez de Branjoux ne cessait de passer sur son clitoris. À chaque fois, Adeline sifflait en se contractant.

\_ Et si tu lui croquais l'pépin ? proposa finalement le chasseur.

\_ Comme à Myriam ?

Adeline entendait les mots sans comprendre leur sens. Par contre, elle sentit que René affermissait sa prise dans son dos et collait ses épaules contre sa poitrine.

\_ Ouais.

Monsieur Branjoux serra les coudes autour des genoux de la jeune femme, comme s'il avait peur qu'elle ne lui donne un mauvais coup. Adeline fronça les sourcils, essaya de se rappeler ce qui venait d'être dit. Croquer le pépin ? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Quand elle le comprit, l'instant d'après, une douleur fulgurante dans son sexe la fit hurler. Ce salopard venait de mordre son clitoris. Ses dents s'étaient refermées dessus et le coinçaient, le tiraient, le cisailaient !

Adeline n'aurait jamais cru une telle douleur possible ! Elle eut l'impression qu'on lui enfonçait une lame chauffée au rouge dans le ventre ! Des élancements électriques parcoururent son pubis, la faisant tressaillir et la secouant jusqu'aux orteils.

Un râle d'agonie succéda au premier hurlement. Un râle qui ne s'achevait pas. Parce que le voisin ne lâchait pas la prise. Il croquait et sciait le petit organe sensible, le grignotait et l'étirait sans un instant de répit.

\_ *Râââhhhhh ! Noooooooooonnnn ! Aââââhhhhhhh !*

Elle voulut se défendre, les repousser. Mais ses forces l'avaient complètement abandonnées. Lorsqu'on la touchait à cet endroit – surtout de manière aussi douloureuse – c'était comme si elle n'avait plus aucune énergie ou volonté. Près de son oreille, René riait et aboyait :

\_ Ouais ! Vas-y ! Arrache-le lui ! Arrache-le lui !

Un instant de pure terreur la fit vaciller au bord du gouffre de la démence. Elle crut vraiment que Branjoux allait lui arracher son clitoris. Certaine qu'il était déjà entamé, cisailé, elle croyait percevoir le sang chaud qui s'écoulait de cette blessure.

Le type ne lui trancha pas son organe. Il le relâcha, se redressa. Des larmes de douleur plein les yeux, Adeline chercha à voir, à comprendre. Elle devinait le faciès rouge et satisfait, enduit de ses sécrétions depuis le nez jusqu'au menton. Il souriait. Elle voyait ses dents. Ses horribles dents qui venaient de tant la faire souffrir.

La faiblesse s'estompa lentement. Les deux hommes ne la relâchèrent pas pour autant. René ricanait, son ventre remuant contre elle sous les éclats sadiques.

\_ Hahaha ! J'ai ben cru qu'elle allait s'pisser d'ssus, fifille !

Ils se moquaient d'elle ! Et ils n'avaient pas fini ! La colère monta, enfla avec force et violence. Ils s'étaient bien fichus d'elle ! Pourquoi ? Juste pour s'amuser... Pour lui faire peur... pour s'en réjouir exactement comme des gamins voulant faire une méchante farce ! Ces salauds n'avaient aucune moralité, aucune conscience, aucun respect pour elle !

\_ Hahaha ! Oui ! Tu crois que j'aurais dû lui arracher pour de bon ?

Les ultimes spasmes de douleur dans son clitoris avivaient encore plus cette colère qui grondait. Ses bonnes résolutions commençaient à s'évaporer. Après le voile blanc un autre, sanglant, passait devant ses yeux.

\_ Nan, fit René. Ce s'rait marrant sur le coup mais plus après ! Y peut encore servir, son pépin !

\_ Et son trou du cul ? Il est aussi sensible ?

\_ J'l'ai pas encore enculée, si tu veux savoir ! Mais j'crois qu'elle aime pas trop qu'on lui chatouille la rondelle ! Hahaha !

\_ Attends, je vais te dire si elle est trop serrée ou pas !

Pour agir, monsieur Branjoux libéra l'un des genoux d'Adeline. Il l'obligea à avancer vraiment à ras de la table puis se pencha sur son anus. La jeune femme était parvenue au-delà de la honte. Elle n'éprouvait plus que haine et colère à l'encontre des deux hommes tandis que son clitoris continuait à pulser, comme s'il voulait se souvenir de la douleur.

Le voisin plongeait un index dans sa vulve détremée, touilla quelques secondes puis l'exhiba, fièrement.

\_ C'est ce qui s'appelle de la vaseline naturelle !

Le chasseur s'esclaffa.

\_ Mais quel con tu fais, Modeste ! Hahaha ! Vas-y ! Branle-lui un peu le trou à merde, à ma gentille petite fille !

Narines pincées, lèvres serrées, Adeline regarda comme un film au ralenti le doigt se diriger entre ses cuisses, passer au-dessus de son sexe et se présenter devant son anus. Lorsqu'il entra en contact, une vague de fureur emporta son bon sens.

\_ Non ! s'entendit-elle hurler.

Elle rua, dégagea son autre genou et se mit à donner des coups de pied à l'aveugle devant elle. Ses talons heurtèrent Modeste Branjoux à plusieurs reprises, sur sa poitrine, ses épaules et même son visage. René hurlait mais elle ne comprenait plus ce qu'il disait. Si le chasseur parvint à maintenir ses bras collés dans son dos, l'invité, lui, finit par basculer en arrière avant de tomber à la renverse avec la chaise, dans un fracas épouvantable.

René la relâcha aussitôt pour aller aider son ami à se relever.

Libérée de toute entrave, la jeune femme resta interdite. La colère qui lui avait donné la force de repousser Branjoux disparut soudainement. Elle réalisa ce qu'elle venait de

faire. Ne bougeant plus, elle contempla le chasseur, visiblement inquiet, relever son voisin, lui demandant s'il n'avait rien de cassé. Ce dernier, ébranlé, acquiesçait et s'époussetait.

À l'étage, la porte s'ouvrit. La voix d'Edwige se fit entendre.

— Mais qu'est-ce qui s passe, là en-bas ? René ? Tout va bien ?

Le maître des lieux lança un regard terrifiant à Adeline et répondit avec hargne :

— Ouais ! C'est rien ! Occupe-toi de ta p'tite gouine et d ton puceau !

Sa femme jugea sans doute préférable de ne pas chercher à en apprendre davantage car la porte se referma aussitôt. Branjoux remit la chaise à l'endroit. Adeline remarqua avec dérision qu'un pied était fissuré. La peur lui donnait soudain l'impression de tout percevoir avec une acuité nouvelle.

— Toi... Toi !... TOI !

René s'approcha d'elle, patibulaire, les yeux brillants de colère. Elle se recroquevilla sur la table, désespérée, cherchant à l'amadouer.

— Pardon ! Pardon... Pardon, papa ! Je ne voulais *paAââââh* !

Il venait de la saisir par les cheveux, la tira avec violence, la fit tomber de la table. Elle se heurta durement les genoux et les mains sur le vieux parquet usé.

— Tu pourras pas dire que j't'aurais pas prév'nu !

— Non ! Papa, non !

Mais il était entré à son tour dans une rage folle. Elle chercha à se relever, le vit sortir sa ceinture des passants de son éternel pantalon en velours côtelé. Il la repoussa pour l'obliger à rester à terre, misérable.

Terrorisée, Adeline chercha du regard le soutien de monsieur Branjoux. Ce dernier, en achevant d'épousseter ses vêtements, lui lançait des regards peu amènes. La ceinture siffla dans les airs, s'abattit avec violence sur la table. La jeune femme, folle de peur, recula sur les fesses en secouant la tête. Elle ne parvenait même plus à parler. Elle savait qu'elle allait prendre comme jamais encore !

— Reste là, espèce de p'tite garce !

En deux pas, il fut sur elle, la saisit à nouveau par les cheveux, l'entraîna entre la table et le canapé. La douleur sur son cuir chevelu la fit crier. Elle fut traînée comme un sac de pommes de terre, le visage grimaçant, des larmes giclant de ses yeux.

— A quat' pattes ! beugla le chasseur. A quat' pattes que j'te dis ! Sale petite morue !

Il essaya de la mettre lui-même sur les genoux et les mains mais Adeline retombait à chaque fois par terre en gémissant, en sanglotant, se sentant totalement sans défense dans sa nudité.

— Bordel de Dieu ! Si t'es pas à quat' pattes dans cinq s'condes, j'te jure que j't'attache et que j'te claque le cul jusqu'au sang ! C'te fois, c'est d la vraie marmelade que j'en f'rai !

Il hurlait dans ses oreilles. Branjoux, près de lui, ne fit rien pour le calmer. Elle ne les voyait plus vraiment à travers sa vision brouillée. Deux silhouettes floues. Elle continua à sangloter jusqu'à ce qu'elle sente les poignes brutales de René sur elle.

— Bon ! Tu l'auras voulu !

Son cerveau se remit à fonctionner. Elle se vit crucifier au milieu du salon, la croupe tendue, lacérée, ruisselante d'un sang épais. Non, cela elle ne pourrait l'endurer !

— Non ! (*Sniiiff*) Attends ! (*Rnniiff*) Attends, papa !

Pitoyablement, elle se mit à quatre pattes, l'infâme posture de la soumission qu'elle avait déjà dû adopter une paire de fois dans cette maison.

Elle s'attendit à ce que son « père » lui dise que c'était trop tard, qu'elle aurait dû réfléchir avant... ce ne fut pas le cas. Les deux hommes restèrent un moment silencieux. Elle ne voyait plus que leurs pantalons et leurs chaussures, n'osa pas lever les yeux de peur qu'ils prennent ceci pour une nouvelle marque de rébellion. Puis, le timbre grave de René qui résonna dans le salon :

\_ Ah, tu veux pas qu'on touche à ton cul, hein ? Ben, tu vas voir ! Tiens !  
*SWIITCH ! CLACK !!!! Aaaaïïëëë !*

La ceinture lui avait mordu le gras des fesses avec une force telle qu'elle faillit s'aplatir à nouveau.

\_ Ferme-là, maudite femelle ! J'veis t'apprendre à bien traiter mes invités, moi !

Plus bas, comme soufflé à l'oreille du chasseur, Modeste Branjoux qui l'encourageait :

\_ Oui, René ! Vas-y ! Montre-lui ! Elle a faillit me déboîter l'épaule, ton idiot de fille !

La ceinture s'abattit encore... et encore... et encore, lui lacérant le cul, la cinglant et la faisant crier, sangloter, supplier, pleurer. Chaque coup était pareil à une morsure de serpent. Son postérieur entier ne tarda pas à être embrasé, pire que si on l'avait enduite de détergent ou d'acide.

*FLATCH ! Aaaaahhhh ! Non, papa, non ! CLATCH ! Oooouuuuhhh ! Pitié ! Non ! FLACK ! Aïïïëëë !! J'en peux plus, papa, pitié ! – Pas d'pitié pour les garces dans ton genre ! – SLATCH !!! AAAAAHHHH ! Arrête ! Je t'en supplie ! Arrête !*

Mais il n'arrêtait pas. Les coups de ceinture plurent sur son cul jusqu'à ce qu'elle ne sente plus qu'une immense et intolérable douleur, l'impression d'avoir la peau déchirée, déchiquetée par le cuir... et une brûlure atroce qui faisait pulser ses muscles fessiers. Elle crut qu'elle saignait pour de bon.

Quand, enfin, la correction cessa, elle ne s'en rendit pas immédiatement compte. Quelques instants plus tard, elle s'autorisa à se laisser choir sur le tapis miteux qui se trouvait devant le canapé...

\*

Le stress de sa punition retombé, ses sanglots s'apaisaient mais pas la douleur qui irradiait son postérieur. Elle s'était touchée d'une main légère et tremblante, avait ramené ses doigts devant son visage... constaté, avec un relatif soulagement, qu'aucune trace sanglante ne les maculait.

René, essoufflé, avait jeté la ceinture sur le canapé, au milieu des coussins brodés. Il discutait maintenant avec son voisin. Adeline y prêta l'oreille, sachant qu'ils n'en n'avaient pas fini avec elle. Curieusement, elle se rendit compte que la tiédeur familière au creux de ses reins, celle qui marquait d'ordinaire son excitation sexuelle, ne s'était pas éteinte. Presque malgré elle, la jeune femme serrait les cuisses et obtenait de voluptueuses sensations, couchée là, nue, par terre, en chien de fusil. Elle savait sa vulve encore pleine de sécrétions... Même pendant sa raclée, comme disait René, elle avait ressenti des picotements de plaisir. Et même... même, elle avait trouvé une forme tortueuse de satisfaction à être châtiée. Peut-être parce qu'elle se sentait fière d'avoir résisté, malgré tout.

\_ J't'avais dis que c'était une vraie fille d'la ville !

Le chasseur semblait un peu gêné par ce qui était arrivé. la punition violente qui avait suivi n'y changeait rien.

\_ Je pensais pas ce que c'était à ce point... Elle ressemble plus à Myriam qu'à Nesty ! Elle m'a fait mal, en plus ! Tout ça pour un doigt dans le cul !

\_ Elle aime pas l'cul, maugréa René. Eehhh... Attends un peu, l'Modeste ! Et si on lui f'sais faire connaissance avec ton trou du cul à toi, à ma chère fille ?

Le faciès du voisin s'éclaira subitement. L'idée l'intéressait visiblement.

\_ Tu penses à c'que j'pense ?

René opina. Apparemment, il s'agissait d'une connivence entre eux. Quelque chose qu'ils auraient déjà fait ensemble. Monsieur Branjoux ouvrit son pantalon, aussi démodé que celui du chasseur quoique moins usé, le laissa tomber sur ses mollets. Il avait les

cuisse blême et velue. Il abaissa ensuite une sorte de sous-vêtement indéfinissable, entre le slip et le caleçon pour dévoiler une longue saucisse fine, blanche, dressée raide comme un piquet.

Adeline resta un moment hypnotisée par la vue de cette verge, moins impressionnante que celle de son « père » mais tout de même d'une bonne taille. Le gland rose effilé était sorti aux trois-quarts du prépuce. Dessous, des testicules presque sans poils, lourdes dans leur sac de peau.

\_ Regarde comme tu me fais bander, commenta-t-il en se touchant. C'est de ta faute, tout ce qui arrive... Si tu étais pas si... excitante...

Narines pincées, la jeune femme leva les yeux plus haut. Il ne plaisantait pas, en disant cela. Il la jugeait véritablement responsable de ce qui lui arrivait. Et elle réalisa que cela ne la choquait pas plus que ça.

Modeste Branjoux se tourna pour lui montrer son postérieur. Contrairement à René, il n'avait pas les fesses poilues mais rondes, lisses et blanches. Néanmoins, des poils sombres demeuraient visibles dans la raie culière.

\_ Viens là, fille !

\_ Qu... Qu'est-ce que vous allez faire ?

N'étant plus disposé à faire montre de la moindre patience, le chasseur se pencha sur elle, l'agrippa par les cheveux, la traîna à nouveau.

\_ À g'noux ! A g'noux que j'te dis !

Déjà traumatisée par la précédente raclée, Adeline se laissa manipuler sans chercher à se défendre. Le chasseur était encore en colère. Un rien pourrait déclencher une nouvelle explosion de violence. Elle devait l'éviter à tout prix.

Son visage se retrouva juste en face des fesses de monsieur Branjoux qui se pencha en avant, coudes sur la table. La raie s'ouvrit d'elle-même, vallon secret et immonde de la géographie masculine. René la maintenait par les cheveux, l'empêchait de reculer. Effarée, elle contempla cette dépression tapissée de poils noirs et épais. Une vague odeur, désagréable, lui parvint. Elle fronça le nez sans quitter le postérieur des yeux. Jusqu'à voir apparaître l'œilleton ridé de l'anus, pastille de couleur bistre, légèrement brillante, palpitant. Son cœur battit plus fort.

\_ T'as pas envie d'lui faire un bisou, au trou du cul du Modeste ?

Un frisson d'horreur parcourut la jeune femme. Plus parce que René venait de prendre une voix sirupeuse que par anticipation de ce qu'il prévoyait. Son esprit réagit aussitôt à ce changement de timbre. Il était évident qu'il la testait.

\_ Non, papa... s'il te plaît, non...

La poigne dans ses cheveux s'affermir.

\_ Mais si, fille ! Tu vas voir !

D'une poussée, il lui colla le nez dans la raie ouverte. Le contact des poils sans doute sales sur son visage l'électrisa. Elle sentit des picotements lui parcourir les joues, le nez, les lèvres. Elle voulu résister mais René possédait une telle force ! Ses mains agrippèrent les cuisses de Branjoux mais elle ne parvint pas plus à se dégager.

\_ Embrasse-lui le trou d'balle ! gueula le chasseur. J'veux entendre quand tu l'embrasses, maudite !

Il entreprit de frotter son visage de haut en bas et de bas en haut contre la raie humide de sueur. La puanteur s'instilla dans les narines de la jeune femme qui retenait sa respiration.

\_ *Hhhmmmm ! Noooooon ! Hmmmooooonnn !*

Se prenant au jeu, le voisin commença à remuer des hanches, avançant et reculant, cherchant à obliger Adeline à enfouir entièrement son visage entre ses fesses.

\_ Mais tu vas lui embrasser l'cul, oui ? Tu veux qu'j'reprenne la ceinture ?

Aucune autre menace ne l'aurait plus terrifiée. Alors que son propre postérieur agonisait encore des braises ardentes de la raclée qu'elle venait d'endurer, elle savait qu'elle ne pourrait en supporter davantage. Fermant les yeux, bloquant son souffle, elle se mit à picorer de baisers, à l'aveuglette, les poils et l'anus comme ils venaient. *SMACK... SCHMATZ... SHMOUTZ...*

Lèvres tendues, visage grimaçant, elle entendit les rires gras de ses tourmenteurs. René lui tenait si fort les cheveux qu'il lui arrachait de nouvelles larmes de douleur. Après une douzaine de baisers immondes, elle sentit sa tête comme happée en arrière. Elle poussa un cri puis se remit à respirer. Ce cauchemar prendra-t-il jamais fin ? Ce fut tout ce qu'elle put se demander avant que le chasseur, sans la relâcher, se penche sur elle.

\_ Maint'nant, sors la langue ! Comme ça !

Il lui montra, tirant la sienne et la laissant dehors. En même temps, de son autre main, il serra le creux de ses joues. Ne parvenant plus à aligner deux pensées cohérentes, Adeline fit ce qu'on lui demandait. Dès qu'elle eut la langue sortie, René appuya plus fort sur les joues, pour l'empêcher de la rentrer.

\_ Reste ben comme ça, fifille ! Ou j'te jure qu'tu t'en souviendras !

Elle cligna ses yeux larmoyants pour lui signifier qu'elle avait compris. Le rictus du chasseur lui fit peur.

Il lui remit brutalement le visage entre les fesses ouvertes de Branjoux et, se servant de ses cheveux comme d'une poignée, l'obligea à monter et descendre le long de la raie. Sa langue frotta contre les poils et l'anus. Un horrible goût amer attaqua ses papilles, sorte de cacao trop fort.

Elle n'osa se rétracter, sentant la surveillance du chasseur, sachant également que Modeste Branjoux n'hésiterait pas à la dénoncer. D'ailleurs, elle entendait ses ignobles gémissements de satisfaction.

\_ Ah oui ! Je la sens ! Je sens sa langue, René ! Oh, bon dieu, elle me lèche le trou du cul !

Et comment ! Elle n'avait plus le moindre choix, se laissait malmener, maltraiter. Son cuir chevelu l'élançait comme si on lui enfonçait des milliers d'aiguilles dedans. Son nez était irrité par le frottement des poils, ses lèvres paraissaient doubler de volume. Quant à sa langue... sa langue s'engourdissait lentement sans qu'elle parvienne à faire abstraction de l'amertume qui polluait sa salive. Peut-être aussi parce qu'elle savait ce qu'elle était en train de lécher. La raie du cul d'un homme ! Rien que ça !

\_ Elle va bien t'le laver, ton cul, Modeste ! Hahaha !

Il la força encore à plusieurs allers et retours avant de la lâcher pour la laisser s'asseoir, essoufflée et abêtie par ce qu'elle venait d'endurer.

\*

Des bruits sporadiques provenaient de l'étage, plus ou moins familiers. Les gémissements d'Edwige, les plaintes de Lucie ou du jeune homme, les rires de la femme de Branjoux. Il y avait des claquements, des cris, des refus, d'autres cris... Adeline entendait tout cela avec détachement. Ce qui se passait là-haut ne la concernait pas. Elle avait ses propres problèmes au rez-de-chaussée.

René venait d'abaisser son pantalon. Les deux hommes ne semblaient avoir aucune pudeur l'un envers l'autre et encore moins pour elle. Il était plus qu'évident qu'ils avaient déjà partagés de nombreuses choses ensemble. Les prénoms cités volaient encore dans la tête de la jeune femme. Myriam... Nesty... les précédentes « victimes ». Qu'étaient-elles devenues ? Mortes ? En fuite ? Vendues, comme elle l'avait entendu ? Impossible de vérifier, de savoir.

\_ On dirait qu'elle te fait bander aussi, ta fille ! pouffa monsieur Branjoux.

L'énorme membre de René était en effet dressé à la verticale, toujours aussi effrayant. Affalée contre le canapé, Adeline contemplait, entre fascination et crainte, les trente centimètres de chair. Chaque fois qu'il la prenait, les frottements dans son sexe l'amenaient à des sommets de jouissance contre sa volonté. Le gland boursoufflé heurtait le fond de son vagin, cognait sa matrice, engendrait des ondes dont elle ne savait s'ils étaient de douleur ou du plaisir.

— Tu parles ! J'la baise plusieurs fois par jour ! Faut entretenir Popaul... Et avec ma bourgeoise qui préfère les filles...

Ils éclatèrent de rire, pour une raison qu'Adeline ne comprit pas vraiment. Elle en était seulement venue à se demander comment ces paysans, vivant à quelques kilomètres seulement d'une grande ville, pouvaient pratiquer enlèvements et séquestrations, viols et asservissements sans que personne ne vienne leur demander quoi que ce soit. Car le couple avait pour l'instant eu raison sur au moins un point : ni la gendarmerie, ni personne d'autre n'était venu demander de leurs nouvelles.

Ce n'était pas logique. Plus ça allait et plus elle réalisait que quelque chose ne tournait vraiment pas rond dans ce coin de campagne où ils avaient des mœurs dépravées à un degré à peine imaginable. Ce brouillard persistant... cette assurance... cette tranquille sérénité qu'ils affichaient tous... Et puis, ils ne faisaient jamais de course, ne cherchaient ni victuailles, ni pain, ni rien... D'accord, il y avait le potager, mais ils n'avaient jamais rien ramenés. Pourtant il y avait toujours de quoi faire la cuisine...

Adeline n'eut pas le temps d'approfondir ses réflexions. Les deux hommes semblaient soudain décidés. Elle avait perdu un instant le fil de leur conversation, ne la reprit que lorsque René se pencha pour l'obliger à se lever.

— T'as raison, l'Modeste ! L'est temps qu'elle goûte au serpent par l'aut' côté !

— Je pourrais aussi ?

— Moi d'abord ! J'suis son père ! C't'a moi d'lui montrer !

Remise sur ses pieds, la jeune femme, angoissée, essaya de saisir de quoi ils parlaient. Le chasseur, pantalon aux chevilles, alla s'asseoir sur le canapé dont les ressorts fatigués miaulèrent en accusant le poids.

— Allez, fille ! On va t'apprendre à nous faire bander comme des cerfs ! Viens ici !

Il tapota le cuir terne de part et d'autre de ses cuisses, l'invitant à venir le chevaucher. Encore à moitié « sonnée » par ce qu'elle venait de vivre, sa langue engourdie charriant la saveur infâme de l'anus de Branjoux, Adeline n'eut pas la force morale de seulement essayer de discuter. Elle posa un pied sur le canapé, prête à grimper de face. Mais son « père » l'arrêta.

— Dans l'aut' sens !

Fronçant les sourcils, elle fit ce qu'il lui demandait, lui tourna le dos, grimpa sur le canapé à reculons. René l'aida, la saisissant par les hanches pour l'empêcher de tomber en arrière. Cuisses largement écartées, la jeune femme commença à s'accroupir au-dessus de l'énorme membre pulsant, dressé sous elle. Elle ne cherchait pas à comprendre, persuadée qu'il voulait la baiser, une fois de plus.

Le voisin se plaça devant eux, les yeux ronds comme des billes, fixant sa vulve chauve, gonflée, luisante. L'excitation sexuelle d'Adeline s'en trouva ravivée. Qu'on la scrute ainsi, sans qu'elle puisse se défendre, la rendait molle, presque veule.

Modeste Branjoux se caressait lentement la verge, maintenant son érection. Son front dégarni ruisselait de sueur. Sa moustache tremblait. Ses paupières papillonnaient sous l'effet d'un tic nerveux.

Elle continua à descendre sur le sexe tendu de René. Lorsque ses lèvres gorgées de sang effleurèrent le gland faraud, un frisson d'extase malsaine la fit vibrer. Elle ressentit des picotements dans toute la zone de son pubis, aspira de l'air entre ses dents

comme si elle touchait quelque chose de brûlant. René la tenait toujours par les hanches, la guidait légèrement.

Elle se frotta sur le bout un long moment, restant à la limite de l'entrée de son vagin qui dégorgeait de jus intimes... Jusqu'à ce que le chasseur grogne :

\_ C'est pas c'trou-là qu'je veux, fifille !

Les mots tournoyèrent un instant dans son esprit. Que voulait-il dire ? Et puis, l'évidence s'imposa. Il voulait la prendre par l'anus ! La sodomiser !

\_ Non ! s'écria-t-elle en cherchant à se redresser, affolée.

Les deux hommes, s'attendant peut-être à sa réaction, se mirent à rire de concert. Avant qu'elle ait pu se dégager, René l'avait prise sous les bras et basculée en arrière, contre lui. Les talons d'Adeline dérapèrent sur le cuir et le sexe du chasseur glissa hors de sa chatte. Elle se retrouva avec les fesses, toujours endolories, collées contre le ventre bedonnant et la verge plaquée contre son pubis imberbe.

\_ File-moi un coup d'main, l'Modeste !

\_ Avec plaisir !

Le voisin s'approcha, se pencha, glissa ses mains sous les genoux de la jeune femme, la souleva avec facilité. De son côté, René la fit également décoller en la repoussant sous les bras. Elle se retrouva en un instant sans plus aucun point d'appui, manipulée comme un vulgaire sac.

Les deux hommes la placèrent comme ils l'entendaient. Branjoux lui ouvrit les cuisses et souleva suffisamment ses fesses pour que René puisse mettre son gland dans l'axe de la pastille anale.

Réalisant que le chasseur avait réellement l'intention de la forcer à s'empaler sur son membre, Adeline, prise de peur panique, chercha à se débattre, secoua la tête dans tous les sens et se mit à hurler comme une possédée.

\_ Non ! Nooon ! Arrêtez ! Vous ne pouvez pas ! Noooooon !

Ceci avec une vaine énergie. Le visiteur eut tôt fait de bloquer ses mollets contre lui, l'empêchant de ruer ou de donner des coups de pied. René, d'une savante prise, ramena ses bras en arrière pour les ceinturer sans qu'elle ne retombe sur lui. Ne lui restait plus que la possibilité de balancer son bassin. Ses agresseurs attendirent qu'elle s'épuise avant de reprendre, sans avoir à la menacer. Ils n'avaient aucune intention de la rassurer concernant leurs intentions.

Le corps à nouveau en sueur, Adeline continua à protester mais n'eut bientôt plus la force de résister.

\_ Vas-y ! lança alors René. Et vise bien ! J'vois rien, moi !

Elle sentit le gland qui glissait dans la raie de ses fesses. La tête inclinée sur le côté, le voisin cherchait la bonne position. Finalement, le membre se cala contre son anus. Elle laissa échapper une plainte sourde.

\_ Noooooon !

Loin de vouloir la détendre, René lui susurra à l'oreille :

\_ Tu vas voir, j'vais te défoncer la rondelle, espèce de p'tite truie ! Après ça, t'auras plus d'problèmes pour aller au chiotte !

Elle eut l'impression que les paroles obscènes raffermirent son érection. Elle chercha encore à se débattre mais sans l'énergie nécessaire pour réussir autre chose qu'à déplacer ses fesses de gauche à droite de quelques centimètres.

\_ Non, gémit-elle encore. Papa, non ! Je ferai ce que tu veux ! Mais... pas ça ! Tu... Tu vas me... me... me faire mal !

Devant elle, Modeste Branjoux la regardait avec une expression incongrue. Peut-être ne s'était-il pas attendu à ce qu'elle l'appelle « papa » dans ces conditions. Il savait qu'elle n'était pas vraiment sa fille. Cependant, son figement ne dura pas et il poussa un petit rire désagréable.

\_ Il va te déchirer, oui !

Adeline crut qu'elle allait se trouver mal, tomber dans les pommes. Elle le souhaita même. Au moins, elle ne sentirait plus rien. Cela n'arriva pas.

\_ Ouais, reprit René. J'vais t'faire mal... Mais tu vas voir... à la fin, tu pourras plus t'en passer ! T'es une chienne, dans l'fond !

Le gland poussait sur son anus, cherchait à forcer le passage. Elle avait l'impression qu'on voulait lui enfoncer un énorme suppositoire dans les entrailles, de la plus ignoble des manières, dans cette posture qui la laissait incapable de se défendre.

La douleur se propagea lentement. Plus elle voulait résister, serrer ses muscles, plus cela lui faisait mal. Le membre était une vraie barre de fer. Elle grogna, grimaça.

\_ *Huuuuuu... Huuuuummm... Hoouuuu...*

Rien n'y fit. Sans appui pour ses talons, sans prise sur laquelle s'appuyer, tenue au-dessus de cette épaisse tige de chair, elle savait que ce n'était qu'une question de temps. Elle voulut alors repousser l'intrus en poussant et, curieusement, obtint l'effet inverse. Le gland parvint à pénétrer en partie l'anus. Quand elle se relâcha, à bout de force, il fut comme aspiré à l'intérieur.

\_ *AAAAHHHHHHHHH !*

Ce fut pareil à l'intromission d'une tige chauffée au rouge qui lui brûlerait les muqueuses anales. Le long hurlement qu'elle poussa reflétait la souffrance qui la martyrisait à cet instant. Jamais elle n'aurait imaginé pareille douleur possible ! Et ce n'était pas fini ! La longue, l'épaisse verge, maintenant la voie dégagée, coulissa lentement, s'enfonçant dans son rectum, l'emplant inexorablement.

Les mains crispées de René lui broyaient les aisselles. Il soufflait fort dans son dos. Son ami Branjoux l'encourageait et l'aidait. Adeline ne distinguait plus grand-chose à travers le brouillard de ses larmes. De longs sanglots se mêlèrent à ses cris. C'était tout simplement insupportable !

Brusquement, René relâcha son étreinte sous ses bras. Privée de ce soutien, la jeune femme retomba. Elle sentit la queue s'enfoncer entièrement dans ses entrailles. Son anus dilaté à l'extrême n'était plus que douleur.

Le voisin maintint ses cuisses écartées et approcha une main de sa vulve. Il crocheta ses doigts dans ses replis intimes, détremés. Alors, au milieu de la souffrance, naquit un plaisir trouble... Un plaisir qui n'avait rien de naturel, rien de sain.

Elle sentit les mains de René se replacer sur ses hanches. De sa force colossale, il la souleva, faisant coulisser son membre vers l'extérieur jusqu'aux trois quart. *Oóóh*, l'ignoble sensation de déféquer un étron gigantesque ! Puis, il la laissa s'empaler à nouveau entièrement. Ce mouvement, il le répéta encore et encore. La verge se mouvait de plus en plus facilement dans le fourreau étroit. Les doigts de Modeste clapotaient de plus en plus vite dans le vagin. Adeline perdit lentement le sens des réalités, jouet sexuel soumis entre les mains des deux hommes...

## EDWIGE

Elle avait parfois l'impression d'avoir fait un pacte avec le diable. Elle vivait maintenant depuis plusieurs années ici, dans cette maison, avec René. Un jour, il y avait eu le premier brouillard. Tout avait alors lentement changé. Sa vie, celle de son mari, de ses voisins et amis – même du village – et les vies de ceux de « dehors ». Ceux qui, par hasard ou à cause du destin, arrivaient chez eux. Elle avait connu des grands moments de bonheur dans le vice, des instants qui faisaient qu'elle regrettait rien. Elle avait perdu le compte des jours, des saisons inexistantes et des années. Elle avait pas l'impression d'être coupable de quelque chose. Pourquoi qu'elle s'inquiéterait ? Personne venait jamais réclamer ceux qui se perdaient, ceux que ramenaient René. Comme si, en arrivant jusqu'ici, eux non plus existaient plus pour le reste du monde.

C'était quelque chose de difficile à comprendre. Les choses restaient en même temps pareilles et toujours en mouvement. Un pacte avec le diable ? Oui, sûrement. Mais elle s'en fichait, pourvu qu'elle ait son comptant. Avec Lucie, elle avait décidé de prendre son temps. Comme elle était molle et obéissante, elle pourrait aller très loin. Ça, elle en était sûre.

Edwige regardait la croupe rouge de la jeune fille, sa « nièce », gigoter. À quatre pattes sur le lit, nue comme eux tous, elle léchait la chatte d'Isabelle, la tête coincée entre les cuisses pâles. La petite s'était prise une sacrée fessée pour pas avoir voulu passer sa langue entre les fesses de son amie. Maintenant, elle était matée. Edwige se demandait même si elle avait pas fait exprès de dire non, juste pour se faire punir. Elle était de plus en plus sûre que Lucie aimait être punie.

Une petite douleur sous son clito lui fit baisser les yeux. Debout en face de son lit, elle se faisait lécher par Roméo. Il avait la langue percée avec un anneau, comme ses tétons et son prépuce. Isabelle faisait jamais les choses à moitié. C'était assez étonnant qu'après plus de six mois, elle garde encore ce grand nigaud pas spécialement bien pourvu – son sexe dépassait pas les quinze centimètres bien raide. Mais il avait maintenant un sacré coup de langue, il était plutôt mignon, son corps avait pas un poil, son sexe épilé était marrant à tripoter et sa soumission un peu forcée gâchait rien.

\_ Fais attention, avec ton anneau !

Le dadais, à genoux, la regarda en tremblant. Edwige fronça les sourcils. Elle avait souvent joué avec Roméo. Il y avait plus la gêne des premières fois. Avec un garçon, c'était quand même pas la même chose qu'avec une fille.

\_ Excusez-moi, madame... Je ne l'ai pas fait exprès.

Qu'est-ce qu'il pouvait être hypocrite avec son petit air gentil. Elle le prenait de haut, montrait bien son dédain, pour qu'il comprenne qu'il était qu'un insecte qu'elle pouvait écraser quand elle voulait. Il baissa vite de nouveau les yeux.

\_ Il t'a fait mal, Edwige ? demanda Isabelle en relevant la tête de l'oreiller.

\_ Pas grave ! Mais qu'il fasse gaffe, avec son anneau ! Ça m'irrite, dedans !

\_ Tu veux que je lui enlève ?

\_ Nan, ça ira ! On va faire autre chose, tous les deux...

Elle le prit par ses cheveux bruns et épais, le repoussa brutalement. Roméo fut projeté en arrière, faillit se cogner le crâne contre le montant du lit.

Sur le matelas, Isabelle continuait à gémir d'aise et à soupirer. Elle caressait les cheveux de Lucie... se touchait les seins...

\_ Ta nièce est une vraie brouteuse de minous ! Ohhh... On sent qu'elle aime ça, la petite coquine ! Tu en as de la chance !

Edwige haussa les épaules. Avec son pied nu, elle appuya sur le torse de Roméo et l'obligea à se coucher sur le dos, par terre. Le garçon comprit vite et s'allongea sans rien dire.

\_ T'as qu'à t'en acheter une à la prochaine vente... Pour l'argent, t'as qu'à revendre celui-là ! Je sais que Madame Larosso cherche un petit mâle pour ses deux filles. Elle t'en donnerait un bon prix.

\_ Mmmmm... J'y ai déjà pensé mais, avec Modeste, ce n'est pas possible. Il la garderait pour lui et ça, je ne le veux pas.

\_ Prenez-en deux, comme nous.

Elle plaça son pied entre les cuisses de Roméo, les griffa à l'intérieur pour qu'il les écarte. Le dadais hésitait. Elle eut qu'à grogner un peu. Il écarta les jambes pour offrir sa bite aux caresses du pied. Il bandait dur à cause de la tisane. Edwige lui avait pas encore donné l'autorisation de juter. Elle réservait ça pour un peu plus tard.

\_ Non, souffla Isabelle en s'ouvrant pour la langue de Lucie. Ce serait trop compliqué. Et puis, Modeste n'est pas comme René. Il ne serait pas capable de ne s'occuper que d'une. Tu le connais... Dès qu'il voit un petit cul, il faut qu'il coure après !

Un peu qu'elle le connaissait, Modeste Branjoux. Combien de fois est-ce qu'il était pas venu la voir pour essayer de l'emballer ? Dans le dos de sa femme comme de celui de René. Mais, avec sa face de crâne chauve, son hypocrisie et ses fausses bonnes manières, elle l'avait en horreur. Comment est-ce qu'Isabelle pouvait le supporter ? Un vrai mystère !

Edwige, pour s'amuser, fit glisser un doigt de pied dans l'anneau qui pendait au bout de la queue dressée, sous le gland. La peau était retroussée et le bijou assez large pour laisser passer un orteil, à part le plus gros.

Prenant son temps, elle fit souffrir l'esclave de son amie, se passionna pour ses grimaces comme pour ses râles. Elle le tenait par le bout de la queue, littéralement, obtenait des plaintes subtiles en tirant de tous les côtés. Si elle le voulait, elle pourrait lui arracher ce bijou du prépuce et faire gicler du sang. Tant de pouvoir lui donnait le tournis. Roméo, même s'il avait très mal, faisait rien pour la repousser. Elle le méprisait.

\_ T'es vraiment une lopette ! Un vrai mec s'laisserait pas faire comme ça ! Pauvre merde !... P'tite crotte !... P'tit branleur !

\_ Oui, madame...

En l'insultant, Edwige continuait son manège, tirait d'un côté, de l'autre, s'amusait à tordre la queue blanche. Il était là, couché à ses pieds, qui se donnait. Elle le dominait de toute sa hauteur, pourrait se permettre beaucoup de choses. Avoir un garçon comme esclave offrait pas les mêmes avantages qu'une fille. C'était différent mais il y avait moyen de rigoler quand même.

Sur le lit, ça avait changé. Isabelle s'était couchée plus confortablement et écartait encore plus les jambes. Elle avait demandé à Lucie de se mettre en 69, sur elle. La jeune fille était maintenant obligée de lécher la moule blonde dans l'autre sens en se laissant tripoter la sienne.

La chambre commençait à sentir la baise. Odeurs de transpiration, de mouille, de pisse, de pieds... Edwige aimait bien. Comme elle aimait voir les corps nus se mélanger. C'était plutôt excitant de regarder Lucie, qui faisait la moitié du poids d'Isabelle, se concentrer sur le gros clitoris, faire passer sa langue sur les bouts de viande qui dépassaient, aspirer la mouille... en remuant du croupion à cause de la branlette qu'elle se prenait.

\_ Qu'est-ce qu'elle mouille, ta nièce ! dit Isabelle en faisait bouger ses doigts dans le vagin serré. On sent que ça lui plait, de lécher une grosse chatte comme la mienne !

Edwige se dit qu'elle passerait bientôt une soirée en tête à sexe avec sa « nièce ». Seulement elle, elle obligerait Lucie à aller en dessous... l'attacherait en croix. Ce sera beaucoup plus... piquant ! Elle en était pas là. Autant profiter de Roméo jusqu'au bout.

\_ T'entends ta maîtresse, p'tite larve ? Elle est contente de ma p'tite Lucie...

\_ Oui, madame.

\_ Qu'est-ce que t'es prêt à faire pour que j'sois contente, moi aussi ?

Il hésita de nouveau. Edwige tira un petit coup sec sur l'anneau, juste en serrant l'orteil glissé dedans. Roméo glapit comme un chiot battu, répondit vite :

\_ Tout ce que vous voudrez, madame.

Exactement ce qu'elle voulait entendre. Elle fit sortir son orteil du bijou puis posa ses mains sur ses hanches nues. Plusieurs idées se bousculaient dans sa tête. Elle avait du mal à choisir. L'humilier ? Le faire souffrir ? Le martyriser ? Le faire jouir ? Le souiller ? Il y avait tellement de façons de rabaisser ce petit merdeux, de le faire pleurer, crier, supplier...

\_ A g'noux !

Il se mit en position et attendit, tête basse, l'ordre suivant. Isabelle l'avait bien dressé, il y avait pas à dire. Elle se souvenait des débuts un peu difficiles. Mais Roméo avait une nature faible. Quelques mauvais traitements et privations avaient suffi à en faire une carpette prête à tout pour éviter les raclées.

\_ Ouvre la bouche, p'tite merde !

Les insultes fondaient dans sa bouche comme des bonbons acidulés. Edwige s'étonnait parfois d'y trouver toujours autant de plaisir.

Roméo obéit, inquiet. Il connaissait bien les envies et les exigences d'Isabelle. Devant Edwige, il semblait moins sûr. La maîtresse de maison regarda un moment l'anneau – le même que celui du prépuce – qui lui traversait le bout de la langue. Comment est-ce qu'elle pourrait s'en servir ? Une idée germait... Elle savait qu'Isabelle s'en servait pour l'obliger à garder la langue sortie... Il y avait un autre moyen, qui la fit frissonner de crapulerie.

\_ Tu m'trouves belle ?

Le jeune homme fit oui sans fermer la bouche. Elle voyait sa trouille dans ses yeux grands ouverts. Il faisait moins le malin que tout à l'heure, dans le salon, devant les deux filles.

\_ Tête en arrière, le merdeux !

Edwige se pencha sur la bouche ouverte, regarda la glotte rose qui remuait au fond de la gorge et cette langue sortie avec son anneau au bout. Elle ramena de la salive et, sans se presser, laissa couler ce filet de bave entre les dents blanches.

\_ Avale !

La langue resta dehors. Il déglutit, avalant la salive épaisse, pas l'air plus dégoûté que ça. Isabelle l'avait vraiment bien dressé. Au bout de six mois, c'était plutôt normal. Edwige savait que son amie couchait souvent avec son esclave, quand Modeste était pas là. Elle l'obligeait à lui faire l'amour salement, après des préliminaires pour le tester. C'était elle-même qui le lui avait dit.

Elle cracha encore deux fois dans la gorge de Roméo. Ça lui fouaillait les entrailles de le voir soumis seulement à cause de sa trouille. On pouvait pas vraiment parler de sentiments. Isabelle aurait facilement pu être sa mère et, même si elle était pas moche, Edwige avait bien vu comment ce gamin avait lorgné sur Adeline et Lucie. Heureusement pour lui, sa maîtresse l'avait pas remarqué.

Sur le lit, Lucie gémissait doucement, s'offrait avec moins en moins de pudeur. Les doigts d'Isabelle dans sa petite chatte serrée commençaient à lui faire de l'effet. L'invitée se gênait plus et disait ce qu'elle voulait. La gamine se dépêchait de le faire à chaque fois.

En bas, le grabuge s'était calmé. Il y avait eu un boucan terrible un peu plus tôt, des cris, des hurlements. René s'était énervé. Maintenant, on entendait plus que les rires des deux hommes et les plaintes de la jeune femme. Adeline en bavait sûrement plus que sa cousine.

Regardant encore Roméo – qui avait pas bougé – Edwige soupira. Elle aurait aimé utiliser le lit mais il faudrait s'en passer. Elle décida de reprendre sa première idée, alla jusqu'à la table de nuit, sortit une cordelette qui servait parfois à attacher les soumises. Elle l'avait beaucoup utilisé avec Myriam. La petite peste à la peau sombre avait jamais été docile.

Revenant vers Roméo, elle posa de nouveau la question :

\_ Tu f'ras vraiment tout c'que j'te dirai ?

Il fit oui. Avec un sourire qui se voulait rassurant, la maîtresse de maison se pencha et attacha un bout de la petite corde en nylon à l'anneau de langue. Elle tira trois petits coups secs dessus pour vérifier le nœud. Roméo grimâça mais se défendit pas.

Elle l'amena jusqu'au pied du lit. Elle le plaça comme elle le voulait, le cul collé sur ses talons, les bras le long du corps, la tête à hauteur de ses cuisses à elle.

\_ Bouge plus ! Si tu bouges, j't'écrase les couilles jusqu'à ce que t'en dégueules, tellement t'auras mal !

La menace fit tout de suite effet. Il s'immobilisa dans la posture, ne remua même plus un cil. Isabelle, qui avait tout entendu, lança depuis le lit :

\_ Écoute ce qu'Edwige te dis, Roméo ! Ou tu auras aussi à faire à moi !

Contente de la pétoche qu'elle lui inspirait, Edwige fit passer la cordelette autour du montant. Puis, la longueur le permettant, elle la fit passer dans les anneaux qui perçaient les petits tétons roses du dadais. Elle revint sur le montant et fit un nœud serré, tirant sur les trois anneaux. Roméo eut une plainte aiguë. Sa langue et ses mamelons étaient étirés. Ça lui faisait mal.

\_ Ouvre ton clapet et remet la tête en arrière, p'tite merde !

Il obéit en faisant attention mais arriva pas à reprendre la même position qu'avant, quand elle lui avait craché dans la bouche. Il put juste se ployer assez pour qu'Edwige puisse venir le chevaucher, cuisses ouvertes, sa chatte poilue à quelques centimètres du nez de l'esclave Branjoux.

\_ Tu la vois bien, ma moule ?

Elle adorait parler comme ça de son propre sexe. Ça l'excitait. Sans gêne et sans pudeur, elle mit ses doigts en fourchette autour de sa chatte pour s'ouvrir elle-même. Un sale frisson la fit frémir délicieusement.

Roméo cligna des yeux et plongea son regard de merlan frit dans le sexe qui baillait si près de son visage. La femme du chasseur avait l'impression qu'il la dévorait des yeux. Mieux encore, elle vit qu'il bandait plus dur qu'avant. Elle laissa son majeur frôler son clito qui enflait.

\_ Tu sais, ma chère petite nièce, qui est en train de brouter ta maîtresse, me lèche souvent la moule... J'adore sentir sa petite langue rose dans ma chatte... Elle est tellement douce, tellement fraîche... J'lui d'mande d'aller tout au fond de mon trou, de boire mon jus... j'lui d'mande de m'sucer le clito, très lentement, pour que ça dure...

Elle se caressait en parlant, comme si elle était seule. Ça commençait à dégorgé de sauce. Le dadais attendait et regardait, plein de trouille. Attaché comme ça, par la langue et les tétones, il risquait pas de bouger de plus d'un centimètre.

\_ Et j'suis sûre que t'as envie de faire comme elle, hein ? T'as envie de coucher avec moi dans ce pieu et de m'baiser, avec la langue et avec la queue, pas vrai ? J'ai bien senti comme tu m'léchais, avant... T'aimais ça, petit vicelard !

Roméo répondit quelque chose d'incompréhensible. De toute façon, Edwige se fichait bien de ce qu'il avait voulu dire.

\_ Mais maint'nant, tu vas m'servir de chiottes, p'tite merde !

Ah, les mots... Grossiers, vulgaires. Elle aimait ça. Tellement qu'elle en gémit, fermant presque les yeux, se touchant le bout du pépin dressé sous le gras de son majeur.

\_ Tu vas lui pisser dans la bouche ? demanda Isabelle.

Lucie s'arrêta un instant de lécher le sexe de l'invitée et leva les yeux sur sa « tante ». Edwige lui sourit avec un petit clin d'œil complice, juste avant qu'une claque ne tombe sur les fesses de la gamine pour l'obliger à reprendre sa besogne.

\_ Ouais... J'trouve qu'il a une tête de pissotière, ton p'tit Roméo.

\_ Tu peux y aller, ma chérie... Je lui fais boire parfois ma pisse dans un verre. Je n'avais jamais pensé m'en servir comme ça...

\_ Avec moi, ça aura pas l'temps d'refroidir ! Hahaha !

Elle se déplaça pour être pile au-dessus de la bouche ouverte.

\_ Et j'te prévient, p'tite merde ! T'as intérêt à tout avaler parce que j'te f'rai lécher c'qui coulera à côté !

Cette fois, pas de réponse. Elle voyait plus ses yeux mais remarqua qu'il serrait les poings, se préparant à recevoir. Edwige le fit encore mijoter quelques secondes avant de relâcher la pression dans son ventre. Une première giclée jaune éclaboussa le menton du dadais. Une forte odeur de pomme trop mûre lui monta au nez.

\_ *Hmmmm...* Je crois que j'me suis retenue trop longtemps ! Elle doit être corsée, ma pisse ! Tu vas te régaler !

Tout le monde comprit la mauvaise blague. Isabelle pouffa sans arrêter de tripoter la chatte de Lucie. La gamine jappait de douleur de plus en plus souvent. Sa voisine commençait à se sentir d'humeur cruelle.

Edwige lâcha un second jet, moins violent et mieux visé. Le liquide jaune atterrit dans la bouche du jeune homme, y resta un petit instant. Il arriva à déglutir pour l'avalier... bandait toujours aussi fort. Sa petite queue dressée dépassait entre ses cuisses.

\_ Alors ? Ça t'plait d'être une pissotière ?

Il gargouilla et râla mais, pouvant pas rentrer la langue. Personne comprit rien.

\_ Prépare-toi, j'commence à peine !

Elle relâcha de nouveau sa vessie, plus longuement cette fois. La bouche de Roméo fut très vite remplie de pisse odorante. L'urine lui baignait les dents et, comme il avait du mal à déglutir pour la boire, elle se mit à déborder de chaque côté, coulant dans son cou... sur son torse... ses cuisses... et, au bout du compte, par terre. Elle se retint encore, le laissa avaler ce qu'il avait dans la bouche. Il toussa un peu mais ça lui faisait à chaque fois très mal dans sa langue et ses tétons percés, trop étirés.

\_ Pas d'chance, pissotière ! Faudra qu'tu lèches par terre, tout à l'heure !

Elle rigola, le cœur de plus en plus léger, le ventre de plus en plus lourd même si elle se vidait. Comme Isabelle, elle se sentait devenir plus méchante, avec des envies plus sadiques à chaque minute qui passait. L'effet de la tisane... L'effet des odeurs... L'effet de ce qu'elle voyait, l'humiliation de ce dadais, les cris de souris de Lucie, les clapotis de la jolie chatte martyrisée, qu'elle entendait.

\_ Allez, la suite !

À peine Roméo se plaignit-il. Et encore ! On savait pas si c'était d'envie, de désespoir ou des deux. Edwige avait parfois du mal à comprendre ce qui se passait dans la tête d'une fille ou d'un garçon qui « aimait » servir d'esclave. De toute sa vie, elle en avait jamais eu ni besoin ni envie. Elle arrivait à comprendre les réactions d'Adeline, choquée, bafouée. Sa « fille » se défendait, cherchait à éviter ce qui lui arrivait, comme Myriam et Sofia, quelques mois plus tôt. Mais une fille comme Lucie ou un garçon comme Roméo – un peu moins quand même - ça la fascinait. Elle se demandait jusqu'où elle pourrait aller avant qu'il ou elle se rebelle. Elle avait envie de prendre son temps pour ça, consciente que d'aller trop vite l'empêcherait de savoir quelles étaient les vraies limites de sa petite soumise.

Alors qu'elle y pensait, elle se remit à pisser dans la bouche ouverte, visant d'abord l'anneau qui transperçait la langue. Le jet s'y brisa, projetant plein de petites gouttes dorées sur le visage et le cou de Roméo. Elle le surprit à serrer et desserrer les cuisses autour de sa petite queue raide pour se donner un peu de plaisir. Ça la fit sourire.

Le dadais faisait ce qu'il pouvait pour avaler, sans arriver à suivre ou à refermer complètement la bouche. Cette fois, Edwige se laissa aller. Un sifflement accompagnait les gargouillis et les déglutitions. Il s'étranglait presque. La pisse coula le long du corps pâle et sans poils, jusque par terre. Pour jouer, elle visa la glotte, la toucha plusieurs fois quand il venait d'avalier, le faisant tousser et recracher un peu.

Edwige finit par avoir les pieds dans sa propre pisse tiède. Une fois terminé, il y en avait bien la moitié autour d'elle et du jeune homme.

Elle recula. La flaque jaune et huileuse sur le parquet devenait froide, désagréable. Elle se pencha sur le dadais toujours relié au montant du lit pour le gifler, à plusieurs reprises.

\_ Alors ? Même pas capable de servir de pissotière ?... Hein ?... Espèce de p'tite merde ! Isabelle devrait t'attacher à la place de la cuvette de ses chiottes et se servir de ta gueule jusqu'à ce que t'apprennes à avaler correctement !... Et Modeste aussi !

Roméo recevait les baffes en fermant juste les yeux. La maîtresse de maison avait envie d'être toujours plus cruelle. Elle détacha la cordelette, la jeta sur sa table de nuit. Ensuite, elle s'empara des bijoux sur ses mamelons. Sans pitié, elle tira dessus pour le faire gémir et se tordre.

\_ Alors, Roméo ? T'as aimé ça, me servir de chiottes ?

Sa langue avait un peu enflé et sa voix était déformée. Comme s'il était ivre.

\_ Ou... oui, madame...

\_ T'as aimé le goût d'ma pisse ?... T'en as plein l'ventre, maint'nant !

\_ *Aaahhh... Ou... Ouiiiouilllllllee !*

Des larmes roulaient sur ses joues. Il grimaçait comme un pauvre diable, sans la repousser, trop bien dressé pour ça. Dommage. Edwige aurait aimé une bonne excuse pour le corriger. Mais elle pouvait encore s'amuser à le rabaisser. Elle se souvenait de René qui dressait les chiens en regardant la flaque jaune par terre.

Elle le prit par les cheveux, appuya sur le crâne pour qu'il baisse la tête, lui colla le visage dans la pisse, le frotta contre le parquet. Il était presque à quatre pattes devant elle.

\_ Regarde tout c'qui reste encore ! Puisque t'aimes tellement ma pisse, tu vas lécher !

Elle le relâcha et il redressa la tête, luisante d'humidité. Pour la première fois, elle vit de la révolte dans ses yeux.

\_ N... Non, madame... Je... Je vais être malade !

\_ Tu sais bien qu'nan ! Ici, on est jamais malade !

En six mois, Roméo avait eut le temps d'apprendre les quelques « particularités » de cette petite région, celle-là comprise. Il la regardait, suppliant. Enfin ! Enfin une réaction qui plaisait à Edwige. Sa main alla à sa vulve, farfouilla entre les poils noirs, lissa les petites lèvres gorgées de sang et tellement sensibles. Elle frémit.

\_ Allez ! Lèche tout, sale chien ! Ou j'te suspends par les télines et j't'éclate les couilles avec ça !

Elle alla prendre le martinet de bazar dont elle se servait pour Lucie, celui qui se trouvait dans le tiroir de la table de nuit.

\_ Pitié... Non...

*SHLACK ! Aaaahhhhh !*

Edwige venait de frapper le dos, de toutes ses forces. Roméo, brisé, geignit si fort que Lucie releva encore le nez de la chatte d'Isabelle. La gamine avait de la mouille

jusqu'au menton et ses lèvres paraissaient énormes. Mais elle aussi poussa un cri quand son amie lui claqua méchamment la chatte.

\_ Allez !

Le dadais lui lança un dernier regard avant de se prosterner par terre. Tirant la langue, il commença à laper l'urine à même le sol.

Edwige s'assit au bord du lit. Le sommier grinça. La literie datait de son mariage. Il faudrait bien un jour penser à la changer. Encore que... Tout en réfléchissant, elle regardait ses pieds nus, sales et trempés. Elle eut une nouvelle idée.

\_ Attends !

Tendant les jambes, elle lui présenta ses orteils devant le nez.

\_ J'ai les pieds sales, maint'nant ! Et à cause de toi ! Alors tu vas m'les lécher avant de faire le parquet, mon chéri !

Roméo regarda, horrifié, ce qu'elle lui présentait. Elle le vit déglutir en devenant pâle. Son menton brillait, comme couvert de paraffine. Edwige fronça les sourcils. Qu'est-ce qui pouvait bien le paralyser comme ça ? C'était pas pire que de laper par terre... Elle se prit un mollet, regarda sous son pied... poussa un rire mauvais. Ses orteils et sa voûte plantaire étaient bien sûr trempés de pisse mais de la poussière s'y était collée en petits rouleaux noirs, avec des poils et des cheveux au milieu d'autres crasses.

\_ Mais tu vas te régaler, mon chéri ! se moqua-t-elle.

Elle avait rarement été aussi excitée qu'en ce moment. Sans hésiter, elle remit ses pieds devant le visage du dadais puis exigea, implacable :

\_ Lèche tout ! J'veux qu'mes pieds soient propres, sale chien !

Il regarda encore les voûtes plantaires souillées avant de se résigner. Dégoûté, il fit passer sa langue sous les orteils... eut une grimace écœurée. Edwige claqua le martinet sur son dos, y imprimant de nouvelles marques rouges.

\_ Plus vite, esclave ! Lèche !

Il siffla de douleur et reprit son léchage. Il voulut prendre les talons dans ses mains.

\_ Sans tes paluches ! Juste la langue !

C'était tellement bon de donner des ordres, d'obliger ce petit crétin à faire des choses aussi dégueulasses. À demi couchée sur le lit, sa tête près de celle de Lucie, elle reluquait les grimaces de Roméo en se caressant d'une main. Si Isabelle avait pas été là, elle aurait demandé à sa « nièce » de la lécher. C'aurait été encore meilleur.

Les mains dans le dos, le dadais se concentra sur sa besogne, alignait les petits coups de langue. Chatouillée, Edwige rigola souvent nerveusement mais obligea le jeune homme à aller jusqu'au bout. À un moment, elle voulut voir :

\_ Montre ta langue !

Il la sortit, sans fierté, les joues rouges. Elle était pleine des saloperies du dernier passage. Un cheveux et deux poils noirs assez courts, de la poussière collée et ce qui ressemblait à un gros bout de peau arrachée.

\_ Hahaha ! T'as deux poils de cul sur la langue ! Je m'demande à qui ils sont... À moi ?... À une des filles ?... Ou à René ?

Roméo eut un haut le cœur.

\_ Passe aussi entre les doigts d'pied, p'tite merde ! Ça les décrass'ra ! Lucie a pas encore eu le temps d'me l'faire, aujourd'hui !

Il obéit en tendant le cou. Fermant souvent les yeux, il avait du mal à avaler les saletés collées qu'il récupérait avec sa langue. Edwige l'obligea à passer entre chacun de ses orteils et joua avec l'anneau de langue en se caressant. Ses doigts glissaient entre ses lèvres molles chargées de mouille.

Quand elle en eut assez de ce petit jeu, elle ramena ses cuisses contre elle. Le soulagement du dadais dura pas.

\_ Maintenant, lèche par terre, sale chien ! Tu vas tout laper, jusqu'à la dernière goutte... et les mains dans l'dos ! Allez ! Plus vite que ça !

Elle se releva, lui fouetta les fesses. Des coups secs, qui firent très mal et lui rougirent bien le cul.

Edwige faisait attention à plus marcher dans la grande flaque. Si René voyait ça, elle aurait droit à une sacrée engueulade. Son mari détestait ce genre de cochonneries. Heureusement, il était occupé avec Modeste et Adeline, risquait donc pas de venir à l'improviste.

Roméo, le nez dans la flaque, commença à laper et à aspirer la pisse. En même temps, il avalait aussi des moutons de poussière trempés, des cheveux et des poils, des pellicules, des rognures d'ongle et cent autres trucs immondes. Il pouvait s'estimer heureux, pourtant. Les filles avaient un peu nettoyé la chambre trois jours plus tôt...

\*

Les petits cris et les geignements de Lucie finirent par attirer son attention. Edwige savait pas exactement depuis combien de temps ils se trouvaient tous les quatre ici mais ça devait faire une bonne heure que sa « nièce » léchait Isabelle et que celle-ci jouait avec ses trous.

Laissant Roméo continuer son laborieux et dégoûtant nettoyage, elle alla jusqu'à la table de nuit pour regarder ce que faisait son amie. Isabelle, deux doigts enfoncés dans le trou du cul de la gamine, lui malaxait la chatte avec son autre main. Elle lui aplatisait les lèvres et le clito. Ça expliquait les grimaces de Lucie.

\_ Tu t'amuses bien ?

\_ Oui... Ta chère nièce m'a déjà eu deux fois... *Ooohhhh*... Cette langue dans mon trou... Je comprends que tu préfères les filles. Même Roméo n'arrive pas à me lécher aussi bien !

Edwige cacha pas son sourire. Elle lorgna sur Lucie, couchée sur son invitée, donnant ses trous sans rechigner en continuant à lécher encore et encore la chatte blonde. Deux orgasmes pour Isabelle ? Elle pouvait faire mieux ! Sa tisane, une recette de sorcière, pouvait lui donner plus encore. Ce mélange de quelques plantes et racines bien choisies valait bien mieux que toutes les poudres de cornes de rhinocéros et extraits de gingembre du monde.

Les bruits que faisait le dadais rampant par terre et l'odeur de la pisse froide suffisaient pas à détourner la gougnotte de sa tâche. Par contre, elle arrêtait pas de se plaindre mais sans se défendre. Isabelle faisait vicieusement tourner les deux doigts fichés dans le trou du cul serré.

\_ Quel régal, cette petite, quel régal ! Et quelle bonne idée de lui avoir épilé la craquette ! Avec ses petits nichons, on lui donnerait à peine quinze ans !

\_ Toi aussi, t'as rasé ton Roméo...

\_ Oui, je préfère... Il m'arrive de le sucer et je n'aime pas avoir des poils dans la bouche !

Les deux femmes rigolèrent. Elles s'étaient souvent racontées leurs expériences, se donnaient parfois des idées.

\_ J'ai envie de la faire pleurer, chuchota la visiteuse.

\_ T'as qu'à lui faire mal ! Tu sais bien qu'elle gardera pas d' traces !

La blonde repoussa la jeune fille et s'assit. Lucie, arrachée à sa besogne sans être prévenue, roula sur le matelas. Ensuite, elle redressa la tête, essaya de comprendre. Avec ses lèvres enflées et la moitié du visage pleine de mouille, elle avait l'air ridicule.

\_ Tu as raison, Edwige !

Isabelle regarda autour d'elle, cherchant comment elle pourrait faire souffrir la gamine. Ses yeux s'arrêtèrent sur la table de nuit de René. Dessus, il y avait un objet doré et

effilé. Elle tendit le bras, s'en empara et le montra à son amie. Une fine vis à bois, très pointue.

\_ Faut toujours qu'il laisse tout traîner, celui-là !

Son invitée ricana, sadique :

\_ Tant mieux pour nous... Tu n'as jamais pensé à percer les télines de ta nièce ?

Edwige haussa les épaules. Elle aimait pas trop les bijoux, comme ceux que portait Roméo. Elle préférait les filles simples, nues, sans tatouages – Myriam en avait eu un juste au-dessus de la raie des fesses et ça l'avait toujours « emmerdé » - ou autres conneries. Pourtant, elle reconnaissait que ça pouvait parfois servir.

\_ Nan, j'aime pas trop ça.

\_ Pas besoin de mettre un anneau, tu sais... Juste faire le trou, au cas où...

Elle commençait à comprendre où son amie voulait en venir avec sa vis et son histoire de perçage. Ça lui fouetta les sens. Elle demanda :

\_ Tu veux la percer où ?

Elles relaquèrent la jeune fille qui recula vers un bout du lit. Elle avait sûrement pas encore compris ce qui l'attendait tout en se doutant qu'elle allait en baver.

\_ Une tétine... Qu'en dis-tu ? Ses nénéés sont si petits... si mignons... si fragiles...

À chaque mot, Isabelle, qui s'était mise sur les genoux, s'approcha de Lucie. Le matelas s'enfonçait sous son poids. Les ressorts grinçaient sans arrêt. Edwige donna son accord.

\_ Bonne idée...

\_ Mais il faudra me la tenir ! Elle va avoir très très mal, la pauvre petite...

Sa complicité avec la femme de Branjoux poussa Edwige à prendre le même ton mielleux. Elle aussi s'approcha de sa « nièce » avec une fausse prudence, comme si elle craignait que la petite s'envole tout d'un coup.

\_ T'en fais pas... Je vais te la tenir !

Elles sautèrent ensemble sur Lucie comme deux chouettes sur la même souris. Effrayée, Lucie voulut se défendre. Elle savait pas vraiment ce qu'elles mijotaient, ça se voyait à sa tête. Au passage, Edwige écrasa une main de Roméo qui poussa un cri de surprise et de douleur. Elle s'en ficha.

La maîtresse de la maison arriva à ramener les bras de la gamine dans son dos pour la bloquer comme ça, la serrant contre elle. Lucie n'était pas de taille. Assez petite et fine, elle avait pas la force de se mesurer à une d'entre elles. Alors les deux...

\_ Tiens-la bien !

Edwige assura sa prise, à genoux derrière la grande gamine, la plaquant contre ses gros nichons. Lucie était moite de sueur. Devant, Isabelle s'installait confortablement. Elle coinça les genoux de sa victime entre ses cuisses, pour pas qu'elle essaie de donner des coups. Ensuite, elle prit un téton, le fit rouler lentement entre ses doigts.

Lucie commença à gémir en respirant plus fort. La femme du chasseur savait déjà qu'elle était très sensible des mamelons. Ils étaient très beaux, ronds et d'un joli rose tirant un peu sur le brun. Vraiment adorables.

Le visage d'Isabelle devint cruel. Les yeux fixes, les traits tendus, un sourire mauvais sur les lèvres, elle faisait durcir le petit bout de chair en tirant vicieusement dessus, en le faisant tourner sur lui-même. Lucie geignait et grinçait des dents... puis se mit à chialer en regardant la vis à bois que lui montrait la voisine blonde.

\_ Je vais te faire deux jolis trous avec ça. Un en haut et l'autre en bas... Ça va te faire un peu mal, ma chérie... c'est que je vais y aller très lentement... sans tournevis ! Hahaha !

L'objet était vraiment pointu, fait pour pénétrer le bois sans forcer. Le pas de vis, très serré, permettrait sûrement une rotation, même dans la chair.

Edwige sentit sa « nièce » frémir de trouille. Elle se raidit, recommença à se débattre mollement et supplia :

\_ Non ! Non, je vous en prie... je n'ai rien fait ! J'ai fait tout ce que vous vouliez...  
Par pitié, non...

\_ C'est vrai que tu es une bonne petite lécheuse de moules mais moi, j'ai envie de t'entendre crier et pleurer... Et puis, tu verras, ça va être très amusant !

\_ Vas-y, Isabelle ! Cause pas tant !

L'écoutant à peine, la femme de Branjoux reprit le téton entre le pouce et l'index puis tira lentement dessus, pour l'allonger. De l'autre main, elle plaça la pointe de la vis à la base du bout de chair élastique, le piquant pour s'amuser. Les sanglots de Lucie étaient désespérés. Elle venait sûrement de piger qu'Isabelle plaisantait pas, qu'elle allait vraiment faire ce qu'elle avait dit.

Un premier quart de tour... un second... et un troisième, en appuyant plus fort. Edwige avait collé sa tête contre celle de Lucie en la gardant bien serrée contre ses seins. La pointe creusa la chair, s'enfonça... et la fit craquer ! Une goutte de sang perla, qu'aucune pensa à essuyer.

La grande gamine gémit longtemps, rejetant sa tête en arrière, se raidissant tellement ça faisait mal.

\_ Oh, la pauvre petite ! se moqua Isabelle. Je lui ai fait bobo au néné ! Mais c'est pour son bien... pour qu'elle puisse un jour porter de jolis anneaux, comme Roméo.

Elle continua à tourner lentement, appuyant juste ce qu'il fallait. Edwige regardait, fascinée, la vis dorée qui s'enfonçait dans le téton comme elle l'aurait fait dans du bois.

\_ Mais... mais elle commence à pleurer pour de bon ! Pauvre petite fille !

\_ Pitié... *Aaaaiïïe* ! Ça fait trop mal !... *Aaaaahhhh* ! Je vous en prie, madame...  
noooooon !

La petite se débattait de plus en plus fort. Edwige dut resserrer sa clé au bras, se disant qu'elles auraient dû l'attacher, la ligoter sur le lit ou sur une chaise. C'était trop tard.

La pointe, qui avait traversé la tétine, bomba la chair par en dessous. Encore un quart de tour. Lucie tremblait. Ses chialeries étaient très excitantes. la femme du chasseur sentait son vagin devenir lourd, s'engluer d'une giclée de mouille épaisse. Elle avait chaud et pouvait pas détacher son regard de cette vis dorée qui mutilait le joli téton.

Un éclat de métal apparut sous le téton, vite caché par une autre goutte de sang. Ça y était ! La vis avait traversé. Isabelle relâcha pas tout de suite le bout. Non... Elle continua à faire tourner la tige, pour la faire sortir par le bas jusqu'à ce qu'elle soit à mi-chemin de sa longueur. Un filet rouge sombre dégouttait tout le long.

Elle lâcha alors le téton, recula un peu.

\_ Très joli... Surtout avec ce beau sang qui coule... Qu'en penses-tu, Edwige ?

\_ J'en pense que tu m'as salement excitée !

Elle défit sa prise. Lucie s'effondra en chialant, reniflant, regardant la vis fichée dans son téton. Elle voulut la toucher, s'arrêta, frôla l'objet et grimaça de douleur.

\_ Pitié... Enlevez-moi ça... Je ferai tout ce que vous voudrez !

\_ Ça, j'en suis sûre ! pouffa Isabelle. Mais tu vas la garder jusqu'à ce que je parte... Tu verras, ça fait encore plus mal quand on l'enlève !

Edwige put pas s'empêcher d'éclater de rire, enivrée à l'idée de faire souffrir sa petite « nièce » adorée. La chaleur qui lui brûlait les reins demandait à être rafraîchie et elle connaissait rien de mieux pour ça que la langue mouillée de cette grande gamine.

\_ On a encore le temps avant que tu ailles préparer le déjeuner, dit-elle en se mordant la lèvre. Alors, tu vas nous lécher à tour de rôle !

\_ Ouiiii ! approuva Isabelle. Et couchée sur le lit, qu'on puisse s'asseoir sur sa figure !

Lucie dit rien. En faisant attention, elle se coucha au milieu du matelas, dans les draps, se préparant à « bouffer de la moule » jusqu'à plus soif.

Juste avant qu'Edwige vienne s'accroupir sur son visage, Roméo se redressa. Elle l'avait presque oublié. Il avait les lèvres aussi enflées que celles de Lucie, les joues, le nez et le menton trempés de pisse, avec des saletés collées à la peau.

\_ J'ai fini, madame...

\*

Apaisée et heureuse, Edwige regardait par la fenêtre. Derrière elle, les derniers soupirs d'Isabelle lui soufflaient que son amie avait bien joui, elle aussi. Assis sur la seule chaise de la chambre – celle du salon que René avait oublié de redescendre -, Roméo attendait nu.

Le soleil semblait haut. C'était toujours le même disque jaune pâle qu'on voyait à travers le brouillard. Les journées passaient et se ressemblaient. D'ici, elle apercevait le vieux chêne sur la butte proche. Derrière, il y avait le marais. Pas un souffle de vent venait agiter les branches ou courber les herbes hautes.

Elle remarqua un mouvement dans la cour, devant la maison. Les chiens se couraient après. Cette situation avait pas que des avantages. René aurait aimé que Daranshi devienne grosse, qu'elle ait une portée. Mais ce bon Neshi aurait beau la sauter tant qu'il pouvait, ça changerait jamais rien. C'était comme ça depuis que...

\_ *Aaaahhh*... Brave fille, va !

Edwige se retourna. Isabelle se levait, faisant grincer ce foutu sommier. Elle avait l'air radieuse avec son visage un peu rond. Que la femme de Branjoux soit potelée dérangeait pas la maîtresse de la maison. Les deux femmes s'entendaient à merveille. C'était tout ce qui comptait.

Des plaques rouges coloraient la tête de Lucie, là où les poils l'avaient frottée et irritée. Elle luisait de transpiration et de mouille, hébétée... reprenait son souffle. Elle venait de passer une bonne demi-heure à lécher et sucer les deux amies. Son joli nez était même crotté. Isabelle non plus était pas très portée sur l'hygiène intime. Fallait dire qu'elles s'en fichaient un peu. Ça faisait une éternité que personne dans le coin était plus tombé malade.

\_ C'est vraiment une très bonne lécheuse, Edwige... Tu sais, ce serait une bonne idée si...

Edwige sourit. Elle savait à quoi pensait sa voisine. Elle y avait déjà pensé aussi.

\_ Une soirée ?

Isabelle acquiesça, encore molle de l'orgasme qu'elle venait d'avoir.

\_ Oui... Comme avec Nesty...

\_ Toi... Moi... Mathilde... Peut-être la mère Rodrigue... Mais c't'encore un peu tôt, tu crois pas ?

\_ Je ne trouve pas... Elle est comme Nesty, c'est évident.

Edwige jeta un regard à Lucie, toujours couchée au milieu du lit. Elle avait l'air idiote, avec sa bouche enflée et ouverte, son nez sale qui palpait aussi vite que le cœur d'un piaf. Une soirée spéciale avec ses deux ou trois meilleures amies ? Très tentant. Elle se souvenait de celles qui avaient passé avant Nesty. Beaucoup avaient pas été consentantes mais ces « sauteriers », comme disait René, avaient toujours été marrantes. Elles avaient souvent dépassé les bornes.. Que de souvenirs... Rigolades et jouissances !

\_ J'verrai... Je sais pas encore...

Au fond d'elle, Edwige savait déjà que ça se ferait. Maintenant qu'elle avait l'idée dans le crâne, elle organiserait ça assez vite. Il faudrait sûrement qu'elle mette quelques limites mais, dans l'essentiel, elles profiteraient toutes de Lucie au maximum. La grande gamine savait pas encore ce qui l'attendait. À côté, cette journée lui paraîtrait une promenade de santé !

Isabelle s'étira, faisant monter ses grosses mamelles blanches. Elle dit à Roméo de se lever.

\_ Tu te crois où, toi ? Au pied ! À quatre pattes !

Le dadais sursauta puis se dépêcha d'aller se prosterner devant sa maîtresse. Edwige jeta encore un regard par la fenêtre. Les chiens jouaient toujours. Ça lui donna une autre idée.

\_ Ils pourraient s'accoupler, ces deux-là... T'en penses quoi, Isabelle ?

Son amie fronça les sourcils. On aurait dit qu'elle était jalouse d'avance.

\_ Comment ça ?... Je ne veux pas que mon Roméo fasse l'amour avec ta... nièce.

\_ Pas dans l'lit ! Plutôt comme des clébards...

Elle laissa l'imagination de la femme de Branjoux faire le reste. Très vite son visage s'illumina.

\_ Tu veux dire, à quatre pattes, comme des bêtes ? Devant nous ?

Un simple coup de menton suffit. La blonde applaudit comme une petite fille qui reçoit un très beau cadeau.

\_ Oui ! Bonne idée !

Edwige prit la main de Lucie, l'obligea à descendre du lit. C'était pas la peine de la forcer, de la bousculer comme Adeline. Elle obéissait vite. Même si elle faisait parfois sa forte tête, une petite menace suffisait à la faire changer d'avis. Et encore. Elle avait souvent l'impression que c'était pour se donner une excuse que la grande gamine agissait comme ça.

\_ À quat' pattes !

Essoufflée par la longue séance de lèche, la jeune fille la regarda sans rien faire.

\_ Tu veux qu'j'appelle René ?

Elle secoua la tête et se mit vite à genoux. Elle avait vraiment l'air de planer.

\_ À quat' pattes, que j't'ai dit !

Edwige posa ses mains sur les maigres épaules trempées de sueur. Sa « nièce » résista pas, se laissa pousser pour se retrouver dans la posture voulue, entre le lit et la fenêtre.

\_ T'es une petite chienne en chaleur, maint'nant ! Compris ?

Elle adorait faire claquer sa voix comme ça, en donnant des ordres brusques qui faisaient frémir de trouille sa jeune soumise. Ça l'excitait au plus haut point. Elle sentit les bouts de ses seins devenir durs.

Isabelle dit au dadais de faire pareil, derrière Lucie. Edwige le regarda obéir et remarqua que sa petite queue, qui avait débandé entre-temps, reprenait de la longueur. Il avait bien entendu ce qu'on attendait d'eux, n'en semblait pas spécialement malheureux. Le rire jaune d'Isabelle lui confirma cette impression.

\_ Toi aussi, tu es un chien ! fit sa voisine en filant un petit coup de pied dans les fesses pâles de Roméo. Alors, je ne veux pas t'entendre, compris ?

\_ Oui, maît... heu... *Ouah ! Ouah !*

\_ Ta petite lopette est vraiment très obéissante.

Isabelle dit rien. Elle tirait la gueule en regardant la quéquette de son cher toutou devenir raide. Il se passait quelque chose de spécial entre ces deux-là.

\_ Et maintenant ?

Edwige prit les choses en main. C'était son idée, après tout.

\_ Roméo ! Va renifler le cul d'ta femelle !

Le garçon approcha sur les mains et les genoux du beau cul tendu de Lucie. Il avança le visage et renifla bien fort la raie des fesses.

\_ Donne bien ton cul, Lucie ! Qu'il puisse bien te sentir le trou de balle !

La grande gamine poussa une espèce de soupir rentré. Dans cette position, on lui voyait tout. Sa chatte avait été tellement tripotée par Isabelle qu'elle baillait, ouverte et baveuse. Et son petit trou était griffé.

Edwige se pencha pour regarder le nez du dadais passer dans la raie du cul bien lisse. Lucie avait un très beau cul, blanc et rond, agréable à peloter. C'était pas sa voisine qui dirait le contraire, maintenant qu'elle y avait goûté !

Roméo renifla les odeurs intimes de la grande gamine qui frissonnait. La femme du chasseur vit la chair de poule sur ses bras et le rythme rapide avec laquelle sa petite poitrine se soulevait. La vis à bois était toujours fichée dans le téton mais le sang coulait plus.

\_ T'as envie de la monter ? demanda-t-elle à Roméo. T'as vue comme elle est toute chaude, toute mouillée ?

Il la regarda, fit oui avec la tête. Et plutôt deux fois qu'une, à voir comment ses yeux brillaient d'envie. Isabelle le vit aussi et, de rage, lui flanqua un nouveau coup de pied dans les fesses, pratiquement sur les couilles. Il glapit.

\_ Vas-y ! Monte-la ! Montre comment tu sais bien baiser les p'tites chiennes en chaleur !

Il aboya comme un vrai chien. Voulant sûrement plaire aux deux femmes, il grimpa sur la croupe en serrant les poings, pour pas se servir de ses doigts. Lucie ploya sous le poids de Roméo avant de se remettre d'aplomb.

Elle tourna la tête... la regarda, suppliante.

\_ Vous n'allez pas le laissez faire ?

Sa voix chevrotait. Ce qui venait de se passer l'avait excitée. Elle pouvait pas le nier : sa chatte était trempée. Sa mouille coulait jusque sur les cuisses. Avec son tempérament et la tisane – qu'elle buvait aussi tous les soirs – c'était pas étonnant.

\_ Mais si. Et tais-toi si tu veux pas une autre vis dans l'nichon !

Même pas besoin d'élever la voix.

Lucie sanglota puis baissa la tête, vaincue. C'était pas une battante, comme sa cousine. C'était même le contraire. Une soumise née, avec le vice dans la peau mais qui osait pas se l'avouer.

\_ Vas-y, mon Roméo... Et sans les mains, hein ? !

Le jeune homme la couvrit comme une bête, sous les ordres nerveux d'Isabelle. Les télines roses de ses gros nichons bandaient. Elle était au moins aussi excitée que jalouse. Edwige aurait pourtant parié que le jeune homme aurait droit à une punition en rentrant, ce soir.

Roméo essaya plusieurs fois de pénétrer le trou de Lucie sans y arriver. Son gland ripait sur les lèvres mouillées, sa queue pas assez longue pour qu'il y arrive facilement. Après plusieurs essais, la grande gamine geignit et le visage du dadais s'éclaira comme une ampoule.

Isabelle, penchée, lança :

\_ Ça y est ! Il est dedans !

\_ Vas-y, maint'nant ! Bon chien ! Baise-la ! Allez, baise-la !

Il commença à donner des coups de reins, la pénétrant comme il pouvait. Pour mieux suivre l'action, Edwige s'accroupit, vite imitée par sa copine. Le cul rond de Lucie l'empêchait de la prendre à fond mais il arrivait quand même à faire entrer la moitié de sa petite queue dans le trou gluant.

\_ Aide-le ! souffla-t-elle à sa « nièce ». Tu vois bien qu'il y arrive pas !

Le visage rouge de honte, les yeux à demi fermés, Lucie se laissa aller sur les avant-bras et écarta un peu plus les cuisses pour aider la pénétration. Elle poussa une longue plainte en se mordant la lèvre. Sûrement qu'elle éprouvait des sensations extrêmes. Edwige l'enviait presque.

Roméo, bien lancé, grognait avec un air ridicule tellement il imitait bien un clébard en train de sauter une bâtarde. Ses couilles sans poils, à la peau fripée et plus sombre que le reste de son corps, se balançaient sous lui. Isabelle lui interdisait de jouir trop souvent. Elle disait qu'une fois par semaine c'était bien assez... que ça lui permettait de rester toujours

vaillant. Quand il jutait sans autorisation, il devait ensuite lécher ses saloperies. Edwige l'avait déjà vu faire.

Les « *Flic ! Flac ! Flotch !* » dans la chatte de Lucie devenaient toujours plus rapides. Roméo fronça les sourcils. Il était près de jouir, ça se voyait. Pour cette fois, Isabelle fut pas trop vache.

\_ Vas-y ! Tu peux lui remplir le trou avec ta Béchamel !

Elle connaissait très bien son esclave, lui prit les couilles par derrière et les pressa lentement. Le faux chien gémit de bonheur. Il y eut quatre ou cinq allers-retours rapides avant qu'il s'arrête d'un coup, giclant son sperme au fond de la chatte de Lucie.

Sa copine pressa plus fort les couilles, comme si elle voulait faire sortir tout le jus. Les yeux fermés, Roméo râla. La saillie n'avait pas duré trois minutes mais ça en valait vraiment la peine. Edwige avait rarement vu plus tordant que ça !

Le minet de sa voisine tomba sur le côté. Sa petite queue sortit du trou de Lucie qui put pas s'empêcher de miauler sa frustration. Elle avait pas eu d'orgasme. Mais Edwige s'en fichait complètement. L'essentiel était qu'elle avait bien ri et bien joui. Jetant un regard dégoûté à la chatte qui dégorgeait de foutre blanc, épais, presque crémeux, elle se remit debout et ramassa sa robe... se rhabilla vite fait, imitée par Isabelle. Elles allèrent jusqu'à l'escalier. Les deux jeunes gens étaient toujours couchés par terre, haletants, épuisés.

\_ Enfilez vos habits et descendez nous préparer à bouffer à la cuisine ! J'ai faim !

\_ Moi aussi ! ajouta Isabelle.

Ensuite, elles dévalèrent ensemble les marches, prêtes à surprendre leurs maris respectifs en train de s'amuser avec Adeline...

## LUCIE

La tête lui tournait. Les relents fromagers des pieds nus d'Edwige sur son visage semblaient vouloir s'incruster à tout jamais dans ses narines. Son crâne désagréablement pressé contre le tapis, sa nuque ployée l'étirait douloureusement. Son sexe et son anus n'étaient plus que des jouets pour les doigts vicieux de sa « maîtresse ».

Depuis combien de temps se trouvait-elle dans cette position ? Lucie estima que cela devait faire plus d'une heure. Une nouvelle invention d'Edwige, qui profitait de l'absence de son mari pour prendre ses aises en se laissant aller à ses lubies sexuelles.

Adeline se trouvait quelque part, tout près. Elle ne la voyait pas parce que la femme du chasseur avait collé ses pieds moites et malodorants sur son visage. Mais elle entendait parfois sa cousine couiner ou soupirer selon qu'elle était frappée ou touchée.

Par caprice, Edwige avait demandé à Lucie de se dévêtir puis de s'allonger à ses pieds alors qu'elle-même était installée dans le vieux fauteuil du salon. Elle avait ensuite retiré ses mules usées jusqu'à la trame, s'était penchée, l'avait prise par les chevilles et soulevé le bas de son corps jusqu'à lui coincer le torse entre ses genoux. Puis, elle avait placé les pieds de Lucie de part et d'autre de son visage de sorte que son sexe et son anus lui soient offerts. Par un raffinement ignoble, Edwige avait ensuite collé ses pieds nus, très sales, sur son visage en lui ordonnant de les embrasser et les renifler en alternance.

Les attouchements n'avaient pas tardé. Caresses du pourtour de sa vulve, chatouilles, effleurements de l'anus... Elle avait dû endurer sans broncher, sans cesser de coller son nez partout sous les orteils malpropres.

Depuis, Edwige jouait avec elle, lui froissant les petites lèvres, lui mettant tantôt un doigt dans le petit trou, tantôt un ou deux le vagin, la masturbant parfois jusqu'à l'amener au bord de l'orgasme mais sans le lui accorder. Pourtant, elle adorait la faire jouir. Enfin, c'était ce qu'elle disait. Elle semblait trouver particulièrement émoustillant les petits cris que poussait Lucie quand elle jouissait et les grimaces qu'elle faisait.

Au bout d'un moment, elle avait fait venir Adeline, que son mari n'avait pas emmenée à la chasse. Elle l'avait faite mettre nue elle aussi puis, abandonnant provisoirement les orifices de Lucie, s'était amusée à fesser sa cousine, à lui claquer les seins, l'avait contrainte à prendre des postures obscènes pour s'offrir à ses caresses.

Comme à chaque fois qu'Edwige s'intéressait à Adi, Lucie en concevait de curieux sentiments, mélange de jalousie, de confusion et de soulagement.

Elle se retrouvait donc là, nuque courbée, le crâne contre le sol, les pieds sur les épaules de sa « tante », le sexe ouvert et offert, le visage piétiné. Si tout cela ne suffisait pas, elle mouillait. La femme de René ne s'était pas gênée pour le faire remarquer à voix haute, prenant même sa cousine comme témoin. De tout ce qu'elle subissait actuellement, voilà ce qui l'embarrassait le plus. Elle aurait voulu qu'Adeline soit loin... qu'elle-même reste seule avec cette diablesse. Car, au-delà de tout, Edwige savait la faire jouir mille fois mieux qu'aucun de ses peu nombreux amants n'avaient jamais réussi.

\_ Ahhh... On est pas bien, là, entre filles ?

Lucie n'entendit pas la réponse d'Adeline, se crut obligée de répondre :

\_ Oui, tata...

Une pression des pieds sur sa bouche, son nez et ses yeux la firent gémir de douleur.

\_ C'est pas à toi que je causais, paillason ! C'est à ma fille !

La jeune fille sentit se cœur se serrer davantage. Elle rouvrit les yeux : son paysage se limita aux orteils ronds et blancs d'Edwige. Ils étaient plutôt petits, recroquevillés, les voyait de si près qu'elle distinguait chaque sillon des empruntes, comme sur une main. Elle distinguait avec la même netteté la moindre petite crasse nichée entre eux. De quoi faire tourner bien des estomacs. Quant à l'odeur... de les avoir senti tellement longtemps lui avait fait prendre conscience des notes vinaigrées, des relents de sueur plus acides et des arômes très proche d'un camembert trop bien fait.

Il y eut un moment de silence puis un claquement sec suivi immédiatement d'une plainte aiguë. Et Adeline qui s'empressait :

\_ Oui, maman... Oui ! On est bien entre filles !

Lucie ravala la colère amère qui enflait son cœur. Une colère qui ne tomba pas pour autant. Elle perçut des chuintements humides, comme des bulles qui claquaient. Elle entendit les soupirs rentrés de sa cousine, les petits ricanements satisfaits de la femme du chasseur.

\_ T'aimes c'que j'te fais ?

\_ Ou... oui, maman... oui... *hmmm*, j'aime...

Il ne faisait aucun doute qu'Edwige la masturbait. Cette hypocrite d'Adeline se laissait faire. Elle qui ne cessait de faire la dégoûtée, qui disait ne pas comprendre comment on pouvait aimer les trucs entre femmes. Ses plaintes ressemblaient plus à du vrai plaisir qu'à autre chose ! Pendant ce temps, Lucie était délaissée, obligée de loucher sur ces orteils sales, d'en renifler chaque millimètre carré de peau.

\_ Dis-moi, fifille... Tu préfères ton papa ou ta maman ? Qui c'est qui te fait le plus de bien, hein ?

La jeune fille piétinée se mordit la lèvre. Elle en aurait hurlé de rage, voyant arriver l'instant où Edwige demanderait à Adi de choisir. Si cette garce lui disait qu'elle la préférerait elle, Lucie serait proposée en échange... offerte à René ! Et ça, elle ne le supporterait pas !!

\_ Je... je sais pas, maman...

Adeline ne se révoltait plus vraiment depuis la visite des Branjoux, trois jours plus tôt. Elle appelait René « papa » et Edwige « maman » avec de plus en plus de facilité. Ce n'était pourtant qu'une façade, un moyen de les endormir, en quelque sorte. Car, dans l'intimité de leurs cellules, le soir, Adi se montrait toujours aussi bavarde. Elle avait raconté une partie de ce qui s'était passé avec Modeste, le voisin, alors qu'elle-même n'avait pratiquement rien dit de sa journée avec Isabelle, Edwige et Roméo.

\_ Tu sais pas ?... Dommage...

Un nouveau moment de silence. Tout se jouait maintenant. À moins que ce ne fut encore une ruse de la maîtresse de maison.

Lucie, angoissée, faillit repousser les pieds sales qui lui écrasaient le visage pour tout dire à sa « tante ». Trahir sa cousine, ses projets. Une chose qui n'allait normalement pas tarder. René absent avec les chiens, Adi projetait de s'enfuir aujourd'hui même. Un plan relativement simple : trouver le moyen d'enfermer Edwige quelque part et prendre la poudre d'escampette. Elle ruminait cette idée depuis deux jours... depuis que Lucie lui avait répété les paroles de Roméo. Une sorte de secret qui faisait froid dans le dos et que les deux prisonnières avaient eu tout loisir de vérifier.

Alors qu'ils s'étaient trouvés dans la cuisine, à préparer le repas de midi, Lucie avait plus ou moins sympathisé avec l'esclave sexuel d'Isabelle Branjoux. Un étudiant à la fac de sciences âgé de 19 ans, qui s'était perdu dans le coin six mois plus tôt – ou à peu près –

suite à une ballade en VTT avec des copains. Il avait perdu ses amis de vue avant de traverser un banc de brouillard, près d'une grande usine, comme les deux cousines.

Du brouillard, il n'était jamais sorti. Cherchant son chemin, il était tombé sur la maison des Branjoux. Il leur avait demandé comment rejoindre rapidement Falbourg. Le couple l'avait fait entrer... Modeste l'avait alors menacé d'un fusil. La suite ressemblait à s'y méprendre à l'histoire des cousines. Contraint de se déshabiller... ses vêtements jetés au feu... son VTT démonté... Il avait été réduit en esclavage, était rapidement devenu le « joujou » sexuel d'Isabelle. Modeste ne disait rien car, en échange, sa femme lui permettait d'aller rendre visite à des amis qui possédaient des filles qu'il pouvait « utiliser ».

Au début, il avait essayé de s'enfuir plusieurs fois, même s'il était enfermé dans une buanderie, la nuit. Il n'avait jamais réussi à aller bien loin. Principalement parce que le brouillard ne se levait jamais. Depuis environ six mois qu'il était prisonnier des Branjoux, le temps avait toujours été le même, le matin, l'après-midi, le soir, la nuit... Toujours cette brume que le soleil ne paraissait pas capable de dissoudre. Pas un jour de pluie, pas un jour de beau temps. Ni canicule, ni gel. C'était impossible, il en avait conscience, mais c'était ainsi.

Plus étrange encore, cette permanence en tout. Comme si, d'un jour sur l'autre, rien ne changeait vraiment. Il avait toujours vu le même nombre de conserves dans la cave, le même nombre de bouteilles d'eau et de vin... De même, les bleus disparaissaient très vite, sans aucun soin. Les griffures aussi... Les poils et les cheveux semblaient ne plus pousser. Ce que Lucie avait pu lui confirmer puisque épilée de plusieurs jours, elle gardait un pubis parfaitement chauve.

Roméo lui avait également appris qu'une trentaine de maisons et de fermes formaient une sorte de clan fermé en cheville avec un village proche. Ces familles du brouillard formaient comme une étrange communauté. Parfois, ils organisaient des ventes d'esclaves, nouveaux ou plus anciens. Il n'en avait jamais vu mais les Branjoux en parlaient parfois, entre eux.

Lucie avait répété cela à Adeline, qui ne l'avait pas cru... ou avait refusé de le croire. Elle voulait encore placer ses espoirs dans un moyen de sortir de cet enfer. Pour elle, Roméo avait menti, au moins en partie. De toute façon, elle ne l'aimait pas, le trouvait surnois. Mais Lucie avait bien compté les conserves et les bouteilles dans la cave et recompté chaque matin, alors qu'une partie avait été utilisée. Elle se souvenait très bien du frisson d'effroi incrédule qui l'avait traversé quand elle s'était aperçue que toujours il y avait le même nombre. René et Edwige ne faisaient jamais de courses... Et comment expliquer qu'ils n'avaient pas l'eau courante si près d'une grande ville?... Que l'électricité venait d'un générateur où ils n'ajoutaient jamais de fioul?... Que les cigarettes ne paraissaient jamais diminuer dans le paquet d'Edwige?... Qu'aucune des deux cousines n'ait eu ses règles?... Des questions, elle en avait des dizaines... avec très peu de réponses.

Les orteils de la femme du chasseur se crispèrent, lui griffant les ailes du nez. Lucie se sentait de plus en plus désemparée. Veule, elle aurait apprécié la situation si au moins on l'avait un peu caressée. Cela faisait plusieurs minutes qu'Edwige ne la touchait plus.

Les doigts de pied sales disparurent de son champ de vision pour venir agacer sa bouche. Lucie ajusta son regard sans rien dire. Son cœur se serra plus lorsqu'elle vit Adeline, nue, cuisses écartées, s'offrant aux caresses vicieuses d'Edwige. En plus, elle semblait y trouver un certain plaisir, cette hypocrite !

\_ T'as pas envie d'être à la place de ta cousine, fifille?... Tu sais, Lucie adore me lécher... Elle fait ça très bien... Ça te dis rien ?

\_ N... Non, maman...

\_ Et t'as pas envie de voir ta cousine se faire ramoner par mon René ?

Adi lui jeta un regard apitoyé. Lucie tenta de paraître impassible mais savait que ses traits reflétaient l'horreur qu'une telle perspective éveillait en elle.

\_ Non, maman... Je préfère qu'on reste comme ça...

D'Edwige, Lucie ne voyait que les doigts qui farfouillaient sans gêne dans la vulve de sa cousine. Pour avoir été maints fois branlée par cette diablesse, la jeune fille savait qu'elle s'y connaissait. Elle était capable de l'amener à l'orgasme en quelques minutes, rien qu'on jouant avec ses petites lèvres et son clitoris.

\_ Dommage... J'aurai bien aimé voir ça, moi... Réfléchis, fifille... On aurait qu'à attendre que mon René revienne et lui dire de baiser cette petite chienne... Il pourrait la prendre par le trou du cul ! Ça la ferait gueuler, tu crois pas ?

Pétrifiée, Lucie n'osait même plus respirer. Adi la regarda encore. Elle parut sincèrement horrifiée, elle aussi. Mais la jeune fille pouvait-elle encore lui faire confiance ?

\_ Et toi, tu me brouterais la chatte... ensuite, on irait dans la chambre et on pourrait s'faire des p'tites cochonneries entre filles... J'aimerais bien te presser les nichons pendant qu'tu m'bouffes le cul... et te foutre des gros trucs dans la chatte !

Ce fut certainement ces dernière allusions qui poussèrent Adeline à refuser. Elle avait beau éprouver un plaisir étrange à se faire masturber ainsi, devoir s'offrir à une femme aussi salement semblait lui paraître dix fois plus éprouvant qu'une nuit avec le chasseur.

\_ Non... non, maman... je préfère pas...

\_ Ah bon ? Tant pis, alors...

Soulagée, Lucie n'en restait pas moins intriguée. À quoi jouait Edwige ? S'était-elle lassée d'elle ? Ou bien cherchait-elle à la dresser contre Adeline pour une obscure raison ?

Elle reçut soudain une gifle du pied, sèche et méchante, qui lui fit mal et l'humilia.

\_ T'entends, Lucie chérie ? Ta cousine veut pas prendre ta place... T'es contente, pas vrai ? Toi, tu préfères les bonnes moules bien juteuses aux bites... Hein ?

Nouveau petit coup, sur l'autre joue, pour la forcer à répondre.

\_ Oui, tata ! Je suis contente...

Au fond d'elle, ça bouillonnait. Cette nouvelle vexation s'accompagna également d'une bouffée de chaleur entre ses cuisses. Elle se sentit fondre à nouveau. Qu'elle songe seulement à quel point cela pouvait être agréable de se soumettre et c'était reparti !

\_ Sors la langue, petite chienne !

Lucie vit sa cousine obéir et se dit que l'ordre n'avait pas été pour elle. Mais Edwige aboya bien vite :

\_ Pas toi, espèce de nouille ! La chienne, c'est ta cousine ! C'est ma p'tite chienne sexuelle ! Une gentille bête qui fait toujours tout c'que j'lui dis ! Allez ! Sors la langue !

Le fauteuil gémit comme la femme de René se penchait en avant. Lucie vit apparaître son visage, avec ses traits réguliers, sa beauté paysanne et ses yeux vicieux. Sans hésiter, elle tira sa langue pour la laisser pendre dehors.

Prenant son temps, Edwige fit alors passer ses pieds malpropres dessus, s'en servant comme d'une sorte de paillason. Immédiatement, la saveur fromagère et vinaigrée lui chatouilla les papilles. Ce n'était pourtant pas le pire. Car les dépôts et les petites crasses restèrent également collés.

\_ Rentre-la !

La jeune fille obéit.

\_ Salive et avale !

Elle ne chercha même pas à comprendre, d'autant que la femme venait à nouveau de poser ses doigts sur sa vulve béante. Un long frémissement de plaisir la fit doucement soupirer. Elle déglutit, envoyant dans sa gorge les salissures, les petites poussières, la crasse. Ce n'était pas la première fois qu'Edwige lui demandait ce genre de choses mais jamais ses pieds n'avaient été aussi sales.

\_ Sors-là d'nouveau !

Chaque ordre, cinglant et méprisant, lui envoyait comme des décharges d'énergie à travers le corps. Lucie sentait confusément que ce n'était pas normal. Comment pouvait-on aimer être traité ainsi ? Mais elle ne pouvait lutter. Elle ressortit la langue. La femme de René s'en servit à nouveau pour nettoyer ses pieds.

L'humiliation dura un long moment. Edwige alterna entre elle et Adeline, branlant tantôt l'une, tantôt l'autre. Ce faisant, elle parut beaucoup s'amuser à forcer la langue de la jeune fille, à essayer de la faire glisser entre chacun de ses orteils. Elle aussi poussait des gémissements qui ne trompaient pas...

\*

\_ Alors ? Tu trouves ?

La voix, impressionnante, résonna dans le petit salon. Lucie recroquevilla les épaules, même si Edwige ne s'était pas adressée à elle. Debout, elle attendait qu'Adeline revienne avec les grosses bougies. La maîtresse de maison avait trouvé amusante l'idée de regarder les deux cousines se masturber l'une l'autre avec des « cierges d'église », comme elle avait dit. Curieusement, la jeune fille, déjà très échauffée, attendait avec une certaine impatience de pouvoir le faire.

\_ Non, maman... Je les trouve pas !

\_ C'est pas possible d'avoir une fille aussi cruche ! maugréa Edwige.

Elle décocha un regard en coin à Lucie, parut réfléchir. Avait-elle peur d'une tentative de fuite ? Possible. René n'était toujours pas revenu de sa chasse. Les chiens n'étaient pas là. Et Adi n'avait pas réussi à initier leur évasion. Où aurait-elle pu enfermer la maîtresse de maison sinon, éventuellement, dans la cave ?

\_ Bouge pas, je monte !

Elle n'ajouta rien à l'attention de sa « nièce ». Celle-ci songea, non sans un certain délice malsain, qu'elle avait raison. Il était inutile de la menacer, elle ne chercherait pas à s'enfuir. Pas seule, en tout cas.

Lucie entendit la femme grimper l'escalier un peu raide qui menait à la chambre, à l'étage. Elle se demanda ce qu'Adeline pouvait bien fabriquer. Les bougies se trouvaient dans la table de nuit de gauche. Elle le savait parfaitement... Un doute passa dans son esprit... Sa cousine mettait-elle le plan à exécution ?

À peine eut-elle évoqué mentalement cette possibilité qu'elle entendit des cris étouffés. Une porte claqua. Les cris de colère d'Edwige la firent tressaillir. Et puis, le tremblement des pieds nus d'Adeline dans l'escalier, qu'elle dévala en trombe avant d'apparaître dans le salon, le visage éclairé d'un espoir insensé.

Elle exhiba la clé de la chambre.

\_ Lucie ! Regarde ! Je l'ai eue !

Là-haut, ça tambourinait sauvagement sur le battant. La colère de la femme de René se mua vite en rage. Les invectives tombèrent :

\_ Adeline ! Sale petite peste ! Viens m'ouvrir !

Pétrifiée, Lucie regarda sa cousine. La panique menaçait de l'envahir. Adi ouvrit de grands yeux effarés.

\_ Lucie ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Viens !

Elle lui tendait la main, lui faisait signe de la rejoindre. La jeune fille hésita encore... fit un pas, ne sachant pas quelle décision prendre. Tout ça arrivait trop vite... Il fallait peser le pour et le contre... Elle pensa à ce que Roméo lui avait raconté, dans la cuisine... Ses tentatives de fuite, toutes vaines...

\_ Je... Je ne sais pas, Adi... Je...

\_ Adeline ! Lucie ! J vous préviens, vous allez me l payer ! Vous croyez aller où, comme ça ?

*BAM ! BOUM ! BAM ! BAM !*

L'effroyable boucan la paralysa un peu plus.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? fit Adeline. T'es devenue folle ou quoi ? Tu veux quand même pas rester ici ? T'as vu comme ils nous traitent ?

Elle fut incapable de rien dire. Les cris, les menaces, le bruit des poings sur la porte... Tout cela lui faisait bien plus peur que les vexations, les humiliations, les rapports sexuels avec Edwige ou avec Isabelle... ou même avec Roméo. Là, elle se trouvait face à l'inconnu, sans certitude de pouvoir échapper au couple mais avec la conviction que, s'il les rattrapaient, les choses seraient pires ensuite.

Adeline la contempla, incrédule. Prenant une inspiration, elle vint la chercher, lui saisit la main.

— Viens, je te dis !

Elle l'entraîna, la forçant à décoller les pieds du sol. Au passage, la jeune femme prit les deux chasubles qui leur servaient d'unique vêtement depuis leur arrivée ici. Elle fit passer l'habit par-dessus sa tête et tendit l'autre. Lucie hésita avant de le prendre.

— Met-le !

Les coups à la porte de l'étage cessèrent à l'instant où la jeune fille enfila à son tour la chasuble. Curieusement, ce silence lui parut encore plus terrifiant que les cris et les « *BOUM ! BOUM !* » répétés. Que se passait-il, là-haut ? Edwige avait-elle trouvé un moyen d'ouvrir la porte ? Peut-être y avait-il un double de la clé quelque part dans la chambre...

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Adeline la prit par les épaules pour planter ses yeux clairs dans les siens.

— Écoute ! Même si elle arrive à sortir, elle est seule contre nous deux !

La jeune fille chercha à se raisonner, à sortir son esprit du coton dans lequel il semblait s'agiter depuis quelques minutes. Sa cousine avait raison. À deux, elles pouvaient se débarrasser d'Edwige, s'il le fallait. Les chiens n'étaient pas là, René non plus... Qu'est-ce qui les empêchait de s'enfuir ? Rien !

— Viens !

Adeline lui reprit la main, la força à la suivre jusque dans l'entrée. Avant de passer la porte, elle vérifia qu'Edwige ne se trouvait pas dans l'escalier. Mais il n'y avait personne. La porte de la chambre, à l'étage, était toujours close.

— Attends-moi ! Deux secondes !

Un chuchotis plus qu'autre chose. Adeline l'abandonna au pied de ces marches pour se rendre dans la cuisine, prise d'une inspiration subite. Lucie aurait voulu l'en empêcher, la contraindre à rester près d'elle... Elle parvint juste à lever le bras avant que sa cousine ne disparaisse.

Il s'en suivit quelques terribles secondes. Le silence de l'étage paraissait effroyable. La jeune fille s'attendait à tout instant à voir la porte s'ouvrir violemment et Edwige apparaître, telle une succube en furie, prête à les battre au sang !

Un bruit la fit tressaillir et bondir son cœur dans sa poitrine. Elle vit un éclat de métal, recula vivement d'un pas. Ce n'était qu'Adeline, qui s'était emparée d'un grand couteau dans la cuisine et revenait, le regard plus résolu que jamais.

— Viens, souffla-t-elle en lui reprenant la main. Tirons-nous d'ici !

La porte d'entrée grinça sur ses gonds. Edwige l'entendit depuis sa chambre car elle se remit à hurler :

— Lucie ! Si t'essaies de filer, j'te jure que j'te foutrai la raclée qu'tu mérites !

*BOUM ! BAM ! BOUM ! BOUM !*

— T'entends ça, Lucie ? J'te mettrai l'cul en sang !

Pétrifiée, la jeune fille eut l'impression, l'espace d'un instant, qu'elle ne pourrait plus jamais se remettre à inspirer de l'air ! Ce fut comme si elle se noyait sans eau. Puis, elle se sentit tirée en avant, violemment. Une douleur à l'épaule la fit gémir. Elle se

retrouva dans la cour de la maison, cernée par ce brouillard immuable, éternellement mordoré, avec ses arbres ressemblant à des ombres chinoises et le chemin qui allait se perdre dans les volutes grises.

Elle regarda autour d'elle. La liberté ? Le proche retour à une vie « normale » ? Elle n'arrivait pas à y croire. C'était une espèce de pressentiment. Elle fut persuadée qu'elle ne sortirait pas d'ici. Soudain, elle le vit. Une ombre parmi les ombres, d'abord... mais qui se précisa rapidement, descendant la colline au chêne. Et deux autres silhouettes, plus petites, plus vives...

Lucie s'immobilisa, arrêtant également sa cousine.

\_ Mais qu'est-ce que tu fiches ?

\_ Regarde...

Elle ne reconnut pas sa voix, blanche, presque neutre. Elle tendit un index dans la direction de René qui, fusil à l'épaule, ne les avait pas encore aperçues. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Le très faible espoir qui l'avait animé un moment s'évanouit comme s'il n'avait jamais existé.

\_ Il ne nous a pas encore vues ! Viens ! On peut encore réussir ! Viens !

Mais Lucie n'y croyait plus. Elle secoua la tête, l'air résigné.

\_ Non...

\_ Je reviendrai te chercher ! Je te le jure !

Leurs regards se croisèrent. Lucie vit que sa cousine ne mentait pas, qu'elle s'était elle-même persuadée pouvoir réussir à s'enfuir et revenir avec les forces de l'ordre.

Adi se retourna et s'enfuit dans l'autre sens, pieds nus au milieu des herbes. Lucie se mordit la lèvre. Au fond d'elle, elle était convaincue du contraire. Les paroles de Roméo ne cessaient de lui revenir. Ce brouillard ne possédait qu'une entrée et aucune sortie. Il avait essayé... plusieurs fois... en vain.

Il y eut un juron grossier, « Bordel de dieu ! », et la jeune fille se retourna pour voir René enlever précipitamment le fusil qu'il portait en bandoulière. Les deux chiens se mirent à aboyer sans bouger, regardant parfois leur maître, attendant un ordre de sa part.

Comme dans un rêve, Lucie eut l'impression que tout se passait au ralenti. D'un côté, Adeline qui cherchait à s'enfuir, courant comme elle le pouvait au risque de se fouler une cheville, son grand couteau à la main... de l'autre, le chasseur qui, apparemment, chargeait son arme, encore que la jeune fille n'y connaissait rien. Elle ressentit un moment la terrible angoisse de croire que l'homme allait la tirer comme un lapin. Dans son esprit, au contraire de sa vision, tout se déroulait très vite. Elle se souvint de ce qu'elle avait entendu sur plusieurs filles qui les avaient précédées ici, dans cette maison. Myriam et sa copine Sofia... Nesty... une certaine Vickie... qu'étaient-elles devenues ? Elle n'en savait rien... Et puis, elle se vit rester ici seule, soumise à ce couple de pervers. Une fois Adeline morte, qu'est-ce qui empêcherait René de la violenter, elle ?

*PAM !*

La détonation la fit crier puis détourner le regard. Elle ne voulait pas voir...

\_ Neshi ! Daranshi ! Allez !

Les chiens poussèrent des aboiements plus furieux, qui se rapprochaient. Lucie ferma les yeux, croyant déjà sentir les morsures sur ses jambes... Son cœur cessa de battre quand les chiens furent sur elle... avant d'entendre le bruit de leur course effrénée s'éloigner. Elle n'était pas leur cible.

Rouvrant les yeux, elle se risqua. Adeline ne gisait pas à terre, comme elle l'avait craint. Elle s'était juste arrêtée de courir... s'était retournée, les bras levés comme pour un braquage. René la tenait en joue. Sans doute avait-il tiré en l'air, ou à côté, pour l'avertir.

\_ Lâche ce couteau ! beugla-t-il. Ou les chiens vont t'mettre en charpie !

Le mâle se trouvait déjà pratiquement sur elle, à quelques dizaines de mètres de la maison, silhouette fantomatique, grise et blanche, au milieu des herbes hautes et de cette brume mordorée par le soleil.

L'arme tomba au sol. Les chiens se placèrent de part et d'autre de leur proie, grognant, montrant les dents, prêts à mordre si leur maître en donnait l'ordre. Adeline se recroquevilla en piaillant et en gémissant. Des sanglots nerveux lui échappèrent à chaque aboiement. Lucie ne douta pas que ces bâtards seraient disposés à mordre cruellement sa cousine.

René s'approcha. À mesure qu'il s'assurait de la docilité de sa « fille », son visage prenait un air détestable. Il plissa ses yeux déjà bien enfoncés dans leurs orbites, retroussa sa lèvre sur ses dents jaunes et joua avec son fusil. Une fois près de Lucie, il la prit par l'épaule, la força à se tourner vers la maison. La jeune fille aperçut alors Edwige, penchée à la fenêtre, qui avait suivi toute l'affaire.

\_ Rentre et va ouvrir à ma femme, souffla le chasseur. J'm'occupe de ta cousine.

Comment pouvait-il savoir ? Avait-il deviné ? Cela n'avait-il été qu'un piège destiné à les tester ? Encore tremblante d'émotion, Lucie retourna dans la maison.

\*

*SLASH ! Ouuuuuhhhhhh !*

Assise pratiquement couchée sur les genoux d'Edwige, Lucie suivait avec sa « tante » la punition d'Adeline.

La maîtresse de maison, vautre sur le vieux fauteuil en cuir, se caressait d'une main en jouant méchamment avec le clitoris de sa fausse nièce de l'autre. La jeune fille sentait bien les spasmes irréguliers et voluptueux des doigts coincés sous ses fesses. De même, elle percevait les halètements rauques ou les souffles profonds d'Edwige qui, parfois, l'agaçait en lui léchant le lobe de l'oreille.

*SHLACK ! Aaaahhhhhrrrrr !*

Dénudée, Adeline avait été mise à genoux, les poignets ligotés aux chevilles avec une corde rugueuse afin qu'elle offre sa poitrine aux coups de ceinture sans pouvoir se défendre. Chose exceptionnelle, Neshi, le mâle, avait eu le droit d'entrer dans la maison et regardait, tranquillement assis, son maître en train de corriger Adi. Il avait été placé là pour empêcher la jeune femme de se rebeller. Le chien lui sauterait à la gorge à la moindre tentative.

*SSSLATCH ! AaahhhAaaaaahhhh ! Pitié, papa !*

René lui tournait autour, frappant ses beaux seins sans se presser, laissant bien chaque coup produire son effet. De blanches, les rondeurs sensibles étaient passées à rouges. Voilà dix bonnes minutes que la punition avait débuté. La poitrine prenait vraiment une teinte inquiétante. Les mamelons avaient gonflé et viré au mauve... les tétons étaient étrangement raides... toute la surface des seins marbrés de rose, de rouge et de pourpre. Cela faisait comme une multitude de plaques qui se superposaient.

Les doigts d'Edwige fripaient méchamment les petites lèvres de Lucie qui ne pouvait s'empêcher d'y trouver du plaisir et de sécréter de la cyprine. Elle ne souhaitait pas souffrir mais, inexplicablement, elle éprouvait des sensations très fortes quand cette femme lui faisait mal... et ça lui plaisait !

\_ *Hmmmm... Tu mouilles encore, p'tite cochonne !*

*CLATCH ! Noooooon ! Pitié, papa, noooooon !*

Le majeur d'Edwige glissa sur le clitoris, se mit à l'effeuiller lentement. De divines sensations rayonnèrent dans le ventre de Lucie. Elle dut fermer les yeux et poussa un soupir sans équivoque qui fit ricaner la femme du chasseur.

\_ Oh oui, t'aimes ça, te faire tripoter la moule, hein ?

Elle lui soufflait au creux de l'oreille, lui mordillait les lobes entre deux paroles. De longs frissons la firent frémir davantage.

\_ Et t'aimes regarder ta conne de cousine s'faire rosser, pas vrai ? *Hmmm...* Ta p'tite chatte est toute mouillée... T'as pas honte ?

*SSSLOTCH ! Iiiââââhhhhhh !* Noooooon ! Papa, je ferai tout ce que tu voudras !

Paupières mi-closes, Lucie avait vu la ceinture s'abattre une fois de plus. Le sein de sa cousine en avait été déformé un instant, aplati par la violence du coup.

\_ Un peu, qu'tu vas faire ce que j'veux ! Après c'coup-là, fifille, j'peux te garantir que j'vais être beaucoup moins gentil avec toi ! Tu vas marcher à la ceinture, tu peux m'croire !

Des larmes ne cessaient de rouler le long des joues d'Adeline. De par sa position, elles ruisselaient jusqu'aux oreilles et coulaient sur ses épaules. Les grimaces de souffrance l'enlaidissaient mais, d'une drôle de manière, la rendaient aussi terriblement excitante.

Lucie se laissa faire, sans volonté et sans envie de bouger. Dans son dos, la lourde poitrine d'Edwige se soulevait à un profond rythme régulier. Elle sentait les tétons bandés contre son dos, à travers les tissus des vêtements et de sa chasuble.

*VVVVLATCH ! Ouuuuuuuhhhhhh !* Je t'en supplie papa, non ! J'essaierai plus de m'enfuir ! Je le jure !

\_ Toute façon, tu pourras plus ! J'ai ben envie qu'tu finisses comme Nesty ! Sans pieds et sans mains, t'irais pas loin, hein ?

Offrant sa chatte aux caresses, Lucie crut avoir mal compris. Cette Nesty... on lui aurait coupé les mains et les pieds ? C'était bien ça ? Oh, et puis, elle s'en moquait. Elle ne la connaissait pas, ne l'avait jamais vue.

En écrasant le clitoris, Edwige enfonça deux doigts dans le vagin de la jeune fille qui poussa un long soupir rentré et devint encore plus molle. Elle n'était pas comme sa cousine, elle en avait parfaitement conscience. Son attitude payait bien mieux... Ce n'était pas elle qu'on était en train de battre... Ce n'étaient pas ses seins qui étaient torturés, même si elle avait toujours en tête le souvenir de la vis plantée dans son téton... Il n'en restait d'ailleurs presque aucune trace. Juste deux petites marques noires qui se résorbaient vite.

*SSLATCH ! Aaaaaïïïeeeeeh !* S'il te plait, papa ! Non ! Tout ce que tu voudras, je te jure !

\_ Sur la tête de ta cousine ?

Le sourire torve de René venait de s'agrandir. Adeline ne jeta même pas un regard à Lucie, opina malgré son inconfortable posture.

\_ Oui, oui ! Sur la tête de Lucie ! Je te jure !

\_ Tout c'que j'voudrais ?

\_ Oui, oui ! Tout ! Tout ce que tu voudras !

Lucie se mordit à nouveau la lèvre. Edwige l'emmenait lentement au bord de l'orgasme, le retardant sans cesse. C'était... délicieusement long.

Le chasseur posa sa ceinture sur la table et, les mains sur les hanches, contempla sa « fille » de haut.

\_ On va ben voir... T'as envie d'rouler une galoche à ton papa ?

\_ U... une quoi ?

\_ Une galoche ! Une pelle, quoi !

Adeline mit certainement un moment à comprendre car elle ne répondit pas immédiatement.

\_ Oui... Oui, papa, j'ai très envie !

René se pencha alors au-dessus de son visage, la prit par les cheveux et approcha sa bouche de celle de la punie.

\_ 'tention ! J'veux une pelle avec la langue, hein ? Montre-moi si t'embrasse aussi ben qu'tu baisses !

Adeline cligna des yeux. Leurs lèvres se soudèrent. Lucie suivit tout à travers ses cils, se faisant tripoter la vulve. Le vieux chasseur au ventre bedonnant ne tarda pas à enfoncer sa langue dans la bouche de sa cousine. Celle-ci, sûrement terrifiée par la présence du chien autant que par la terrible raclée qu'elle venait de recevoir, répondait avec complaisance, pourtant visiblement dégoûtée.

Elle eut envie de faire pareille avec Edwige... puis rougit d'une telle pensée. Mais que lui arrivait-il ? Elle ne parvenait plus à plaindre sa cousine. La femme du chasseur avait raison. Elle prenait un plaisir glauque à la regarder se faire punir.

Le baiser dura un bon moment, entre gémissements étouffés et sanglots retenus. Adeline se donna entièrement, laissa l'homme lui fouiller la bouche avec sa langue. De la bave ne tarda pas à s'écouler de la commissure de ses lèvres, luisante sous la lumière dorée de l'extérieur. Il n'était pas loin de midi à la grande horloge comtoise qui trônait près de la porte.

Au bout du compte, René se redressa, satisfait. Un filet de salive resta un instant attaché entre les deux bouches, finit par rompre pour retomber sur le menton d'Adeline.

— Pas mal pour une morveuse dans ton genre ! commenta-t-il avec un rictus sardonique. Tu pourrais presque faire concurrence à ma bourgeoise, fille !

Edwige ne réagit pas, continuant à branler Lucie. La jeune fille n'avait pas encore bien analysé les rapports du couple. Aucun des deux ne semblait avoir l'ascendant. Encore que... Edwige savait bien quand il fallait ne pas répondre car son mari pouvait se montrer très brutal.

À nouveau, elle s'imagina en train d'embrasser à pleine bouche cette femme qui lui avait déjà fait connaître tant d'émotions fortes. La jouissance était là, dans le creux de ses reins, ne demandait qu'une pichenette plus appuyée sur son clitoris... Un tout petit quelque chose qui ne vint pas, la frustrant mais l'emplissant également de voluptés sans égales. Comme elle aurait aimé, à cet instant, être attachée sur le grand lit, à la seule merci d'Edwige... Comme elle aurait aimé que celle-ci la force à lui « rouler une galoche » en la pelotant... Comme elle aurait aimé être contrainte de lui lécher sexe et anus en se faisant tirer le bout des seins très fort... Elle pleurerait... elle supplierait... elle crierait... elle jouirait...

Remuant lascivement sa croupe sur le ventre et la poitrine de sa « tante », Lucie s'offrit davantage au lieu de serrer les cuisses, allant contre son envie de jouir.

Sous leurs yeux, René baissait son pantalon sur ses cuisses pâles. Sa verge était raide, décalottée, prête pour un assaut.

— T'as l'air bien gentille, tout d'un coup, fille... Qu'est-ce tu dirais de me sucer un peu les balloches ?

Retirant ses chaussures et son pantalon, le chasseur prit son membre à pleine main, soupesa les testicules. Lucie en frémit. Elle trouvait ce sac de peau velue particulièrement ignoble. Mais sa cousine acquiesça servilement :

— Oui... Oui, papa ! J'ai envie de te lécher les... les couilles !

Sans doute espérait-elle calmer la colère de René en entrant dans son jeu. Lucie trouva la manœuvre risquée. L'homme pouvait très bien s'énerver davantage s'il trouvait la jeune femme trop conciliante à son goût. Cependant, pour cette fois, il éclata de rire.

— Tu veux m'lécher les couilles ? Pas d problème ! Tu pourras même renifler mon cul en même temps !

Ce langage trivial qui avait tant choqué et perturbé Lucie les premiers jours commençait maintenant à produire l'effet inverse. Elle guettait chaque vulgarité pour en tirer une sorte de satisfaction sexuelle indéfinissable.

René se plaça au-dessus d'Adi, la tirant par les cheveux pour la forcer à ployer jusqu'à ce que sa tête passe entre les cuisses épaisses. Elle dut rentrer les épaules pour permettre à son tourmenteur de s'accroupir légèrement, comme s'il allait lui déféquer dessus.

Le nez d'Adi disparut dans la raie profonde de cet horrible cul blanc. Les fesses du chasseur n'avaient rien à voir avec la croupe ronde d'Edwige. Elles étaient molles, grasses, piquées de poils gris et noirs. De sa position, Lucie vit sa cousine ouvrir grand la bouche pour recueillir la lourde bourse sur sa langue.

— Rââhhh ! Ouaiiiiis ! Vas-y fille ! Suce-moi les valseuses et renifle mon trou d'balle !

À voir les grimaces presque hébétées de René, à entendre ses râles et ses lourdes inspirations, Adeline devait le combler au-delà de ses espérances. Elle devait faire rouler sa langue autour des testicules, les soupeser, les poulécher... tout en respirant l'anus malpropre qui se frottait sur son nez.

Là encore, Lucie s'imagina à la place de sa cousine mais avec Edwige dans le rôle de l'agresseur. Et si elle avait été attachée de la même manière ?... Que la grande brune se soit assise sur son visage ?... Qu'elle lui avait ordonné de sentir son derrière en lui broutant le minou ? Quelles délicieuses pensées...

Elle perçut un léger changement. Les mains d'Edwige ralentirent, comme pour repousser les deux orgasmes qui menaçaient. Les odeurs de leurs sécrétions vaginales respectives se mêlaient, les enivrant. La femme devait elle aussi penser certaines choses.

René prenait son temps, bâillonnant littéralement Adeline avec ses testicules, savourant le plaisir qu'elle lui dispensait. Sa verge tressautait comiquement contre son ventre. Il grognait, s'appuyant des deux mains sur ses cuisses pour maintenir son équilibre.

— Vas-y ! ne cessait-il de brailler. Bouffe-moi les couilles, p'tite garce ! Après, j'te prendrai par le trou d'balle ! L'est encore bien serré !

La main d'Edwige quitta alors la vulve molle et baveuse de Lucie qui rouvrit grand les yeux. La femme la força à se tourner, à lui faire face. Un sourire sale aux lèvres, elle lui dit d'une voix rendue rauque par l'excitation :

— Viens, on va les laisser seuls... On va monter dans la chambre... On va s'bouffer la moule et s'faire des p'tites cochonneries entre filles...

Lucie battit des paupières pour marquer son accord. Elle ne demandait pas autre chose à cet instant. Elles se levèrent, se dirigèrent vers l'escalier. La jeune fille se sentait comme ivre, le ventre lourd, les seins durs. Il restait du temps avant le repas de midi... Bien assez pour qu'elle puisse jouir sous les ordres de sa « tata ».

## RENE

La pression augmentait dans sa queue, lui faisait tourner la tête. Les jolies lèvres d'Adeline montaient et descendaient autour de son chibre. Il commençait à voir des lumières devant les yeux. C'était souvent comme ça quand il allait juter la première fois de la journée. Il avait l'habitude de penser le premier coup était toujours le meilleur... Pas forcément vrai mais les idées de ce genre avaient la vie dure.

Sa « fille » se trouvait à quatre pattes au milieu du salon, chasuble relevée sur ses reins. Modeste l'enculait. En voyant sa tête, René comprit qu'il allait pas tarder à lui en foutre plein les boyaux.

La grande mère pouvait seulement se servir de sa bouche. René s'était d'abord fait lécher les couilles un bon moment avant de lui demander cette pipe. Adeline le regardait avec ce mélange de colère, de honte et de plaisir qui le faisait bander comme un âne. Il comprenait mal sa femme, qui préférait cette petite carpette de Lucie, toujours prête à lui lécher le cul sur demande. Elles étaient montées avec l'Isabelle pour de gouineries. Les voisins avaient débarqué sans leur lavette de Roméo, cette fois. Modeste avait dit qu'il était puni parce qu'il avait pas bien fait jouir sa bourgeoise... *Bââh* !

René planta ses yeux dans ceux de la fille. Elle grimaçait parfois, la bite de Modeste lui fouaillant les entrailles sans pitié. Depuis qu'elle avait essayé de filer, quelques jours plus tôt, il se montrait plus dur. Les résultats étaient là. Cette idiote avait fini par comprendre – enfin, il le croyait – qu'elle resterait ici, que personne viendrait les délivrer. Alors, pour sauver la peau de son joli petit cul, elle faisait ce qu'il voulait sans faire sa mijaurée. Oh, c'était pas une Nesty... mais elle savait maintenant où était son intérêt.

Le Branjoux la prit par les hanches, les pétrit avec ses paluches velues. Il transpirait, le voisin. René suait lui aussi. C'était pas de tout repos, de baiser comme ça !

Ses couilles remontèrent quand il vit Modeste grogner en montrant les dents. Le saligaud lui balançait la sauce ! L'idée que son voisin inondait le trou du cul de sa chère fifille remua les tripes du chasseur.

Il respirait vite et fort. Sans attendre, il sortit sa longue bite de la jolie bouche, se l'empoigna. Quelques bons allers et retours de la main... la décharge le fit râler et dresser sur la pointe des pieds. Oh que c'était bon !

Le premier jet alla s'éclater sur la joue de la mère.

– *Uugh* !Garde... *Oohhh*... la bouche ouverte ! *Ughhhhh* !

Elle obéit, cette bécasse ! Elle restait là, à quatre pattes, le clapet ouvert, se prenant du foutre en pleine figure. René secoua sa queue et pressa ses boules de l'autre main, histoire d'en tirer tout le jus. Elle en reçut partout, des cheveux au menton ! Près d'une dizaine de mitrailles ! Bordel que c'était bon !

La pression retomba... pas le plaisir de voir cette jolie pétasse avec la gueule dégoulinant de sperme frais. Les grosses gouttes, épaisses comme des crachats et blanches comme du petit lait, lui coulaient sur les joues, par-dessus les yeux et sur le nez. Elle s'en était prise deux en pleine bouche. René, qui lui avait pas encore autorisé à la fermer, regardait cette morve épaisse qui engluait ses dents et sa langue.

\_ Avale !

Elle baissa les yeux, piqua un fard. Il lui restait quand même de la fierté. Le chasseur l'avait pas encore brisée, c'était sûr... et c'était tant mieux. Le jour où elle serait plus qu'une poupée molle, il la revendrait. Pas à Branjoux... plutôt à un fermier du coin, dans une vente aux enchères. Il en connaissait qui préférerait le genre très obéissante.

Alors qu'elle avalait son foutre, le Modeste sortait du cul. Il reprenait son souffle. Rouge, qu'il était, le pauvre vieux.

Avant de débander, René lui tartina la figure, étalant son sperme en se servant de sa queue comme d'un pinceau.

\_ Te v'là avec un bon masque de beauté ! Hahaha !

L'Adeline serrait les dents. Ça se voyait à sa mâchoire. Elle aurait sûrement voulu dire ce qu'elle pensait vraiment mais comme il la tenait maintenant à la schlague, elle osait pas. Elle avait encore les marques des coups de ceinture de la veille sur les cuisses et le ventre. Ça partait vite, comme toujours, mais quand même... il l'avait pas loupé !

René lui colla son gland poisseux sous le nez.

\_ L'en reste une goutte ! Lèche !

Elle tremblait de rage. Fallait dire qu'ils lui avaient fait boire de la tisane à midi et qu'avec le Modeste, ils s'étaient pas trop occupés de sa moule. Forcément, ça devait la démanger, là en bas. Son copain avait préféré l'enculer... Tant mieux ! Elle était pas vraiment là pour prendre son pied sans arrêt, même si c'était plutôt marrant de la faire jouir comme une salope.

Elle tira la langue, attrapa la goutte morveuse qui pendait au bout de son gland. Avec une grimace, elle l'avala.

\_ Qu'est-ce que t'as, à tirer une tronche pareille ? T'aimes pas le goût ?

Elle répondit pas. Derrière elle, le Branjoux se relevait. Il débandait lui aussi. Pas grave. Ils auraient vite de nouveau la trique. Faudrait juste qu'ils trouvent un truc un peu plus vicelard que la baiser à deux.

\_ Bon sang, ce qu'elle est bonne ! Elle est bien serrée, tu sais... elle m'a aspiré la queue comme une ventouse et...

\_ Ça va, j'connais ! grogna René.

Il aimait bien le Modeste mais fallait toujours qu'il cause beaucoup et qu'il raconte. Le chasseur, lui, enculait presque tous les jours sa prétendue fille. Alors l'effet de son trou du cul, il connaissait ! Surtout qu'il était autrement mieux outillé que son voisin !

\_ Essuie-toi la queue ! T'as plein d'merde dessus !

Comme il regardait autour de lui pour trouver un torchon ou un mouchoir, René prit les cheveux de l'Adeline, tira un peu dessus.

\_ Prends ça !

La grande même glapit :

\_ Ah non ! C'est dégueulasse !

Qu'elle était conne, mais qu'elle était conne ! Et *VLATCH* ! Une bonne baffe en travers de la figure, histoire de lui rappeler qu'elle avait juste à la fermer.

\_ T'apprendras donc jamais ?

Elle commença à chialer, en silence. Il ressentit pas une miette de pitié. Plutôt, ça lui redonnait envie de lui faire des trucs... Sa queue frémissait de nouveau !

Modeste prit les cheveux, s'essuya la queue avec. Pas pratique mais ça remettait au moins mademoiselle à sa place.

\_ Qu'est-ce qu'on fait, maint'nant ?

Il avait posé la question à voix haute, sans penser que son voisin allait proposer quelque chose. Pourtant, si :

\_ Qu'est-ce que tu dirais de lui chatouiller un peu la chatte et les tétines avec ta dynamo spéciale ?

René plissa les paupières en regardant la fille. Elle avait toujours les yeux mouillés, le surveillait sans comprendre ce qui l'attendait. La dynamo ? Ouais... Pourquoi pas... Il avait même pas encore pensé à l'utiliser sur elle !

\_ Attends-moi là... Ensuite, on ira dans l'atelier ! On s'ra plus tranquilles là-bas !

Il avait planqué son petit matériel spécial, qu'il avait lui-même fabriqué du temps de Nesty, dans l'armoire de sa chambre, sous la pile de linge de maison.

René sortit du salon pour monter l'escalier. Les marches craquaient presque toutes sous son poids, pire que quand il descendait à la cave. Il était pas encore arrivé en haut qu'il entendait déjà les rires de sa femme et ceux, aigus, de cette grognasse d'Isabelle. Il entra sans frapper. Edwige avait pas fermé à clé, tant pis pour elle !

Les trois gouines ont sursauté en le voyant entrer. Fallait dire qu'elles s'amusaient bien, les deux copines, avec cette lopette de Lucie. Elles allaient finir par lui user la langue à force de la faire lécher tout et n'importe quoi !

La gamine, à poil, couchée sur le ventre en travers du lit, avait les chevilles ligotées ensemble, ramenées vers le haut et attachées aux poignets, dans le dos. Tout ça avec de la corde qu'Edwige avait déniché dans l'appentis, à côté de l'atelier. L'Isabelle, pliée en deux devant le visage de Lucie, se faisait lécher le trou de balle... pendant que sa femme tripotait leur « nièce », assise de l'autre côté, une main passée sous le ventre de la gamine.

La voisine, avec son gros cul blanc, rabaissa sa robe. Elles étaient encore habillées et ça rendait le tableau presque... croustillant. Parce que la Lucie aurait très bien pu être la nièce ou la fille de l'une ou de l'autre. Attachée à poil comme elle l'était, le nez crotté et la bouche sale de traces de merde, elle faisait vraiment « esclave sexuelle pour gouines ». Après tout, c'était ce qu'elle était, non ?

\_ Tu pourrais frapper avant d'entrer !

René jeta un regard ennuyé à sa chère et tendre.

\_ Tu m'as pas entendu monter ? Pis, j'vais pas toquer aux portes chez moi, quand même !

La rombière de voisine, rouge comme une tomate, avait encore plus la honte que la petiote qui attendait la suite, le regard flou. Elle avait l'air de prendre son pied, cette lavette !

Il grogna en détaillant la silhouette de la Branjoux, se demanda une fois encore ce que Modeste pouvait lui trouver. Elle avait un gros cul et des grosses miches, c'était sûr mais sa tête... Une vraie pimbêche, trop maquillée, avec une choucroute blonde sur la tête ! Bordel de merde, il aurait pas été capable de la tringler, cette foutue Isabelle !

Elle tourna la tête pour faire comme s'il était pas là. Exprès, il prit son temps pour chercher le petit attirail dans l'armoire. Edwige pouvait bien jouer l'impatiente, il fit durer un petit moment avant de redescendre. Qu'elles se goussent entre elles, ces foutues gouines. Après tout, il avait mieux à faire avec l'Adeline et son vieux copain.

\*

Il tira un coup sec sur la sangle qui comprima la cheville. Un dernier nœud... ça y était ! Elle était ficelée sur le premier établi qu'ils avaient dégagé du bric à braque d'outils, de clous, de bouts de planche et de copeaux.

René recula d'un pas. Fifille, à poil, assise sur le plan de travail, avait les bras levés au-dessus de la tête, les poignets dans une sangle et la sangle fixée à la poutre transversale qui traversait l'atelier de bout en bout. Celle qui retenait la petite toiture en pente. Dans cette position, ses nichons ronds remontaient haut et avaient l'air moins gros mais ils étaient encore plus bandant.

Le chasseur lui avait aussi attaché les chevilles, une à l'étau sur le deuxième plan de travail et l'autre au mur, juste sous le vieil interrupteur noir. Il y avait assez d'anneaux

et de gros clous dans les parois pour ses fantaisies. Il se souvenait même avoir un jour attaché Myriam par les cheveux et l'avoir fouettée comme ça. Qu'est-ce qu'elle avait gueulée, cette garce ! Là, les deux compères se préparaient pour autre chose. La jolie chatte rose de l'Adeline bien dégagée, René lui avait collé les fesses à ras de l'établi. Sans se pencher, ils pouvaient tout lui voir. Le trou du cul plissé comme la chatte qui baillait déjà un peu. Sans ses poils, sa moule ressemblait à celle d'une gamine mais qui s'ouvrait comme celle d'une putain. C'était de la moule qui avait déjà servi... qui allait encore servir.

À côté de lui, le Modeste venait d'enlever son froc. Il bandait comme un âne, reluquait la petite en se branlant lentement. Il avait pas souvent l'occasion de se marrer, avec sa bourgeoise et son Roméo. Alors quand il était là, il en profitait. Normal. René se sentait même l'âme d'un grand frère.

\_ On... on commence ?

René ouvrit la boîte où il rangeait son attirail. Ce petit truc, il l'avait amoureusement bricolé de ses mains. C'était fait avec une bête dynamo de vélo, un boîtier électrique qu'il avait récupéré chez le Thomas et bidouillé pour en faire un variateur adapté, quelques fils électriques noirs et rouges, des pastilles collés avec du scotch d'électricien et de petites pinces plates qu'il pouvait troquer contre des pinces crocodiles. Il évitait. C'était moins marrant si ça faisait trop mal au départ.

\_ Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous allez faire ?

L'Adeline regardait le contenu de la boîte en allongeant le cou. La trouille lui faisait des yeux ronds. Sa voix était chevrotante. Délicieux !

\_ Ça, Fille, ton papa l'a fabriqué tout seul !

\_ C'est... c'est pour faire quoi ?

Il la vit qui retenait son souffle, tendue comme la corde d'un arc. Elle commençait même à transpirer... Ça, c'était encore rien. Il lui fit un sourire, pour se moquer d'elle.

\_ C'est pour faire des décharges... À ton avis, à quoi ça peut servir d'autre, une dynamo ?

\_ D... donner de la lumière sur un vélo...

Et sérieuse avec ça, cette bêtasse ! Les compères éclatèrent de rire. Le Modeste en rajouta une couche :

\_ Oui... Mais aujourd'hui, ce sera toi, l'ampoule ! Hahaha !

Deux rides se creusèrent entre les sourcils noirs. Elle essayait de piger. René était sûr qu'elle devinait déjà mais qu'elle osait pas y croire. Alors, pour la faire pisser de trouille, il lui expliqua en installant son petit appareillage.

\_ La dynamo, on va la mettre contre une roue de vélo... Tu vois, comme ça...

Il glissa la jante sans pneu sur l'axe qu'il avait fabriqué en même temps que l'appareil. Un coup de poignet... elle partit en cliquetant. C'était bien huilé. Elle pouvait tourner très vite. Il l'arrêta en la bloquant d'une main puis colla la dynamo contre l'extérieur.

\_ Quand on la f'ra tourner, la dynamo va fabriquer d'électricité... qui passera dans c'te boîtier quand j'l'aurai branché dessus...

Il lui montrait, d'un doigt, le passage du courant. Pour l'instant, il laissa la petite fiche en-dehors du variateur. L'Adeline l'écoutait, devenait de plus en plus pâle.

\_ Ça va passer dans ces fils, là... Tu vois, y'en a cinq... Trois rouges et deux noirs...

Il les sépara, que la petite les voit bien. Elle avait l'air tellement angoissée... tellement stressée... René pouvait pas se retenir de glousser comme une poule.

\_ C... Ça ira où ?

Ses nichons montaient et descendaient de plus en plus vite. Elle avait déjà compris... Mais de pas être sûre la rendait plus nerveuse. Le Modeste lui répondit un peu trop vite. Tant pis.

\_ Les rouges sur ta jolie chatte et les noirs sur tes tétines ! Tu verras, c'est très amusant !

Elle faillit tourner de l'œil. Ses doigts de pied se crispèrent. Elle vira au blanc. Ses yeux papillonnèrent. Sa bouche resta à moitié ouverte, comme la gueule d'un poisson crevé. La trouille... C'était fou ce qu'elle pouvait enfanter comme réactions ! René se gratta sous sa casquette, un vieux tic.

\_ L'énerve pas comme ça, lança-t-il à son compère. Tu vas m'la foutre dans les choux avant qu'on commence !

Ils rigolèrent. René enfonça alors les cinq fiches des câbles électriques dans le variateur, qui pouvait en prendre jusqu'à huit. Bricolé, oui, mais efficace et bien isolé. Il s'était encore jamais pris de châtaigne. Encore que... c'était pas du haut voltage. Juste assez pour bien « chatouiller », comme il avait l'habitude de dire.

Il saisit les deux fils noirs et testa les petites pinces plates, sous les rondelles de scotch. Quand il se pencha pour prendre un des nichons, sa « fille » gémit. Il joua un peu avec le téton, histoire de le faire bander. Avec la tisane qu'elle avait bu et comme elle avait pas joui depuis, sa mamelle durcit tout de suite. Il approcha la première pince.

\_ Non, papa... Je t'en supplie, non ! Pas ça !

\_ Ferme-la un peu... Tu m'files la trique à toujours chialer !

Il relâcha la pince qui écrasa le bout de chair rose, l'aplatissant à moitié. L'Adeline grimaça en serrant les dents. Comédie. Les pinces étaient pas si douloureuses. René secoua la tête. Du gras du pouce, il recouvrit presque tout le large mamelon avec le scotch, pour être certain que ça tiendrait.

Il plaça l'autre pince et prit les fils rouges. La lumière de dehors, qui passait par la vitre, était pas suffisante à cause du brouillard. Il avait allumé l'ampoule dès qu'ils étaient entrés. D'ici, on entendait assez bien le petit diesel qui fournissait l'électricité à la maison.

Tirant le tabouret, il s'installa en face de la moule ouverte, resta un moment à la regarder, la trouva vraiment bonne sans ses poils. Une longue fente aussi rose que ses tétines, avec des lèvres un peu effacées mais déjà humides. Plus bas, il voyait bien son trou du cul qui restait un peu ouvert. Le Modeste lui avait bien ramoné le conduit... Il y avait encore un peu de merde. Normal, puisqu'il lavait les filles qu'une fois par semaine.

Tenant les câbles rouges d'une main, il se servit de l'autre pour toucher la cramouille de Fifille. Elle se mordit la lèvre puis poussa un petit miaulement. Très sensible... C'était parfait ! Plus elle mouillerait, plus le courant passerait bien. Hé, hé, hé...

\_ T'es trempée... Pleine de bave... T'aurais pas envie que ton gentil papa t'enfile, par hasard ?

Elle leva la tête, pleine d'espoir.

\_ Oui ! Oui, papa ! J'ai très envie que tu me... m'enfile !

La petite idiote pensait sûrement échapper à ce qui l'attendait. C'était pas possible d'être aussi nouille. La Myriam, elle, s'était jamais faite d'illusion le concernant. Mais celle-là, elle espérait toujours.

\_ Plus tard, quand on aura fini !

Il prit le premier câble. Sur ceux-là, pas besoin de scotch. Il fit claquer la pince dans le vide puis referma le petit étau d'acier sur une lèvre qu'il venait d'étirer. Ça lui ouvrit le trou. De la mouille grasse coula lentement dans sa raie. Pareil pour l'autre, plus bas... Fallait pas que les pinces se touchent. Ensuite, il se pencha pour colla le pouce et l'index de chaque côté de la gousse du clitoris. Il bandait déjà à moitié... En pressant bien, il arriva à faire sortir entièrement le petit coquin. L'Adeline soupira en sanglotant. Bordel, ce qu'il aimait entendre ça !

Il approcha la pince du bourgeon de chair. C'était trop tentant... Il s'amusa un moment à lui taquiner le pépin comme ça, en faisant glisser le bout de métal dessus, en le

tapotant avec. C'était passionnant de voir cette petite chose réagir, gonfler, durcir. En même temps, elle s'inondait le trou de mouille. Ah, la tisane ! On pouvait pas aller contre... C'était physique !

\_ Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda le Modeste dans son dos. Je vois plus rien !

\_ Je la chauffe... Prends l'aut' tabouret !

Son copain marmonna un truc en cherchant l'autre siège, plus inconfortable. Il s'assit à côté de son comparse qui titillait toujours le clito. L'Adeline soufflait fort maintenant. Elle fermait les yeux à moitié. Son nez faisait comme un minuscule cœur qui bat. Elle se mordait même la lèvre pour pas gémir trop fort. Toujours cette fierté. Ah, il mettrait du temps à la briser, celle-là !

Le bout de chair tendu comme une petite bite était entièrement sorti de sa gousse. Ça ressemblait à une perle allongée. Et plus René pressait avec ses doigts sur les côtés, plus le bourgeon sortait et plus la fille miaulait. Il aurait bien aimé que Lucie soit là, à genoux sous l'établi, pour le sucer ou le branler. Mais bon, il pouvait pas revenir sur ses accords avec Edwige, quand même. Elle le lui pardonnerait pas, même si c'était lui qui avait débusqué les filles.

Il attendit pas plus, appuya sur la pince pour l'ouvrir. Fallait viser. C'était tellement gluant que les mâchoires plates risquaient de glisser. Tirant la langue, René s'assura de bien la placer à la base du clito, pour pas qu'il se rétracte. Il l'avait fait plusieurs fois avec Nesty... Mais la petite noire avait eu un bien plus gros pépin.

L'Adeline poussa un long sifflement entre ses dents. La douleur lui fit froncer les sourcils, rider le front et crisper la mâchoire. Elle serra les poings, au-dessus de sa tête.

\_ Ça fait mal, papa !

René sentit un sale sourire sur ses lèvres. Bien sûr que ça faisait mal ! C'était ça qui était marrant !

\_ T'as encore rien senti, tu peux m'croire !

Autant lui foutre la trouille. Cette fois, il brancha la dernière fiche, celle qui reliait la dynamo au variateur. Un petit bouton permettait de couper le jus mais il s'en servait jamais. C'était pas assez fort pour tuer quelqu'un, loin de là.

\_ T'es prête ?

La fille rouvrit les yeux. Des larmes se collaient déjà dans les coins. Elle secoua la tête, désespérée. Au fond d'elle, elle savait sûrement qu'il renoncerait pas. Elle devait commencer à bien le connaître maintenant. C'était pas possible autrement.

\_ Papa... Non... Je t'en supplie...

Des mots soufflés, gémis, qui le firent bander comme un âne. Il adorait la voir et l'entendre l'appeler « papa », le supplier de l'épargner pour une fois. Il adorait savoir que rien pourrait l'empêcher de continuer. Personne ne pouvait sauver cette petite idiote.

Sans la quitter des yeux, il posa une main sur la jante de vélo. Elle suivit cette main de ses yeux qui s'écarquillèrent, terrifiés.

\_ Non... J'ai fais ce que tu voulais... tout ! Pourquoi ?

\_ Parce que j'en ai envie !

Elle avait pas besoin d'une autre explication ! Il donna un tour de roue. Elle se raidit, ayant reçu une très légère décharge mais dans des parties très sensibles de son corps... Ses tétines, sa chatte... son clito ! Il y avait sûrement rien de plus sensible chez une femme que ce petit bout de chair !

\_ *Aaaahh* !

Plus de la surprise que de la douleur. Elle avait dû sentir qu'un chatouillis, une toute petite chose de rien du tout.

\_ Alors ? Ça t'plais ?

\_ N... non, papa... S'il te plait, non...

René regarda son copain Modeste. Les deux hommes, qui s'entendaient parfaitement, hochèrent la tête ensemble. Le chasseur ouvrit son pantalon, sortit sa bite dressée pour la caresser un peu. Branjoux, lui, se branlait déjà depuis un moment.

Sans attendre, René donna une nouvelle impulsion à la roue, qui se mit à tourner sur elle-même, entraînant la dynamo. Le corps de la fille se raidit dans la foulée tandis qu'une longue plainte sortit de sa gorge ouverte. *Aââââhhhhhhh* ! Les doigts de pied crispés, les poings serrés, elle recevait une bonne décharge continue. Rien à voir avec du 220 V mais, sans ampérage, c'était de l'électricité brute qui passait en elle.

Il bloqua de nouveau la roue. L'Adeline se décrispa en soufflant fort. Sur son front, de la transpiration commençait à se former. Bon signe.

René remarqua la chatte qui perdait sa saine couleur rose pour un rouge de viande crue. Les babines enflaient. Le clito, aplati à la base, devenait livide.

\_ On dirait que ça lui fait de l'effet, commenta le Modeste.

Les yeux hors de la tête, il regardait la fille en faisant aller et venir sa main poilue sur sa queue. Le gland mauve apparaissait... disparaissait... sous ses doigts et la peau qu'il ramenait dessus. René et lui se connaissaient depuis si longtemps, ils avaient partagés tellement de choses qu'ils éprouvaient plus aucune gêne entre eux. Mais ils étaient pas pédés, hein ? Fallait pas confondre !... Encore que René s'était souvent demandé si son comparse faisait pas de drôles de trucs avec le Roméo...

\_ Un peu, mon n'veu ! Et elle a encore rien vu !

Ils rigolèrent. René attendit un petit moment, histoire qu'elle reprenne bien ses esprits. Ensuite, il relança la roue, avec encore plus de force. La molette de la dynamo, entraînée, cliqueta et siffla. Cette fois, il y eut une petite étincelle bleue au niveau de sa moule.

L'Adeline serra de nouveau les dents, gémit comme une damnée. Elle ferma fort les yeux, se prenant cette décharge qui devait lui piquer les bouts des seins et les lèvres... Quant à son clito, René aurait été incapable de deviner ce que ça lui faisait en vrai. Il pensait que c'était pire que s'il se le faisait dans le gland ou les couilles.

Il attendit pas, ce coup-ci, que la jante s'arrête pour la relancer. Le corps de la fille se contractait et gigotait. Elle pouvait à peine bouger, ligotée comme elle l'était. Elle transpirait de plus en plus. De grosses gouttes qui coulaient sur son front... entre ses miches. Son ventre devenait dur. Elle haletait entre chaque décharge.

Quand elle y arrivait, elle suppliait, les yeux vides.

\_ *Arrêteeeeeeeez !... Papaaaaaaa !... Nooooooon !... Râââââhhhh !*

C'était plutôt bizarre que ça arrêta plus de couler entre ses cuisses. Une bave claire sortait de son trou, lui inondait la raie jusque sur le bord de l'établi puis coulait par terre. Elle râlait, étouffait, bavait même ! Ouais ! De la salive qui lui débordait des lèvres, dans les coins.

\_ Tu veux qu'j'arrête ? Mais j viens à peine de commencer ! Hahaha !

Il relança la roue qui cliqueta et cliqueta encore, électrisant toujours plus la petite. Elle resta un moment à le fixer, paralysée par la lourde décharge qui finissait pas. Ses cheveux noirs se dressaient lentement... ils frisaient ici et là... Et puis, il y avait comme une odeur de chair brûlée qui leur montait au nez.

René laissa filer la jante, prit sa queue en main pour quelques autres allers retours. Il se caressa aussi amoureusement les couilles, reluquant l'Adeline qui se prenait ces décharges à répétition, satisfait. Il pourrait lui faire ce qu'il voudrait, personne l'en empêcherait. Ouais, tout ce qu'il voudrait. Les pires trucs qu'il pourrait imaginer... toutes les saloperies qui lui passeraient par la tête. Tant que le brouillard se lèverait pas, il se savait à l'abri.

La roue s'arrêta. L'Adeline s'écroula comme une baudruche trouée, maintenant trempée de sueur. De la tête aux pieds. Des cheveux restèrent comme suspendus autour de son crâne. Elle haletait et geignait.

Les compères la laissèrent souffler un peu. En fait, le Modeste faisait que regarder. Il aimait ça, mater. Presque autant que fourrer une jolie fille. Il avait jamais été très doué pour les dresser ou les casser. Dans le fond, c'était un faible. Suffisait de voir comme sa bourgeoise commandait, chez lui.

\_ Papa... pitié, arrête... j'en peux plus... s'il te plaît... je ferai tout... tout ce que tu voudras...

La petite voix attira l'attention du chasseur et de son voisin. Les paupières presque fermées comme si elle était fatiguée, l'Adeline le suppliait encore. René quitta à regret ses valseuses qu'il cajolait pour remettre une main sur la jante.

\_ Tu rigoles, fille ? On en a pas fini avec toi !

Elle le supplia juste des yeux. C'était clair. Elle avait même envie de chialer. René lui laissa croire qu'il allait céder avant de relancer la roue d'un coup pour lui balancer de nouvelles châtaignes dans la chatte et les miches.

\_ *Rââââhhhh !... Noooooooooon !!*

\*

\_ J'en peux plus... Pitié...

Sûrement plus d'une heure que les deux hommes la torturaient comme ça. Le chasseur avait déjà décidé que c'était assez. Il venait juste de gicler sur les cuisses de sa « fille » et arrêta la jante, pour de bon cette fois. Ce que l'Adeline savait pas encore.

Le Modeste, lui, avait balancé sa sauce plus tôt mais il lui restait de la réserve. Il bandait de nouveau, avait encore des envies.

René lui jeta un coup d'œil. Sur le coup, l'excitation retombée pour quelques minutes, il se demanda si son voisin se vengeait pas un peu de sa femme. En faisant payer des petites grues comme l'Adeline... Ouais... Ce serait bien possible.

Il frotta le bout de sa queue engluée de foutre sur un des pieds nus et sales de la petite. Juste pour se nettoyer. Ça laissa des traces baveuses dans la poussière noire de ses talons et de l'avant de son pied.

L'Adeline était complètement cassée. On aurait dit qu'elle avait picolé. Sa tête balançait lentement d'un côté à l'autre. Ses cheveux ressemblaient plus à rien. Sa chatte avait doublé de volume... enfin, ses lèvres. Quant à son clito... il était devenu presque noir, à force d'être écrasé et électrisé. Elle avait l'air d'une dingue.

\_ Tu veux qu'j'arrête ?

Elle avait même plus la force de répondre. Sa bouche pendait mollement. Elle fit oui du menton, toujours à moitié dans les choux.

Les deux hommes se regardèrent. René voyait que son voisin avait une autre idée. Mais on avait toujours plus d'idées quand on bandait dur. C'était comme ça. Il le laissa donc causer à sa place, terminant de frotter le bout de sa queue qui ramollissait sur les orteils.

\_ Qu'est-ce que tu ferais pour qu'on arrête ?

Elle reprenait ses esprits, releva la tête. Que ce soit le Modeste qui parle l'avait réveillée. Elle fit une drôle de tête, comme si elle cherchait à comprendre ce qu'on lui demandait. Et puis, elle répondit doucement :

\_ Tout... Tout ce que vous voudrez...

\_ Vraiment tout ?

Là, René fut piqué au vif. L'autre paraissait très excité. Il avait donc en tête un truc qu'ils avaient jamais essayés. La petite fit encore oui.

\_ On va bien voir...

Il se pencha vers René, lui chuchota de la détacher.

\_ T'es sûr ?

\_ Oui... Tu vas voir, on va bien rigoler...

Haussant les épaules, le chasseur défit les nœuds qui retenaient les trois sangles. L'Adeline s'effondra sur l'établi dégagé. Quand il la toucha, il se rendit compte qu'elle était vraiment trempée. Sa transpiration avait rendu sa peau presque désagréable à toucher. Il enleva ensuite les pinces. D'abord celles de sa chatte. Son clito garda un moment cette forme écrasée mais tira vite sur un mauve plus sain. Les lèvres, elles, restèrent enflées. Sa chatte ruisselait. Le moindre frôlement à cet endroit la faisait gémir.

Il enleva ensuite les pinces des tétons. Le spectacle fut encore plus impressionnant parce qu'ils avaient été cachés. Les mamelons étaient gonflés, granuleux et d'un rouge curieux. Quant aux tétines, elles bandaient, dures et raides, presque brunes alors qu'elles étaient normalement d'un joli rose frais.

René résista pas à l'envie de lui triturer un peu les bouts. L'Adeline se cabra aussi sec, poussant des plaintes aiguës. Le chasseur lui pinça et lui tordit les mamelles jusqu'à ce qu'elle essaie de le repousser. Une taloche sur les fesses la remit vite à sa place.

\_ Tu veux que j'recommence tout à zéro ?

Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, recula sur le plan de travail jusqu'aux boîtes de vis et de clous derrière elle. Elle secouait la tête, terrifiée.

\_ Non, non ! Pardon, papa ! Pardon !

\_ Descend d'là !

Sur le qui-vive, la petite descendit avec précaution. René la regarda. Un frémissement parcourut sa queue. De la voir avec ses nibards et sa chatte torturés, complètement à poil dans son atelier qui sentait la graisse et la sueur, au milieu des outils et de la crasse... voilà un spectacle qui lui plaisait. Et aussi, elle avait la peau si blanche... elle luisait de transpiration, sous l'ampoule.

\_ Alors, Modeste, c'est quoi ton idée ? On va pas passer l'après-midi à la reluquer !

Comme toujours quand il avait jouit, René se sentait d'humeur un peu maussade et méchante. Une bonne raclée sur cette grande perche serait pas pour lui déplaire. Mais dans l'état où ils l'avaient déjà mise, elle risquait de pas bien supporter.

\_ Je trouve qu'elle ressemble à une chienne, ta fille !

René lui jeta un coup d'œil peu amène. L'Adeline serrait ses cuisses l'une contre l'autre. Forcément, elle avait pas encore eu sa secousse... Ou alors d'une drôle de manière, avec l'électricité. Il s'était déjà demandé si une fille pouvait jouir comme ça, rien qu'avec des décharges dans la chatte... Il le saurait sûrement jamais.

\_ Ouais... Et alors ?

\_ Alors... Et bien, une chienne, il faut la baiser comme une chienne... Tu ne crois pas ?

Avec sa voix mielleuse et ses belles paroles, il commençait à lui chauffer les oreilles, le Branjoux. Comment ça, la baiser comme une chienne ? Ils l'avaient déjà fait... Prise et reprise à quatre pattes, par derrière... En levrette, comme disait Edwige. Si c'était pas ça, la baiser comme une chienne, alors il donnait sa langue au chat !

\_ Qu'est-ce tu racontes encore ?

\_ Je ne parlais pas de nous, René...

L'autre essayait de lui faire comprendre quelque chose. René se gratta la tête sous sa casquette. Le couvre-chef lui découvrit le front. Il se creusa les méninges... comprit enfin... Mais oui, il parlait pas d'eux ! Son cœur battit plus fort. Bordel de bordel de merde ! Ça ouais ! Ils l'avaient jamais fait !

\_ Tu crois que t'y arriverais ? demanda encore le Modeste.

René se tapota le menton en regardant la grande gamine qui comprenait rien, cachait ses miches et sa chatte comme si elle avait peur qu'on les lui touche encore. Elle allait pas être déçue !

\_ Mouais... Ça doit pouvoir s'faire ! Héhéhé...

\*

L'atelier aurait pas été un bon endroit pour ça. Trop petit, trop encombré. La remise, de l'autre côté de la maison, qui servait seulement à entasser des vieilleries, ça c'était le bon coin.

Il faisait toujours clair quand ils y emmenèrent l'Adeline, toute nue. Elle avait l'air encore choquée par les coups de jus qu'ils lui avaient balancé pendant une heure et réagissait à peine. Pour l'instant, tout devait lui sembler mieux que cette torture. Pour l'instant seulement...

René venait pas souvent ici. Il y avait quand même de la place. Les vieux meubles et les cageots pleins de trucs qui servaient plus étaient entassés dans un coin. Il poussa la fille dedans puis entra, suivi par le Branjoux, qui avait emporté les sangles et la ficelle. Pour ce qu'ils voulaient faire, ils devraient l'attacher. Elle se laisserait sûrement pas faire.

Ils gardèrent les battants grands ouverts. Il y avait pas d'ampoule, ici. Mais c'était orienté plein ouest. Dans l'après-midi, même avec le brouillard, on y voyait bien. Le soleil pâle éclairait l'intérieur saturé de poussière.

L'Adeline trébucha, manqua se casser la figure.

\_ Qu... qu'est-ce que vous allez encore me faire ?

\_ Tu verras bien !

Le chasseur la bouscula. Il fit ensuite un tour de la remise du regard, à la recherche de quelque chose qui pourrait lui servir. Il y avait bien une chaise cassée, à laquelle il manquait le dossier, mais c'était trop léger. Il fallait du solide parce que la petite allait sûrement ruer comme une folle...

Le Modeste cherchait lui aussi... trouva le premier.

\_ C'est quoi, cette malle ?

Sous des cageots pleins de vieilles bougies, de bibelots de grand-mère et de bouquins à l'eau de rose se trouvait la malle qui leur avait servi, à René et Edwige, à leur voyage de noce à Marseille. Il s'en souvenait bien... Comme si c'était hier ! Ils étaient partis en train pour deux semaines au bord de l'eau ! La première et unique fois qu'ils avaient quitté la région... C'était avant le brouillard.

\_ J'crois qu'il y a des vieux journaux et l'encyclopédie du beau-père... Viens m'aider !

Les deux hommes débarrassèrent les cageots, soulevant de la poussière qui les fit éternuer plusieurs fois. Ensuite, ils tirèrent la malle, qui devait bien peser dans les soixante kilos, au milieu de la remise. L'énorme bagage laissa une trace dans la terre battue. Quelques mauvaises herbes avaient réussi à pousser.

\_ Bon sang, que c'est lourd ! souffla le Modeste. Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Ils devaient la tirer. La porter, c'aurait été le tour de reins assuré.

\_ J'te l'ai dit... Une encyclopédie complète... Trente volumes, mon gars ! Et le reste de journaux !

La malle était déjà lourde à vide. Un très vieux modèle, avec des ferrures, un fond en bois épais, une serrure énorme. Vide, la grande gamine aurait pu y être enfermée sans problème... D'ailleurs, c'était une idée de punition à creuser...

Une fois en place, le Modeste se chargea de passer les sangles à la fille.

\_ Attache-la comme y faut là-d'ssus ! J'reviens !

René les laissa seuls et sortit, direction les niches des clébard. Arrivé devant l'entrée de la maison, il siffla entre ses doigts. Les deux bâtards sortirent, oreilles dressées. Ils coururent vers lui en remuant la queue. Comme toujours, Neshi se montrait le plus enthousiaste. La femelle restait un peu en retrait. Dans l'ensemble, il les avait bien dressés.

\_ Allez ! On y va !

Les chiens le suivirent sans hésiter. Il retourna vers la remise, où son voisin commençait à peine à ligoter l'Adeline sur la malle, couchée dessus, en travers, sur le ventre. Le cul bien relevé, tournée côté portes, elle montrait ses trous, sa fifille. La première chose qu'il vit en entrant, ce fut son cul ouvert et sa chatte rouge encore enflée.

Comme il restait planté là, les clébard s'assirent et attendirent en silence, sachant pas encore ce que leur maître attendait d'eux.

\_ Un coup d'main ?

\_ Ça ira, René... Merci.

L'Adeline se laissait manipuler comme une grande poupée. Le Modeste lui écarta les jambes puis les bras, faisant passer de la corde dans les poignées, de chaque côté. Une petite longueur, qu'il noua ensuite aux sangles des poignets et des chevilles, de sorte qu'elle fut écartelée... incapable de bouger autre chose que les doigts ou les orteils. Sa longue fente rouge semblait baveuse comme si on l'avait trempée dans du blanc d'œuf. Même son trou du cul était grand ouvert, les fesses écartées à cause de ses cuisses séparées. Une vraie bête à baiser.

Le chasseur attendit que son copain ait terminé de faire les nœuds avant de venir montrer les chiens à la grande gamine. Il savait que ses deux « pensionnaires » en avaient une trouille bleue. Surtout la Lucie mais la grande en avait aussi peur. Ces filles de la ville, toutes pareilles. Elles avaient pas l'habitude des bêtes. Il fit le tour de la malle, alla se planter devant sa « fille ».

\_ Neshi ! Daranshi ! Au pied !

Ils approchèrent tranquillement. Chacun d'un côté, ils penchèrent la tête pour regarder la prisonnière. Pour l'instant, ils étaient très calmes.

L'Adeline leva les yeux quand elle l'entendit siffler les chiens. Elle eut un hoquet en les voyant. Si elle avait eu des poils sur les bras, René les aurait sûrement vu se dresser ! Sa jolie bouche s'ouvrit pour dire quelque chose. Un truc qui ne vint pas tout de suite.

\_ T'en fais une tête. Qu'est-ce qui t'arrives, encore ?

Les pupilles rivées sur les chiens, elle arriva pas à dire un seul mot.

\_ Elle a peut-être peur des chiens...

Le Modeste le rejoignit. Il avait rentré sa queue mais on voyait qu'il bandait toujours.

\_ Tu crois ?... Pourquoi qu'elle aurait peur ? Elle va faire ami-ami avec Neshi...

En entendant son nom, le mâle dressa les oreilles. L'Adeline poussa un glapissement. Le bâtard la regarda, se demandant sûrement ce qu'elle faisait ligotée comme ça. Ce genre de chose le dépassait.

René sentait son excitation renaître en force. Dans son pantalon, sa bite enflait de nouveau. Son voisin était en verve de trouvailles, aujourd'hui.

Daranshi, qui resta assise, gronda un peu... rien de plus. René prit le mâle par le collier et l'amena devant le visage de la grande gamine qui redevenait blanche comme un linge.

\_ Alors, Neshi, elle te plaît ? C'est ta nouvelle femelle !

Il poussa une plainte, comprenait pas. Mais sa queue remuait. Au ton de voix de son maître, il sentait sûrement qu'il aurait droit à une friandise.

\_ Qu... quoi ? Qu'est... qu'est-ce que tu veux dire, papa ?

Avec sa petite voix geignarde, elle lui donnait juste envie de lui coller une baffe. Il continua à flatter son chien derrière les oreilles.

\_ Modeste, explique-lui !

Le Branjoux ricana en se penchant.

\_ Ne sois pas bête, Adeline... Tu es une chienne... et quand un chien voit une chienne qui lui plaît, il la monte... C'est ça, la nature !

Le chasseur crut qu'elle allait tourner de l'œil. Si elle lui faisait ce coup-là, il la réveillerait avec un bon seau d'eau. Mais elle resta consciente. Pâle mais consciente.

\_ N... non, papa... Je t'en prie... pas ça...

La petite idiote devait bien se douter qu'il céderait pas. Il trouva pourtant amusant de lui laisser un ridicule espoir :

\_ Si tu lui plais pas, on te détache... Allez viens, Neshi... Ici !

Se redressant, il alla avec le chien de l'autre côté de la malle. L'Adeline les suivit des yeux tant qu'elle put, les vit bientôt plus. Elle commença à chialer. Les nerfs.

Neshi reluqua la chatte ouverte en face de sa gueule. Déjà, sa truffe noire frémissait. Il avait sûrement senti l'odeur mais, comme il avait pas le droit de goûter d'habitude, il avait rien fait. Il jeta un regard à son maître, remuant la queue.

René s'agenouilla, le fit s'approcher encore. Même lui reniflait l'odeur de moule et de pisse. Il montra la fente, sans la toucher.

\_ Viens... Viens sentir, Neshi ! Allez !

Quand il voulait obtenir le meilleur de ses chiens, il parlait doucement, avec beaucoup de calme mais aussi beaucoup de fermeté. Le bâtard hésita encore, fit un pas. La fille était tendue dans ses liens. On l'entendait qui hoquetait et ravalait ses sanglots de trouille. Neshi approcha sa truffe du trou, le renifla. Tout de suite, il remua la queue plus fort. René se pencha un peu pour voir le bout de la bite du chien, rose, qui sortait sous lui.

Il sentit encore, regarda son maître comme s'il croyait pas à sa chance. René lui flatta le col, passa sa main dans sa fourrure épaisse de bâtard de berger allemand.

Les moustaches frôlèrent les cuisses pourtant bien écartées. L'Adeline poussa un cri de souris avant de se remettre à chialer.

\_ Non, papa... non ! Pas ça !

\_ Tiens-toi donc tranquille, souffla le Modeste. Tu vas énerver les chiens, sinon... Ils pourraient te mordre, tu sais...

Le chasseur sourit, continua à encourager le mâle. Son voisin avait pas calmé la grande gamine, au contraire... Ça lui rappelait Myriam et Sofia, quand elles avaient essayé de s'enfuir. Il avait lancé les clébardes à leur poursuite et les avait laissé leur arracher un peu de « viande ». Après ça, ils étaient devenus comme fous. Il avait eu du mal à les calmer... Tout ça pour qu'une ces deux garces insolentes, si peu reconnaissantes, finisse chez le vieux Dupont. Et que l'autre finisse... tout court !

\_ Allez, Neshi... Tu veux goûter, mon chien ?

\_ Non ! Mon dieu, non !

Elle avait dû mal comprendre parce qu'elle rua comme une cinglée. Le chien se mit à gronder. La femelle aussi montra les crocs. René décocha une taloche sur le cul de sa « fille ».

\_ Calme-toi ! Il va juste te lécher la moule !

\_ Non... Non ! Non !

Elle commençait à devenir hystérique. Les chiens aimaient pas ça. Daranshi se leva, s'approcha en grondant de plus en plus, ses crocs blancs et pointus dévoilés, ses babines retroussées, luisantes de bave.

*VLATCH !*

La claque résonna dans la remise. L'Adeline cria. Il la prit par les cheveux, lui tira la tête en arrière.

\_ Si tu te calmes pas, j'leur dis de t'bouffer la chatte, compris ?

Ses yeux bleus étaient pleins de larmes, sa lèvre d'en bas tremblait comme de la gelée, son nez coulait. Mais elle fit oui en clignant des paupières. René la relâcha, gueula après la femelle.

\_ Daranshi ! Sage ! Couchée !

Elle le fixa, indécise... finit par obéir... s'allongea près de la malle, bien en vue de la prisonnière. Elle la quitta pas un instant des yeux. Des billes noires où on pouvait lire et sentir toute l'animosité de la bête pour la jeune femme.

L'Adeline s'était calmée mais restait tendue comme une corde de violon. Le chasseur et son chien reprirent là où ils s'étaient arrêtés. Neshi avança la tête, flaira les lèvres molles et encore rouges de la chatte, recommença à remuer la queue. Il sortit sa longue langue rose, la fit passer sur la fente sans poils.

\_ Ahh !

Cette fois, les bâtards bronchèrent pas. Ils avaient peut-être compris que la fille était attachée, qu'elle pouvait pas se défendre. Où alors, ils sentaient que René avait la situation bien en main.

\_ Vas-y ! Bon chien, va ! Tu peux la lécher !

Neshi lapa la chatte offerte à grands coups de langue. Ça coulait toujours, entre les cuisses. Elle pouvait bien faire sa mijaurée, ça s'arrêtait pas. Normal, avec la tisane et ce que devait lui faire sentir la bête.

Les yeux grands ouverts, sa bite de nouveau en main, le Modeste se penchait au-dessus du cul en s'astiquant comme un malade. René l'avait jamais vu dans cet état. Avec sa bouche ouverte et ses pupilles fixes, il avait l'air un peu débile.

\_ Non, gémissait Fiffille. Mon dieu non... non... pas ça...

C'était pas pour eux qu'elle causait. Plutôt un genre de prière. Le chasseur aurait bien aimé lui balancer qu'il y avait pas de dieu pour la sauver, dans le coin. Que là où elle se trouvait, il y avait pas de vraie église, pas de vrai curé, ni rien du genre. Juste la Paroisse Masquée, qu'il fréquentait même pas... Il préféra se taire. Tant qu'elle avait de l'espoir, elle resterait comme elle était et il l'aimait comme ça. Un peu rebelle.

La langue lécha la mouille. Le chien l'avalait mais restait un chien. C'était pas comme quand René lui bouffait la chatte. Lui savait comme l'obliger à avoir du plaisir. Il savait insister sur le clito, mâchouiller sa viande qui dépassait, enfoncer la langue dans son trou gluant. Le clébard, lui, aimait juste le goût sans chercher à lui donner quelque chose en retour. Du coup, il touchait parfois le clito, passait entre les babines de chair, les écrasait. Ça empêchait fiffille de prendre son pied comme d'habitude...

\_ Vas-y, souffla alors le voisin. Il est prêt pour la prendre... comme une chienne !

René regarda de nouveau sous l'animal. La longue bite, rose et gluante, était entièrement sortie.

\_ Non ! Papa, non ! Je t'en supplie ! Ne fais pas ça !

\_ Ferme-la, j't'ai dis ! Tu vas dev'nir la chienne de Neshi, c'est tout ! Et fais gaffe à Daranshi... Elle est très jalouse... Hen ! Hen ! Hen !

Il se redressa, tapota la grande gamine dans le dos en regardant son chien. Celui-ci comprit tout de suite... grimpa... posa ses pattes avant sur les reins pâles encore marqués des coups de ce matin.

L'Adeline poussa une série de petits cris alors que le bâtard cherchait sa position, la griffant un peu. Quand elle sentit le bout de la longue bite contre sa moule, elle cria plus fort, faisant de nouveau gronder la femelle.

Les deux hommes reculèrent d'un pas chacun. Maintenant, il fallait laisser faire la bête, ne plus l'aider, ne plus la regarder dans les yeux. Sinon, ça pourrait tout gâcher.

La fille poussa une longue plainte de honte quand Neshi, d'une poussée, fit pénétrer sa bite rose en forme d'asperge dans son trou trempé. Daranshi dressa les oreilles et s'assit, contemplant le visage de la petite avec une expression bizarre.

René resta un moment hébété. Bordel de merde ! Ça, ils l'avaient encore jamais fait ! Une première. Il sentait sa queue dure qui appelait sa main. Le bâtard, dressé sur ses pattes de derrière, prenait Fiffille comme vraie chienne... comme une vraie femelle ! La langue pendue, glapissant comme seuls les clébardes savent le faire, il donnait des coups de reins de plus en plus violents.

— Oh, mon dieu, je vous en supplie, pas ça... non... mon dieu... c'est pas vrai... c'est un cauchemar... non... *noooooon* !

Elle chialait... reniflait... mais il y avait comme une supplique bizarre dans tout ça. Comme si elle commençait à avoir un peu de plaisir. Sa voix, basse et geignarde, trompait pas. Ça rendit la bite de René encore plus dure. Tellement qu'il dut la sortir pour s'astiquer un peu le manche.

De l'autre côté de la malle, le Modeste se branlait toujours avec une tête de débile profond. Les yeux révoltés, il soufflait comme un bœuf.

— Il... Il faudrait peut-être... lui demander de... de lécher ta chienne... Tu sais... qu'elle lui lèche le trou... et... oh !... Oh !... *Rôôôôh* !

C'en avait été trop d'un coup pour ce bon vieux Branjoux. Son poignet allait tellement vite qu'on avait l'impression qu'il était à deux endroits en même temps : au-dessus des couilles et au-dessous du gland ! Et puis, le sperme gicla. Loin. Très loin ! Jusque sur les épaules de la grande gamine ligotée... baisée par Neshi !

Pendant que son voisin se vidait les couilles, les yeux fermés, les dents serrées, René réfléchit à ce qu'il venait de dire. Ouais... Ce serait encore plus vicelard ! Le mâle baiserait Fiffille par derrière et la femelle se ferait lécher le trou en même temps...

Il imagina la scène. Suffirait d'attacher l'Adeline avec la tête plus vers le bas. Daranshi se coucherait sur le dos, sa moule de chienne juste sous le pif de la petite. L'autre sortirait sa langue, la passerait dans le trou pissieux, dégueulasse. Elle deviendrait alors la pute de ses chiens.

Le chasseur partit à son tour. Les images, violentes parce que neuves, lui firent lâcher la purée une troisième fois... Et comment ! Il écréma entièrement ses valseuses ! Du sperme collant vola jusque dans les cheveux de sa « fille ». Perdu dans sa jouissance, il entendit quelque chose... La plainte de la grande... Les glapissements de Neshi... Il réagit pas tout de suite. Ce fut qu'en ouvrant de nouveau les yeux qu'il comprit que le clébard lui aussi avait juté... et qu'il était maintenant coincé dans la chatte de sa « femelle ».

L'Adeline hoquetait, chialait comme jamais. Elle devait se sentir très mal mais René s'en fichait. C'était plutôt le mâle qui l'inquiétait.

— Il est coincé dedans... son sexe a enflé...

— Je sais ! J'ai vu !

Qu'il était énervant, le Modeste, quand il voulait étaler sa science. Il fallait agir, voilà tout. Et René connaissait un très bon moyen... le seul efficace.

— Je r'viens !

Il remballa son engin vite fait, referma son pantalon, fonça vers le puits. Il y avait toujours un seau d'avance, de côté. Celui en métal, qui servait pour le ménage. Il le prit puis retourna dans la remise. Le mâle était toujours coincé, gémissait comme un pauvre diable. La femelle, debout, regardait et grondait.

— Pousse-toi, Modeste !

À la une, à la deux, à la trois... *SPALSH* ! L'instant d'après, Neshi se dégageait et foutait le camp sans demander son reste, suivi par la femelle. Restait que l'Adeline, le cul, les cuisses et le dos trempés de flotte glacée, le trou dilaté dégorgeant du sperme blanc du

chien. Elle chialait à fendre l'âme... Sauf que René et son compère avaient plus d'âme depuis longtemps.

## ADELINE

Le cri venait du salon. Un long... un interminable cri de fille. Comme un hurlement où se mêleraient peur, douleur et désespoir. Il glaça le sang d'Adeline, qui se demanda un instant ce qu'elle faisait là, en pleine nuit, dans sa chasuble. Pourquoi n'était-elle pas dans sa « chambre », cette petite cellule obscure où elle avait déjà passé tant de nuits ? Elle ne s'en souvenait pas. Elle se trouvait là, au milieu du petit couloir plongé dans les ténèbres, entre l'escalier qui menait à l'étage et la porte du salon, fermée. De la lumière filtrait sous le battant et par la serrure.

Un nouveau cri déchira le silence nocturne. Adeline se raidit, crispa les orteils, les poings. Un frisson glacé lui descendit l'échine. Son cœur se mit à battre très fort. Elle se rendit compte qu'elle était pieds nus. Ce n'était pas la voix de Lucie... Ou alors elle ne la reconnaissait pas. Mais, dans ce cas, où était sa cousine ?

Son premier réflexe fut de retourner vers la cave et d'en descendre l'étroit escalier poussiéreux. Si René la surprenait ici, elle risquait de passer un très sale quart d'heure. L'instant d'après, elle songea à s'enfuir. Elle voyait la porte d'entrée, à deux mètres, avec la clé dessus ! Qu'est-ce qui l'empêcherait de l'ouvrir sans bruit pour se faufiler dans la nuit ?... La nuit, justement. Comment pouvait-elle espérer trouver son chemin dans le noir ? Et c'était compter sans les chiens, qui dormaient dans leurs niches, juste devant la maison.

Le cri retomba, agonisa longuement dans la gorge de la fille. Adeline tendit l'oreille. Elle crut reconnaître le souffle lourd et agaçant du chasseur quand il faisait un effort ou prenait son plaisir. Et, par-dessus, des sanglots désespérés, à demi étouffés, étreignirent le cœur de la jeune femme. Qu'est-ce que ce salaud était en train de lui faire ? Elle s'approcha de la porte, en proie à un doute terrible. Était-ce Lucie qu'elle entendait ? Oui... peut-être bien... Non...

Soudain, la porte de la chambre, à l'étage, s'ouvrit en grinçant. Adeline se raidit, serra les dents, eut juste le temps de reculer, affolée. La peur lui fit gicler quelques gouttes d'urine entre les cuisses. La lumière inonda le haut de l'escalier. La silhouette d'Edwige apparut. Mais la femme ne descendit pas. Elle se contenta de crier :

\_ Arrête ça, René ! Tu vas finir par la tuer, cette môme !

Il y eut un silence, terrifiant. Adeline ferma les yeux en se mettant à prier que l'homme ne sorte pas. Sinon, il la verrait. Elle se tenait si près de la porte... Rien ne se produisit. La porte à l'étage se referma. Il y eut des rires chatouillés, là-haut. Edwige n'était pas seule... donc elle devait être avec Lucie. Mais qui était avec le chasseur, dans ce cas ?

Adeline déglutit. Sa glotte lui fit mal. La peur formait un étai dans sa gorge. Malgré cela, elle ne put s'empêcher d'approcher de nouveau de la porte, de finir par y coller une oreille. Elle reconnut aussitôt les ricanements sadiques de son ravisseur. Ce rire de hyène qu'il avait quand il faisait très mal... ou quelque chose de très vicieux. Celui qu'il avait eu quand il l'avait sodomisée la première fois... Celui qu'il avait eu à chaque fois qu'il essayait une nouvelle torture dans son atelier... Celui qu'il avait eu quand il l'avait offerte à son chien. Un rire ignoble, qui donnait envie de le tuer lentement, de le frapper dans son gros ventre pâle et poilu, de lui arracher la langue et ses petits yeux cruels.

*« Non... non... j'en peux plus... espèce de salopard... J'en peux plus, tu piges ?... Laisse-moi crever ! »*

Ce n'était pas la voix de Lucie... Un timbre jeune, oui, mais beaucoup plus vulgaire. Et ces mots... ils ne ressemblaient pas à sa cousine non plus. À qui appartenait donc cette voix ? Une nouvelle fille enlevée ? Adeline ne se souvenait pas... Elle s'était couchée sans que rien de nouveau ne se produise. Ou alors... une ancienne ?... Cette Nesty ou cette Myriam dont elle avait déjà plusieurs fois entendu parler et dont elle ignorait ce qu'elles étaient devenues. Elle avait aussi entendu parler de ventes aux enchères, entre les gens d'un village proche... Oui, il était possible que l'une des anciennes prisonnières ait été « prêtée » à René. Peut-être voulait-il revivre d'anciennes émotions...

Elle tendit l'oreille. La peur glissait doucement hors d'elle. Elle se persuada que personne ne savait qu'elle se trouvait là. Ils devaient la penser enfermée dans la cellule. Edwige avait dû chercher Lucie pour s'amuser avec elle. Cela lui arrivait souvent, les soirs où René la travaillait dans l'atelier... ou qu'il était en visite chez un voisin. Sa cousine lui avait confié que la femme du chasseur adorait l'attacher en croix sur le lit pour lui faire toutes sortes de choses sales, d'attouchements, de jeux de langue et d'interminables pénétrations.

La fille dans le salon se remit à sangloter. Jamais Adeline n'avait entendu pareils pleurs. Il y avait tant de détresse, tant de découragement, d'accablement, qu'elle sentit sa poitrine se serrer et des larmes lui venir... De longues plaintes presque silencieuses, entrecoupées de hoquets larmoyants. Qui pouvait-elle être, cette fille ?

*« Laisse-moi... J'en peux plus... Oh, putain... Je veux crever, t'entends ? Laisse-moi !... Non ! Noon ! Pas encore ça... Noooooooooon ! Aââââhh ! »*

Adeline écarquilla les yeux dans le noir. Le hurlement qu'elle entendit lui fit serrer les dents. De la douleur et de l'horreur. Rien que ça. Et le petit ricanement méchant de René. « *Yek ! Yek ! Yek !* ». Et aussi ses grognements de porc satisfait !

La main de la jeune femme longea le battant à la peinture si ancienne qu'elle s'écaillait en plusieurs endroits, formant de petites lamelles blanches coupantes. Elle avait envie d'ouvrir cette porte, d'entrer dans le salon, de voir ce qui s'y passait. Seule la peur de la réaction du chasseur l'en empêchait.

Les pleurs reprurent, cette fois coupés par des grincements de douleur. L'imaginaire d'Adeline se mit en route. Que lui faisait-il ? La baisait-il ? La torturait-il ? Si oui, comment ?

Ses doigts frôlèrent la poignée glaciale, si froide qu'elle la crut un moment recouverte de givre. Ce devait être son esprit qui lui jouait des tours.

*« Arrête de r'muer comme ça ! Ce soir, tu vas y passer ! J'vais t'démolir la chatte et les mamelles ! Oh, bordel ! T'es toujours aussi serrée, hein ? ! »*

*« Non !... Noon ! Arrête ! Arrête, espèce de salaud ! »*

*« Quesqu'ya ? J'croyais qu'tu voulais crever ? »*

*« Aââââhrrrrr !! »*

Le hurlement se perdit dans la nuit. Adeline, pétrifiée par l'horreur, la main agrippée à la poignée, connut un moment de terrible hésitation. Il fallait pourtant qu'elle sache ! Alors, oubliant les conséquences possibles, elle abaissa la poignée, poussa la porte, entra dans le salon... se retrouva dans l'atelier !

C'était impossible ! Une coulée glaciale lui dévala le cou et le dos. Elle sentit ses cheveux se dresser, sa peau se hérissier de chair de poule. C'était impossible ! Cette porte avait toujours donné sur le salon ! C'était impossible ! Impossible !

Passé le premier instant de pur effroi, elle vit René et la jeune fille. L'atelier éclairé par les deux ampoules, les fenêtres renvoyaient le reflet des piles de caisses, d'outils, de rangements poussiéreux. C'était bien la nuit, noire, profonde... abyssale.

La fille était penchée sur le second établi, nue comme un ver. Derrière elle, René, son pantalon en velours sur les chevilles, la sodomisait avec son énorme verge, le

visage congestionné, suant à grosses gouttes. Il allait et venait entre les fesses brunes et rondes, s'enfonçant jusqu'aux testicules puis ressortant presque, avec d'amples mouvements de reins.

Paralysée, son esprit cherchant une explication rationnelle, Adeline porta le regard sur le visage de la fille, tourné vers elle. Elle grimaçait, les yeux fermés forts, la bouche crispée, le mâchoire serrée. Un masque de douleur sur un minois pourtant mignon. La fille devait avoir entre dix-sept et vingt ans, la peau très mat, de longs cheveux noirs presque frisés, une lourde poitrine aplatie sous elle, contre l'établi, au milieu des copeaux de bois et des punaises qui traînaient. Peut-être une espagnole...

René lui labourait le rectum, lui ravageait l'anus. Il la tenait par les hanches de ses grosses mains calleuses. Aucun des deux ne parut s'apercevoir de sa présence. Cela dura une minute, deux au maximum. Soudain, la fille ouvrit les yeux et son regard noir croisa celui d'Adeline. Elles restèrent suspendues l'une à l'autre. La jeune fille parut alors s'apercevoir d'une présence. Il y eut comme un flash, une sorte de distorsion de l'air. Cela ne dura qu'un instant mais Adeline avait aussitôt pensé à un brouillage.

Horriifiée, elle recula d'un pas. René et la fille ne se trouvaient plus dans la même position ! L'inconnue était maintenant pendue par les cheveux, ballottant dans le vide à un mètre de l'établi, au milieu du passage relativement étroit. Ses orteils tentaient désespérément de toucher le sol poussiéreux pour soulager la tension. René l'avait suspendue de telle sorte qu'elle n'y arrive pas. Son corps entier était couvert de traces de coups. Des bleus, des marques laissées par la ceinture, des brûlures, même ! Le chasseur la frappait... encore... et encore... et encore ! La ceinture de cuir claquait sur la peau mate, faisait gicler des dizaines de gouttelettes de sueur. La fille pleurait, hurlait, pleurait encore. Elle le suppliait tandis que lui, son gros membre dressé sur sa chemise tachée, prenait du plaisir..

À nouveau, la fille accrocha le regard d'Adeline. La jeune femme eut l'impression qu'elle voulait lui faire comprendre quelque chose. Mais elle-même ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle restait tétanisée près de la porte, incapable du moindre mouvement, le souffle retenu. Il y eut de nouveau cette... distorsion dans l'air... Un flash en noir et blanc, presque imperceptible, d'autant plus effrayant qu'il s'accompagnait d'un curieux bourdonnement... un bourdonnement qui lui rappela celui de l'usine, le premier jour, juste avant qu'elles ne rencontrent René.

Cette fois, la fille était restée suspendue... mais dans quel état ! Un de ses gros seins bruns avait été torturé au-delà de ce qui était concevable pour Adeline. Le mamelon arraché pendait sur un lambeau de peau. Elle voyait la masse des chairs sanguinolentes dessous, comme une infâme bouillie rouge propre à soulever le cœur le mieux accroché. Le sein lui-même était lacéré de marques fines, comme s'il avait été fouetté avec un autre objet que la ceinture... il y avait même des traces de coupures nettes d'où suintaient des fluides visqueux et sanglants.

Et l'odeur... L'épouvantable odeur de la sueur rance de René, celle plus aigre de la fille, l'odeur des sécrétions, du sang, de la graisse, du bois, du métal, de la poussière... Tout cela se mélangeait et faisait tourner la tête de la jeune femme, tétanisée d'horreur.

La suppliciée sanglotait sans plus avoir la force de supplier ou d'insulter. Le chasseur, derrière elle, se masturbait, une grosse pince coupante noire dans une main. Adeline vit du sang dégoutter lentement de l'outil. Il avait certainement servi à arracher à moitié de téton. Curieusement, bien qu'il lui fasse pratiquement face, René ne semblait pas la voir. Au contraire de la jeune fille à la peau mate. Ses yeux s'agrandirent. Elle poussa un cri terrible... Adeline sentit son propre cœur cesser de battre, son estomac se liquéfier. Le regard vitreux, elle eut l'impression terrible que l'inconnue essayait de lui dire quelque chose à travers ce cri.

Puis, tout se brouilla encore. Un nouveau flash, un nouveau bourdonnement. La fille avait à nouveau changé de place. Écartelée sur l'établi, à demi couchée, le corps

meurtri, les membres retenus par de la corde épaisse, elle semblait avoir subi d'innombrables sévices et tortures.

Adeline porta une main à sa bouche. Du sang. Il y avait du sang partout, sur l'établi et sur les murs, sur les caisses, sur les outils, se mêlant aux copeaux de bois, coulant sur le sol crasseux, s'insinuant entre les interstices et les fentes. Les seins avaient été martyrisés, partiellement brûlés. Le ventre lacéré, ruisselait également de fluides rouges. Les cuisses comme les bras portaient d'énormes bleus. Les fesses étaient si rouges que la jeune femme crut un instant que ce monstre lui avait découpé la peau ! Il se trouvait entre les cuisses de la fille justement, ce monstre de René ! Il lui charcutait la vulve – il n'y avait pas d'autres mots – avec une sorte de godemiché artisanal, taillé dans un gros bout de bois et garnis de fils barbelés. Il faisait aller et venir la chose dans le vagin, déchirant les chairs internes, égratignant petit à petit puis arrachant les muqueuses. Le sexe de la fille ne ressemblait plus qu'à une masse informe, un morceau de viande mis en lambeaux.

Elle poussa un long gémissement d'agonie, se tourna vers Adeline qui sentit une décharge d'adrénaline lui dévaler la nuque et le dos. Un frisson glacial s'empara d'elle. Elle ne pouvait même plus respirer. Pareille horreur lui était insoutenable.

Il y eut un dernier mouvement de ventre et les yeux déjà lointains de la pauvre prisonnière s'éteignirent. Adeline comprit confusément qu'elle venait de mourir... Ce fut là le dernier de ses soucis. Car René, voyant sa victime expirer sous ses yeux, tourna soudain la tête ! Adeline aurait voulu disparaître sous terre, se fondre dans cet atelier sordide, devenir une souris et filer dans un trou. La tête du chasseur tourna encore... comme au ralenti. Lorsque ses yeux porcins furent sur elle, elle comprit qu'elle aussi allait finir ainsi !

*AAAAAAHHHHHHH !*

Elle se redressa brusquement, se retrouvant cette fois dans le noir le plus complet. Dans sa poitrine, son cœur battait à tout rompre. Où était-elle encore arrivée ? Ses doigts se crispèrent sur quelque chose... Une chose tiède et piquante... qui crissa, qui se déroba... de la paille !

Elle se trouvait dans sa cellule, que le couple appelait sa « chambre »... allongée sur sa couche. Un cauchemar... juste un cauchemar...

Quelque chose se mit à briller vaguement devant ses yeux.

\_ Adi ?

La voix de Lucie, aux accents d'inquiétude, provenant de l'autre côté.

Une curieuse forme se matérialisa. Adeline ferma les yeux, les rouvrit, pensant rêver encore. Mais la forme légèrement lumineuse se trouvait toujours là.

\_ Adi ? Tu vas bien ?

Elle voulait répondre. Oh oui, elle voulait répondre, rassurer sa cousine, lui dire qu'elle allait bien... Elle ne pouvait pas. Cette chose qui prenait forme sous ses yeux... c'était le corps de la fille qu'elle avait vu. Son visage. Blême comme celui d'un fantôme. Comme une brume... désincarnée... Comme ce brouillard qui enveloppait la région sans jamais se lever.

Les traits se précisèrent... la bouche remua, parla. Mais aucun son ne sortit. Adeline, désorientée, apeurée, recula sur les fesses jusqu'à heurter le mur du fond. Puis, tout s'arrêta. La forme s'évapora, disparut comme elle avait apparue.

\_ Adi ? Mais réponds-moi ! Qu'est-ce qui se passe ?

Adeline relâcha la tension qui l'empêchait de respirer. Ses poumons se vidèrent d'un coup. Ses muscles se détendirent. Ses dents se desserrèrent. Voilà qu'elle se mettait à avoir des hallucinations !

Elle se frotta les yeux mais plus rien. Se pouvait-il que cette tisane... cette drogue qu'on leur faisait prendre chaque soir, ait des effets secondaires de ce genre ? Probable, après tout, même si elle en prenait depuis de nombreux jours.

\_ Adi ?!!

Le cri, exprimant l'angoisse et la peur de sa cousine, résonna aux oreilles de la jeune femme. Elle se reprit.

\_ Oui... C'était rien... Un cauchemar... juste un cauchemar...

\_ Ah bon ?! Tu m'as fais une de ces peurs !

Lucie se tut à nouveau. Elle ne chercha pas à en savoir davantage, comme si l'explication lui suffisait amplement. Peut-être s'était-elle tournée et rendormie. Adeline, elle, savait qu'elle ne pourrait en faire autant avant un long moment. L'image désincarnée qui avait flotté quelques instants devant ses yeux et les souvenirs de son terrible rêve la hantaient.

Des dizaines de questions se bousculaient dans son esprit. Ce cauchemar avait-il vraiment été un simple mauvais rêve ? Qui était cette fille que René avait torturé à mort ? Le fruit de son imagination ou le fantôme d'un passé récent ? Avait-elle halluciné ou ce spectre avait-il réellement apparu devant ses yeux ? Et dans ce cas, pourquoi ? Était-ce vraiment cette tisane qui engendrait ce genre d'effets ?... Jusqu'à présent, elle avait eu bon dos, la tisane d'Edwige. Au contraire de sa cousine, Adeline l'avait rendue responsable de la non repousse de leurs poils pubiens, de l'arrêt de leurs menstruations, de leurs appétits sexuels indéniables. Mais elle ne pouvait tout expliquer. Elle ne pouvait être la cause de ce brouillard éternel, ni de la mystérieuse façon dont le couple se réapprovisionnait en tout sans jamais faire de courses. Lucie parlait de choses incroyables, de phénomènes surnaturels. Mais il y avait forcément une explication rationnelle et la jeune femme pensait que leurs « geôliers » pervers entretenaient à dessein ces mystères.

En tout cas, elle se méfierait désormais bien plus de René. Oh oui, elle allait s'en méfier pour de bon !

\*

Elles étaient arrivées juste après le dîner, alors qu'elle lavait encore la vaisselle avec Lucie. Adeline avait bien senti la fièvre d'Edwige depuis la veille, ainsi qu'un certain ennui chez René, qui l'avait sauvagement baisée sur le canapé avant le repas du soir, chose qu'il ne faisait d'ordinaire jamais.

Ni elle ni sa cousine ne les avait vues passer. Trois femmes et aucun homme, du moins à la voix. Elles avaient reconnu celle de madame Branjoux, avec son timbre haut perché. Mais pas les deux autres. Des amies d'Edwige, à en juger par les bises, les petits rires et commentaires émoussés. Puis, l'escalier menant à l'étage avait grincé et craqué, les voix s'étaient éloignées, sauf celle d'Edwige, venue dans la cuisine pour leur demander de se dépêcher.

\_ À ton avis, qu'est-ce qui se passe ? demanda Lucie.

\_ Je sais pas, mentit-elle.

En fait, elle en avait une idée relativement précise pour avoir déjà entendu René et Modeste en parler entre eux. D'après ce qu'elle avait compris, Edwige avait, par le passé, invité plusieurs de ses amies pour une nuit spéciale. Une nuit durant laquelle René restait en bas... et où ces femmes abusaient d'une de leurs prisonnières. Quelque chose de très vicieux et de très sale, d'après ce qu'elle avait entendu dire. Cela devait être une spécialité de la maison, vu les rares escapades d'Edwige – trois fois seulement en presque un mois et demi qu'elles étaient retenues ici.

\_ Rien de bon, ajouta-t-elle simplement.

Elles finirent la vaisselle rapidement, à l'eau froide tirée du puits puisqu'il n'y avait pas l'eau courante. Lucie avait préparé une assiette de restes pour les chiens, que René irait leur apporter tout à l'heure.

À l'étage, les rires et les papotages allaient bon train. Impossible, cependant, de comprendre le moindre mot. La porte de la chambre avait été refermée.

Quand elles eurent fini, elles retournèrent au salon. Lucie, toujours réservée et silencieuse, ne semblait pas se douter de ce qui l'attendait. Pour Adeline, il était évident que ce serait elle qui allait passer une nuit en compagnie de ces femmes. Son cœur se serra en imaginant sa jeune cousine subir les attouchements et les dégradations qui lui seraient imposées. Quatre femmes en même temps ? Quelle horreur ! Et pourtant... cette idée remua quelque chose en elle... Une chose qu'elle préféra mettre une fois de plus sur le compte des effets de la tisane et ignorer.

René et Edwige discutaient mais se turent quand elles entrèrent. Le chasseur semblait de très mauvaise humeur. Il grogna quelque chose en se levant du fauteuil, eut un regard plein de mépris pour Lucie, qui n'en tint aucun compte.

\_ J'veis m'occuper des bêtes !

Il sortit de son pas lourd, sourcils froncés et mine renfrognée. Adeline déglutit péniblement. La soirée commençait mal, surtout si elle devait rester seule avec lui.

Par la fenêtre, elle le vit passer. La carriole des Branjoux se trouvait près de l'entrée. René défit l'attelage des deux chevaux. Sans doute allait-il les emmener dans le petit carré de pré à côté de la maison. C'était ce qu'il faisait quand Modeste venait, avec ce moyen de locomotion complètement archaïque. Elle ne vit pas d'autre charrette ni de voiture. Peut-être Isabelle Branjoux avait-elle emmené les deux autres femmes... ou faisaient-elles partie de la même famille.

Edwige resta un moment silencieuse, contemplant Lucie avec *avidité*. Adeline la connaissait maintenant suffisamment pour réaliser qu'elle était très excitée. Ce regard pétillant, ces lèvres humides, ces paupières légèrement tombantes et ces imperceptibles mouvements de hanches la rendaient à ses yeux parfaitement obscène. Jamais elle n'avait connu de femme si rongée de vice et pourrie d'envies sexuelles.

\_ Ah, ma p'tite Lucie, souffla-t-elle enfin en tapant dans ses mains. Ce soir, tu vas bouffer d'la chatte comme jamais ! J'ai invité trois copines... Isabelle, que tu connais déjà, et deux autres voisines... Elles vont passer la nuit ici, avec nous !... Tu vas être notre p'tite pute toute la nuit !... Tu vas voir, on va t'faire des choses que t'imagines même pas !

Sa voix tremblait de plaisir anticipé. Adeline lorgna vers sa cousine, la vit raide et blême. Pétrifiée, elle ne semblait pas capable de réagir. Pour une fois, la terrible convoitise qui allumait ses yeux dès que cette femme lui proposait de nouvelles saloperies n'apparut pas.

\_ Je... Je ne sais pas si je pourrai, tata...

Sa petite voix angoissée fit se tordre l'estomac d'Adeline. Elle plaignit sincèrement Lucie, surtout qu'Edwige lui répondit avec un sourire torve :

\_ Mais on t'laisse pas l'choix, ma chérie... Tu vas bouffer d'la chatte et du cul pendant des heures et des heures ! Et on va bien s'occuper de tes trous aussi ! Tu vas voir comme on va s'amuser ! Hahaha !

Dans la tête d'Adeline, tout se passa en un éclair. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de rester seule avec René. Modeste n'avait visiblement pas été convié. Le chasseur, de mauvaise humeur, allait passer sa colère sur elle. C'était écrit d'avance.

D'un autre côté, elle se sentait aussi responsable de Lucie. Étant l'aînée et depuis leur arrivée ici, elle avait promis à la jeune fille de la protéger au maximum... de tout faire pour la tirer de cet enfer. Elle savait aussi que René ne ferait rien à Lucie... enfin, elle le pensait. Les rapports dans le couple étaient un peu étranges mais le chasseur semblait respecter plus que tout les désirs de sa femme, même s'il trouvait les relations lesbiennes particulièrement rebutantes.

\_ S'il... te plaît, tata... Non... C'est... c'est trop et... je...

Le désarroi de Lucie, apparemment bien réel, acheva de convaincre Adeline qu'elle devait agir... immédiatement. Prenant une courte inspiration, elle interrompit Edwige, qui s'apprêtait à dire quelque chose.

\_ Moi ! Je suis d'accord !

La maîtresse de maison referma la bouche, la fixa avec des yeux ronds. Du coin de l'œil, elle vit Lucie la regarder, sans doute aussi étonnée.

\_ Qu'est-ce qui t'arrive, fille ? Tu veux prendre la place de ta cousine ?

Adeline ferma les yeux. Ce n'était pas le moment de flancher. Elle allait s'offrir en sacrifice... Il lui fallut repenser à son cauchemar, au regard plein de violence de René quand il avait achevé cette fille à la peau mate, à tout ce sang et cette souffrance, pour trouver le courage de dire :

\_ Oui... C'est ça... Je veux prendre sa place.

\_ Pourquoi ?

\_ Elle... Elle pourra pas le supporter... Quatre... C'est... C'est trop pour elle...

\_ Adi... Je...

Lucie voulait sans doute protester. La jeune femme l'interrompit, elle aussi :

\_ Tais-toi ! Je sais ce que je fais !

Edwige, un sourcil arqué, parut prendre son temps pour réfléchir. Puis, un sourire ourla ses lèvres pleines.

\_ J'ai promis Lucie à mes copines... Toi, tu fais plus vieille... Avec des couettes, peut-être...

Adeline avait du mal à respirer. Sa poitrine semblait comprimée, son cœur battait vite et fort, sa gorge était douloureuse. Mais qu'était-elle en train de faire ? Elle se proposait ni plus ni moins de devenir pour toute une nuit le jouet sexuel de quatre femmes vicieuses. Leur chienne. Leur esclave.

\_ Ouais... Pourquoi pas, après tout... Mais à une condition !

Elle sortit son paquet de gitanes de la poche avant de sa robe, prit une cigarette, les doigts tremblotants. Elle eut un peu de mal à l'allumer. Sa main tremblait comme sous le coup d'une très vive émotion. Adeline, retenant son souffle, demanda :

\_ Quoi ?

\_ Tu devras faire tout ce qu'on te demandera ! Même les trucs les plus durs... ou les plus sales... Sans rechigner, comme une gentille fille bien dressée !... Mais qu'on voit bien qu'ça te plaît pas !

Même si elle ne le voulait pas, Adeline comprit néanmoins ce que la femme du chasseur voulait dire. Il lui faudrait être soumise et naturelle.

\_ D'accord... Je serai bien sage... maman...

Si elle parvenait maintenant à appeler René « papa » sans plus y penser, il en allait autrement avec cette femme qu'elle trouvait outrageusement vulgaire. Elle ne ressemblait en rien à sa véritable mère, butait sur le mot à chaque fois.

\_ Mouais... Ça m'paraît louche que tu veuilles prendre la place de Lucie, tout d'un coup... Alors écoute bien, fille ! Si tu refuses de faire un truc, si tu nous emmerdes ou si une de mes copines n'est pas contente de toi, j'te fous dans ta chambre et j'fais venir ta jolie cousine... Et j'te jure que ce s'ra dix fois pire pour elle ! Compris ?

Adeline se mordit la lèvre. Qu'était-elle en train de faire ? Était-elle certaine de pouvoir endurer ce que ces femmes voulaient faire ? Si elle craquait, les choses seraient terribles pour Lucie. Sans compter qu'elle se retrouverait seule en bas avec René, à sa merci... Pourtant, c'était la seule solution envisageable si elle ne voulait pas d'une nuit d'horreur avec le chasseur. Elle continuait de penser que les femmes lui feraient moins de mal. Si elle se montrait obéissante, tout devrait bien se passer.

\_ Oui, maman... J'ai compris. Je te décevrai pas.

Edwige tira sur sa cigarette, les yeux presque clos. Elle réfléchit encore un moment, regardant les jeunes femmes tour à tour. Puis, laissant tomber la cendre dans le petit nègre en bois, elle renifla, ouvrit un tiroir du grand meuble de la pièce, en sortit deux rubans roses.

\_ Bon... Fais-toi des couettes de gamine.

Adeline prit les rubans et, sans rien dire, alla se placer devant le miroir qui surplombait le canapé. Elle ramena ses cheveux, essaya de nouer les rubans sans y parvenir. Finalement, Lucie vint se mettre près d'elle et proposa son aide.

Tandis qu'elle lui faisait deux couettes hautes, elle lui souffla à l'oreille :

\_ Pourquoi tu fais ça ?

La jeune femme fut soulagée de ne sentir aucun reproche dans sa voix.

\_ Pour toi, murmura-t-elle. Je vais pas laisser ces garces te traiter comme une... une... une chienne.

Lucie fit le second nœud, avec délicatesse pour ne pas trop tirer sur les racines. Dans le miroir, Adeline vit son reflet, se trouva ridicule avec ces couettes de fillette. Le rose bonbon des rubans accentuait encore l'impression de candeur et de naïveté. Sans maquillage et ainsi « déguisée », elle se donnait quatre ou cinq ans de moins, facilement !

\_ Merci, fit alors Lucie.

Elle lui déposa un petit baiser de reconnaissance et de gratitude sur la joue. Adeline s'en sentie émue. Voilà qui lui mettait au moins un peu de baume au cœur sinon de cœur au ventre. Son sacrifice était reconnu par sa cadette... ne s'en justifiait que davantage.

\_ Allez ! On nous attend, là-haut !

Edwige la prit par le bras pour l'attirer vers l'entrée. Adeline jeta un dernier regard à sa cousine, comme si elle pensait ne plus la revoir. Une terrible angoisse s'infiltrait en elle. Lucie, la bouche légèrement ouverte, les yeux ronds, la regardait s'éloigner, au moins aussi tendue.

Adeline se retrouva à monter les marches derrière Edwige dont les fesses rondes roulaient sous le tissu épais de sa robe démodée de paysanne. Elle se rappela l'extraction de sa première dent, à l'âge de treize ans... l'horrible stress qui avait précédé son entrée dans la salle du dentiste. Elle en avait eu tellement mal au ventre de peur qu'elle en avait presque vomi ! Exactement la même sensation qu'elle ressentait à cet instant. Cette impression qu'on lui tordait les intestins, qu'on lui écrasait l'estomac... et, derrière ça, une curiosité glauque... les effets de la tisane qui faisaient bander ses tétons et amollissaient ses parties génitales.

Elle se retrouva au sommet de l'escalier, devant la porte de la chambre. Des rires et des bruits de conversations joyeuses filtraient sous le battant.

\_ Enlève tout ! Ta ch'mise et tes sabots !

Comme une automate, Adeline obéit... n'ayant même pas conscience qu'elle se retrouverait entièrement nue devant quatre femmes. Son cœur battait de plus en plus fort, devenait douloureux. Son esprit ne réagissait plus correctement. C'était comme si elle avait un peu bu, que son jugement s'en trouvait faussé.

Edwige ramassa les affaires pour les poser sans attention particulière sur le meuble à chaussures qui prenait de la place dans le minuscule couloir au sommet de l'escalier. Il n'y avait qu'une seule autre porte, qui donnait sur le grenier. Aucune des deux filles n'y était jamais allée.

La femme du chasseur lui pinça la fesse. Adeline se raidit et la regarda.

\_ Oublie pas ça ! Si tu joues pas le jeu à ma manière, c'est Lucie qui paiera à ta place ! Et crois-moi, on sait se montrer très, très méchantes, quand on veut !

La jeune femme se contenta d'acquiescer, la gorge bien trop nouée pour répondre. Edwige tendit une main, lui frôla un mamelon qui se granula aussitôt. Adeline détestait quand cette femme la touchait. Elle avait l'impression que c'était toujours beaucoup

plus sale qu'avec René... contre-nature. Elle qui n'avait jamais eu de véritable attirance pour une autre femme, elle trouvait ça dégoûtant. Mais son téton réagit tout de même, durcit.

Les yeux brillants de convoitise, la maîtresse de la maison pinça le petit bout de chair sensible. Adeline dut se retenir pour ne pas repousser ces doigts. Elle savait que dans quelques minutes, ce serait bien plus effroyable. Elle devait se faire une raison, l'accepter. Ce serait plus facile ensuite... enfin, elle le croyait.

\_ C'est bien... J'vais t'présenter mes copines, viens !

Elle ouvrit la porte. Adeline fut fermement poussée à l'intérieur de la petite chambre qui puait toujours autant la naphtaline et le renfermé. La première vision qu'elle eut la choqua tellement qu'elle en resta un instant interdite, la bouche en O, les yeux ronds.

Les trois femmes qui attendaient étaient nues. Entièrement. Sans sous-vêtements, sans chaussures, sans rien sinon leur maquillage et quelques bijoux.

Par une incongruité de l'esprit, elle remarqua que les volets avaient été fermés, que la lumière avait été allumée, que trois tasses vides se trouvaient sur la petite commode, ainsi que l'habituelle théière. Elle comprit immédiatement que toutes avaient eu droit à de la tisane.

Edwige la poussa plus en avant. Elle se retrouva au milieu des quatre femmes qui la dévisageaient. Elle entendit la porte qu'on fermait à clé dans son dos. Ce cliquetis qui l'enfermait et l'empêcherait de fuir lui broya les intestins. Elle eut du mal à respirer. Ce qui l'effraya sans doute le plus était la méchanceté moqueuse et naturelle avec laquelle les amies d'Edwige la fixaient. Elles semblaient n'éprouver véritablement aucune gêne. Et puis, la voix aiguë de madame Branjoux, sur sa droite :

\_ Mais... Ce n'est pas Lucie... C'est la grande !

Elle perçut la déception, s'en sentit stupidement vexée.

\_ Tu d'vais pas nous emmener la jeune ? s'enquit une autre, grande, la quarantaine, yeux bleus et cheveux noirs coupés courts.

La dernière invitée garda le silence... semblait la plus terrible. C'était une grosse femme sensiblement du même âge qu'Isabelle Branjoux. Elle avait la peau laiteuse, un ventre proéminent... des seins énormes qui lui retombaient mollement sur la panse... un cul à faire blêmir une cantatrice. Avec ses longs cheveux raides, son visage renfrogné aux petits yeux enfoncés dans leurs orbites et son sourire inquiétant, elle fit immédiatement trembler la jeune femme d'appréhension. De plus, elle paraissait particulièrement malpropre.

\_ Si, répondit Edwige. Mais j'ai changé d'avis. On s'amus'ra mieux avec celle-là !

\_ C'est qui ?

La grosse femme avait une voix grave et dévorait Adeline du regard. Elle la détaillait des pieds à la tête.

\_ Ma fille... Elle s'appelle Adeline.

\_ Lucie est plus mignonne ! contesta encore madame Branjoux.

Adeline ferma les yeux un instant. Elle se sentait tellement humiliée qu'on la trouve moins jolie que sa cousine. Elle essaya de se convaincre que l'avis de ces femmes sans goût ne comptait pas, n'y parvint qu'à moitié.

\_ Peut-être... Mais Adeline m'a proposé un marché... Elle avait envie d'nous servir d'esclave ce soir... Mais si elle fait pas tout c'qu'on veut, et je dis bien « tout », sa cousine prendra sa place ! Vous voyez où j'veux en v'nir ?

Les trois invitées réfléchirent un moment. Adeline, elle, avait compris. Elle venait de tomber dans un piège qu'elle avait elle-même fabriqué. Si la Branjoux et les autres voulaient Lucie, elles n'avaient qu'à la faire craquer. Aux prunelles pétillantes et aux sourires vicieux qu'elle vit naître, elle comprit aussitôt que la nuit serait... infernale.

\_ Ça change tout, en effet, concéda Isabelle. J'espère au moins qu'elle sait bien lécher les chattes et les trous du cul !

La grosse fit un pas en avant. Du revers de la main, elle caressa la joue d'Adeline qui sentit sa peau se hérissier de chair de poule. Les petits yeux ressemblaient un peu à ceux de René.

\_ T'en fais pas, Isa... Si elle sait pas, on va lui apprendre... Et c'est pas seulement des moules et des culs qu'elle va bouffer ! Hin ! Hin ! Hin !

Adeline aurait voulu reculer... resta finalement stoïque.

\_ Donc, c'est ma fille... Elle a 16 ans et on va pouvoir lui faire tout c'qu'on a envie ce soir !

Le mensonge concernant son âge lui fit serrer les dents. En plus, on voulait *vraiment* la faire passer pour une adolescente ! Pourtant, elle ne dit rien, ne démentit pas.

\_ Fille, tu connais déjà Isabelle...

La fausse blonde au visage de vieille maquerelle la gratifia d'un rictus plein de sous-entendus. Il était clair qu'elle voulait Lucie et qu'elle ferait tout pour l'avoir.

\_ Ça, c'est Mathilde, une aut' voisine qu'habite pas très loin.

Il s'agissait de la femme aux yeux bleus très froids et aux courts cheveux noirs. Sans doute la plus jeune des quatre. Elle avait un beau corps, très pâle, avec de gros seins blancs tout ronds qui tenaient droits sur son torse. Grande et svelte, elle aurait été superbe de visage sans son air mesquin autant qu'ironique. Elle la détailla, une moue critique aux lèvres.

\_ Jolis néné, commenta-t-elle. Mais j'aime pas trop sa petite gueule de sainte-nitouche.

Le malaise d'Adeline s'accrut encore. La voix éraillée de cette femme la fit frémir intérieurement. Elle la sentait capable de beaucoup de choses. C'était là, dans son timbre rocailleux, sur ses traits railleurs, dans ses yeux où se mêlaient jalousie et mépris.

Elle portait des boucles d'oreille en argent. Curieusement, ce seul appareil suffisait à la faire paraître moins « nue ».

\_ Adeline, hein ?... Salut, Adeline...

Mathilde insista sur son prénom, prenant une intonation infantile.

\_ B... bonjour...

Bien trop impressionnée pour dire autre chose, la jeune femme avait le sentiment qu'elle ne pouvait plus parler normalement. Sa gorge était si serrée que le moindre mot lui faisait mal. C'était semblable à un cauchemar où il était impossible d'effectuer une action pourtant banale. Quelque chose la bloquait, la rendait faible et impuissante.

*CLATCH !*

La gifle fit voler sa tête, brûla sa joue. Adeline porta une main incrédule à sa pommette endolorie. Elle fixa la femme aux cheveux courts sans comprendre. Autour d'elle, des rires excités fusèrent.

\_ Bonjour qui ?

\_ B... bon... bonjour... madame ?

\_ Madame qui ?

\_ Bonjour, madame Mathilde.

La femme lui décocha un sourire triomphant, rempli d'une jubilation cruelle.

\_ Tâche de t'en souvenir, petite souillon !

Adeline, pétrifiée d'angoisse, acquiesça presque sans s'en rendre compte. Elle venait d'être giflée sans vraie raison. Comment aurait-elle pu deviner que cette femme voulait être appelée ainsi ? L'injustice de la chose lui étreignit le cœur. Elle ressentit immédiatement de la haine pour cette Mathilde, si hautaine et gratuitement méchante. Pour ne pas que cela se voit, elle baissa les yeux, pressentant que ça ne faisait que commencer.

\_ Oui, madame Mathilde.

Sa voix était veule, plus qu'elle ne l'aurait voulu.

\_ Et elle, c'est madame Rodrigue, reprit Edwige comme si rien ne s'était passé. Mais tu peux l'appeler madame Julia.

Elle lui désignait la grosse femme, qui devait faire entre quatre-vingt dix et cent kilos, devait avoir autour de quarante-cinq ans. Un vrai faciès de femme bornée. Pas vraiment laide mais un visage rond, des lèvres épaisses et ourlées comme celles d'une africaine, un nez épaté et surtout de longs cheveux gras qui luisaient sous la lampe de la chambre. Quant à ce regard, encore plus mauvais que celui de Mathilde... à coller des frissons d'horreur ininterrompus !

\_ Salut !

Adeline aperçut ses grandes dents jaunes et dut fermer les yeux, croyant se trouver mal. Au même instant, les relents de sueur aigre qu'elle dégageait lui envahirent les narines, piquants. Une odeur désagréable, malpropre.

\_ Bonjour... madame Julia...

Elle ne put soutenir plus de quelques secondes ses yeux enfoncés dans leurs orbites, pétillants de convoitise. Son regard glissa sur les énormes mamelles pendantes, sur les mamelons bruns larges comme des soucoupes de tasse à café, sur le ventre proéminent, au nombril profond d'où dépassaient quelques poils noirs et des salissures... La poitrine d'Adeline se comprima encore plus fort. Jamais elle ne pourrait faire des « choses » avec cette femme !

Ses yeux glissèrent toujours, s'arrêtèrent un instant sur l'épaisse touffe de poils sombres qui paraissaient aussi sales que les cheveux... les cuisses grasses, adipeuses... les mollets épais... les pieds immenses, encore plus blancs que le reste de sa peau, avec des ongles mal taillés et crasseux.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, madame Rodrigue dit :

\_ Tu me trouves grosse et moche, hein ?

La jeune femme garda le silence. C'était exactement ce qu'elle venait de penser. Elle entendit la Branjoux dire que ce n'était pas le cas, que sa voisine et amie n'était pas ainsi. Julia Rodrigue n'en tint aucun compte, ajouta :

\_ Mais je m'en fiche... Et même, ça me fait plaisir... Tu sais pourquoi, petite traînée ? Parce que je vais baiser ta jolie petite gueule et me servir de ta petite langue rose pour me torcher ! Vu la taille de la raie de mon cul, ça va te faire pas mal de boulot !... Hmmmm ouais... J'en mouille d'avance !

Adeline *entendit* le sourire sans le voir. Elle n'avait toujours pas l'esprit clair même sa la tension s'était un peu estompée. Il lui restait encore l'angoisse et la peur. Elle se retrouvait prisonnière dans cette chambre, offerte en pâture à quatre femmes qui paraissaient excitées. Dangereusement excitées !

\_ Qu'est-ce que t'en penses, traînée ? Tu as envie de me torcher la chatte et le cul avec ta jolie langue ?

La question n'était qu'un piège grossier. Aussi grossier que la femme qui la posait. On cherchait à la tester. La jeune femme jugea qu'il fallait entrer dans leur jeu, même si cela la faisait grincer des dents de colère. La gifle reçue lui embrasait toujours la joue.

\_ Oui... oui, madame Julia.

\_ Oh, la vilaine cochonne ! lança Isabelle Branjoux. Vous l'avez entendue ? Elle a envie de servir de papier wc à Julia !

Mathilde et Edwige se mirent à rire. Adeline perçut nettement la complicité qui les unissait. Elles n'en n'étaient pas à leur coup d'essai, exactement comme René et Modeste. Elle ignorait pourtant si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. La grosse brune, elle, ne ria pas. Elle poussa un bref grognement puis ajouta lentement :

\_ Je te préviens, je ne me suis pas lavée depuis dimanche dernier !

Cinq jours complets ! Comment une femme pouvait-elle rester cinq longues journées sans avoir envie de se laver ? Voilà une chose que la jeune femme ne pouvait concevoir. Mais il était certain que madame Rodrigue devait être *vraiment* très sale.

\_ Et c'est ta jolie langue qui va me décrasser... partout... Alors, traînée, toujours envie de me torcher ?

La tête se remit à lui tourner. Les effluves aigres de la transpiration de madame Rodrigue refusaient de se laisser oublier. Qu'en serait-il de ses parties intimes ? Il lui fallait pourtant répondre.

\_ Ou... oui, madame... toujours envie...

Un murmure. Juste un murmure qui attisa la convoitise des autres. Adeline eut conscience que sa veulerie allait la mener à des extrémités qu'elle redoutait mais elle ne parvenait plus à raisonner de manière cohérente. Chacune de ces femmes aurait pu être sa mère ou une tante, de Mathilde à madame Branjoux. Comment pareille abomination était-elle possible ? Comment quatre femmes de plus de quarante ans pouvaient-elles avoir envie d'asservir et d'humilier ainsi une autre à peine sortie de l'adolescence ?... Elle déglutit. Sa glotte lui fit mal. En fait, la nature humaine était capable de toutes les horreurs... Au fond d'elle, elle le savait.

\_ Alors, prouve-le... Viens me rouler une galoche ! Une vraie galoche d'amoureuse !

La grosse femme ne bougea pas. Adeline leva les yeux, les écarquilla. Elle ne s'était pas vraiment attendue à ça. La première chose qu'on lui demandait lui paraissait déjà une épreuve insurmontable. Embrasser une femme lui semblait déjà contre-nature. Alors embrasser cette grosse femme sale aux dents jaunes... Elle sentit son estomac se tordre, crut même qu'elle avait vomir d'horreur anticipée. Ce ne fut qu'une impression.

Madame Rodrigue ourla ses lèvres épaisses, dévoilant sa dentition gâtée. Elle n'avait pas de chicots mais, au contraire, de grandes dents presque carnassières. C'était surtout leur couleur ocre qui déplut à Adeline.

\_ Qu'est-ce que tu attends ? Viens... Viens te coller contre moi... Viens m'embrasser !

Les trois autres encouragèrent leur amie, lui disant que c'était une bonne idée, qu'elles allaient toutes lui rouler une pelle, qu'ensuite ce ne serait plus possible parce qu'avec ce qu'elle devrait lécher de sale, elle sentirait trop mauvais de la bouche. L'ensemble en des termes très crus.

Finalement, madame Rodrigue sortit sa langue et l'agita vulgairement, à la manière racoleuse d'une véritable putain tapinant dans le pire des quartiers. En même temps, elle tendit ses mains potelées, invitant la jeune femme qui hésita encore. Pourrait-elle le faire ? Dans son esprit, rien n'était moins sûr... jusqu'à ce qu'Edwige lui souffle, cruel rappel à l'ordre :

\_ Tu préfères p't-être que c'est Lucie qui roule une pèle à Julia ? J'suis sûre que ça dérangerait pas ma copine...

Lucie... Adeline eut l'intuition qu'on allait lui en parler souvent, ce soir. C'était pour elle qu'elle faisait ça... en partie. Car c'était surtout de rester seule avec René qui lui faisait peur. Seule avec le monstre de son cauchemar.

Elle fit un pas... Le parquet brut parut soudain très froid sous ses pieds. Encore un pas. Elle prit les mains que lui offrait la grosse femme sale... se sentit comme happée contre elle. Leurs ventres se touchèrent. Celui de madame Rodrigue était mou et moite. Leurs seins se pressèrent mutuellement. Les petits seins ronds et fermes d'Adeline contre ceux lourds et tombants de l'amie d'Edwige. Adeline sentit les tétons gras qui se mettaient à bander à son contact. Ils devinrent longs comme des petits doigts d'enfant, d'une couleur chocolatée, durs comme du bois.

L'odeur de transpiration se fit plus intense. Aigre, presque acide, elle se mêla aux relents qui venaient des cheveux malpropres et à l'haleine de chou que dégageait sa bouche.

Madame Rodrigue agita à nouveau sa langue chargée devant le visage de la jeune femme. Ses narines épaisses frémissaient à l'instar de tout son corps.

\_ Allez ! Roule-moi une galoche, traînée !

Cette insulte semblait particulièrement lui plaire. Elle ne cessait de la répéter de sa manière lente et effrayante, lui donnant une intonation particulière. On aurait dit qu'elle le savourait dans sa bouche comme un de ces pralinés dont elle devait quotidiennement se gaver pour être aussi grosse.

Adeline hésita encore un instant puis ferma les yeux avant de se lancer. Elle colla ses lèvres contre la bouche épaisse, entendit les acclamations autour. Elle avait surtout conscience de ces relents de chou qui envahissaient son palais.

La langue de la grosse femme chercha à s'insinuer entre ses lèvres, lui collant un frisson d'horreur. Elle ne céda pas immédiatement... finit par sentir vite que l'autre pinçait durement sa fesse. De douleur, elle desserra l'étau de sa bouche et la langue pénétra sa cavité buccale telle une grosse limace tiède et baveuse.

Raide, la jeune femme n'osait se coller contre madame Rodrigue, n'osait répondre à ce baiser immonde. Dégoûtée, elle rouvrit les yeux, croisa les prunelles dures mais pleines d'envie de l'amie d'Edwige. Elles étaient si proches... Et cette odeur... le goût de cette langue... cette haleine...

La femme cessa un instant, sortit de sa bouche, prit un téton entre ses doigts boudinés... commença à serrer. Adeline eut l'impression qu'on lui comprimait le bout du sein entre deux barres de fer. La douleur diffusa dans sa poitrine, comme d'interminables petites décharges électriques.

— Je t'ai dis de me rouler une galoche, pas de te laisser embrasser comme une minette ! Je veux que tu me sucés la langue, que tu me lèches les dents. Tu as compris ?

La jeune femme serra la mâchoire. Des larmes perlèrent à ses yeux. La souffrance la fit gémir et fut telle qu'elle ne put réagir. Tout juste parvint-elle à hocher la tête avec une grimace pitoyable. La grosse femme fit encore tourner le téton sur lui-même avant de le relâcher. Instinctivement, Adeline y porta la main. Le bout endolori pulsait comme un petit cœur. Une taloche sur ses doigts l'empêcha de se toucher. Madame Rodrigue attendait.

Leurs bouches s'unirent à nouveau. Cette fois, la jeune femme répondit au baiser, surmontant sa répugnance. Elle lécha la langue épaisse, joua avec. Elle passa sur les grandes dents, essayant de ne pas se rappeler leur couleur.

Soudain, des mains se mirent à la toucher. Partout. Les autres s'étaient rapprochées, l'encerclaient. Rapidement, elle se trouva au milieu des quatre, à subir des attouchements de plus en plus familiers. On lui caressa les seins... les fesses... les jambes... le ventre. L'une lui chatouilla la nuque, une autre fit glisser une main entre ses cuisses. On ne pénétra pas ses orifices, cependant... Pas encore. Ces huit mains sur son corps l'émoustillèrent rapidement, autant qu'elles l'horripilèrent. Les effets de la tisane, encore et toujours. Car il était inconcevable pour Adeline qu'elle fût excitée par autre chose !

Elle entendit à peine les commentaires. « Elle a la peau douce »... « Regardez comme elle embrasse Julia ! On sent qu'elle aime ça ! »... « C'est une vraie p'tite gouine ! »... « Touchez-moi ces nichons ! Des vrais nénés de gamine ! »... « Ça va être le pied d'lui faire bouffer nos chattes ! J'suis déjà toute trempée ! ».

La jeune femme se sentit lentement comme dépossédée de sa volonté. On la touchait, on la pressait, on la caressait et la chatouillait. Ça lui faisait des choses. Son bas-ventre s'alourdissait, ses tétons durcissaient encore.

— À mon tour !

Une main la prit par les cheveux, la sépara de madame Rodrigue. Elle se retrouva en face de madame Branjoux. La vieille maquerelle, comme elle l'appelait quand elle parlait d'elle à Lucie. Elle l'avait en horreur, avec ses cheveux décolorés, son maquillage outrancier, ses bijoux tape-à-l'œil. Aujourd'hui, elle portait de petites boucles d'oreille incrustées de pierres et un collier de perles, noire et nacre. On aurait vraiment dit une sorte de madame Claude au rabais, tenancière d'un bordel de seconde zone du temps où ils étaient encore tolérés.

Elle était sans doute la plus vieille du groupe, peut-être la cinquantaine, quelques rides et des pattes d'oie aux yeux. Bien moins grosse que madame Rodrigue mais avec des fesses très amples et des seins ronds, qui tenaient encore bien malgré son âge.

Elle garda sa main derrière le crâne d'Adeline, lui tenant toujours les cheveux, et l'attira vers son visage pour se faire donner le même baiser sale. Elle se montra plus goulue, aspirant la jeune langue fraîche entre ses lèvres minces, la tétant en poussant des petits gémissements ignobles. *Hmmm... Mmmhhh... Huugmmmm...* comme si elle se régala.

Adeline se laissa faire, sentant confusément qu'Isabelle ne voulait pas une réponse... plutôt un abandon. Ces femmes n'avaient pas exactement les mêmes attentes, les mêmes envies. Il lui faudrait composer avec ça. Heureusement, son haleine était moins chargée. Elle y retrouva l'arrière-goût un peu amer de la tisane qu'elles avaient sans doute toutes bu à leur arrivée.

Les mains continuèrent à courir sur son corps, avides, parfois maladroitement, l'énervant et l'excitant en même temps. René ne l'avait pas battue de la journée. Pratiquement toutes les traces de la veille avaient disparu. Comme à chaque fois.

Madame Branjoux relâcha ses cheveux et se recula, plongeant son regard lubrique dans le sien.

— Délicieuse ! commenta-t-elle avec un sourire torve. Presque aussi délicieuse que ta cousine !

Ses mains légèrement ridées passèrent sur les seins de la jeune femme qui retint son souffle. Les longs doigts, certains ornés de bagues voyantes, glissèrent sur les mamelons roses. Adeline aspira l'air entre ses dents. Elle avait toujours été si sensible des tétons... ces caresses un peu brutales lui procurèrent d'intenses sensations. Elle n'eut pas le temps d'y penser. Déjà, Mathilde, aux yeux clairs et sadiques, au sourire dangereux, la forçait à lui faire face.

— À mon tour, la cruche !

Cette brune aux cheveux courts et aux superbes seins ronds lui prit le visage entre les mains. En voyant le détestable sourire en coin, la jeune femme ressentit toute la morgue qu'éprouvait cette amie d'Edwige.

— Tire la langue !

Hésitante, présentant un coup tordu, Adeline finit par obéir. Elle sortit timidement sa langue entre ses lèvres. Mathilde approcha son visage, se mit à lui embrasser la bouche. De petits baisers rapides. Elle sentait la réglisse, contrairement aux trois autres qui empestaient la transpiration.

Elle prit ensuite la langue entre ses propres lèvres, l'aspira et la suçait un long moment. Pas désagréable... jusqu'à ce qu'elle la morde !

— *AAAAIIIIHHHHH* !

Adeline rentra sa langue endolorie dans la bouche, foudroya la femme du regard. Elle recula d'un pas, tomba entre les bras d'Edwige.

— Tu as de la chance, pauvre cloche ! J'aurais pu te mordre jusqu'à t'en arracher un bout ! Mais je veux que tu puisses goûter à toutes les friandises qu'on va t'offrir !

Elles se remirent à rire ensemble, moqueuses. Edwige l'obligea ensuite à se tourner vers elle.

— Et ta gentille maman ? Tu veux pas lui rouler une pelle ?

Sans attendre la réponse, la femme du chasseur se pencha pour souder leurs lèvres. Adeline laissa la langue pénétrer sa bouche. Elle avait plusieurs fois vu sa cousine le faire, se rappela combien elle avait été dégoûtée par ces spectacles saphiques. Voilà que c'était son tour.

Curieusement, Edwige se montra la plus tendre dans cette épreuve. Également la plus passionnée. Le baiser fut long, profond et, finalement, réciproque. La jeune femme

rendit la politesse à sa fausse mère, fit jouer sa langue dont la douleur s'apaisait lentement, autour de celle d'Edwige. Près d'elle, madame Branjoux commentait avec sa voix de fausset :

\_ *Oôôhh* ! Regardez ça, les filles ! Cette petite dévergondée embrasse sa mère sur la bouche ! Vous vous rendez compte ?

Le baiser se rompit. Les quatre femmes reculèrent, laissant Adeline au centre d'un cercle, près du lit. De la salive lui coulait sur le menton. Ses lèvres étaient humides et ses seins durs comme du marbre. Elle regarda tour à tour, jamais longtemps, ses persécutrices d'un soir. Elle nota des détails qu'elle n'avait pas remarqué tout de suite. Un gros grain de beauté sur le haut du sein droit de madame Rodrigue. Les aisselles et le pubis épilés de Mathilde, qui n'avait qu'une touffe de poils sombres taillés en cœur au-dessus de sa vulve. L'abondante toison brune de madame Branjoux.

\_ C'est pas sain, tout ça, fit madame Rodrigue la première. Embrasser sa mère sur la bouche... avec la langue...

\_ C'est vrai... Et le pire, c'est qu'elle m'excite, ma fille ! J'suis trempée et j'ai envie d'lui faire des trucs dégoûtants !

Mathilde posa une main sur le bras d'Edwige et, plissant sournoisement le regard, dit :

\_ C'est une petite allumeuse ! Une sale petite allumeuse qu'il faut punir !

\_ Son père lui fiche pourtant des raclées !

Adeline écoutait, ulcérée par ce qu'elle entendait. On l'avait obligée à embrasser Edwige, qui n'était de toute façon pas sa véritable mère. Chacune ici le savait. Sa logique lui souffla que tout ceci n'était que prétextes pour l'avilir, la dégrader, pouvoir la faire souffrir.

\_ Quelques bons coups de martinet, ça peut pas lui faire de mal, à ton idiot de fille !

\_ T'as raison, Mathilde ! Faut qu'elle comprenne ! Attends !

Edwige se rendit à la commode, ouvrit le tiroir du bas. Le cœur d'Adeline cessa un instant de battre quand elle aperçut l'attirail que cachait le meuble. Le dernier tiroir ne contenait ni linge, ni vêtement. Il était rempli d'ustensiles à destination... sexuelle ! Elle reconnut des menottes, de la corde, une cravache comme pour les chevaux, des godemichés, des pinces, des courroies et des lanières au milieu d'autres objets moins identifiables.

La femme du chasseur, penchée sur le tiroir ouvert, fouilla un instant, sa croupe ronde tendue vers ses amies et sa « fille ». Sa raie s'évasa. L'anus mauve apparut, cerné de quelques poils sombres. On lui voyait aussi, plus bas, son sexe. Une longue figue brune fendue en son milieu, luisant d'une humeur suspecte.

Edwige se redressa finalement, un martinet à la main. Adeline n'en avait jamais vu autrement qu'en image. Celui-ci était sombre, avec un manche assez court et plusieurs lanières de cuir d'une quarantaine de centimètres chacune, semblables à autant de noirs petits serpents inquiétants.

\_ Voilà de quoi lui apprendre les bonnes manières ! clama-t-elle.

Elle fit siffler l'objet en l'agitant à plusieurs reprises. La jeune femme sentit le poids de désespoir alourdir sa poitrine. Elle avait déjà été « corrigée » une bonne trentaine de fois par René et sa ceinture. Elle aurait dû être habituée, désormais. Pourtant, de réaliser que ces femmes allaient la frapper avec cette chose... ça la démoralisa complètement. Elle avait inconsciemment pensé qu'en se proposant à la place de Lucie, elle échapperait au moins aux douleurs physiques. Ce ne serait pas le cas. Bien sûr, elle pouvait jouer la forte tête... faire en sorte que Lucie vienne ici à sa place... mais cela non plus, elle ne le voulait pas. Edwige lui avait bien fait comprendre que ce serait pire pour sa cousine, si elle devait la remplacer. Elle comprenait maintenant ce que « pire » pouvait vouloir signifier avec ces quatre-là !

\_ Je peux m'en occuper ?

Mathilde prit le martinet avec l'assentiment de la femme du chasseur. Elle refit siffler et claquer les lanières. Chaque coup dans le vide provoqua un tressaillement de peur

anticipée. Avec René, les choses étaient bien moins longues et éprouvantes. Il collait sa raclée, comme il disait, et c'était tout. Ces femmes, à l'inverse, prenaient plaisir à faire durer les choses.

\_ Et toi, la souillon, prends la position !

Adeline la regarda sans comprendre. La position ? Quelle position ? Elle resta immobile, attendant plus d'explication. Cela ne plut pas à la brune qui, d'un geste brutal, lui prit une poignée de cheveux, tira dessus vers le bas, lui arrachant un cri et une très vive douleur. La jeune femme tomba sur les genoux, des larmes pleins les yeux. L'autre avait faillit lui arracher le cuir chevelu !

\_ À g'noux devant nous ! Le cul en l'air, foutue chienne ! Et la tête par terre ! Grouille-toi !

Sonnée par cette violence, Adeline fit ce qu'on lui demandait sans réfléchir. Elle glissa en avant, haletante, posa une joue contre le parquet usé et poussiéreux. En même temps, elle releva ses fesses de sorte qu'elles furent plus hautes que sa tête.

\_ Les mains sous le ventre !

Elle obéit, glissa un peu avant, manqua perdre l'équilibre. Elle fut obligée de se ployer légèrement et ses genoux comme sa joue supportèrent le poids de son corps. Une posture inconfortable et obscène. Elle savait qu'on lui voyait tout. Sa raie culière ouverte dévoilait son petit trou. Son sexe aussi, devait être parfaitement visible.

Adeline attendit ainsi un long moment. Elle voyait les moutons de poussière sous le lit et les meubles, les pieds nus qui tournaient autour d'elle. Les moindres détails de leurs orteils sales, de leurs ongles mal coupés lui apparaissaient pleinement. Elle remarqua aussi les rayures sur le parquet, les traces louches séchées qui le parsemaient.

\_ Demande pardon !

La voix sèche de Mathilde lui arriva de haut... de très haut. Comme les rires émoussés de madame Branjoux ou d'Edwige. Encore une fois, elle ne comprit pas tout de suite. L'instant d'après, un sifflement suivi d'un claquement sonore. *Aaiïïee* ! Une douleur brûlante sur les fesses !

La jeune femme réalisa aussitôt qu'il y avait une différence entre la ceinture, lourde, concentrée sur l'impact et ce martinet, plus léger mais aussi plus diffus. Les lanières avaient claqué ses fesses sur une bonne partie de leur surface en même temps.

\_ Demande pardon, espèce de p'tite branleuse !

*ZZZSSLATCH ! Ouuuh !*

\_ P... pardon... pardon !

Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'on attendait d'elle... vit la grosse madame Rodrigue, avec ses immenses pieds pâles, se placer devant elle, à quelques centimètres de son nez. Ses longs orteils blancs se terminaient par des ongles vraiment négligés. Elle aperçut également la crasse entre les doigts de pied avec une netteté à lui tordre l'estomac.

\_ Pardon qui ?

*SSSSSVITCH ! Aââââhgg !*

Son corps entier fut traversé par un spasme de douleur. Elle serra les poings, les dents. Que ça faisait mal ! Mon dieu que ça faisait mal ! Elle devrait pourtant l'endurer, maintenant ! Combien de raclées s'était-elle prise ? Et pourquoi est-ce que ça faisait toujours aussi mal ?

Sur un réflexe, elle voulut dégager une main pour se masser le cul mais la grosse femme l'en empêcha en lui décochant un petit coup de pied.

\_ Ne touche pas et ne bouge pas.

Elle parlait toujours avec lenteur. Son excitation était tout de même perceptible. Puis, brusquement, elle leva un pied. La jeune femme eut la fugitive vision de la

voûte plantaire brune de saleté et de poussière qui s'élevait au-dessus d'elle. L'instant suivant, le pied se collait contre son oreille, lui plaquant le visage contre le sol avec force.

Grinçant des dents, Adeline grimaça et gémit jusqu'à ce que la grosse femme relâche un peu la pression. Mais elle garda le pied sale contre son oreille et sa joue.

\_ Vas-y, Mathilde... Elle ne bougera plus, maintenant.

L'énoncé de cette évidence aurait presque fait sourire la victime si elle ne s'était pas retrouvée dans une aussi pénible situation.

\_ Compte sur moi, Julia !

*SSSSLAAATCH ! Aââhrrr !*

\_ Alors ? Pardon qui ?

Écrasée sous le pied moite de madame Rodrigue, Adeline répondit ce qui lui vint à l'esprit, sans réfléchir.

\_ P... pardon, madame Mathilde...

Le martinet siffla à nouveau, claqua son cul avec une force nouvelle. Le visage plaqué au sol, la vision brouillée, l'oreille à demie bouchée, elle ne comprit pas tout de suite pourquoi. Jusqu'à ce que les mots durs lui parviennent.

\_ Tu te fous de ma gueule, c'est ça ? C'est à ta mère que tu dois demander pardon !

Les lanières multiples s'abattirent, encore et encore. Elles lui lacéraient la peau, lui incendiaient le postérieur. Les ondes douloureuses se propageaient par vagues. Les sifflements, les claquements, les cris et les pleurs d'Adeline, les rires mauvais des quatre femmes, tout cela forma bientôt une terrifiante symphonie.

Lorsque Mathilde cessa enfin de frapper, Adeline eut l'impression qu'on lui avait brûlé les fesses, qu'on les avait frottées au papier de verre ou enduites d'acide ! Jamais encore elle n'avait connu pareille souffrance concentrée en un seul endroit. Pas même avec René !

\_ Pardon ! hurla-t-elle désespérément. Pardon, maman ! Je le ferai plus ! Je le jure ! Je le ferai plus ! Pardon ! Pardon !... Pardon...

\_ Tu feras plus quoi, idiot ?

Adeline aurait répondu n'importe quoi pour ne plus recevoir de coup. La gorge tellement nouée que la moindre parole était douloureuse, elle répondit ce qu'elle pensait que les femmes voulaient entendre :

\_ Je l'embrasserai plus ! Je l'allumerai plus ! Je... je ferai plus rien de comme ça ! Pitié !

Il y eut un moment de silence. La jeune femme se contracta, angoissée, se prépara à recevoir une nouvelle volée de coups. Au lieu de ça, elle perçut les ricanements sardoniques de madame Branjoux.

\_ Vous l'entendez, cette petite vipère ? Elle avoue ! Elle avoue !!!... Elle a envie de faire des choses avec sa propre mère ! Oh, la vilaine !

La pression sur la tête d'Adeline disparut subitement. Madame Rodrigue venait de retirer son pied.

\_ Debout ! Lève-toi !

Edwige, penchée sur elle, ne l'aida cependant pas. Aucune main secourable ne vint se proposer. La jeune femme savait que la soirée ne faisait que commencer. Elle s'obligea à penser à Lucie, qu'elle voulait protéger de tant de cruauté. Elle s'obligea à penser à René, à son cauchemar avec la fille qu'il avait assassiné. Alors, elle parvint à ravalier sa colère, sa rancœur et ses larmes. Elle se redressa, le visage rouge, les fesses sans doute cramoisies.

Madame Branjoux vint devant elle, ses seins ronds à peine tombants frôlant sa jeune poitrine. Elle lui caressa la joue avec la familiarité d'une tante pour sa nièce.

\_ Tu es très courageuse, ma petite chérie... Oui, très courageuse...

Elle parlait d'une manière douce, presque sucrée... Trop sucrée pour être honnête. Encore sous le choc de la flagellation, Adeline ne réagit pas suffisamment vite.

Quand elle vit la blonde aux allures de vieille maquerelle se pencher sur sa poitrine, elle pensa stupidement qu'elle voulait juste goûter à son sein. Les premiers instants lui donnèrent raison. Elle sentit la langue tiède glisser sur son mamelon. Elle frissonna. Cela lui faisait l'effet d'un mollusque gluant sur le bout du sein !

Lentement, Isabelle Branjoux passa du titillement à l'aspiration. Adeline baissa la tête, tendue. Elle aurait aimé repousser le visage de cette fausse blonde qui se voulait très dame du monde mais qui ne parvenait pas à faire illusion plus d'une minute.

\_ *Hmmm... Huugggmmm...* Délicieuse... Tu aimes ?

Elle lui tétait le bout du sein, l'aspirait et faisait jouer sa langue dessus. Adeline, pour dégoûtée qu'elle fut, ne put rester insensible. Son téton durcit rapidement. Elle se mit à haleter, subissant un plaisir forcé qui la troublait.

Une claque derrière le crâne la fit glapir.

\_ Réponds à Isabelle ! fit Mathilde. Même une petite raclure de bidet comme toi doit comprendre ça, non ?

\_ O... oui, j'aime... j'aime ça, madame Isabelle...

Madame Branjoux, sans cesser de bécoter le bout du sein, eut un petit rire de poule. Elle titilla encore le téton en durcissant sa langue... Soudain, ce fut comme si on lui enfonçait des aiguilles dans toute la poitrine ! Une souffrance qui la tétanisa sur place, se répandit jusque dans sa glande mammaire... et qui refusa de s'atténuer.

Adeline baissa le regard, vit avec horreur que la femme lui mordait le téton, le cisailait entre ses dents. Elle se raidit sur la pointe des pieds en poussant une plainte qui alla grandissante. *Aaaaaâââhhhhhh*. La douleur dans cette zone si sensible lui retirait ses forces. C'était comme si elle n'avait plus aucune énergie. Ses mains se levaient sans pouvoir la repousser.

Enfin, madame Branjoux la relâcha. La jeune femme vit que son téton avait été mordu jusqu'au sang ! Une goutte rouge perla sous la chair entamée... roula sous son sein.

La « maquerelle », qui en avait un peu sur les lèvres, s'en purlécha avec une expression amusée et satisfaite.

\_ Délicieuse, oui... Vraiment...

Les ondes éprouvantes se calmèrent lentement, cessèrent de pulser. Mais la trouille d'Adeline revint comme une marée engourdisante. Durant une longue minute, elle ne parvint pas à quitter madame Branjoux des yeux, comme si elle cherchait à savoir jusqu'à quelles ignobles extrémités celle-ci serait prête à aller. Et les autres ?... Dans quoi s'était-elle embarquée ? Elle ne pouvait prétendre tout stopper sans causer la perte de Lucie, elle en était de plus en plus persuadée.

\_ Arrête un peu de rêvasser, dit alors madame Rodrigue. Viens me prouver ce que tu m'as dit avant...

La grosse femme s'assit sur le lit, faisant grincer les lattes du sommier. Le matelas s'enfonça sous son poids.

La jeune femme fut poussée dans le dos. Edwige lui adressa un clin d'œil salace, Mathilde un sourire ambigu.

\_ À g'noux ! fit cette dernière. À g'noux ! On va t'apprendre où est ta vraie place ! Pas vrai, les filles ?

Les autres acquiescèrent avec plus ou moins d'enthousiasme. Madame Rodrigue, elle, resta aussi placidement bovine que depuis son arrivée. Beaucoup moins démonstrative que madame Branjoux, cela ne la rendait pas moins inquiétante.

Adeline s'agenouilla comme en prière. Ses fesses la brûlaient encore. Son téton martyrisé l'élançait toujours. Dire cela ne faisait pas une demi-heure qu'elle était là ! Elle se dit cependant qu'il valait toujours mieux lécher une vulve, même sale, que de souffrir en étant fouettée et mordue. Elle se promit intérieurement de faire ce qu'il faudrait pour donner satisfaction à la grosse femme, s'attendant à ce qu'elle écarte ses cuisses grasses. Au lieu de

cela, madame Rodrigue leva un bras en l'air, dévoilant la touffe de poils sombres et humides de son aisselle.

\_ Approche.

Fronçant les sourcils, la jeune femme avança sur les genoux jusqu'à toucher ceux de la voisine d'Edwige. L'odeur piquante de la sueur lui chatouilla à nouveau les narines, même si elle se trouvait à presque un mètre de leur origine.

\_ Tu vas me lécher sous les bras pour commencer... Je transpire beaucoup. Ça va me rafraîchir.

Elle paraissait sérieuse en disant cela, gardant son bras levé. Adeline contempla les poils épais et fouillis... trempés ! Elle ne s'était pas attendue à cela.

\_ Quoi ? Mais... je... je croyais que... enfin... je...

Ses bafouilles déclenchèrent l'hilarité d'Edwige et des deux autres debout mais madame Rodrigue, elle, eut une grimace butée, presque énervée.

\_ Je t'ai dit que tu allais me dégraisser et tu vas le faire... entièrement. Tu vas me laver partout où je te le dirai. Compris ?

La jeune femme resta immobile, la bouche entrouverte. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Ces femmes avaient donc décidé de l'humilier au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer. Au moment où elle songea dire à la grosse femme qui attendait qu'elle ne pourrait pas, elle entendit la voix basse d'Isabelle Branjoux lui murmurer au creux de l'oreille :

\_ Je suis sûre que notre chère petite Lucie adorera sucer les poils de Julia... un après l'autre !

Adeline frémit... tellement choquée par la cruelle dépravation de ces femmes qu'elle en restait sans voix... désormais persuadée qu'elles mettraient chacune de leurs menaces à exécution.

Madame Rodrigue eut un grognement porcin d'impatience. Malgré une lippe maussade, son regard brillant démentait cette impression. Ce devait être le genre de personne à ressentir intensément les choses sans le montrer.

Prise d'un léger vertige, Adeline approcha son visage de l'aisselle luisante. Les poils emmêlés étaient à peine moins noirs que les cheveux gras. Ça puait la sueur rance. Ce n'était pas seulement qu'elle ne s'était pas lavée... Non, elle devait également porter des vêtements sales. La jeune femme avait bien remarqué les habits rangés ensemble sur la seule chaise de la chambre mais impossible de deviner lesquels appartenaient à l'opulente voisine.

\_ Qu'est-ce que tu attends, traînée ? Je croyais que tu mourrais d'envie de faire la serpillière ? Tu nous aurais menti ?

Il y avait, dans la question, une menace implicite. Adeline jeta un regard à Edwige qui, bras croisés sur ses gros seins, attendait avec le sourire. Ce fut surtout le visage de madame Branjoux qui la perturba. Celle-ci n'attendait visiblement qu'un petit dérapage pour exiger qu'on lui amène Lucie à sa place.

\_ Non... Non, madame Julia... Je vais le faire... Je voulais juste... heu... profiter de l'odeur...

Les lèvres épaisses de madame Rodrigue s'ourlèrent à nouveau sur sa dentition jaune. Elle n'était pas dupe, c'était certain. Mais ce petit jeu d'hypocrisie semblait lui convenir.

\_ Alors régale-toi, traînée ! Approche encore et renifle-moi !

Ne pouvant plus reculer, elle avança son visage, frôla du bout du nez les poils où perlait la sueur. Son estomac se contracta. Pourtant, elle n'eut pas la nausée. Elle avait déjà remarqué cela. Même avec la verge sale de René ou celle de Branjoux, le haut-le-cœur n'existait pas. Elle pensait depuis un moment déjà que la fameuse tisane avait également une propriété anti-vomitif.

\_ Je veux t'entendre renifler !

Elle fit un effort pour inspirer bruyamment les effluves acides. En même temps, elle serra les cuisses... perçut dans ce frottement involontaire une amorce de plaisir trouble qu'elle s'efforça d'ignorer. Impossible qu'elle prenne du plaisir à s'avilir ainsi !

\_ Lèche, maintenant.

Elle hésita encore. Puis, réalisant qu'elle ne faisait que retarder l'inéluctable, elle se força à tirer la langue, attrapa la première goutte de sueur, la goûta avec un mélange d'appréhension, de répulsion et de curiosité. L'arôme en était fort, vaguement salé, mais ça ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. C'était cependant moins écœurant qu'elle ne l'avait imaginé.

Lentement, elle lissa les poils de sa langue. Ce fut comme la fourrer au milieu du ventre d'un petit animal vivant. Tiède, moite, désagréable. L'odeur étant pire que le goût, Adeline fit ce qu'elle put pour en faire abstraction. Plus vite elle aurait terminé, mieux cela serait.

Derrière, les commentaires peu réconfortants pleuvaient : « Regardez-moi cette petite truie ! On dirait que ça lui plaît pour de bon ! »... « Moi, je suis sûre qu'elle se force ! Elle peut pas être déglinguée à ce point ! »... « Tu crois ? R'garde-là ! Isabelle a raison ! Une vraie truie qui fourre son nez là où ça pue ! »... « Attends qu'elle goûte à son cul ! Hahaha ! »... « Faudrait peut-être lui donner un peu de courage, non ? »... « Tu penses à quoi ? »... « Attends, tu vas voir ! ».

La dernière phrase avait été prononcée par Mathilde. Adeline la sentit qui s'agenouillait dans son dos. Puis, tandis qu'elle léchait l'aisselle velue et humide, quelque chose frôla ses fesses meurtries. Elle glapit et se raidit.

\_ Tout doux, la roulure ! Tout doux ! Et écarte les pattes !

La jeune femme n'eut pas le loisir de se retourner. Madame Rodrigue, anticipant sa réaction, lui prit la tête de sa main libre, lui fourra le visage là où elle devait lécher.

Sous l'insistance de Mathilde, qui avivait la douleur de ses fesses cramoisies, Adeline disjoignit les jambes. Juste assez pour que les doigts fins et habiles puissent venir lui chatouiller la vulve. L'index et le majeur crochetèrent son vagin.

\_ Hé ! Mais c'est tout mouillé là-dedans !

Adeline suspendit un instant son léchage... se mit à haleter. La honte d'être ainsi rabaissée, que toutes sachent maintenant qu'elle mouillait, que toutes s'imaginent qu'elle aimait ce qui lui arrivait, tout cela la fit rougir comme jamais. Les doigts de Mathilde glissèrent dans ses chairs intimes, l'affolant.

\_ Espèce de petite catin à cinq francs ! J'vais te branler, moi ! Tu vas voir !

Les deux doigts se mirent à aller et venir dans le fourreau de son vagin, déclenchant des sensations qu'elle savait devoir devenir rapidement incontrôlables.

\_ S'il vous plaît... Non... Pas ça... *Hmmmmmm...*

Dans son dos, la respiration plus lourde de Mathilde, semblable à celle de René lorsqu'il était très excité. Son timbre rauque et précipité confirma d'ailleurs cela pour de bon.

\_ Qu'est-ce qu'y a, la roulure ? Tu veux pas que j'te branle ?... Hein ? C'est ça ?... Mais moi, j'ai envie ! J'adore branler les morues dans ton genre ! Les faire jouir quand j'en ai envie !... Alors maintenant tu la fermes et tu décrasses bien ma copine Julia !

Les doigts continuèrent leur lancinant voyage dans son vagin. Adeline se demanda combien de temps elle parviendrait à tenir sans se laisser aller à la jouissance, chose qu'elle refusait absolument. Si cette garce parvenait à l'amener à l'orgasme, ce serait certainement la pire des humiliations. Un peu comme si Mathilde parvenait à prouver aux autres qu'elle aimait être traitée en esclave.

Entre-temps, madame Rodrigue s'était légèrement déplacée pour lui offrir son autre aisselle à lécher. Adeline enfouit son visage au milieu des poils humides qui lui

chatouillèrent les lèvres et le nez. Elle recommença à faire courir sa langue, avalant la sueur aigre qu'elle récoltait.

Haletante, la jeune femme fit de son mieux... de plus en plus obsédée par les claquements humides des doigts de Mathilde dans son sexe... par les sensations qu'elle lui infligeait. C'était presque douloureux... et pourtant tellement bon.

La grosse femme finit par la repousser, s'allongea sur le lit, les jambes pendantes. Adeline se dit que ça y était, elle allait maintenant devoir se livrer à un odieux acte lesbien. Elle redoutait cet instant presque autant que celui qui la verrait jouir. Cependant, comme elle commençait à approcher son visage du buisson de poils noirs qui dissimulait la vulve grasse, Julia Rodrigue l'arrêta :

\_ Ne sois pas si pressée de me brouter la chatte, traînée. J'ai vu que mon nombril était un peu sale... Nettoie-le aussi.

Elle releva le visage et, par réflexe, se tourna pour chercher l'approbation – ou plutôt le refus – d'Edwige. Hélas, ce qu'elle vit la remplit de consternation et de désarroi. La femme du chasseur se caressait doucement un sein, se masturbait lentement de l'autre main, le visage crispé, les yeux rêveurs. Elle prenait tant de plaisir qu'on pouvait le lire sans peine sur ses traits.

Juste à côté d'elle, madame Branjoux la fixait, un rictus sadique enlaidissant encore son visage de maquerele trop maquillée. Elle se pinçait les tétons, tirant sur ses bouts pour se faire du bien. Lorsque leurs yeux se croisèrent, la voisine se mordit la lèvre, comme si le désespoir de la jeune femme lui fouettait la libido.

\_ Tu as entendu ? Julia veut que tu lui lèches le nombril ! Ça va te plaire ça, non ?

Derrière elle, Mathilde avait cessé de remuer ses doigts. Sa main libre glissa sous la jeune femme, passa sur son mamelon endolori. Elle frémit et siffla entre ses dents lorsque la garce la toucha plus franchement.

\_ Dépêches-toi, souffla-t-elle dans son oreille. Julia en a pas terminé avec toi, p'tite merde. Et j'veux aussi mon tour ! Tu sais que tu commences vraiment à m'exciter, toi ?

Adeline revint sur madame Rodrigue et son expression bovine. Appuyée sur les coudes, elle attendait, offrant son gros ventre mou. Ses seins énormes tombaient telles des outres de chair flasque de chaque côté de son torse mais ses tétines brunes bandaient tout de même.

Vaincue, la jeune femme remonta légèrement... approcha du gros nombril rond, profond et encombré de poils encrassés. Madame Branjoux avait raison. Ça sentait fort. Ça puait, même. La transpiration avait aggloméré les petites salissures qui se nichaient là-dedans.

Prenant sur elle, elle sortit encore la langue, coucha presque sa joue contre la panse moite de sueur. Elle tourna d'abord autour du nombril, respirant malgré elle la lourde puanteur qu'il dégagait. Sa peau avait un arrière-goût acide.

Puis, lentement, sous les impulsions des doigts de Mathilde enfoncés en elle, la jeune femme descendit vers le trou malodorant. Elle frôla les premiers poils, goûta... aurait volontiers recraché si elle l'avait pu. Mais il fallait tenir bon... et ces phalanges dans son vagin... lancinants, vicieux... ses muqueuses sensibles et réceptives lentement frottées... Elle soupira... continua.

La main épaisse de madame Rodrigue lui caressa les cheveux. Elle n'était qu'un jouet entre les mains de ces femmes perverses. Elles se montraient plus vicieuses que René ou Modeste... un peu moins violentes tout de même. Elle comprit presque sa cousine, qui voulait justement ne pas subir la violence du chasseur. Lucie devait en avoir une peur bleue pour être si complaisante avec Edwige. Quelle autre explication pouvait-il y avoir ?

Quand sa langue, qui commençait à l'élancer douloureusement, s'enfonça plus franchement dans le nombril, il y eut quelques rires étouffés. Adeline reconnut sans peine celui de madame Branjoux. Elle n'y prêta pas attention, concentrée qu'elle était pour avaler

au plus vite les immondes petites saletés collantes qu'elle recueillait. C'était pire que si elles lui avaient demandé d'avaler des asticots !

Madame Rodrigue paraissait éprouver un plaisir physique à cette immonde caresse buccale. Elle respirait fort, gémissait doucement. Adeline se hâta d'en finir, durcissant sa langue, l'envoyant au fond, raclant presque les bords, humidifiant encore plus les quelques poils présents.

\_ C'est bien, souffla la grosse femme en lui tapotant la joue pour lui faire comprendre qu'elle pouvait arrêter. Gentille traînée... Remets-toi à genoux... Assieds-toi sur tes talons...

La jeune femme, reprenant un peu ses esprits, s'installa sur ses talons. Derrière, loin de se dégager, Mathilde accompagna son mouvement pour garder ses doigts crochetés en elle. Sa poitrine ronde et fraîche se pressa contre son dos. Curieusement, sentir les billes dures des tétons contre ses omoplates lui donna un frisson... de plaisir ?

Cette fois encore, la jeune femme pensa qu'elle allait devoir se plier à une exigence plus directement « sexuelle ». Cette fois encore, ce ne fut pas le cas.

La grosse femme leva une jambe pour présenter la plante de son pied, brune de saleté, devant le visage d'Adeline qui sentit son ventre se nouer d'appréhension et d'écœurement. Il ne faisait aucune doute sur ce qui allait lui être demandé.

\_ Prend-le !

Elle tendit les mains, ne sachant pas trop quoi faire. Madame Rodrigue décida à sa place et posa son talon légèrement calleux dans ses paumes. La voisine possédait de très grands pieds pour une femme, avec des orteils immenses. Elle devait au moins chausser du 44. Une vraie pointure d'homme ! L'odeur vinaigrée qu'elle percevait la remplissait d'une peur étrange... D'être doucement branlée changeait légèrement sa perception des choses.

\_ On a toute la nuit pour t'en faire baver, traînée... Alors tu vas me lécher les pieds jusqu'à ce qu'ils soient propres, compris ?

Des mots durs... épouvantables, mêmes ! Si elle n'avait pas déjà tant enduré et supporté, Adeline en aurait été profondément choquée. Maintenant, avec ses lentes intonations de femme un peu molle, ces mots lui paraissaient presque couler de source. Un peu comme si il ne pouvait en être autrement. Ces quatre-là avaient décidé d'aller au bout de l'ignominie. Elles savaient que personne ne viendrait sauver leur souffre-douleur, qu'aucune police ne viendrait demander après elle, que c'était comme si elle était morte pour le reste du monde.

Mathilde vrilla subitement ses doigts, lui arrachant un glapissement.

\_ Julia t'a posé une question, pauvre cruche ! Réponds !

\_ *Aïïïe* ! Ou... oui... Oui, madame Julia, j'ai compris...

Elle ne reconnaissait même plus sa voix... blanche... atone. Brisée, soumise, elle répétait sans réfléchir, louchant sur les orteils qui luisaient de manière suspecte, recelant d'innombrables petites crottes sombres entre eux.

\_ Alors vas-y... Régale-toi !... Regarde-les, comme ils sont sales ! Tu sens comme ils ont mariné dans leur jus depuis dimanche dernier ?

Tout en parlant, Mathilde écartait ses doigts dans son conduit vaginal, grattait de ses ongles les muqueuse, tâtait le col de l'utérus. Son pouce frôla le clitoris dressé. Adeline ferma les yeux un instant, le souffle court, traversée par une onde de plaisir ignoble.

\_ Oui... oui, madame Mathilde... oui... oui...

Incapable de dire autre chose, elle eut seulement conscience des ricanements moqueurs autour d'elle. Elle approchait trop de la jouissance, désormais, pour s'en offusquer, savait juste que la honte reviendrait plus tard. Son esprit maudit encore cette tisane aphrodisiaque, refusant de penser que cette sale excitation pouvait être le fait de son éventuel masochisme. Pour elle, l'amour et le sexe, ce n'était pas ça... Non, pas ça !

\_ Vas-y, la roulure ! Lèche les pieds de Julia !

Elle rouvrit les yeux, amena le pied malpropre à sa bouche, y colla ses lèvres. La puanteur lui fit tourner la tête. C'était sale... dégoûtant... répugnant ! Alors pourquoi

mouillait-elle autant ? La tisane ? La masturbation imposée ? Oui... Ce ne pouvait être que ça !... Que ça...

Sa langue se mit à ramper sur la peau souillée. Le goût terreux prima d'abord sur celui, plus acide, de la sueur. Elle partit du talon, remonta la voûte plantaire. Madame Rodrigue, apparemment peu chatouilleuse, supporta très bien la chose. Et même, elle sembla en tirer un plaisir sensuel réel.

\_ Partout ! Entre les doigts de pied aussi !

Les yeux mi-clos, savourant la langoureuse masturbation dont elle était l'objet, Adeline glissa sa langue entre les orteils crasseux, récolta les infâmes petites boulettes gluantes, les avala. Elle se sentit salope... chienne. Une fille soumise à qui l'on pouvait tout demander, tout faire. Elle comprit à cet instant seulement que Lucie n'avait jamais fait semblant. Qu'elle prenait un vrai plaisir à être tourmentée et humiliée par Edwige. Parce qu'elle prenait surtout du plaisir dans un abandon total qui lui permettait d'être libre... libre de toute obligation qui ne concernait pas la femme du chasseur... libre de toutes les contraintes de la vie moderne qu'elle avait connu jusqu'alors... libre en étant soumise. Une révélation qui l'amena brusquement au bord d'un orgasme phénoménal, lorsqu'elle se demanda si elle aussi pourrait en profiter...

## EDWIGE

Voir Adeline à poil foutre son visage entre les cuisses grasses de sa copine Julia était quelque chose de vraiment excitant. Au début, Edwige avait été d'accord avec ce que proposait la grande juste pour vite la casser puis aller chercher Lucie. Depuis le début, elle trouvait la jeune plus mignonne, avec son air de gamine innocente qui la rendait tellement... indispensable. Mais maintenant, elle se disait qu'elle pourrait bien garder Adeline pour la nuit. Ce serait très amusant de lui faire connaître de longues heures de supplices et d'humiliations, à cette idiote.

Julia avait pas pour habitude d'y aller par quatre chemins. Couchée sur le lit, les jambes écartées, les talons sur le matelas, elle s'offrait sans vergogne. Sa chatte énorme, longue et large, rouge et crasseuse, avait encore plus dégoutée sa « fille » que les pieds, le nombril ou les aisselles qu'elle lui avait déjà donné à *laver*.

Adeline était obligée de lécher et sucer la moule sale, à genoux devant sa copine comme devant une bondieuserie. Edwige essaya d'imaginer ce qu'elle pouvait ressentir. Un bon frisson lui descendit dans les reins, fit bander ses tétons. Comme ça devait être sale... pisseux... plein de petits fromages puants... *Hmmmm...* Oui ! Elle l'aura bien cherché, cette gourde !

Derrière, Mathilde la doigtait tranquillement. Grâce à la tisane, elles pourraient toutes tenir jusqu'à la fin de la nuit ! Jouir presque autant qu'elles le voudraient. Mais Edwige savait bien que les premières secousses restaient les meilleures... qu'il valait mieux faire durer entre deux orgasmes.

Toute la chambre sentait maintenant la baise, les pieds, la transpiration. La femme du chasseur adorait ces odeurs. Ça lui donnait des envies... toujours plus d'envies.

Près d'elle, Isabelle se branlait et s'excitait toute seule. Chacune aurait son tour. Quand elle organisait ce genre de partie, Edwige savait que c'était jamais très intime. Même si elles se connaissaient toutes depuis longtemps, ça avait rien à voir avec les petites saloperies qu'on faisait à deux. Pourtant, casser une petite grue comme Adeline, ça avait aussi son charme quand on était plusieurs. Un peu comme un jeu.

— Plus loin, ta langue ! ronchonna Julia. Je veux la sentir au fond de mon trou. Et colle bien ton nez contre mon bouton... Oui, comme ça ! Fais-le bouger, j'aime.

Elle parlait avec lenteur et ça pouvait en énerver certains... comme René. Elle était comme ça, vivait seule dans sa petite ferme avec ses animaux, sans mari, sans boniche. Alors, la propreté, elle connaissait pas trop. Par contre, elle savait vivre et se marrer, même si ça se voyait pas toujours.

Edwige s'approcha pour mieux voir. Elle était dans un de ces états ! Mais qu'est-ce qu'elle aimait ça... attendre... savoir qu'elle pouvait tout se permettre sur cette grande idiote... regarder ses copines prendre leur pied en la démolissant, en lui faisant faire des trucs dégueulasses... *Mmmmmhh...* Finalement, elle aimait ça presque autant que ses tête-à-tête avec Lucie !

Se penchant sur le lit, elle vit la bouche d'Adeline collée à la chatte ouverte de Julia. C'était vraiment une grosse chatte baveuse, hein ?! Énorme, avec des bouts de viande

qui dépassaient de partout ! Une mouille épaisse comme du blanc d'œuf ! Et fille qui devait tout boire, tout avaler ! Elle en pouvait plus ! Ça se voyait à sa petite gueule crispée. Elle avait les joues et le front rouges à cause des poils qui frottaient dessus... Comme elle devait en plus faire bouger son nez sur le gros clito blanc... Cette cruche renflait même la mouille grasse et l'aspirait par les narines !

Julia commençait à fermer les yeux. Ses mains caressaient les cheveux de fille. Elle soufflait de plus en plus fort, concentrée sur le plaisir qui montait en elle.

Edwige se mordait la lèvre, jouait avec ses petites lèvres trempées. Si elle se tripotait le clito maintenant, elle allait jouir. Ça, fallait pas. Elle voulait se réserver pour la bouche d'Adeline !

Mathilde aussi s'excitait en racontant ses saloperies dans le dos de la grande gamine, sans arrêter de la branler.

— Vas-y, p'tite conne... Bouffe-lui la chatte, à Julia... Tu sens comme elle est sale? Quand j'pense qu'elle s'est pas lavée exprès depuis dimanche... qu'elle s'est pas torchée après être allé pisser !... Ça doit sentir vachement fort, non ?... Et le goût, ça va ? Pas trop pisseuse pour toi ?... Allez, lèche-la bien partout... entre les babines, c'est là qu'y a le plus de crasse !... Et suce-lui le trou, aussi... T'entends comme elle miaule, la Julia ? Tu lui fais du bien, dis donc !... J'espère que tu nous f'ras miauler comme ça toutes les quatre !

Julia se raidit. Edwige le vit à peine. Elle souffla plus fort... et puis se dégonfla comme une baudruche. Ses mains tombèrent de chaque côté... elle fit un grand sourire, contente. Elle laissa l'Adeline lui bouffer l'abricot encore une minute ou deux. Peut-être qu'elle avait encore des frissons mais ça se voyait pas.

— C'est bon... Tu peux arrêter.

Fille eut même pas le temps de comprendre que Mathilde lui tirait déjà la tête en arrière, par les cheveux. Edwige regarda sa figure barbouillée de mouille grasse. Ça brillait presque jusqu'aux oreilles !

On la laissa se relever pour qu'elle puisse respirer un peu. Juste le temps de récupérer. Avec son cul rouge comme une tomate pelée et son nichon qui portait encore les traces de dents d'Isabelle, la femme du chasseur lui trouvait vraiment l'air d'une petite pute à gouines. C'était comme ça que René appelait Lucie... et avait appelé Alexandra, qu'elle avait eu il y avait bien deux ans de ça.

— Elle me torchera le cul tout à l'heure, décida Julia en fermant les yeux.

— On pourrait lui faire un lavement ! proposa Isabelle. Au vinaigre... ou à l'eau froide...

Mathilde et Edwige secouèrent la tête. C'était marrant de regarder une grande gamine se tenir le ventre et remuer son cul en suppliant de la laisser se vider. Mais pas tout de suite.

— C'est trop tôt, encore ! On verra ça plus tard, Isabelle.

Déçue, même un peu vexée, la Branjoux ronchonna qu'on faisait toujours passer ses idées en dernier. Mathilde, qui était en train d'essuyer sa main baveuse sur le nichon blanc de la même, jeta un œil à Edwige.

— On va plutôt l'attacher sur le lit, cette morue.

Les yeux de l'Adeline devinrent ronds comme des soucoupes. Elle avait pas encore tout à fait repris son souffle. Ses lèvres étaient enflées. Elle avait l'air d'avoir de nouveau la trouille, comme quand elle était entrée dans la chambre, avant.

— Non !... Pas ça !

Elle se tourna vers Edwige :

— Non, maman ! Je ferai tout ce que vous voudrez ! Ne m'attachez pas ! Je t'en prie !

— Justement ! C'est de t'voir attachée sur mon pieu qu'on a envie !

Elle la vit déglutir, chercher le soutien des autres. Pour rien. Julia était toujours en train de rêvasser. Isabelle et Mathilde, c'était pareil que pour elle. Ça faisait que les exciter plus de savoir qu'elle avait tellement la trouille.

\_ Non... S'il vous plaît, non... Pas la peine de m'attacher... Je ferai tout, je le jure !

\_ Mais oui, fit Mathilde en s'approchant d'elle. On le sait, que tu feras tout... Alors tu vas gentiment te coucher et te laisser faire... Tu vas voir, je sais comment faire mouiller les roulures dans ton genre !

Elle lui caressa le visage, un sein. Elle était forte à ce jeu, la Mathilde. C'était sûrement elle la plus sadique. Pas la plus vicieuse... mais pour ce qui était de foutre la pétoche et de faire mal, elle connaissait tout le dictionnaire !

\_ Maman, non ! S'il te plaît !

Elle en avait les larmes aux yeux de trouille, l'Adeline ! La femme du chasseur resta intraitable. Isabelle s'approcha pour lancer, comme ça :

\_ Peut-être qu'il faudrait chercher Lucie... On dirait qu'elle n'a plus trop envie d'être à sa place...

Lucie... Edwige l'aurait presque oubliée, celle-là. Plus ça allait et plus elle avait envie d'en faire bavarder à Fifi. Fallait juste pas qu'elle le montre.

\_ Tu crois ? Ouais... P't-être ben !

Sa « fille » changea encore de tête. Pour sûr qu'elle l'aimait, sa foutue cousine. Pour sûr aussi que l'autre le lui rendait pas très bien. La Lucie, elle avait à peu près compris depuis un moment ce qui se passait. Elle savait qu'elles étaient coincées toutes les deux ici... qu'elles pourraient pas s'enfuir. Edwige était même presque sûre que la plus jeune en avait pas vraiment envie. Elle prenait souvent son pied quand elles faisaient leurs petites saloperies. Une sacrée mouilleuse et une sacrée jouisseuse, qu'aimait bien se faire branler et se faire traiter comme une petite chienne... La grande, elle, croyait encore pouvoir s'en sortir. Ça se lisait dans son regard, qu'elle avait de l'espoir.

\_ Non... Je... non, pardon ! Je... je suis d'accord !

Et affolée avec ça ! Edwige la laissa mijoter quelques secondes. Valait mieux qu'elle croit que c'était pas gagné d'avance.

\_ Bon... D'accord... Couche-toi sur le dos, au milieu du pieu... Julia, pousse-toi un peu !

Sa copine se leva. Tout le matelas remua. Mathilde enleva l'édredon et la couverture pour laisser que le drap qui couvrait la couche. Ça faisait un petit moment qu'il avait pas été changé. On voyait des taches séchées et des poils de cul un peu partout. Bah ! C'était pas mieux chez ses voisines, elle le savait.

\_ T'as de quoi la ligoter serré ?

\_ Tiroir du bas, avec le reste... Comme si tu le savais pas !

Mathilde haussa les épaules. Isabelle pouffa. Même Julia dut sourire. C'était pas la première nuit de partouze qu'elles se payaient.

Adeline se coucha, pas tranquille, suivait la Mathilde des yeux. Sa bouche tremblotait un peu. Elle était sur le point de chialer... Quand même bien foutue, la grande même... Craquante comme tout avec ses couettes de gamine et son abricot lisse.

Dans le tiroir, Mathilde prit quatre des neuf bracelets en cuir. Avec des vrais anneaux. Pas le genre de connerie qu'on pouvait acheter dans le sex-shop du vieux Fernand, au village. C'était René qui les avait fabriqués. Du cousu main et solide avec ça ! Edwige s'en était souvent servie avec Lucie, pour l'immobiliser dans toutes les positions, surtout le cul en l'air.

Sa voisine laissa personne d'autre qu'elle attacher Fifi... qui arrêtaient pas de supplier du regard, sans rien dire. Elle avait maintenant trop la trouille qu'Isabelle finisse par gagner et qu'on aille chercher la petite pour prendre sa place.

Elle lui enfila les bracelets aux poignets et aux chevilles. On pouvait serrer avec les petites lanières, comme une ceinture. Pour ça, le René, il était bricoleur. Lui aussi aimait ligoter les petites garces un peu trop remuantes... Ensuite, la Mathilde lui fit mettre les bras et les jambes en croix. Comme elle était un peu trop grande pour le lit, les mains dépassaient entre les barreaux du haut.

Avec les petits bouts de corde qui traînaient au fond du tiroir, sa copine ligota Fifi, faisant un nœud court entre chaque anneau et les quatre montants du pieu.... jusqu'à ce que l'Adeline se retrouve crucifiée sur le matelas ! Un vrai régal !

Mathilde approcha son visage de la bouche de la grande gamine, la renifla avec une grimace dégoûtée.

\_ Berk ! Tu pues la morue, ma jolie ! On dirait que t'as foutu la tête dans une cuvette de chiottes pleine de vieille pisse !

Julia fronça les sourcils.

\_ C'est de ma chatte que tu parles ?

\_ Mais non... Ta chatte est propre, maint'nant ! C'est elle qui t'a décrassée, normal qu'elle pue de la gueule, non ?

\_ Si...

La Julia paraissait pas sûre que l'autre se foutait pas d'elle. Ça se voyait à sa tête. Elle réfléchissait. Et puis, elle haussa ses épaules. Elle s'en fichait, après tout.

Mathilde se pencha encore sur Fifi, avec son plus sale sourire. Sûr qu'elle mouillait comme une dingue. Elle arrêta pas de gigoter et de remuer du croupion. Elle caressa les cheveux de l'Adeline, lui dit doucement :

\_ De toute façon, t'as pas fini d'en bouffer, de la moule, pauvre conne !... Regarde... On peut te faire tout ce qu'on veut, maint'nant ! Tu peux plus rien faire... Plus de défendre... Et tu peux gueuler comme tu veux, c'est pas ce vicelard de René qui viendra t'aider !... Il est sûrement même pas encore rev'nu... Et quand il reviendra, il aura peut-être envie de s'occuper de ta cousine... Nan ?

La tête de l'Adeline se décomposa. Edwige crut qu'elle allait se mettre à hurler. Mais non. Elle ferma les yeux, serra les poings... et puis plus rien. Comme si elle avait décidé qu'elle se laisserait pas avoir. Un sacré caractère, quand même !

\_ Et nous, on a toute la nuit pour t'en faire voir, gamine ! On peut te faire mal...

Elle lui pinça méchamment le tétin qu'Isabelle avait déjà mordu.

*Aïïïe !*

\_ Ou te faire du bien...

Sa main glissa sur le ventre plat. Mathilde frôla le nombril avec ses doigts, descendit jusqu'au dessus de sa fente. Elle chopa la chair de poule, l'Adeline ! Edwige et les deux autres avaient bougé pour mieux voir. La femme du chasseur voyait bien la craquette à moitié ouverte de sa « fille ». Bel abricot chauve, il y avait pas à dire. Presque le même que Lucie... Juste un peu plus rouge, avec des lèvres plus épaisses, trempées de jus, qui tiraient sur le violet.

Mathilde se pencha sur la jolie moule, deux doigts en fourchette et hop ! Elle la lui ouvrit bien grand, pour montrer la viande rose et tendre du dedans. Edwige se pencha pour apprécier le spectacle. Elle était vraiment inondée, Fifi ! Sa mouille lui coulait du trou comme de la morve. Et quel joli rose délicat ! Quelles belles petites lèvres bien ciselées ! Quel adorable petit pépin qui osait à peine montrer le bout de son museau ! Ravie, elle remarqua aussi que l'Adeline devenait rouge de honte. Un rouge qui lui colorait le visage, descendait dans le cou, allait jusqu'à ses nichons. Elle devait pas avoir l'habitude qu'on lui examine le trou à baise de cette manière !

\_ On en mangerait... Pas vrai, les filles ?

Edwige et Isabelle opinèrent. Julia fit un « Miam, miam » qui effraya Fifi. De l'autre main, Mathilde commença à jouer avec les babines de la chatte grande ouverte.

C'était mou, comme des bouts de caoutchouc. Et tout mouillé. Et très sensible. Suffisait de voir comment l'Adeline respirait fort, comment elle fermait les yeux et se retenait pour pas gémir ! De toute façon, clouée sur le lit, elle pouvait rien faire d'autre.

Mathilde s'amusa un peu à jouer avec cette viande mais pas assez pour faire jouir la môme. Ses mains caressèrent les cuisses blanches. Elle se leva de nouveau, descendit jusqu'à un pied, regarda l'Adeline avec l'air de préparer un mauvais coup.

\_ On peut même te chatouiller...

Là, elle attendit juste le temps qu'elle saisisse... et quand Fifille voulut dire non, elle remua ses doigts sur la plante du pied.

*Hahahahaha ! Noooooooooon ! Hiiiaahahaha !*

Edwige sentit son vagin palpiter. Elle regarda la grande gamine se démener dans ses liens sans arriver à rien. Mathilde, un grand sourire sur ses lèvres, lui chatouilla le pied un long moment. L'Adeline riait comme une folle, gigotait sur le lit, suppliait et pleurait, disait qu'elle allait mourir. Oh, que c'était bon ! Que c'était jouissif de la regarder... de l'entendre.

Quand sa copine arrêta, sa « fille » eut du mal à récupérer. Elle respirait très vite et très fort, les yeux pleins de larmes.

\_ Alors ? Qu'est-ce que tu préfères ?

L'autre, encore à moitié dans les choux, ne comprit pas tout de suite. Mathilde claqua des doigts devant son nez, pour qu'elle réponde plus vite. Mais c'était une petite maline, autrement plus futée pour ce genre de chose que Lucie.

\_ Ce... ce que vous voudrez, madame Mathilde.

Elle aurait répondu autre chose que ça se serait retourné contre elle. Edwige renifla. Sa copine et voisine avança les lèvres, pencha la tête. Elle la connaissait. Ce qu'elle aimait, c'était faire mal. C'était pas encore cette fois que ça changerait !

\_ Moi, j'ai envie de te claquer !

La femme du chasseur approuva. Isabelle, elle aussi, aimait faire mal mais pas de la même façon. Fallait toujours que ce soit vicieux... sexuel, quoi !

\_ Allez, les filles ! Chatouillez-moi cette roulure pendant que je choisis avec quoi je vais la rosser !

Julia sembla approuver. Isabelle fit la moue, toujours aussi susceptible. Mathilde était déjà en train de fouiller dans le grand tiroir du bas quand la maîtresse de maison se pencha, mains tendues, pour chatouiller Fifille sous les aisselles et sur le ventre.

\_ Non ! Non, pas ça ! Haha ! Pitié ! NON !! *Hahaha ! Arrêtez ! ARRETEEEEEZ ! Houuuhouahaahaha !*

En face, Isabelle agitait ses doigts sous le bras et sous le nichon de son côté. À l'autre bout du lit, Julia passait d'un pied à l'autre. Très excitée, Edwige se laissa aller à ses plus bas instincts. Au fond d'elle, elle se dit qu'elles pourraient la faire crever de rire, si elles le voulaient. Elle était chatouilleuse, Fifille ! Elle rigolait comme une folle, bondissait sur le lit, s'écorchait les poignets et les chevilles à force de tirer dessus pour essayer de se libérer. Elle pouvait toujours rêver !

Isabelle avait tendance à se reprocher de la jolie moule dégagée. Elle lui chatouilla l'intérieur des cuisses... autour des lèvres. L'Adeline mouillait... Elle mouillait même plus qu'avant. Edwige trouvait ça énervant et charmant en même temps. Ce qui l'excitait aussi, c'était de regarder les nichons de ses deux voisines balancer sous elles. Elles étaient toutes les trois penchées sur sa « fille » et s'en donnaient à cœur joie.

*SSSSLACK !*

Le bruit les fit sursauter. La torture arrêta tout de suite. Edwige se retourna, vit que Mathilde avait choisi la cravache brune que René tenait de son oncle, mort depuis un moment. Une vraie cravache de cavalier, en cuir avec un manche tressé. Pas un de ces articles de foire que son mari ramenait parfois.

\_ Celle-là, dit-elle en faisant de nouveau siffler l'objet. Elle doit faire mal !

\_ Fais attention ! N'y va pas trop fort quand même !

La jolie brune lui adressa un clin d'œil.

\_ T'en fais donc pas ! Je vais juste lui montrer comment qu'on va bien s'occuper d'elle ce soir !

Edwige jeta un œil sur Fifi qui reprenait à peine ses esprits. Elle avait sûrement même pas entendu le coup contre le mur ! Ses yeux partaient un peu en arrière. Ses nichons montaient et descendaient à toute vitesse. Et elle transpirait. Mais quand elle vit Mathilde près d'elle, avec la cravache bien en main, elle parut reprendre conscience. Ses yeux devinrent de nouveau comme des billes : la trouille refaisait surface.

\_ Qu... qu'est-ce que vous allez faire ?

Comme si elle le savait pas ! Qu'est-ce qu'elle voulait qu'on fasse avec un truc pareil, sinon coller une bonne rouste ? Mais bon, Edwige s'inquiétait pas trop. L'Adeline avait plutôt l'habitude des raclées de René et il y allait jamais avec le dos de la cuillère !

\_ Tu vas voir... Tu vas bien voir, petite raclure...

Mathilde joua encore un moment avec la cravache... la fit siffler dans l'air, au-dessus de la grande gamine, juste pour lui foutre un peu plus la trouille. Et puis, elle frappa sans prévenir. *Sssslatch !* Un coup vif sur une des jambes. *Uûûûgggghr !*

La trace rouge laissée sur l'intérieur de la cuisse faisait comme une cicatrice fraîche, un peu boursoufflée.

Fifi se mordit la lèvre. Des larmes lui coulaient de chaque côté des yeux. Ça devait faire un mal de chien. Surtout à cet endroit. Mathilde recommença presque tout de suite... sur le ventre, cette fois. Pas assez fort pour entamer la peau, bien assez pour la faire gueuler, la grande gamine ! Et pour laisser une belle marque en travers du nombril !

\_ Alors ? Ça te convient, espèce de petite merde ?

Mathilde se mit à tourner autour du lit, joyeuse. Elle roulait tellement du cul qu'Edwige finit par comprendre qu'elle se donnait du plaisir comme ça. Elle regarda entre les cuisses, vit que ça coulait.

De l'autre côté, elle frappa encore. *Swwwitch ! Aâââhhrrrg !* En plein sur un nichon, qui fut un moment aplati avant de reprendre sa forme normale... avec une longue striure rouge juste sous le mamelon. Cette fois, l'Adeline eut le souffle coupé. Elle resta un moment avec la bouche ouverte comme un poisson qu'on sort de l'eau ! Complètement débile, comme tête !

Mathilde continua, frappant ici et là, faisant tapoter le bout de la cravache dans sa main, insultant Fifi...

\*

René était rentré. Edwige avait entendu la porte du bas claquer. Il était pas monté et risquait pas de venir. Il savait ce qu'elle faisait avec ses copines. Comme il détestait les « gouineries », il allait rester en bas. Peut-être qu'il s'en prendrait à Lucie... c'était pas certain.

Lucie... restée seule en bas... Jamais la femme du chasseur ne s'était inquiétée. Elle avait bien trop la trouille des chiens pour penser à fuir. Et surtout pas toute seule !

Sur le lit, l'Adeline gémissait comme une pauvre âme en peine. Mathilde l'avait frappée quoi ? Peut-être quinze ou vingt fois. Partout. Sur les jambes, les bras, le ventre, les nichons et même les pieds. Elle se retrouvait couverte de marques rouges, longues entre vingt et trente centimètres chacune. Dans deux jours, il y aurait presque plus rien...

Entre-temps, Isabelle avait râlé. Elle aussi voulait sa part. Alors, pour lui faire plaisir, Edwige l'avait laissé s'accroupir au-dessus de la tête de Fifi, pour mettre sa moule à portée de la langue.

En regardant sa meilleure copine dans cette position, la maîtresse de maison la trouva encore bien conservée pour son âge. Elle avait quand même presque cinquante balais – ou peut-être plus, elle avait du mal à compter depuis l'arrivée du brouillard dans le coin. À part les rides sur le visage et les mains, elle était encore bien gaulée. Bon, elle avait un peu de bide et un vrai cul de jument... mais ses gros nichons ronds tenaient bien et son buisson brun encore bien fourni ne voyait pas un poil gris.

L'Adeline devait la lécher lentement... en tirant fort la langue... en levant la tête comme elle pouvait. L'autre faisait exprès de se mettre presque hors de portée et de lui pincer les bouts des nichons déjà bien abîmés quand elle y arrivait pas... ou mal.

On sentait que Fifille avait pas l'habitude de gougnotter. Et que ça lui plaisait pas trop. Mais c'était aussi ça qui était bien. De savoir qu'on la forçait vraiment. De savoir qu'elle se sacrifiait pour son idiot de cousine qui, elle, aurait sûrement pris son pied. Ah, les nobles sentiments !... Belle connerie, oui !

\_ Un petit dernier avant de passer à autre chose ?

La voix de Mathilde était devenue rauque. Salement allumée, ses tétons roses pointaient comme des billes dures. Ses yeux brillaient, semblaient éclairés de l'intérieur. Sa bouche était mouillée, autant que sa chatte qui ruisselait entre ses cuisses.

La grande gamine arrêta de se concentrer sur la chatte d'Isabelle pour regarder Mathilde, terrorisée. Elle aussi avait senti dans sa voix qu'il se préparait quelque chose de pire encore.

\_ Je vous en prie... Non... *Ouuuuch* !

Isabelle venait de lui pincer méchamment la tétine.

\_ N'arrête pas de lécher ! Et applique-toi un peu, s'il te plaît !

Elle relâcha le bout du nichon que quand Fifille lui remit la langue entre les babines de la chatte.

\_ Comment tu veux qu'elle me réponde si elle te suce la cramouille ?

\_ Fais-lui ce que tu veux, Mathilde ! Du moment qu'elle continue à me lécher... *Hmmmm*... Oui, comme ça, petite esclave !... Aspire bien mon clito... *Ouuuhhhh* ! Tu fais des progrès, dis donc !

L'Isabelle promenait sa chatte gluante de foutrine sur la langue entre deux baisers sur son bourgeon tendu. Edwige le voyait, son gros bouton blanc qui bandait au-dessus de son trou à pisse. Elle remuait sa croupe comme une catin, tirant tout le temps la langue en fermant à moitié les yeux. Au moins, elle avait arrêté de râler.

Mathilde se mit au bout du lit, entre les pieds nus de Fifille qui dépassaient un peu. Quand elle se pencha un peu en avant, Edwige comprit ce qu'elle avait derrière la tête et retint son souffle. La grande même allait morfler ! Et elle allait rien voir venir !

La cravache monta au-dessus de l'épaule... *SwwwwiiiiSplatch* ! La pointe de la cravache s'écrasa en plein sur la fente de l'Adeline. La mouille gicla sur ses cuisses et son ventre. Son clito fut éclaté. Elle avait frappé qu'avec le bout mais la douleur fut tellement énorme que Fifille se cambra en avant. Son nez cogna la chatte d'Isabelle. Elle ouvrait des yeux hallucinés mais arriva pas à crier... Et puis, comme la douleur se diffusait, elle commença à gémir... de plus en plus fort... et à se débattre... à gigoter... à tirer sur ses bracelets... à secouer la tête comme une timbrée... à grogner et pleurer... à râler et baver...

\_ Alors ? Il t'a faite jouir, celui-là, pas vrai ?

Mathilde laissa tomber la cravache par terre, serra fort ses cuisses. Comme ça suffisait pas, elle se colla une main sur la touffe. Edwige la vit se branler en douce.

\_ Oh meeeerde ! Ce que ça m'excite de la fouetter, cette garce ! Merde... *Meeeeeerde ! Oôôôôhhh* !

Elle jouissait devant les trois autres qui la regardaient remuer ses doigts dans sa chatte. Debout, sans se retenir, les paupières ridées tellement elle les fermait fort, la bouche tordue, le ventre dur.

Elle en trembla un bon moment, tellement ça avait été fort. L'Adeline mit presque aussi longtemps à se calmer. Sûr qu'elle aurait voulu se masser la chatte. Elle était enflée, avec les bouts de viande tout rouges. Comme elle arrêta pas de remuer, Isabelle avait fini par s'asseoir sur sa tête, histoire de l'empêcher de faire l'hystérique plus longtemps.

Edwige trouva qu'il était temps de s'occuper elle aussi de sa chère « fille ». Mathilde allait récupérer vite. Fallait la doubler sinon elle allait tout monopoliser.

\_ Vous permettez, les filles ?

Isabelle donna son accord, Julia grogna quelque chose. Quant à Mathilde, elle fit juste un signe de la main. La maîtresse de maison alla fouiller à son tour dans le tiroir du bas. Agenouillée devant, elle poussa un bref soupir. C'était le bordel, vu qu'il était large et profond. Il y avait des trucs encore sales, jamais lavés. Comme ces deux longs cierges d'église crottés. Elle s'en était servie il y avait pas longtemps sur Lucie... Elle préféra prendre des bougies rouges plus courtes mais plus épaisses. Il y avait un paquet de six. Elle en sortit deux.

\_ Tu veux que je la détache ?

Julia s'apprêtait déjà à défaire les nœuds. Mais Edwige avait envie du contraire.

\_ Nan... Laisse-la comme ça... J'vais la faire jouir pour de bon, vous allez voir...

\_ Elle peut continuer à me sucer en même temps ?

Isabelle s'était un peu redressée. Pour son confort, elle s'était mise à genoux, les cuisses de chaque côté de la tête d'Adeline. Ça devait sûrement lui tirer dans les mollets de rester accroupie au-dessus d'elle comme pour chier.

\_ Mais oui, elle peut... Attendez, vous allez voir c'que vous allez voir !

Elle grimpa sur le lit, s'installa entre les jambes bien écartées de Fifi. Heureusement que c'était un grand lit. Du deux mètres vingt sur deux... fabriqué en Allemagne, à l'époque de son mariage. Bon, le matelas et le sommier dataient un peu mais ça tenait encore bien le coup.

L'Isabelle recommença à embêter la grande gamine, remuant sa chatte molle au-dessus de sa figure, lui demandant de la sucer et la lécher. Pour les saloperies entre filles, on pouvait lui faire confiance, elle savait faire durer ! Ce fut à la pauvre petite chatoune martyrisée de l'Adeline qu'Edwige s'intéressa, toute enflée, si sensible...

\_ Oh, la vilaine Mathilde, souffla-t-elle avec hypocrisie. Regarde dans quel état elle a mise ta jolie moule...

Posant les bougies près d'elle, elle commença par toucher les babines qui dépassaient entre ses lèvres. Fifi se cambra, siffla entre ses dents. C'était encore douloureux. Edwige se mouilla l'index en prenant un air salope qui fit rire les autres. Assise sur ses propres cuisses, elle se pencha et repassa son doigt au milieu, ouvrant la fente comme un fruit trop mur qu'aurait éclaté. Ouais, un genre de figue... et ces babines, ce serait de la pulpe...

Le parfum de la jeune chatte avait quelque chose d'un peu aigre... d'un peu acidulé aussi... ressemblait beaucoup à l'odeur de Lucie. Elles étaient bien de la même famille, ces deux-là.

Son doigt lissa la longueur de la fente. C'était tout mouillé... et tellement doux ! Ah ça, on pouvait pas à dire, il y avait rien de plus doux au monde qu'une petite chatte comme ça. Lentement, Fifi commençait à réagir. La douleur du coup de cravache disparaissait... Elle se mettait à remuer du croupion sur le matelas... Des petits mouvements de hanches, de gauche à droite... de droite à gauche... avec des petits gémissements qu'elle essayait d'étouffer... tirant la langue pour faire plaisir à Isabelle.

Elle promena son index partout, dans les petits replis de peau, entre les crêtes, sous le pépin qui pointait et jusqu'au minuscule trou du cul que René avait aussi soigneusement rasé.

Julia, assise d'un côté, se penchait, lui suçait un tétin. Pour pas être en reste, Mathilde s'était mise de l'autre côté pour jouer aussi avec le mamelon mais sans le téter. La grande gamine devait avoir des sensations vraiment limites... En tout cas, elle remuait de plus en plus... gémissait toujours plus fort... parfois, on aurait dit qu'elle pleurnichait comme une vraie petite fille qui va jouir pour la première fois de sa vie. Quelque chose de très énervé. En même temps, il y avait les soupirs d'Isabelle qui se faisait brouter.

— Oui... *Hmmm...* Vas-y, petite salope... Lèche bien... Comme ça... Oui... *Ouuuuuhhh* ! Encore... Plus profond... Non, reviens sur le clito... *Ouiiiiiii...*

Elle chevauchait le visage sans faire attention, lui écrasait le nez et la bouche, lui faisait respirer ses odeurs les plus intimes.

Edwige la toucha encore un peu avant de lui ouvrir la chatte avec les doigts. Des fils poisseux de mouille faisaient comme une espèce de toile d'araignée devant le trou du vagin.

— Oh, la vicelarde ! souffla-t-elle. Elle mouille quand sa maman la touche ! T'as pas honte, Fifille ? Tu recommences ?

Elle répondit pas, fit celle qui avait pas entendu. Mathilde lui pressa fort la tétine, jusqu'à la faire aboyer. Isabelle se redressa pour lui dégager la tête.

— Réponds à ta mère !

Haletante, elle regarda les femmes qui l'entouraient avec un air abruti. Et puis, elle parla d'une voix pâteuse. Sûrement qu'elle avait de la foutrine d'Isabelle plein la bouche et la gorge.

— Oui... maman... c'est pas de ma faute, je te jure... Il faut pas me toucher là...

— Mais si, justement ! J'veis te toucher là autant que j'veux... et mes copines aussi ! On va bien s'en occuper, de ton trou !

Pour lui montrer, elle fit entrer deux doigts dans sa chatte, la pénétra bien au fond. Bordel ! C'était brûlant, là-dedans ! Une vraie fournaise ! Un vrai marécage !

— *Ouuuhh* ! J'comprends mieux mon René, maint'nant ! Il doit être à l'aise dans ta chatte, si t'es toujours aussi chaude !

L'autre gémit de honte. Elle pouvait. Écartelée sur le pieu, elle risquait pas de pouvoir mentir. Son corps parlait pour elle.

Edwige continua à la branler doucement puis ressortit ses doigts et les écarta au bord du vagin, pour le lui ouvrir. Elle fut la seule, à cet instant, à voir le trou bailler en grand : une espèce d'entonnoir de viande qui palpitait.

— *Ooohhh* ! Je t'en prie, maman... non...

L'Adeline se mordit la lèvre tellement ça lui faisait de l'effet.

— Mais si, fifille... mais si... Tu permets que je joues un peu avec ton clito de branleuse ?

Julia sourit. Mathilde ricana. Les deux délaissèrent un moment les nichons blancs de la grande gamine pour se pencher et voir, elles aussi.

— Non, maman ! Non ! Je t'en prie, pas ça ! *Hmmmmmmmm...*

Edwige donna quelques petites pichenettes dans le bourgeon de chair nacré qui enfla encore plus. Il dépassait à moitié de son capuchon. Élastique comme une verrue mais en plus adorable. Oui... La femme du chasseur avait toujours adoré asticoter les clitos de ses petites soumises, les faire se tordre, les entendre miauler et jouir, même si elles le voulaient pas.

— *Hooooo... Hmmmmmm... Arrête... pitié, arrête... Huuhg...Hooouuuuuuummmmm...*

— Je trouve qu'on le voit pas bien, son p'tit bourgeon d'amour ! lança Mathilde.

— Attends, j'veis t'le dépiauter...

Fifille se cambra dans ses liens, siffla entre ses dents pendant qu'Edwige aplatissait le capuchon de peau de chaque côté du clito. Elle pinça légèrement et il sortit d'un coup, comme le gland d'une petite bite sortirait de son prépuce.

\_ Ouah ! Génial ! Tu crois que tu peux rester comme ça ?

Quand Mathilde parlait de cette manière, c'était qu'elle avait une nouvelle idée. La femme du chasseur la regarda puis haussa une épaule.

\_ Mais ouais... Pourquoi ?

\_ J'aimerais bien le lui gratter avec un ongle... Jusqu'à ce qu'elle en puisse plus !

Adeline l'avait entendue et chercha à échapper aux doigts de sa « mère » en pleurnichant, paniquée :

\_ Non ! Non, pas ça ! Pitié ! Non !... Oh, pitié ! Je vous en prie, pas ça !

Le réflexe du tutoiement avait disparu avec l'angoisse... Ou alors, elle s'adressait aux deux. À Mathilde et à elle. De toute façon, l'idée donna carrément un frisson de crapulerie à Edwige. Elle serra ses propres cuisses, sentit ses jus gicler hors de sa chatte.

\_ Attends... J'vais prendre les deux mains pour pas t'gêner...

Elle aurait bien voulu se branler un peu mais l'occasion était trop belle pour la louper. Seule, elle y arriverait pas aussi bien. Et puis, fallait dire que Mathilde avait de sacrés ongles !

Edwige se mit à genoux entre les jambes de Fifi puis colla ses pouces de chaque côté de la jolie chatte gluante. Ça glissait tellement qu'elle dut recommencer trois fois avant de réussir à bien lui sortir le clito, comme avant. La grande se raidit, geignant comme une gosse sous le cul d'Isabelle. Sa meilleure copine verrait pas grand-chose. Mais elles trois, si...

Le trio resta un moment sans bouger. Elles se regardèrent, vicieuses. C'était pour ce genre d'émotion forte que la femme du chasseur aimait organiser ces partouzes. Aucune d'entre elles n'était vraiment lesbienne, dans le fond. Mais toutes adoraient se défouler sur une belle fille.

\_ Vas-y, souffla Julia, le visage pour une fois illuminé par une sale envie. Gratte-lui le clito !

\_ Oui, renchérit Edwige. Fais-la miauler et danser, cette greluce !

Elle se rendit compte de sa voix déformée par l'émotion. Mathilde sourit en se mordant la lèvre, cligna des yeux. Sa main fine approcha. L'ongle de son index faisait bien trois centimètres. Doucement, elle frôla le petit organe sensible. L'Adeline se cambra aussi sec et grogna.

\_ Non... *Oôôôôhhh* ! Non, pitié !

D'où elle était, avec la tête de Julia devant, elle pouvait rien voir. Elle pouvait pas savoir quand Mathilde allait la toucher ni comment. Isabelle se servait maintenant de son nez pour se branler à la sauvette, intéressée elle aussi par ce qui se passait en bas.

Nouveau passage, par en dessous cette fois... Juste pour la tester. Le petit bout de chair palpita, s'allongea encore un peu. Edwige le trouvait plutôt long mais pas très gros. Elle se dit qu'il faudrait peut-être qu'elle l'étire avec quelque chose, plus tard dans la soirée. Ou alors qu'elle le branle comme une petite quéquette.

Fifi se cambra plus fort.

\_ Empêche-la de bouger, Julia ! Couche-toi sur son ventre !

\_ Oui... Tu as raison...

Julia grimpa à demi sur l'estomac d'Adeline, la plaqua contre le matelas de tout son poids. On entendit la grande souffler tout l'air qu'elle avait dans les poumons.

\_ N... Non... vous... vous me faites mal, madame Julia... Pitié !

\_ Ferme-la donc un peu !

Le ton agacé d'Isabelle surprit tout le monde. Mais ça marcha. Edwige se concentra à nouveau sur la chatte béante qui sentait fort la crevette. Mathilde tira la langue, ferma un œil comme pour viser. On aurait dit qu'elle se préparait pour une opération ! Du bout de l'ongle, elle fit bouger le long clito... Le bout de viande presque blanc suivait chaque mouvement... revenait toujours à sa place.

\_ *Hhhûûsffffff... Aââh ! Non !... Arrêtez !*

Elle essaya encore de se cabrer, pour rien. Julia était bien trop lourde et forte pour elle. C'était tout juste si elle pouvait encore remuer un peu son cul sur le drap.

\_ Ouais, comme ça ! Tiens-la bien, Julia !

Mathilde se laissa alors aller à ses pires envies. En parvenant à se retenir un peu, pour faire durer le supplice. Elle tortura le bout de chair gorgé de sang. Du tranchant de l'ongle, elle l'érafla, le piqua, le laboura et le gratta, faisant hurler et gémir Fifi.

Edwige fit de son mieux pour obliger le clitoris à rester bien dehors. Il enfla encore un peu. Surtout, elle voyait le trou qui dégorgeait de mouille grasse. Plus Mathilde lui grattait le bouton, plus ça coulait. Elle en avait dans la raie du cul et le drap en était plein, comme si elle avait pissé.

Cette torture, elles la firent durer un moment. C'était pas comme avec les chatouilles, où la fille finissait par devenir insensible. Là, la pression baissa pas une seule fois. Mathilde s'arrangeait pour pas la faire jouir... Parce que cette petite chienne d'Adeline était tout près de prendre son pied ! Suffisait de l'entendre râler comme une collégienne qui se branle pour comprendre ça ! Et elle osait encore les supplier d'arrêter, disait que ça faisait mal, que c'était horrible, promettait de faire tout ce qu'on voudrait.

Enfin, ses nerfs lâchèrent. Elle se mit à chialer comme une madeleine entre deux cris et gémissements. Fallait dire que Mathilde avait trouvé l'endroit le plus sensible, sous le capuchon de peau, juste à la séparation entre la muqueuse rouge et le bourgeon blanc. Quand elle grattait à cet endroit, Fifi faisait des bonds et arrivait même à soulever Julia !

\_ Fais la jouir, maint'nant, murmura la femme du chasseur qui avait des crampes dans les cuisses et les poignets.

Mathilde renifla. Elle avait les doigts trempés. L'odeur de la sueur de l'Adeline s'était mélangée à celle de sa mouille. Ça donnait un peu le tournis.

Sa voisine coinça le petit bouton de chair sensible entre deux ongles et commença à le pincer. Fifi, tellement épuisée de s'être tant débattue, d'avoir crié et pleuré, avait juste encore la force de siffler sa douleur. Mais quand Mathilde se mit à branler son clito pincé comme ça, à vif, Edwige l'entendit sous le cul d'Isabelle :

\_ Non, non !... Oui... Oh ! OH ! Oui, oui !... Oh, pitié, oui ! Oui !... N... N'arrêtez pas... *Oôôhmm... Ouiiiii... Encore ! Encore !*

Et puis, elle poussa une sorte de long mugissement de vache... se tendit... devint raide comme un piquet. Sa chatte eut des mouvements internes, ses muscles se contractaient tout seuls. De la mouille épaisse gicla de son vagin, comme si elle *éjaculait* !

\_ Elle jouit ! Cette roulure jouit !

Mathilde l'acheva jusqu'au bout, ravie d'avoir réussi. D'avoir été la première de la soirée. Elles allaient forcer leur soumise à d'autres orgasmes mais celui-ci garderait un goût un peu spécial.

Edwige relâcha sa pression, sa copine retira sa main. La jolie moule se referma sur elle-même, comme si elle se fanait tout d'un coup. Le clito se rabougrit dans son capuchon, les lèvres se collèrent lâchement l'une à l'autre.

Julia libéra le ventre d'Adeline.

\_ Maintenant, ça va glisser tout seul, tes bougies...

La maîtresse de maison fut d'accord. C'était même certain. Pour le prouver, elle prit l'une des bougies, la glissa entre les babines molles. Ça fit un bruit d'éponge qu'on presse pour faire sortir l'eau. La tige en cire pénétra sans problème dans le vagin, coulissa comme dans du beurre. Les quatre copines se mirent à ricaner. Elles n'en avaient pas terminé avec leur petite esclave. Loin de là.

\*

Fifille se balançait, suspendue par les poignets, à la seule poutre de charpente qui passait dans la chambre. Isabelle et Mathilde la fouettaient avec les deux martinets dénichés dans le tiroir. À tour de rôle. En prenant leur temps. Julia et Edwige fumaient une cigarette en les regardant faire.

Elles tournaient autour d'Adeline qui pendait comme une carcasse chez le boucher. La grande môme était brillante de transpiration. À chaque coup, ça faisait un grand *Splatch !* sur sa peau. Elle avait le dos marqué, presque aussi rouge que ses fesses. Les deux amies visaient aussi ses nichons et sa chatte, la faisaient danser sur elle-même, la faisaient crier et chialer.

Edwige regarda l'heure sur le vieux réveil offert à son mariage. Deux heures du matin et quelques minutes. Elles s'étaient déjà bien amusées. Elles en avaient déjà bien fait baver à Fifille. Elles avaient toutes joui sous sa langue, sous ses doigts. Elles l'avaient branlée, lui avaient enfoncé les bougies dans la chatte et le cul, les lui avaient ensuite faites sucer. Elles s'étaient assises sur sa figure à tour de rôle, l'avaient piétinée, l'avaient pincée, mordue, griffée. Isabelle l'avait tellement branlée qu'elle en avait eu les doigts fripés à cause de la mouille. Julia s'était faite torcher le trou du cul. Plus de dix minutes que ça lui avait prit, à l'Adeline, pour le nettoyer entièrement, avec obligation de tirer la langue après chaque passage, pour la montrer. Traces brunes et boulettes dégoûtantes à avaler... Et elle avait bouffé quelques poils du cul en prime.

Il leur restait encore du temps. Aucune ne se sentait vraiment fatiguée et chacune avait encore quelques idées en réserve. Isabelle tenait à son lavement... Ce serait pour la fin.

\_ Oh, merde ! Ce que ça m'excite de la fouetter !

\_ Tu l'as déjà dit, Mathilde... Tu radotes, ma vieille !

La brune se tourna vers Edwige, lui sourit.

\_ Ah oui ?... C'est que ça doit être vrai, alors !

Elle reposa la cravache puis demanda à Isabelle de faire pareil. Edwige connaissait ce regard. Julia et elle détachèrent Fifille qui tomba sur les genoux, tremblante... collante de sueur.

\_ Pitié, l'entendit-elle gémir. Arrêtez... J'en peux plus, par pitié...

Mathilde se mit à genoux près d'elle, lui caressa les cheveux avec un air apitoyé.

\_ Pauvre petite... On est tellement méchantes avec toi... Tu as soif ?

L'Adeline devina pas le piège, cette fois. Sûrement qu'elle était trop cassée maintenant pour arriver encore à réfléchir. Elle dit que oui, elle avait soif... et qu'elle était fatiguée... et encore qu'elle en pouvait plus. En continuant à lui caresser les cheveux et la joue, Mathilde fit doucement :

\_ Ça tombe bien, j'ai une grosse envie de pisser...

Edwige leva un sourcil, sentit son excitation renaître brusquement dans ses tripes. D'un coup ! Elle imagina tout de suite ce que sa copine avait en tête. La vision qu'elle eut lui fit comme un coup de fouet dans le cœur.

\_ Moi aussi, j'ai une grosse envie...

Julia se massa le bas du ventre en reluquant la grande môme qui redressait la tête. L'Adeline regarda d'abord Mathilde... commença à comprendre. Ses yeux allèrent ensuite sur la Rodrigue, s'arrondirent d'angoisse. Ouais, elle avait compris. Comme par réflexe, elle chercha Edwige des yeux, l'implora en silence. Pas de chance :

\_ J crois qu'on a toutes envie de pisser... Et comme t'as très soif...

\_ N... Non... Vous... vous avez pas le droit... Ça... C'est... C'est...

Qu'elle avait l'air cruche avec ses bafouilles de gamine ! Et elle voulait en plus se relever ! Mathilde lui prit une pleine poignée de cheveux.

\_ Reste à g'noux ! T'as entendu ta mère ? Tu vas nous servir de pot d'chambre ! À toutes les quatre !

Fifille secoua encore la tête, prit son air buté. Celui qu'elle avait quand elle voulait vraiment refuser quelque chose. Edwige savait qu'elle devait reprendre les choses en main... savait aussi comment faire.

\_ Laisse-moi lui parler...

Elle alla s'accroupir près de sa « fille ». Elle regarda un long moment le corps fin martyrisé, les marques et les bleus, les traces de griffures, de morsures. Elles avaient à peu près épargné son visage mais sa bouche était gonflée d'avoir tellement léché et sucé, son nez était rouge d'avoir frotté dans les poils. Il y avait de la mouille séchée sur ses joues et son menton. Quant à son haleine, elle puait la moule et le cul.

\_ Fifille, Fifille... Voilà c'qui va s'passer... Ou t'es une gentille fille, tu ouvres ton clapet et tu nous laisses pisser dedans...

\_ Et elle doit avaler, aussi !

Isabelle s'était penchée près d'elle, trépignant d'impatience. Edwige avança les lèvres.

\_ Et avaler... ou alors, j'vais chercher Lucie, on t'attache sur cette chaise, là...

Elle lui désigna le siège du salon qui avait déjà servi pour ligoter les deux filles à tour de rôle, quand René avait envie de faire des trucs à trois.

\_ Et on t'laisse regarder ta cousine nous servir de chiotte... Et c'est elle qui termin'ra la soirée à ta place !

Adeline la regardait, affolée, secouant doucement la tête pour dire non. Lentement, elle céda, ça se voyait. Il suffisait juste de trouver le petit plus qui la ferait craquer pour de bon. Elle ajouta, à tout hasard :

\_ Et après, j'demanderai à mon René de t'punir comme tu l'mérites... T'as l'habitude de faire des p'tits passages dans son atelier, nan ?

Là, alors qu'elle pensait pas que ça suffirait, l'Adeline fit un petit bond en arrière et secoua la tête avec plus de violence, comme si on lui avait promis de la tuer.

\_ Non, non ! Ne fais pas ça, maman ! Je serai sage, je le jure !

Edwige fronça les sourcils. Elle crut un moment que c'était du chiqué, que Fifille faisait semblant d'avoir la trouille. Mais non. Elle tremblait pour de bon. Et cette tête... Une tête pareille, ça pouvait pas mentir !

\_ Mets-toi à g'noux devant Mathilde, alors !

La femme du chasseur se releva, encore un peu sceptique. Elle trouvait bizarre une réaction aussi violente. René avait vraiment dû être vache avec elle ces derniers temps, pour qu'elle en ait une telle frousse. Adeline, les yeux mouillés, alla se mettre devant Mathilde, le cul sur les talons.

Les quatre amies se regardèrent, surprises. Mais elles allaient pas bouder leur plaisir, même si c'était un peu trop facile.

Mathilde se passa la langue sur les dents puis se planta devant la grande môme, sa touffe noire à quelques centimètres de son nez.

\_ Allez, pot d'chambre ! Ouvre la gueule !

Fifille essaya juste encore de faire pitié en prenant une tête de martyre mais ça servit à rien. Alors, elle ouvrit la bouche.

\_ Plus grand ! Et la tête un peu en arrière !... Oui, comme ça ! Regarde, t'es juste à la bonne hauteur !

Mathilde s'avança. Sa chatte se retrouva pile au-dessus de la gorge de Fifille. Edwige s'enfila deux doigts, le ventre noué, en attendant de regarder. Ce serait pas la première fois qu'elle pisserait dans la gueule d'une petite cruche... À quatre, ça, c'était nouveau.

La première giclée lui éclaboussa le nez. Adeline eut une grimace et renifla, cligna des yeux. La pisse très jaune devait être acide. En tout cas, elle sentait fort la pomme pourrie.

\_ Oups ! Bouge pas... Je règle le tir !

Isabelle et Edwige pouffèrent. Mathilde avait toujours le mot pour rire, surtout dans ces situations. Elle laissa filer une nouvelle giclée qui entra droit dans la bouche de Fifi, avec sifflements et gargouillis.

Ça non plus, l'Adeline l'avait jamais fait. Pour sûr que ça devait la choquer autant que d'avoir dû lécher le cul merdeux de Julia. Encore que... ça avait l'air de la dégoûter un peu moins.

Elle avala pas tout de suite. Pour ça, elle ressemblait à sa cousine. Fallait toujours les pousser, les deux. Toujours les menacer ou élever la voix. Comme si elles en avaient besoin pour faire ce qu'on leur demandait... C'était peut-être bien le cas. Edwige y avait jamais trop réfléchi mais, avec les filles de la ville, tout était compliqué.

\_ Avale !

La grande même se força. On vit la pisse passer dans la gorge... elle tira une drôle de tête, pas vraiment écœurée... quand même, ça lui plaisait pas.

\_ T'as qu'à penser que c'est d'la tisane... Comme celle de ta mère... Mais la mienne, elle est un peu plus corsée, pas vrai ?

Mathilde la faisait lambiner. Debout, avec sa chatte poilue juste au-dessus de sa figure, elle se retenait, se montrait, écartait ses poils à deux mains, pour viser. Adeline finit par comprendre qu'elle attendait une réponse.

\_ Oui, madame Mathilde, c'est vrai...

Edwige en revenait toujours pas. Il avait suffi qu'elle la menace de la renvoyer chez René pour qu'elle devienne aussi douce et soumise que sa cousine. Même pire, si ça se trouvait.

\_ Alors, tiens... Avale donc ça !

*Pssssssssssiiii... Garrgglllgaarrgllgurlll... Pshhhhhhhhhhh...*

Cette fois, la brune se retint plus. Elle se laissa aller à pisser avec cette drôle de tête qu'elles avaient toutes quand elles vidaient leur vessie. La pisse jaune bouillonna dans la bouche qui se refermait parfois pour avaler. Adeline osait pas recracher... ça débordait quand même, coulait autour de sa bouche, sur le menton, entre ses nichons, sur son ventre et jusque par terre.

\_ Merde, elle en fout partout !

Julia avait l'air vraiment désolée. Edwige lui tapa sur la fesse.

\_ C'est pas grave... On lui f'ra tout laper après... Tout c'qu'elle pourra pas boire !

\_ Comme une serpillière ?

Edwige opina en continuant à se masser l'intérieur de la chatte. Elle se tripotait le clito avec le pouce en même temps. C'était bon... Ça lui donnait des idées. Isabelle, qui se branlait aussi, s'excita :

\_ Oui ! Comme Roméo la dernière fois !... Seulement, elle, il faudrait lui attacher les pieds ensemble... Et les mains dans le dos, pour que ce soit plus dur... Oui ! On va la faire ramper dans la pisse comme un ver de terre !

Mathilde terminait son gros pipi. Elle planta ses yeux dans ceux de Fifi. Comme elle avait la tête en peu penchée en arrière, elle s'en était mise partout, jusque dans les cheveux et les oreilles.

\_ T'entends ça, catin ? Tu vas nous servir de pot de chambre toute la nuit... Et ensuite, tu f'ras la serpillière avec ta langue !

Adeline resta avec la gueule grande ouverte pendant que les dernières gouttes venaient. La brune remua du croupion pour les faire tomber. Edwige les regarda, toutes les deux. Quand elles s'étaient rencontrées, en début de soirée, Fifi était la plus belle. Jeune,

fraîche, fine et bien faite... mignonne. Maintenant, devant Mathilde, elle ressemblait à une souillon. La grande même souffrait plus la comparaison avec les belles fesses rondes de sa copine, ni à ses beaux gros seins blancs. À elles quatre, elles l'avaient vraiment « démolie ».

\_ Oui, madame Mathilde, souffla l'autre en reprenant son souffle.

Elle avait failli s'étrangler deux ou trois fois, avait toussé mais quand même avalé.

\_ Remercie-moi

Adeline hésita qu'une seule seconde.

\_ Merci, madame Mathilde.

\_ Merci pour quoi ?

\_ Merci de m'avoir donné votre pipi à boire... J'avais très soif...

Elles se mirent toutes à rire. Mathilde secoua la tête, comme si elle désespérait de tirer quelque chose de la jeune fille. Ensuite, elle colla sa chatte sur la bouche trempée.

\_ Oublie pas de me torcher, salope !

Elle se fit encore lécher la moule, histoire de la nettoyer. Ensuite, Isabelle voulut son tour. Elle aussi devait pisser depuis un moment. Elle poussa Mathilde et prit sa place, faisant une grimace en patageant avec ses pieds nus dans la pisse de sa copine... Une pisse qui refroidissait vite.

\_ Ah, et tu nous lécheras aussi les pieds... Je voudrais pas prendre froid parce que t'es pas capable de boire aussi vite qu'on pisse !

Les autres rirent avec des airs entendus.

\*

Cette fois, la fatigue commençait à se faire sentir. Les effets de la tisane se dissipaient lentement mais Edwige, comme les autres d'ailleurs, en avaient toujours pas assez.

La chambre empestait la baise, la pisse, la transpiration... On avait ouvert la fenêtre, pour aérer un peu. Quatre heure vingt du matin. Dans un peu plus d'une heure, le jour commencerait à se lever. Il se levait toujours à la même heure, toute l'année... Et comme tous les autres jours, il y aurait du brouillard. Ni pluie, ni neige, ni vent ni beau temps. Dans leur petit coin de terre perdue, ça se passait comme ça. Edwige trouvait ça rassurant, réconfortant. Elle avait aucune envie que les choses changent.

Adeline se trouvait à quatre pattes sur le lit. Faudrait changer les draps, après cette soirée. Ils étaient vraiment dégoûtants maintenant. René avait pas montré le bout de son nez. Sûrement qu'il roupillait sur le canapé... Avec ou sans Lucie... Edwige préférait sans, d'ailleurs. Mais peut-être qu'un petit tête-à-tête avec son mari la rendrait encore plus docile...

Fifille, elle, en prenait encore pour son grade. On lui avait promis une nuit en enfer, elle avait pas été déçue du voyage jusqu'à présent. Elle avait sûrement regretté plus d'une fois d'avoir pris la place de sa cousine. Mais elle s'était piégée elle-même, cette cruche ! Plus ça allait et moins elle pouvait se résigner à échanger de place avec Lucie... Bah, ça lui fera les pieds... ou plutôt la langue et la chatte. À la prochaine soirée, elle y réfléchirait à deux fois avant de se proposer, ça, c'était certain.

Fallait dire aussi qu'elles l'avaient pas loupée. Après s'être servie d'elle comme d'une pissotière, elles l'avaient rouler dans la pisse, les poignets et les chevilles ligotés serré. Ensuite, elle avait dû tout laper par terre, comme une chienne... et leurs pieds trempés en prime. N'importe qui aurait dégoulu vite fait. Mais pas avec la tisane de la sorcière... Non, non, non ! Et c'est le ventre tendu, gonflé de leur pisse, qu'elle avait fait tout ça. Plus tard, elle avait eu le droit de se soulager dans un vrai pot de chambre. Au moins trois litres, qu'elle avait donné, Fifille !

Elle avait aussi eu droit à la cire de bougie sur les tétines, aux aiguilles dans les fesses et la moule... aux branlettes ... aux baffes et aux crachats... aux élastiques sur les nichons... à des chatouilles... Elle en oubliait encore.

Edwige savait plus combien de fois elle avait joui. Peut-être sept ou huit. La grande même avait miaulé un paquet de fois aussi. Maintenant, elle faisait des grimaces pas possibles en se faisant traire les mamelles par Julia.

Les autres avaient trouvé l'idée marrante. La femme du chasseur moins mais, après tout, pourquoi pas. Elles l'avaient donc mise au milieu du matelas, sur les genoux et les mains. La Rodrigue s'était assise sur la chaise, un peu de biais. Et un nichon dans chaque main, un ! Et attention ! Julia, elle avait des paluches de vraie fermière, hein ! Grandes et puissantes ! Elle avait commencé à la traire comme une vraie vache, en tirant sur les tétines comme sur des pies ! Avec le vrai geste, en pressant parfois exprès sur les glandes. Elle en criait et en chialait, l'Adeline. Déjà qu'elle était bien cassée...

La maîtresse de maison alla chercher dans sa robe – rangée avec celles de ses invitées au-dessus du panier en osier qui servait pour le linge sale – son paquet de clopes. Elle en avait besoin. Comme une pause. Elle l'alluma avec le briquet en argent que René lui avait offert il y avait longtemps. Elle tira une longue bouffée, poussa un soupir. Seigneur, que ça faisait du bien ! Rien de mieux pour se calmer un peu les nerfs et se détendre.

Adossée au mur, près de la fenêtre, elle regarda sa « fille » supporter de nouveaux sévices.

\_ Ça fait *mââââl !... Oûûûch !... Pitiéééééé !*

Elle pleurait pour de bon. Ce serait pas ça qui arrêterait Julia. Au contraire, Edwige la vit frotter ses grosses cuisses l'une contre l'autre.

Debout en face de Fifi, Mathilde matait la tête qu'elle faisait.

\_ Y'a du lait ?

Julia haussa les épaules en continuant à la traire.

\_ Mais non... Que tu es bête ! Elle n'a pas encore l'âge... C'est juste pour m'amuser.

Les mains épaisses travaillaient les mamelles avec régularité. Les nichons blancs étaient étirés, déformés. Les bouts pincés à la base, pressés comme pour les écraser.

Edwige porta la cigarette à sa bouche, tira une nouvelle bouffée. Ça lui piqua un peu les yeux mais pour les sensations, pardon ! Lentement, elle se détendait. Dans quelques minutes, elle le savait déjà, elle aurait de nouveau envie. Suffisait d'attendre un peu...

Isabelle, elle, reluquait le cul de Fifi mais le touchait plus. Trop sale, maintenant. La pisse avait eu le temps de sécher sur tout son corps et elle puait comme une vraie morue pourrie... Faudra penser à la passer au tuyau d'arrosage, dans la matinée.

La cendre tomba sur le parquet. Pas grave. De toute façon, faudrait que les deux petites nettoient la chambre du sol au plafond. Sinon, René allait piquer une colère. Déjà qu'il aimait pas trop Isabelle et Julia... Pour Mathilde, c'était autre chose. Mais Mathilde avait toujours su tenir les hommes. Et puis, elle était belle... et bien gaulée...

La Rodrigue enleva ses mains, fit une drôle de tête. Elle massa son gros ventre avec un air emmerdé.

\_ Qu'est-c'qui va pas ?

\_ Je crois que je dois faire caca...

Edwige regarda les deux autres. Et puis Fifi, qui restait à quatre pattes au milieu du pieu. L'atmosphère venait de changer. C'était léger, ça se remarquait à peine... Mais ses copines avaient certainement eu la même idée au même moment.

\_ Grosse commission ?

Une question de Mathilde, un peu bête. Elle fit rire tout le monde, sauf la même. Julia répondit que oui.

Mathilde jeta un œil à la femme du chasseur qui sentit comme un poids dans son bas-ventre. Elle cherchait à savoir si elle serait d'accord. Son cœur se serra délicieusement.

\_ C'est p't-être pas la peine que tu descendes...

Sa voix était de nouveau éraillée. Julia renifla, regarda l'Adeline qui gardait sa grimace, comme si on continuait à la traire. Elle avait pas encore fait attention à ce qui se préparait. Mathilde sauta sur l'occasion :

\_ Ouais, c'est vrai, Julia... On a bien dit que cette traînée nous servirait de pot d'chambre toute la nuit...

Edwige jeta sa clope par la fenêtre. Isabelle lui jeta un œil à son tour. Elle aussi cherchait à savoir si elle était d'accord. Julia se leva.

Un instant, on aurait entendu une mouche voler. Et puis, sans que personne ajoute rien, la décision fut prise. Ouais, Fiffille allait servir de pot de chambre pour Julia... Edwige fit juste un petit signe du menton et elles allèrent toutes entourer l'Adeline. Ça allait être un moment mémorable...

## LUCIE

Adi avait changé. Depuis quatre jours, elle ne parlait pratiquement plus et Lucie s'en inquiétait. Elle avait l'air constamment terrifiée, regardait René comme s'il était devenu une sorte de monstre n'ayant plus rien d'humain, sursautait dès qu'Edwige lui disait quelque chose. La nuit, elle se réveillait parfois en hurlant puis disait toujours que ce n'était rien. Juste un cauchemar.

Ça remontait à la nuit où elle avait pris sa place dans la chambre, avec les trois amies d'Edwige. Il avait dû se passer des choses terribles... épouvantables, même. De sa petite cellule dans la cave, Lucie avait perçu quelques cris, quelques hurlements de douleur mais surtout les rires des quatre femmes. Lorsque René était rentré, il n'était pas descendu la voir. Elle l'avait entendu marcher un moment dans le salon et puis il avait dû se coucher sur le canapé.

Elle avait revu Adi le lendemain, assez tard dans la matinée. René venait de la passer à l'eau, avec le tuyau d'arrosage relié à la citerne qui se trouvait à côté du petit moteur qui tournait pratiquement toute la journée. Des bleus et des marques de torture, voilà la première chose qu'elle avait remarquée. Sur presque tout le corps. Ses tétons semblaient avoir triplé de volume et l'un des deux avait une curieuse teinte bleuâtre. Elle avait été fouettée et battue... mais le pire, ça avait été son regard. On aurait dit une zombie. Elle avait vraiment dû en baver, toute une nuit entre les mains de ces quatre sadiques. Elles avaient dû lui faire des choses douloureuses mais aussi dégradantes.

Lucie en concevait de curieuses émotions contradictoires. D'un côté, elle était reconnaissante à sa cousine de lui avoir épargné ce calvaire... D'un autre, elle la jalousait presque. Depuis cette nuit, Edwige s'intéressait un peu plus à Adi et un peu moins à elle. Cela ne lui convenait absolument pas. À René non plus, d'ailleurs. Il avait déjà fait remarquer à deux ou trois reprises que si ça continuait, il prendrait la plus jeune – elle – pour remplacer « fifille », comme il appelait Adeline. Cela, elle ne le supporterait pas. Edwige lui avait fait découvrir un aspect de sa personnalité qu'elle avait toujours essayé de se cacher à elle-même. Ici, dans cette maison isolée, elle pouvait se laisser aller. Ses rêves et ses fantasmes les plus secrets, cette femme qu'elle trouvait finalement belle et délicieusement vicieuse les concrétisait. Parfois, c'était tellement fort quand l'épouse du chasseur l'humiliait ou la punissait qu'elle avait l'impression d'être en extase... comme une béatitude.

Au plus noir des quatre dernières nuits, Lucie s'était masturbée sans parvenir à libérer les tensions accumulées. Elle s'était imaginée à la place d'Adi, offerte comme une catin à Edwige et ses amies, contrainte de faire des choses ignobles et de subir des sévices obscènes. Elle avait jouit à chaque fois, bien sûr, mais pas avec cette intensité que lui aurait procuré une véritable nuit avec ces bourreaux.

Adi n'ayant pratiquement rien dit sur cette longue soirée, elle était réduite à faire des hypothèses, à imaginer. Cela ajoutait encore à sa frustration. Elle en voulait presque à sa cousine de lui avoir pris la place et s'était promis que la prochaine fois, elle s'offrirait à son tour. Un doute s'était cependant immiscé dans son cœur qui enflait sans cesse de jalousie

et de méfiance à l'égard d'Adeline. Et si toutes ces femmes la préféraient à elle ? Que se passerait-il ? Elle ne voulait pas finir entre les pattes de René !

Ce jour-là avait débuté comme les autres. Le chasseur était venu les chercher pour qu'elles préparent le petit déjeuner. Adi affichait son mutisme des jours précédents. Cela énervait la jeune fille mais que pouvait-elle y faire ? De toute manière, elles n'avaient guère besoin de se parler. Voilà un moment qu'elles étaient retenues dans cette maison. Leurs rôles étaient désormais bien établis.

Lucie mit de l'eau qu'elle venait de chercher du puits dans la cafetière en métal... posa celle-ci sur le poêle où brûlait un feu que personne n'alimentait jamais mais qui ne semblait pas devoir s'éteindre un jour. Une des nombreuses « étrangetés » de l'endroit. Un peu comme si tout, ici, devait rester immuable, prisonnier du temps. Une sorte de boucle répétitive, infinie et indéfinie. À trop y réfléchir, la jeune femme se sentait prise de vertige. Cela impliquait d'innombrables choses qu'elle ne voulait surtout pas connaître.

Elle jeta un regard par la fenêtre. Encore et toujours ce brouillard que le soleil levant rendait mordoré. Lucie lui trouvait une certaine beauté mélancolique, surtout le matin et le soir. Cette brume qui enveloppait le paysage, noyait la campagne alentour, donnait à la végétation des allures fantomatiques. Elle s'était déjà demandée si cette brume permanente était la cause ou une conséquence de ce qui se passait ici. Sans avoir trouvé de réponse, bien sûr.

Elle sortit les tasses, prit des cuillères... Le beurre dans le petit meuble au frais qui se trouvait dans un cagibi sombre et ouvert jouxtant la cuisine... La confiture juste à côté.

La porte de la chambre, à l'étage, grinça. Le bruit des pas lourds et traînants d'Edwige se fit entendre. Elle venait de se lever, descendit l'escalier couinant, aux marches étroites. Une nouvelle journée commençait...

Lucie se retourna. Adi était déjà partie pour le salon où le couple avait l'habitude de prendre son petit déjeuner avant d'entamer la matinée proprement dite. Certainement, René irait s'occuper du petit champ ou du potager. Adeline n'avait eu de cesse de lui dire qu'elle trouvait également incroyable que la terre soit toujours meuble, comme s'il avait plu quelques heures plus tôt... alors qu'il ne pleuvait à l'évidence jamais. La cadette pensait avoir l'explication. Le brouillard... Un brouillard, c'était humide... ça humidifiait tout... Il n'y avait vraiment pas de quoi en faire un fromage. En tout cas, bien moins que les autres « aberrations » liées au temps dont elles avaient été témoin depuis leur arrivée.

La tête d'Edwige surgit dans l'encadrement de la porte. Elle n'était pas encore coiffée, les yeux bouffis de sommeil et déjà une cigarette à la bouche. Pourtant, Lucie ne pouvait s'empêcher de la trouver... désirable. Oui, c'était le mot qui convenait. Avec sa plantureuse poitrine qui bombait généreusement l'avant de sa robe de chambre, ses longs doigts agiles, son visage aux traits réguliers, elle dégagait comme une aura d'attraction. C'était physique. Du moins en grande partie.

\_ Salut... T'iras vider l'pot d'chambre... J'ai pissé, c'te nuit...

Elle s'étira en baillant.

\_ Oui, tata...

Edwige grogna quelque chose, s'en fut dans le salon. C'était une tache que la femme de René lui demandait souvent. Au moins un jour sur deux. Cela devait attendre la fin du petit déjeuner.

La jeune fille rassembla ce qu'elle avait préparé sur le vieux plateau fissuré avec une image de Rome dessus – ce qui ressemblait furieusement à un ancien souvenir de voyage – et l'emporta dans la pièce d'à côté. L'odeur du tabac froid, elle s'y était habituée. Mais pas à celle de la sueur aigre de René au réveil. Cette désagréable puanteur, elle la prenait presque à la gorge.

Le chasseur était là, déjà installé, avec un marcel d'un blanc douteux et un short dévoilant ses mollets épais, pâles et velus. D'une main, il se grattait la panse. De l'autre, il jouait avec le sexe d'Adeline, debout près de lui, qui serrait les dents.

Lucie ne voyait pas exactement ce qu'il lui faisait, sa grosse main étant glissée sous la chasuble. Ce devait être douloureux à voir les grimaces que faisait sa cousine.

De l'autre côté de la table, Edwige achevait sa cigarette en plissant les yeux. La fumée lui donnait des démangeaisons oculaires. C'était ce qu'elle lui avait confiée quelques jours plus tôt. Mais elle n'arrivait pas à arrêter.

Lucie posa le plateau sur la table, se mit à servir le café, à distribuer les tartines. Elle savait que René voulait trois sucres... sa femme un et demi. Quand Adi fit mine de l'aider, le chasseur aboya :

\_ Reste là ! Bouge pas ! La p'iotte peut s'débrouiller toute seule !

Adeline fut forcée de rester ainsi, les cuisses légèrement écartées pour que le gros chasseur puisse lui toucher la vulve à son aise. Il la tripota comme ça un long moment avant de lui faire lever son vêtement et d'en tenir l'ourlet au-dessus de son ventre.

Lucie essaya d'éviter de regarder la chatte de sa cousine, maltraitée par les doigts boudinés de René mais ses yeux revenaient constamment dessus, fascinés par la couleur crue des lèvres qui dépassaient, par cette humidité qui se devinait, par les gémissements ambigus de son aînée. Elle resta cependant aussi près que possible d'Edwige, pour la servir au mieux. La femme du chasseur n'était pas encore bien réveillée et gardait le silence en mangeant.

\_ Mais tu mouilles, p'tite garce ! rugit soudain René avec un rire de sadique. Bordel de chierie de merde ! T'aimes ça, hein ? T'aimes que ton père te trifouille la chatte !

Lucie regarda Adi dans les yeux. Celle-ci se retenait pour ne pas céder à son envie de repousser l'odieuse patte velue qui la tripotait sans vergogne.

\_ Dis-le qu't'aimes ça, foutue salope !

Les doigts épais se mirent à froisser les lèvres durement, arrachant des cris et des plaintes douloureuses à Adi. Elle fut bien obligée d'obéir.

\_ Oui... Oui, j'aime ça, papa. *Ouhhhh* ! Mais tu me fais mal !

\_ C'est pour ton bien, ma chérie, que ton père est un peu dur avec toi...

Edwige, une fois de plus, prenait la défense de son mari. Lucie lui jeta un coup d'œil à la dérobée, ne fut guère surprise de voir les prunelles de la femme briller d'une sale envie.

\_ T'as p't'être faim, nan ?

En plusieurs semaines d'emprisonnement dans cette maison, Lucie avait appris que le chasseur ne posait jamais une question pour rien. Il avait toujours une idée derrière la tête, quand il commençait de cette façon. Et ça se retournait inmanquablement contre Adeline, sa fausse fille.

\_ Pas... pas tellement, papa...

Faux, bien sûr. Chaque matin, les filles devaient rester à disposition du couple pendant qu'il déjeunait et avaient droit aux restes quand elles débarrassaient. Or, Adi avait toujours beaucoup mangé le matin, en bonne sportive qu'elle était. D'ordinaire, Lucie lui laissait la plus grande partie, n'ayant pas les mêmes besoins.

\_ Même pas un peu ?

Il la forçait. Pour être sûr qu'elle répondrait comme il le voulait, il brutalisa encore plus le sexe d'Adi, enfonça ses doigts – trois d'après ce que voyait Lucie - dans le vagin, les remua violemment. Les bruits de succion résonnèrent dans le salon. René poussa des ricanements réjouis alors qu'Adeline se trémoussait dans ses sabots en gémissant lamentablement.

\_ *Ahhh*... Ou... oui, oui... Papa, oui, j'ai faim !... *Oôôhrrr* ! Arrête s'il te plaît !

\_ Ah ! J'le savais bien !

Il retira sa main d'un coup, dans un chuintement bref. Ses trois doigts du milieu se révélèrent recouverts d'une pellicule brillante, vaguement poisseuse. Lucie contempla, fascinée et émoustillée, les fils luisants qui sourdaient hors du sexe de sa cousine. Ils pendaient entre les babines rouges, formant trois arcs qui s'alourdissaient lentement, s'étiraient vers le bas. Un à un, ces fils gluants se détachèrent et gouttèrent sur le tapis usé, entre les deux sabots.

Le chasseur essuya négligemment ses doigts poissés sur la chasuble avec un sifflement presque méprisant.

Adeline piqua un fard intense, n'osa plus regarder personne. Ni le couple, ni sa jeune cousine qui respirait de plus en plus fort. Chaque jour apportait son lot de vice et d'obscénité. Lucie y assistait, à chaque fois plus troublée... plus impatiente ! Dans le secret de son esprit, elle vivait par procuration les avanies d'Adeline, à fois heureuse de ne pas être la proie de René et jalouse de certaines des choses qu'elle subissait.

René prit une des tartines beurrées restantes... en arracha un morceau, épais comme son pouce.

\_ Écarte !

Bien dressée, désormais, Adeline savait ce qu'il attendait. Elle fit glisser ses sabots sur le tapis, les éloignant l'un de l'autre. Ce faisant, elle ouvrait également le compas de ses cuisses. Qu'elle avait l'air docile et soumise, à tenir sa chasuble relevée sur son nombril, à offrir son sexe aux regards. Lucie la trouva terriblement émouvante. Elle sentit son ventre s'alourdir familièrement. Avec son pubis rasé, elle faisait quatre ou cinq ans de moins que son âge véritable. Une grande adolescente physiologiquement attardée, voilà à quoi elle faisait penser. Le couple voulait qu'elle soit ainsi.

René prit le morceau de pain, l'approcha de la vulve qui dégorgeait de jus. Il glissa son autre main par derrière, sous les fesses et entre les cuisses. Chatouillée, Adeline frémit et aspira de l'air entre ses lèvres arrondies. Un petit rire nerveux lui échappa tandis qu'elle fixait un point sur le mur, derrière Edwige.

Le chasseur lui ouvrit la vulve en posant le pouce et l'index sur chaque lèvre et en les écartant à la manière d'un pied à coulisse. Penché sur le sexe de « fifille », il faisait en sorte que sa femme – et sa cousine par extension – puissent bien voir. Alors, il approcha lentement le morceau de pain, le côté beurré en haut. Il effleura d'abord les petites lèvres brillantes. Puis, il remonta vers le clitoris, qui émergeait. Lucie le voyait. Les yeux grands ouverts, elle suivait la scène, haletant. Lorsqu'elle sentit la main d'Edwige glisser entre ses cuisses pour venir la caresser, elle s'offrit sans fausse pudeur, s'approcha de sa tante imaginaire.

La mie fraîche joua avec le petit ergot de chair sensible, le fit aller de gauche à droit, de haut en bas. La gangue pulpeuse suivait chaque impulsion, ressemblait un peu à une grosse corne d'escargot, aussi réceptive et malléable.

Adeline eut un hoquet. Lucie se rendit compte que des larmes de honte lui venaient... ne tardèrent pas à rouler sur ses joues. Elle avait réalisé pratiquement depuis le début que le plus dur pour Adi, c'était d'être humiliée devant sa jeune cousine. Assez curieusement, la jeune fille s'en sentit d'autant plus excitée. Pourtant, elle éprouvait une affection sans limite pour son aînée...

Edwige enfonça ses doigts dans l'intimité de Lucie qui poussa un long soupir d'aise. La femme du chasseur savait la branler mieux qu'elle-même. Elle savait comment faire durer le plaisir jusqu'à le rendre presque douloureux. Elle savait comment jouer avec ses nymphes et son clitoris, l'amener au bord de l'orgasme puis le lui refuser. Au fil de leurs relations sexuelles, Lucie avait appris à adorer ces instants plutôt que les haïr. Elle ne cherchait même plus à s'en cacher, laissant les doigts agiles serpenter dans ses muqueuses, étaler ses sécrétions, lui prodiguer d'intenses sensations.

René ouvrit davantage la vulve, comme un fruit trop mur. La chair rose de l'intérieur devint visible. Adeline réprima un sanglot. Les larmes rondes dévalaient ses pommettes cramoisies, mouillaient sa chasuble. René devait voir le vagin s'ouvrir devant ses yeux. En tout cas, il gloussa de contentement avant d'enfoncer le morceau de pain dans l'orifice.

\_ Par chez nous, on appelle ça du pain perdu de p'tite salope ! *Yerk ! Yerk ! Yerk !*

Il se croyait drôle. Sa femme pouffa à son tour.

\_ Que t'es con, René !

L'autre haussa les épaules et sortit à nouveau la mie, gorgée des jus intimes d'Adi. Le beurre avait à moitié fondu à l'intérieur, pris une teinte jaune et une texture de gouache.

\_ Penche-toi !... Penche-toi, j'te dis !

Il était excité. De bon matin déjà. La nuit avait dû être calme. La pauvre Adeline allait certainement encore en voir de toutes les couleurs, aujourd'hui.

Elle se plia en deux, évitant toujours les regards. René lui présenta le morceau de pain saturé de mouille devant son nez.

\_ Ouvre la bouche, fille !

Elle savait que toute résistance serait vaine et futile. Il obtiendrait ce qu'il voudrait, quoi qu'elle fasse. Donc, elle obéit. Le chasseur lui fourra la mie trempée dans la bouche, lui intimant de manger. Les doigts d'Edwige frôlèrent le clitoris. Lucie le sentit qui se dressait...

\*

Ils avaient quelque chose de nouveau derrière la tête. Ils échangeaient de drôles de regards depuis le début du petit déjeuner. Ils avaient dû en parler la veille.

Lucie ne parvenait pas à se défaire de cette idée en versant le contenu jaune et huileux dans le trou qui servait de toilettes, à l'intérieur de cette espèce de petite cabine en bois, rafistolée, se trouvant à huit ou dix mètres derrière la maison, comme un fantôme perdu dans le brouillard. La puanteur fécale qui remontait de l'orifice obscur la fit grimacer.

L'urine d'Edwige ruissela de manière sonore. Bien qu'on y vit rien, la jeune fille estimait le fond bourbeux à environ un mètre de profondeur seulement. Elle ignorait comment se vidaient les déjections... et ne tenait pas spécialement à en être informée.

Sa corvée effectuée, elle se hâta de retourner dans la maison, frissonnant en passant près des niches des chiens. Ils ne lui avaient jamais rien fait mais c'était plus fort qu'elle. Elle en avait peur. Leur allure, leurs griffes, leurs crocs, leurs yeux noirs... et dans cette ambiance brumeuse de film d'horreur... *Brrrrr !*

Elle posa le pot de chambre en faïence dans le petit couloir d'entrée, juste en face de l'escalier. Elle savait qu'Edwige exigerait qu'elle le lave mais les trois l'attendaient dans le salon. René avait contraint sa cousine à manger une tartine entière par petits morceaux qu'il avait un à un trempé dans sa vulve. Pendant ce temps, la femme du chasseur avait bien failli la faire jouir en la tripotant. Elle n'avait pas eu droit à l'orgasme. Plus tard, sans doute. En tout cas, elle se sentait encore fébrile.

\_ C'est fait, tata, dit-elle avec humilité en pénétrant dans le salon.

\_ C'est bien, ma puce... C'est très bien.

Le compliment lui fit plaisir. Un réflexe stupide mais, là encore, elle n'y pouvait rien.

René était toujours assis à table, occupé à peloter Adeline qui se laissait faire, les doigts crispés sur l'ourlet de sa chasuble. Il arrêta quand elle s'approcha d'eux, retira ses mains et se leva. Sa bedaine seulement recouverte de son marcel frotta contre le bord de la table. Son épouse se leva à son tour.

\_ On a eu une idée, hier soir, commença-t-il.

Lucie réprima un petit sourire, satisfaite de les connaître maintenant au point de déceler ce genre de choses.

\_ On va aller dehors, ce s'ra mieux ! poursuivit Edwige.

Adeline fut autorisée à baisser son vêtement pour recouvrir son pubis chauve. À la tête anxieuse qu'elle tirait, Lucie sut qu'elle n'avait pas encore été mise au courant... qu'elle était dans l'expectative, comme elle.

Les jeunes femmes suivirent le couple au-dehors. Ils contournèrent la maison pour se retrouver devant la remise dont la grande porte était fermée. Lucie avait rarement mis les pieds dans cet endroit mais remarqua que sa cousine prenait un air de plus en plus angoissé. Ses mains tremblaient, sa lèvre inférieure s'avavançait comme lorsqu'elle boudait, ses narines se pinçaient. Sans doute s'était-il passé quelque chose de terrible, ici. La cadette ne put s'empêcher de frémir d'une sorte de joie malsaine en se demandant quel pouvait être ce nouveau secret.

René n'ouvrit pas la porte. Là, sur la terre battue qui ne voyait pousser que quelques mauvaises herbes et pissenlits entre les cailloux épars, il se campa sur ses deux jambes, un peu ridicule dans son short et ses grosses chaussures.

\_ Mettez-vous à poil, les filles.

Lucie jeta un regard à sa cousine, qui le lui rendit, aussi circonspecte qu'elle. Prenant l'initiative, la plus jeune enleva sa chasuble de la seule manière possible : en la faisant passer par-dessus la tête. Comme à chaque fois qu'elle se dénudait devant le chasseur, elle sentit un frisson d'appréhension la parcourir. Lorsqu'elle le faisait devant Edwige, c'était plutôt une impatience émoustillée qui la tenaillait.

La femme du chasseur venait d'allumer une nouvelle cigarette, se tenant un peu en retrait.

Adeline se défit à son tour de son unique vêtement.

\_ Sabots.

Elles libèrent leurs pieds des lourds sabots. Lucie s'y était peu à peu habituée. Cela ne voulait pas dire qu'elle trouvait agréable de marcher avec.

Comme tous les jours, il ne faisait ni chaud ni froid. Une vingtaine de degrés, très certainement. La jeune fille n'eut pas la chair de poule et ne transpira pas. Il y avait juste cette vague impression d'humidité causée par la brume environnante. Ce brouillard tenace, un peu surnaturel, qui les coupait du monde, qui inondait la campagne et rendait invisible ce qui se trouvait à plus de cinquante mètres à la ronde.

\_ Vous allez faire un p'tit jeu, les filles...

René avait cet air goguenard qui présageait du pire. Lucie évitait de trop croiser ses petits yeux mesquins, enfoncés dans leurs orbites. Ils lui faisaient peur. Surtout, elle savait que cet homme vicieux et pervers était en quelque sorte blasé. À son expression satisfaite, elle devinait qu'il avait trouvé une nouvelle manière de les humilier.

\_ C'est ma femme qu'en a eu l'idée... Savez qu'elle aime bien les gouineries, pas vrai ?

Il la regarda elle, sachant parfaitement ce qu'elle faisait avec Edwige, ce qui se passait dans l'intimité de la chambre. La jeune femme n'en conçut cependant aucune honte. Elle trouvait bien plus détestable ce que lui faisait endurer à sa cousine.

\_ Alors on a eu c't'idée de concours... Z'allez vous gouinez d'avant nous... Là, par terre... Un bon p'tit 69 bien d'chez nous !

Lucie ouvrit de grands yeux. Elle n'avait jamais rien fait avec sa cousine. Pourtant, depuis quelques jours, elle s'était surprise à fantasmer à ce sujet. Automatiquement, elle serra les cuisses, sentit ses tétins durcir. Elle entendit aussi Adi grincer entre ses dents :

\_ Espèce de malade.

René l'entendit également, fronça les sourcils :

\_ T'en veux une, dis ?... On t'a pas d'mandé ton avis, que j'sache !

Et Adeline se tut. Lucie n'osa pas regarder de son côté, de peur de découvrir du dégoût dans ses yeux bleus. Pour elle, le frémissement de l'excitation était bien là.

\_ Qui dit concours, dit gagnante et perdante... Vas-y, Edwige... Dis-leur...

Son épouse retira sa cigarette d'entre ses lèvres, souffla la fumée bleutée, toussota. La jeune femme constata avec désarroi que la femme du chasseur regardait plutôt vers Adeline que vers elle.

\_ Voilà comment qu'on va faire... Celle qui jouira la première ira passer la journée avec René chez Lucien, un voisin qu'habite pas très loin...

\_ Ouais, reprit le chasseur. Y'aura aussi Modeste et Honoré... On va s'faire une p'tite journée d'enculages et d'pipes !

Le ricanement qui suivit horripila Lucie. Se faire violer toute une journée par quatre hommes, ça ne lui disait vraiment rien. Elle savait René brutal, souvent violent... Elle connaissait un peu Modeste Branjoux, le mari d'Isabelle... À première vue, elle le trouvait aussi dégénéré que son voisin et certainement plus sournois.

Le couple garda ensuite le silence, attendait visiblement que les cousines commencent. Lucie leva un doigt, comme à l'école. Il fallait qu'elle sache.

\_ Et...et l'autre ?

Le visage d'Edwige s'éclaira d'un grand sourire.

\_ L'autre ? Elle restera avec moi, bien sûr...

Lucie poussa un petit soupir de soulagement. Dans sa tête, elle avait déjà décidé qu'Adi jouirait sous sa langue. De toute manière, si son aînée se montrait aussi « généreuse » que la dernière fois, avec les amies d'Edwige, elle irait sans doute jusqu'à simuler un orgasme pour la sauver.

\_ Isabelle passera p't-être avec Roméo, pour le café... On s'amusera entre nous... après la douche... si celle qui reste pue pas trop...

\_ Après la... douche ?

La voix d'Adeline était blanche, sans aucune inflexion ou intonation particulière. René, les mains sur ses hanches, poussa son rire de hyène, celui dont il avait le secret.

\_ Ouais, la douche, fille ! Hahaha ! C'qu'on a oublié de dire, c'est qu'c'elle qu'aura pas eu son p'tit frisson, elle s'ra de corvée !... Faudra qu'elle vide la fosse sous l'chiotte... À mains nues, avec un seau... Et qu'elle aille tout vider dans l'fumier ! Hahaha !... Ça va bien lui prendre la matinée, nan ?

Le cœur de Lucie se serra d'un coup. Elle osait à peine imaginer quelle sorte de bouillie infâme pouvait se trouver sous l'espèce de chaise en bois percée qui servait de toilette dans le petit cabanon rectangulaire, derrière la maison. Bêtement, elle se demanda par quel moyen il faudrait y accéder... s'y vit déjà... nue... couverte de déjections ignobles... trimbalant un seau d'excréments et d'urine pour aller le jeter au milieu du fumier qui se trouvait près du groupe électrogène.

\_ Allez-y maint'nant ! Commencez par vous rouler une pelle...

Les jeunes femmes se firent face pratiquement sans y penser. Lorsque Lucie vit le regard déterminé et presque haineux de sa cousine, ses illusions s'envolèrent. Oui, Adi avait vraiment changé. Depuis cette nuit passée entre les mains d'Edwige et ses trois amies, elle n'était plus la même. La cadette sentit qu'elle n'avait plus rien à attendre de son aînée.

Elles se rapprochèrent, hésitèrent. De toute évidence, il répugnait à Adeline d'embrasser sa cousine sur la bouche... avec la langue... comme un amoureux... Lucie, elle, ne refusait pas mais restait sous le choc de ce qu'elle venait d'entendre et se demandait, entre les deux horribles journées en perspectives, laquelle serait la plus... supportable.

\_ Préférez qu'j'aille chercher les chiens ?

Elles tressaillirent de concert. De coléreux, les yeux d'Adi devinrent angoissés... puis désespérés.

\_ Non, papa. fit-elle, la voix brisée. C'est pas la peine...

Elle leva les mains, prit les joues de sa jeune cousine qui restait comme tétanisée par ce qui lui arrivait.

\_ Je te demande pardon, Lucie...

Son visage s'approcha... Leurs bouches se soudèrent. Jamais Lucie n'aurait imaginé qu'Adi ait les lèvres si douces ! Plus douces que celles d'Edwige. Et ses seins ronds, martyrisés, qui vinrent frôler ses tétons durs... la tiédeur de son corps proche du sien... l'odeur familière de sa peau...

\_ Avec la langue ! intima Edwige.

La jeune femme se laissa faire, se sentit fondre. La langue d'Adeline s'immisça dans sa cavité buccale, lui faisant connaître de nouvelles voluptés, avec un goût d'interdit. Elle se laissa embrasser ainsi un moment avant de commencer à répondre en fermant les yeux. Sa cousine aussi les avait fermé. Par pudeur ou par honte... peut-être par dégoût... Quelle importance, maintenant ?

\_ Caressez-vous en même temps !

La voix méprisante de René cingla aux oreilles de Lucie. Elle avait conscience que le spectacle n'était excitant pour le chasseur que parce qu'il les forçait à faire cela... parce qu'elles étaient cousines... qu'il s'agissait d'un inceste. Mineur, mais tout de même.

La jeune femme avait dépassé ce préjugé. Le baiser langoureux d'Adi venait de réveiller en elle des pulsions torrides. Ses mains se mirent à courir sur le corps aux rondeurs féminines. Ce corps qu'elle avait de tout temps admiré, avec ces beaux seins fermes, ces fesses hautes et musclées, ces cuisses bien galbées, ces épaules pointues...

Adeline lui rendit des caresses plus timides et maladroitement. Elle n'avait pas l'habitude, s'y prenait assez mal. Gauchement, les mains s'acharnèrent sur les fesses de Lucie qui se sentit quelque peu frustrée. Elle aurait tellement apprécié que sa cousine y mette plus de passion, comme elle. Qu'elle la caresse avec envie. Au lieu de cela, elle donnait vraiment l'impression d'être contrainte à une corvée très désagréable. Cela en devint vite vexant.

\_ Ça suffit ! grogna le chasseur. Couchez-vous, maint'nant ! Têtes bêches !

Il y avait trois mois seulement, Lucie aurait ignoré ce que cette expression signifiait. Entre-temps, Edwige s'était chargée de son éducation. Ce n'était pas ce genre de positions qui avait manqué. Elle s'était très souvent retrouvée allongée sur et sous le corps de la femme du chasseur, offrant ses orifices intimes aux caresses et aux sévices tandis qu'elle enfouissait son nez entre les cuisses écartées, plongeait sa langue dans le vagin brûlant, saturé de sécrétions marines.

Adeline cassa le baiser, recula d'un pas. Elle foudroya Lucie du regard, semblant lui reprocher de se montrer si complaisante. La jeune femme avait eu le temps de réfléchir et avait décidé que nettoyer la fosse sous les toilettes serait moins pénible que de servir de putain soumise à quatre hommes en même temps. Et tant pis si Adi pensait de même, elle ferait tout pour ne pas jouer la première.

Son aînée s'allongea à même la terre battue, émouvante dans sa nudité, avec les plantes de ses pieds brunes de saleté, les marques qui s'estompaient si rapidement sur son corps. Le visage fermé, emprunt de colère et d'écœurement, elle attendit.

Lucie déglutit. Son excitation n'était pas retombée, bien au contraire. Elle avait envie de sa cousine. Elle jeta un coup d'œil furtif en direction d'Edwige, espérant un encouragement, même muet. Mais l'épouse de René regardait Adi. La jeune femme interpréta ceci comme une déclaration de rivalité. Elle avait fini par se persuader que ce qui s'était passé la nuit de l'orgie saphique l'avait reléguée, elle, au second rang. La jalousie lui mordit le cœur comme un serpent cruel. Elle se retourna vers Adeline, bien déterminée à l'évincer... au

moins pour la journée. Elle aurait alors tout le loisir de reconquérir Edwige en se montrant encore plus dévouée... en allant même au-devant de ses désirs.

Enjambant la tête de sa cousine, elle lui laissa voir son sexe épilé. Lentement, elle s'accroupit sur le visage et, dans le même mouvement, se plaça à quatre pattes. Quelques déhanchements et sa vulve fut à l'aplomb de la bouche d'Adeline.

\_ Couche-toi sur elle, crénom !

Impatient, René s'approcha pour lui décocher une méchante tape dans les fesses. Lucie glapit... s'allongea sur le corps de sa cousine. La chaleur et la douceur de sa peau la firent frémir d'un bien-être douteux. Déjà lui arrivaient les relents du sexe également glabre. Le chasseur l'avait tripoté un long moment et il devait être encore humide.

Les cuisses se disjoignirent, dévoilant la longue fente rouge. Les lèvres paraissaient énormes, longues et charnues. Entre elles, les nymphes dépassaient comme de petits morceaux de viande crue. Une odeur tiède de marée se mêlait à l'acidité de l'urine.

\_ Allez ! Bouffez-vous la moule, mes jolies ! Et remuez bien vos croupions, hein ? ! On va voir qui c'est qui va nous faire son p'tit cri de souris la première !

\_ Pffff ! Que t'es con, René !

Edwige avait beau dire, son timbre trahissait son émoi. Elle était certainement aussi excitée que son mari. Plus même car elle appréciait les jeux entre femmes. Et même les jeux très épicés.

Lucie approcha sa bouche de la fourche, lorgnant la blessure intime de sa cousine qu'elle avait aperçu plus ou moins ces dernières semaines... sans jamais la voir d'aussi près. Tandis qu'elle descendait, son propre sexe venait se coller à la bouche d'Adi.

La jeune femme se mit à trembler de ses quatre membres. Les sensations qu'elle percevait l'électrisaient. Elle savait qu'elle allait faire quelque chose de mal, quelque chose de défendu au sens biblique. Adeline, sa cousine, faisait partie de sa famille, était de son sang. Un tabou qu'elle aurait pensé infranchissable un mois auparavant devenait subitement source d'une langueur douceâtre qui l'amenait aussi près de la nausée que du plaisir.

Adi attaqua la première. Lucie sentit ses mains sur ses fesses, caressantes... juste ce qu'il fallait. Puis, il y eut le premier coup de langue... délicieux ! Un long frisson la traversa. Elle dut se retenir de gémir. La langue avait passé sur toute la fente, achevant sa course sur son clitoris déjà à moitié dressé.

Sans plus attendre, Lucie enfouit son visage entre les cuisses de sa cousine. Edwige lui avait appris ce qu'elle n'avait pas su faire d'instinct... comment bien lisser les petites lèvres, les mordiller... comment enrouler sa langue autour du clitoris, comment le sucer, l'aspirer entre ses lèvres... comment boire la mouille, la recueillir et l'avalier. Elle savait maintenant comment amener la femme du chasseur très rapidement à l'orgasme si celle-ci le désirait.

La vulve d'Adi avait un goût sensiblement différent. Moins fort. Plus aigrelet. Mais pas plus désagréable. Les sécrétions lui semblèrent moins épaisses et glaireuses quoique tout aussi abondantes.

Elle en était là de ses réflexions quand elle se rendit compte que sa cousine, même si elle s'y prenait d'une manière assez malhabile, parvenait à lui donner un plaisir très fort. L'attrait de la nouveauté et de l'interdit y était certainement pour quelque chose. Malgré elle, Lucie se mit onduler des hanches, frottant ses chairs intimes sur cette bouche qui se faisait vorace. Sa cousine, par contre, restait plutôt calme, remuant à peine.

Si la jeune femme avait espéré un instant qu'Adi se sacrifie à nouveau, elle pouvait désormais l'oublier. Il était évident qu'elle voulait faire jouir sa cadette aussi vite que possible. La terreur qu'elle semblait éprouver à l'encontre du chasseur en était peut-être la cause. Seulement, Lucie ne voulait pas finir entre les pattes de quatre hommes en rut capables de toutes les perversions. Elle présentait qu'ils ne se contenteraient pas de la violer et de l'humilier. Ils la tortureraient également !

Adeline avait pris une longueur d'avance. Avec les effets de la tisane et ceux de sa propre excitation, la jeune fille savait qu'elle ne résisterait pas longtemps. Qu'une fois proche de jouir, elle se laisserait aller pour se libérer de cette tension. Ce n'était même plus une question de volonté. C'était une obligation physique, presque une loi de la nature.

Se trémoussant voluptueusement sur le visage de sa cousine, Lucie essaya de garder l'esprit clair autant que possible. Elle avait assisté aux jouissances forcées de son aînée à plusieurs reprises, en avait déduit depuis quelques temps déjà qu'elle était clitoridienne. C'était donc là-dessus qu'elle devait miser son potentiel.

Ses mains vinrent en renfort de sa langue. Elle ouvrit la vulve en tirant sur les grandes lèvres. La fente s'aplatit et s'ouvrit, les chairs se séparèrent dans un chuintement humide. Le puissant parfum l'enivrait, menaçant de la faire jouir avant l'heure. Il y avait trop de sensations, d'odeurs et de sons qui la stimulaient. Seigneur, Adeline commençait à lui grignoter le pépin... une caresse qui la rendait toujours folle de désir !

Elle ferma les yeux un instant, reprit son souffle, repoussa les images sales et excitantes qui envahissaient son esprit comme un diaporama devenu fou.

Gardant la fente grande ouverte, elle joua du bout de la langue avec le clitoris de sa cousine, le faisant remuer dans tous les sens. Le petit ergot sensible réagit en enflant, sortant enfin de son capuchon. Elle perçut le soupir étouffé d'Adi. Tout n'était pas perdu !

Lucie utilisa son savoir-faire acquis auprès d'Edwige... des heures passées à la sucer, à la lécher, à la faire « reluire » pour reprendre une de ses expressions. Elle s'acharna sur le clitoris de sa cousine, le coinça entre ses lèvres, le comprima ainsi en le titillant de la langue... puis elle l'aplatit, l'aspira à nouveau, le grignota légèrement.

Dans le même temps, la jeune fille ne pouvait refouler les coups de langue d'Adeline. Elle s'y prenait maladroitement... c'était encore pire ainsi ! Impossible de prévoir ce qu'elle allait vraiment faire. Lucie remuait sa croupe lascivement, ayant bien conscience de se donner en spectacle, ne pouvant pas s'en empêcher. C'était si bon... C'était là... Si près... Ça ne demandait qu'à exploser dans son ventre et l'emplit de volupté... *Mmmmmh...*

Non ! Il ne fallait pas ! Sinon elle passerait entre les mains de René et sa cousine ferait certainement tout son possible pour s'attirer les faveurs d'Edwige... pour échanger leurs rôles respectifs. Or, devenir la putain du chasseur, endurer ses colères, ses coups, sa brutalité, c'était plus qu'elle ne pourrait en supporter.

Elle redoubla d'ardeur. Adi aussi se déhanchait de plus en plus fort. Cela devint une sorte de bagarre entre elles. Aucune ne voulait céder à l'autre... aucune ne voulait jouir la première... Lucie reprit l'avantage en lâchant la vulve qu'elle suçait pour enfoncez vicieusement deux doigts dans le fourreau du vagin de sa cousine. L'orifice, brûlant, dégoulinait de sécrétions. En experte, elle fit aller et venir ses doigts en griffant légèrement les muqueuses. Et en continuant de sucer le clitoris.

*Splotch ! Splitch ! Splotch !... Ouuuhh ! Splatch !... Hmmmmrrrr ! Splotch !... Aâââââhhhhrr !*

Adeline se tendit soudain, comme mue par un ressort, en poussant une longue plainte sifflante. Dans le même temps, une grosse giclée de cyprine dégorgea de son vagin. C'était la première fois que Lucie voyait pareille chose, presque comparable à une éjaculation d'homme. Excitée, elle releva la tête, le museau plein de mouille, et s'écria :

\_ Elle a jouit ! Elle a jouit !

Elle vit alors les deux pervers qui les regardaient, cyniques. Elles avaient dû leur donner un sacré spectacle. Lucie s'en moquait.

\_ Rel'vez-vous, espèces de p'tites gouines ! Faire ça entre cousines, on a pas idée !

Adeline avait toujours des spasmes. Son corps tressautait au sol. Elle continuait à lécher Lucie comme si elle refusait sa défaite. De peur de jouir à son tour et qu'on la déclare tout de même perdante – même s'il n'y avait pas vraiment de gagnante dans cette histoire – la

jeune fille se hâta de se dégager pour se relever. Elle s'essuya sommairement le visage, gras de sécrétions. L'odeur resterait longtemps imprégnée mais elle en avait l'habitude.

Par terre, Adeline se contorsionnait, le visage également luisant de jus intimes, le regard vague. Ils virent tous qu'elle avait envie de se toucher, qu'elle se retenait. Quelques instants plus tard, l'euphorie de l'orgasme retombée, elle retrouva ses esprits.

Gauchement, Adi se releva, le dos et les fesses couverts d'une pellicule de terre sèche. Elle paraissait ne pas réaliser. Pas encore. Mais lorsque René lui annonça que ce serait elle qui l'accompagnerait, elle explosa :

\_ Non ! C'est pas moi qui a joui la première ! C'est elle !

Elle désigna Lucie d'un index accusateur, la foudroyant du regard. Il y avait de la haine et de la terreur dans ses prunelles bleues. À tel point que sa cadette commença à éprouver une sorte de défiance. Sa cousine n'était-elle pas en train de perdre la raison ? De devenir folle ? Mais qui aurait pu l'en blâmer avec tout ce qu'elles avaient vécu, toutes les deux ?

\_ Non, Adi... Tu sais que ce n'est pas vrai...

\_ Ferme-la ! Si, c'est vrai ! Je l'ai senti ! Tu t'es retenue pour pas le montrer, c'est tout !

Lucie secoua doucement la tête, ne sachant quelle attitude adopter.

\_ Non, Adi... je te jure que non...

\_ Tu es vraiment dégueulasse, Lucie ! Après tout ce que j'ai fait pour toi ! Comment... comment tu peux me faire ça ?!

René s'était approché tranquillement. La gifle, brutale, claqua sur la pommette d'Adeline, faisant voler sa tête. Du coup, sa voix hystérique se brisa et un sanglot lui échappa.

\_ Bon, ça suffit, maint'nant ! Puisque t'aimes tellement faire des manières, tu vas y aller à poil, chez Lucien ! Comme ça, y verront tous quel genre de p'tite chienne en chaleur est ma fille !

Le cœur gros, Lucie regarda sa cousine s'éloigner en direction de la maison. René voulait sans doute s'habiller un peu mieux, enfiler une chemise et prendre son béret. Elle ne savait plus trop ce qu'elle devait penser. La réaction d'Adeline l'avait choquée. Jamais elle ne l'avait vue dans un tel état. Tant de peur, d'angoisse, de désespoir... c'était effrayant ! Qu'avait bien pu lui faire René pour la terrifier à ce point ?

Ils disparurent dans l'entrée. Edwige se rapprocha de la jeune fille.

\_ Elle va jamais tenir le coup, fifille, si elle continue comme ça...

Une main douce glissa sur l'épaule de Lucie qui frissonna. La scène l'avait profondément remuée. Elle se sentit d'autant plus coupable qu'elle avait trouvé du plaisir à cet acte sexuel avec sa cousine.

Edwige se pencha et murmura doucement dans son oreille :

\_ J'ai une idée, ma puce... Avant d'aller vider la fosse à merde, j'aurai bien envie qu'on s'amuse un peu toutes les deux... Dans la chambre... Juste toi et moi... Qu'est-ce t'en dis ?

\_ Oui, tata... j'aimerais bien...

Elle avait répondu machinalement, comme une automate. Son esprit jouait ce qui s'était passé : le regard haineux d'Adeline, sa crise de nerf et la gifle dure qui l'avait faite taire. René pouvait être tellement brutal... Sa violence explosait parfois sans prévenir.

\_ Juste une p'tite heure... On va s'faire ces p'tites saloperies entre filles que t'aimes tant, hein ?... Après t'auras tout le temps d'aller patauger dans la merde et la pisse... Ce s'ra marrant de t'regarder faire... Et je...

Il y du chahut dans la maison. Edwige ne termina pas sa phrase. Lucie porta son regard vers la porte d'entrée. Non loin, elle vit les chiens qui sortaient de leur niche, oreilles dressées, se demandant eux aussi ce qui se passait.

On entendit des éclats de voix... Adeline criait quelque chose d'incompréhensible, René la menaçait de sa grosse voix bourrue. Les chiens se mirent à gronder. Que se passait-il à l'intérieur ?

\_ Neshi ! Daranshi ! Tranquilles !

Ils regardèrent en direction d'Edwige. La femelle s'assit, cependant toujours aux aguets. Le mâle resta debout et reporta son attention sur la porte d'entrée. Les éclats de voix se poursuivirent, en même temps que les bruits de lutte.

\_ Mais qu'est-ce qu'ils fichent ?

À peine la femme du chasseur eut-elle posée sa question à voix haute que **BAM!** une détonation résonna depuis la maison. Lucie n'était pas experte mais aurait mis sa tête à couper qu'il s'agissait d'un coup de feu. Daranshi se remit sur ses pattes. Les grondements reprirent. Cette fois, ils montrèrent les crocs. Ils ressemblaient maintenant à des loups attendant que leur proie apparaisse pour fondre sur elle.

\_ T'as entendu ?

\_ Oui...

\_ René !... René ?... RENE ?!

Aucune des deux n'osait plus bouger. Que s'était-il passé ? Le chasseur avait-il commis l'irréparable ? En tout cas, les cris et le chahut avaient cessé. Edwige appela son mari de plus en plus fort. Il y avait de l'angoisse dans sa voix. C'était la première fois depuis que Lucie était arrivée ici. Cela lui fit tout drôle de constater que cette femme aussi pouvait connaître l'inquiétude et la peur.

Elles se regardèrent, décidèrent d'aller vérifier sans échanger une seule parole. Alors qu'elles venaient de faire deux pas, la porte s'ouvrit soudain. La silhouette massive de René apparut, tournant le dos à l'extérieur. Il progressait à reculons, les mains tendues en avant comme en signe d'apaisement.

Lucie s'immobilisa aussitôt. Les chiens grondèrent de plus en plus fort, avançant lentement, contournant leur maître chacun d'un côté. Il se passait quelque chose de grave.

\_ Recule !

La voix d'Adeline, hargneuse... et le canon du fusil qui apparut à son tour.

\_ Calme-toi, fifille... calme-toi...

Il parlait d'une voix posée mais on sentait qu'il n'était pas sûr de lui.

\_ Arrête de m'appeler comme ça, gros porc ! Tu me dégoûtes !

Au bout du fusil, sa cousine. Elle était nue et de la voir porter l'arme d'une manière gauche, la crosse dans une main, un index sur la détente, avait quelque chose de surréaliste. Lucie comprit assez vite qu'elle avait dû s'en emparer lors d'un instant d'inattention de René. À moins qu'elle se fut précipitée dessus par désespoir, ne voulant pas le suivre chez ce Lucien.

Neshi aboya. Deux fois. Il n'attendait qu'un signal pour bondir sur Adeline, planter ses crocs dans son bras. René ne le lança pas. Il essaya de raisonner la jeune femme :

\_ Allez, pose ce fusil ! Y'a plus qu'une balle !... Qu'est-ce que tu vas faire hein ? Les chiens te sauteront dessus si tu tires...

\_ J'en ai rien à foutre ! Et cette balle, elle sera pour ta gueule ! Je crèverai peut-être mais tu crèveras avant moi, espèce d'ordure !

Le chasseur s'immobilisa, visiblement perplexe. Il ne faisait aucun doute qu'Adeline avait tiré le coup entendu par Lucie et Edwige. Elle savait donc se servir de l'arme. Elle avait certainement observé son bourreau lors d'une de ses quelques parties de chasse où il l'avait emmenée avec lui, dans le bois voisin.

Neshi et Daranshi s'approchèrent d'Adi, têtes basses, montrant les dents, grognant sourdement. Elle les vit du coin de l'œil et, sans geste brusque, plaça le fusil contre son épaule. Elle ne quitta pas un instant René des yeux, le visait en plein front.

\_ Rappelle-les ! Dis-leur d'aller à la niche !

Ils s'affrontèrent un moment du regard. Adeline paraissait vraiment déterminée à en finir. Espérait-elle que, si elle tirait, les deux chiens iraient pleurer René plutôt que de l'attaquer ? Possible... Lucie suivait, fascinée et horrifiée, le drame qui se déroulait à quelques mètres d'elle.

Edwige se tenait à ses côtés, n'osait plus broncher.

\_ Z'iront pas...

Adi eut un geste menaçant mais l'épouse du chasseur cria :

\_ Non ! Attends !

Elle siffla entre ses doigts. Les chiens lui jetèrent un regard interrogateur.

\_ Neshi ! À la niche ! Allez ! Couché !

Le mâle hésita encore. D'ordinaire, c'était René qui lui donnait des ordres. Ce dernier abdiqua finalement.

\_ Allez ! À la niche, les chiens ! ALLEZ !

Face à son timbre menaçant, ils filèrent dans leurs misérables petites cabanes respectives, non sans garder un œil sur Adeline.

Lucie n'osait pas y croire. C'était un rêve... Tout ceci n'arrivait pas... Sa cousine avec un fusil à la main... faisant reculer René... Dans sa nudité blafarde, devant cette vieille maison perdue au milieu d'une campagne embrumée, elle tenait de la farouche amazone. Lentement, elle marchait vers elle, tenant le chasseur en respect.

\_ Adi... mais qu'est-ce que tu fais ?

\_ On va se tirer d'ici, Lucie ! Et quand on reviendra, ces salauds vont payer pour tout ce qu'ils nous ont fait !

Jamais la jeune fille n'avait entendu sa cousine parler avec une telle haine. Elle ne douta plus qu'elle n'hésiterait pas à tirer. Désormais, elle n'avait plus rien à perdre.

Edwige, dont Adeline se rapprochait également, voulut intervenir.

\_ Écoute, fifille, je...

\_ Ne m'appelle plus comme ça, espèce de vieille pétasse ! Vous irez tous en taule, vous m'entendez ! Tous ! Toi, ton mari, tes copines, Branjoux... Tous !

Elle venait d'arriver à la hauteur de Lucie. Un très court instant, leurs regards se croisèrent... se happèrent mutuellement. La cadette détesta ce qu'elle vit chez son aînée. Colère, rancœur, jalousie, vengeance... Toute la gamme des sentiments qui menaient irrémédiablement à la folie. Surtout qu'une partie de cette rage aveugle semblait dirigée contre elle.

\_ Suis-moi, Lucie ! On va s'en sortir ! Je te l'avais dis ! On va s'en sortir, cette fois !

Le couple demeura silencieux, n'intervint plus. Lucie hésita quelques secondes. Bien sûr, pour l'heure, Adeline avait le pouvoir. Si elle gardait le fusil, René n'oserait peut-être pas envoyer ses chiens. Elles avaient peut-être une chance de s'en tirer.

\_ Mais... nous sommes toutes nues, Adi, et...

\_ On s'en fout, qu'on est à poil ! Suis-moi, je te dis ! Tu vas pas rester avec eux, quand même ! Ils vont te tuer ! René, c'est un assassin ! Je le sais ! Je l'ai vu !

Lucie se retourna vers le chasseur qui parut simplement surpris de cette accusation.

\_ Il a tué qui ?

\_ Je te raconterai ! Maintenant, viens !

Elle reculait toujours, sans cesser de parler. Le moindre geste du chasseur ou de sa femme pouvait l'inciter à tirer. Lucie sentait que l'accident n'était pas loin... qu'il était tout proche... qu'il ne tenait qu'à un fil ténu...

\_ Oui, je viens...

Elle rejoignit sa cousine. Ensemble, elles s'éloignèrent de la maison. Edwige s'était lentement rapprochée de son mari. Le couple les regarda, sans émotion apparente, disparaître dans le brouillard.

Une fois que tout fut englouti dans la masse grise et cotonneuse, Adeline se tourna vers sa cadette et exulta, les yeux ronds comme des billes :

\_ Tu vois ! Je te l'avais dit ! Je te l'avais dit !

Elle lui prit la main, l'entraîna derrière elle. Elles se mirent à courir à travers une prairie aussi londonienne que le secteur de la maison. À foncer les pieds nus dans l'herbe humide, Lucie se sentait mal à l'aise. Ses petits seins la gênaient mais Adeline n'accepta de la lâcher qu'une fois qu'elles eurent parcouru au moins un kilomètre.

\_ Mais où on va ? demanda-t-elle, essoufflée.

Adi paraissait moins haletante. C'était une sportive, qui avait l'habitude de courir, de faire du vélo, de la gym.

\_ Il faut qu'on retrouve le chemin près de l'usine... Tu sais, celui qui conduit dans la forêt. De là, on retourna à la butte Altstein...

\_ Et... et si on tombe de nouveau sur ces loubards ?

Pliée en deux, la gorge en feu, trempée de sueur, son cœur pompait à la vitesse d'un TGV dans sa poitrine. Le souffle lui revint très lentement. Adeline, elle, regardait alentour avec anxiété. Impossible de se repérer dans cette purée de poix. Tout juste pouvait-on deviner où se trouvaient le nord et le sud, grâce au pâle disque jaune que formait le soleil au-dessus de ces éternels nuages bas.

\_ Les loubards ? répéta Adi avec dérision. Tu crois pas que c'est le dernier de nos problèmes... Ils peuvent pas être pire que... que ces salauds !

Cela, Lucie n'en était pas convaincue. Edwige avait beau se montrer parfois méchante et même cruelle, elle ne l'en avait pas moins initiée à des plaisirs très intenses qu'elle n'aurait sans doute jamais connu autrement qu'en rêves masturbatoires. Les loubards, eux, pouvaient très bien les tuer après avoir abusé d'elles.

\_ Je me rappelle pas bien... À l'usine, le grillage se trouvait sur notre gauche, hein ?

La cadette acquiesça. Elle se redressa avec l'impression d'avoir de l'acide qui lui rongeaient la lurette. Elle ne pourrait plus courir très longtemps. Adeline ne l'entendait pas de cette oreille. Elle désigna un endroit dans le brouillard.

\_ Alors, c'est par là ! Viens ! Il a sûrement déjà lâché les chiens derrière nous !

Elle tendit l'oreille... n'entendit aucun aboiement furieux. En fait, elle n'entendit rien du tout sinon son cœur qui tambourinait dans sa poitrine. Ses yeux revinrent sur Adi, sur ses beaux seins ronds, si blancs, qui montaient et descendaient à un rythme de moins en moins soutenu. Elle récupérait vite. Mais Lucie était hypnotisée par les tétons roses qui lui parurent subitement délicieusement mignons. Elle se dit qu'ils devaient être succulents à sucer.

Adeline ne remarqua pas son regard allumé et se détourna brusquement, lui laissant voir sa croupe jouflue et musclée où se devinaient encore les traces de la correction de la veille. Quel beau cul, tout de même ! Lisse, rond, avec une raie profonde et qui remontait haut... Lucie avait toujours trouvé ses propres fesses un peu plates et lourdes.

Sa cousine se remit à courir, l'enjoignant à la suivre. Une trentaine de mètres plus loin, elle se débarrassa du fusil, qui l'encombraient trop. Elle le jeta simplement au milieu de broussailles et poursuivit sa course folle vers la liberté.

Elles pénétrèrent rapidement dans un bois clairsemé. Les arbres étaient apparus comme des ombres chinoises cauchemardesques avant de se préciser. Lucie se fit alors distancer. Sa cousine ne se retourna pas une seule fois.

À bout de souffle, la cadette dut s'arrêter quelques instants pour se reposer un peu. Pliée en deux, elle cracha à trois reprises la salive épaisse qui lui engorgeait la trachée. Lorsqu'elle releva les yeux, Adeline avait disparu dans le brouillard. Elle essaya de l'appeler :

\_ Adi !

Sa voix n'était qu'une sorte de murmure rauque. Trop essoufflée pour crier, elle chercha autour d'elle, se décida à attendre un peu. Sa cousine finirait bien par remarquer qu'elle ne la suivait plus. Elle reviendrait alors sur ses pas pour la récupérer.

Lucie avait l'impression que ses poumons se consumaient de l'intérieur. Un instant, la tête lui tourna. Elle s'assit, le temps que le malaise disparaisse. Ce faisant, elle prit le temps de réfléchir. Tout s'était passé tellement vite. Elle avait suivi sa cousine mais uniquement pour qu'elle se calme. Au fond d'elle, elle savait qu'elles ne réussiraient pas... elle savait qu'il n'y avait aucun espoir... Elle l'avait su dès le premier jour, d'abord sans oser se l'avouer puis, insidieusement, cette conviction lui avait permis de passer outre tous ses préjugés et ses propres tabous. Avec Edwige, elle avait pu laisser sa nature profonde s'exprimer. Et sa nature, c'était d'être une soumise... Elle aimait qu'on décide à sa place, n'avoir aucune responsabilité, qu'on lui dise ce qu'elle devait faire. Cela allait même plus loin. Elle aimait les jeux sales et sexuels que lui imposait la femme du chasseur. Elle prenait du plaisir aux brimades, à la douleur, à l'asservissement. Un plaisir physique autant que cérébral... C'était en elle, depuis son enfance... ses fantasmes les plus forts avaient toujours été construits autour de ça. Simplement, de voyeuse passive elle était devenue esclave active.

Adeline ne revenait pas. Le rythme cardiaque de Lucie était retombé. Combien de temps s'était-il écoulé ? Dix minutes ? Vingt ?... C'était fini. Même si sa cousine s'était aperçue de son absence, soit elle avait décidé de continuer seule, soit elle ne parvenait pas à la retrouver.

La jeune fille se releva. Elle appela son aînée encore une fois, par acquis de conscience. De toute manière, jamais Adi ne parviendrait à sortir de ce brouillard. Lucie comprenait, assez confusément, qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Elles étaient toutes les deux mortes pour le reste du monde, mais pas au sens propre du terme. Elle comprenait presque ce qui leur était arrivé. C'était là, au bord de son esprit, comme un mot qu'on cherche, qu'on a sur le bout de la langue, sans qu'on parvienne à le trouver.

Elle prit sa décision. Retourner dans la petite maison, continuer à être le jouet sexuel d'Edwige, l'esclave de service, la boniche. Elle parviendrait bien à faire en sorte que René la laisse plus ou moins tranquille. Et si elle n'y arrivait pas, tant pis... Elle ferait comme avec Edwige, elle essaierait d'y trouver son compte.

Elle sortit du bois en rebroussant chemin. Ses pieds la faisaient un peu souffrir. Courir sans chaussures, plus personne n'en avait l'habitude.

\*

René la retrouva à quelques centaines de mètres de la maison, grâce aux chiens. Lucie était retombée sur le fusil mais le chasseur avait sur lui sa seconde arme. Assez curieusement, il ne semblait pas en colère.

Il la ramena en silence. Neshi et Daranshi l'ignorèrent royalement. C'était de cela que la jeune femme avait eu le plus peur. Que ces deux molosses lui sautent dessus et que René les laisse la mettre en charpie, la dévorer vivante. Par bonheur, les choses ne s'étaient pas passées ainsi.

Ils pénétrèrent dans la maison. Edwige attendait au salon, se leva en la voyant, un étrange sourire de soulagement aux lèvres.

\_ Et fille ?

René posa les deux fusils puis retira ses grosses chaussures. Il maugréa dans sa barbe :

\_ On la r'trouvera plus...

Il avait l'air plus déçu qu'autre chose. Sa petite journée chez son voisin Lucien venait de tomber à l'eau. Il sortit sans rien ajouter.

Edwige et Lucie restèrent un moment silencieuses, s'observant mutuellement à la dérobée. Ce fut étrange mais... la jeune fille se sentit bien. Beaucoup mieux que lorsqu'elle avait décidé de suivre sa cousine dans cette folle échappée. Une certaine sérénité l'habitait, maintenant qu'elle avait décidé de revenir, prouvant ainsi sa volonté de leur rester soumise. Une question la taraudait pourtant.

\_ Tata ?

\_ Oui, ma puce ?

\_ Adi... tu crois qu'elle va... qu'elle va sortir du... enfin, je veux dire, réussir à...?

Un petit sourire précéda la réponse, laconique :

\_ Je crois que tu l'sais déjà...

Oui, elle le savait. Oui, elle l'avait su dès le premier jour. On ne sortait pas de ce brouillard. Personne. Jamais.

\_ Allez, ma puce... On va monter s'amuser un peu... La fosse peut attendre demain, pas vrai ?

## ADELINE

Les branches basses lui égratignaient le visage, les épaules et les bras. Ses seins tressautaient douloureusement à chaque foulée. La sueur ruisselait dans sa nuque, s'agglutinait sous ses bras, sur son front. Ses pieds la faisaient souffrir. Le souffle commençait à lui manquer. L'air pénétrait ses poumons comme du fromage sur une râpe. Mais il fallait courir encore. Fuir. Le plus loin possible. Sortir de ce cauchemar. Sortir de cette purée de poix.

Adeline n'en voyait pas le bout. Elle courait dans cette forêt depuis plusieurs minutes et rien. Du brouillard... partout. Des arbres, des buissons... et cette brume dont elle ne voyait pas la fin.

À un moment, elle eut l'impression d'avoir tourné en rond. Pourtant, elle était certaine d'avoir filé en ligne droite, talonnée par sa cousine.

La jeune femme s'arrêta enfin, pratiquement à bout de souffle. Durant ces semaines de captivité, elle n'avait guère eu l'occasion de faire du sport. C'était fou à quelle vitesse on perdait ses acquis. Mains sur les cuisses, elle se laissa aller quelques instants, fermant les yeux et respirant par le ventre. Se calmer... petites insufflations, grandes expirations... Puis, grandes goulées d'air, pour oxygéner à nouveau son corps, ses muscles.

\_ Ça va, Lucie ?

Pas de réponse. La pauvre devait être encore plus essoufflée qu'elle. Sa jeune cousine n'avait jamais été une grande sportive. Elle n'avait même jamais été sportive du tout.

\_ Lucie ?

Adeline se redressa, se retourna, s'attendant à trouver sa cadette écroulée au milieu des herbes et des mousses. Elle ne la vit pas. Lucie n'était pas là ! La panique la submergea aussitôt, la fit virevolter sur elle-même... la fit la chercher du regard avec affolement... la fit crier au milieu des bois :

\_ Lucie ?... Lucie !... Je te vois plus !... LUCIE ?!

Mais rien. Aucune réponse. Pas le plus petit signe de vie.

La jeune femme l'appela une bonne dizaine de fois avant de se rendre à l'évidence : elle avait perdu sa cousine. L'idée que René l'ait rattrapée lui frôla un moment l'esprit. Non. Ce n'était pas possible. Le chasseur était lourd, massif. Il ne pouvait certainement pas courir plus de cent mètres, elle l'avait assez vu pour en être intimement persuadée. Et puis, elle aurait entendu les chiens. Dès lors, elle ne vit qu'une seule explication plausible : elle l'avait distancée sans le vouloir. Lucie n'avait pas la même endurance. Elle avait dû finir par la perdre de vue.

Adeline se sentit accablée, terriblement coupable. Elle avait promis à sa cousine de la sortir de cet enfer, d'une manière ou d'une autre. Et maintenant qu'elles avaient réussi à s'enfuir ensemble, elle la perdait au milieu de cette campagne vaguement hostile.

Elle faillit se laisser aller à pleurer. L'émotion lui nouait la gorge. Le sentiment d'échec qui l'envahissait faisait monter des larmes à ses yeux. C'était tellement injuste ! Mais la petite voix de la raison et de la rébellion qui lui avait permis de tenir, d'endurer tous les sévices sans jamais vraiment craquer, se fit entendre à nouveau. Non, elle n'allait pas céder au

découragement ni au désespoir. Non, elle ne se laisserait pas dominer par l'angoisse ou la panique. Elle était parvenue à tenir tête à René, l'avait menacé avec son propre fusil puis avait pu entraîner sa cousine loin de la petite maison de l'horreur.

La jeune femme serra les poings, prit une profonde inspiration. Il fallait juste qu'elle trouve comment quitter ce coin de campagne, même si cela devait être à trente kilomètres de la ville. Elle avait le sentiment que dès qu'elle serait sortie de cette brume, elle pourrait s'en tirer.

Elle devait rester logique et rationnelle. Ce secteur, où il se passait des choses tellement étranges, ne pouvait être si immense. C'était mathématique. Elle n'avait qu'à marcher tout droit pour finir par arriver dans un village ou même revenir à Falbourg... Ou retomber sur cette usine, qu'elles avaient croisé avant de voir René. Il ne pouvait en être autrement. Une fois ses proches rassurés, une fois la gendarmerie ou la police alertée, des recherches seraient déclenchées. Une battue organisée. Et surtout, elle pourrait faire arrêter le couple et leurs maudits voisins. Oh oui ! Adeline leur ferait payer ce qu'elle avait subi. Ils resteraient tous en prison un très long moment !

Un peu ragaillardie par ces perspectives, elle repartit, cette fois sans courir. Malgré les plantes de ses pieds écorchées, elle pourrait faire plusieurs kilomètres sans problème. Ces petites douleurs n'étaient que le prix de la liberté retrouvée.

Adeline avait toujours eu un bon sens de l'orientation. Sans carte, sans boussole ni véritables repères célestes, elle pouvait garder une direction. Le soleil, bien que pratiquement invisible, restait discernable.

Devant elle, le bois parut s'éclaircir. Elle crut un instant sortir du brouillard mais déboucha en fait sur une vaste clairière. Il lui sembla néanmoins que la brume se faisait moins dense. Peut-être même revêtait-elle enfin un aspect normal. Au cours de ces semaines de captivité, elle avait un peu perdu la notion de temps, au point d'en venir à se demander en quelle saison elle se trouvait.

La jeune femme fit encore une dizaine de mètres, remontant une pente légère. Arrivée au sommet de cette petite butte, elle aperçut ce qui ressemblait à une ferme, en contrebas. Enfin, une autre habitation ! Des gens qui allaient pouvoir l'aider, appeler des secours, la mettre définitivement hors de danger.

Le cœur battant à tout rompre, elle descendit la côte en prenant garde à ne pas se fouler bêtement une cheville. Il aurait été trop stupide de se blesser si près de l'épilogue de sa mésaventure.

À mesure qu'elle s'approchait, elle réalisa qu'il s'agissait bel et bien d'une ferme. Il y avait une basse-cour agitée de volailles, une étable, une grange, un carré de pré avec quelques vaches. Elle avait pleinement conscience de sa nudité mais tant pis. Sa pudeur avait été mise en charpie bien des fois par René, sa femme et leurs amis. Ce n'était plus cela qui risquait de l'arrêter.

Elle continua à descendre, ignorant les pierres qui lui tailladaient les pieds, les ronces qui lui égratignaient les chevilles. Elle aperçut la silhouette massive d'un homme qui coupait du bois, près d'un petit auvent. Une autre silhouette, plus svelte, était penchée sur un tas de bois. Le fol espoir de voir le bout du tunnel lui donna des ailes. Elle se mit à courir.

Il s'agissait bien d'un homme. Grand, massif, avec une grosse barbe épaisse et une chemise à carreaux, comme ces trappeurs canadiens de l'imagerie folklorique. Près de lui, un garçon qui devait avoir son âge. Elle se mit à crier :

— Ohé ! Au-secours ! S'il vous plaît ! Aidez-moi !

Le barbu, qui tenait une hache, porta son regard sur elle, l'air surpris. Celui qui ne pouvait être que son fils se redressa à son tour et se retourna. Il avait une chevelure noire hirsute et semblait en proie à une forte poussée d'acné post-juvénile sur le visage.

Ils ne firent d'abord rien, paraissant stupéfaits, se regardant entre eux. Deux autres garçons, à peine plus âgés que le premier, apparurent à la porte de la grange qui jouxtait

la maison principale. Finalement, une femme rousse, assez boulotte et aux longs cheveux gras ainsi qu'une jeune fille qui n'avait pas vingt ans, également rousse, vinrent voir l'origine des cris depuis l'entrée de la maison.

Une famille entière ! Voilà qui rassura définitivement Adeline. À peine gênée, elle se contenta de placer une main devant son pubis chauve et un bras en travers de sa poitrine. Elle haletait encore mais l'euphorie qu'elle ressentait balaya en elle toute impression de fatigue.

\_ Oh, mon dieu, merci ! souffla-t-elle. Je trouve enfin quelqu'un !

Elle s'approcha, ivre de soulagement, remarquant à peine les regards salaces des trois jeunes hommes et celui, plus mesquin, de la fille.

\_ S'il vous plait... Est-ce que vous pourriez m'aider ?

\_ Mais qu'est-ce que tu fiches là ? lança l'homme sur un ton bourru. Et à poil, encore ?

Adeline était arrivée tout près d'eux. La famille – cela ne pouvait être qu'une véritable famille – s'approcha, encore hésitante. La jeune femme comprit que l'un des garçons, le plus grand, devait être un peu arriéré. Il louchait sur son corps avec un air abruti, de la morve au nez et de la bave au coin des lèvres.

\_ Écoutez, je... j'ai été enlevée avec ma cousine et...

\_ Ta cousine ? demanda aussitôt le barbu.

Il posa sa hache, colla ses mains épaisses et velues sur ses hanches, regarda la butte comme s'il s'attendait à voir débarquer une autre fille.

\_ Oui, Lucie, ma cousine et... enfin, elle s'est enfuie avec moi mais nous nous sommes perdues de vue et...

\_ Enlevée, tu dis ?

La femme avait une voix désagréable, nasillarde. De près, elle n'était pas spécialement jolie, avec des taches de rousseurs sur une peau très claire, un nez épaté, des yeux sournois. Sur l'instant, Adeline s'en moqua complètement.

\_ Oui... Par un couple qui habite quelque part après ce bois... Je ne connais pas leur nom... Juste leurs prénoms... René et Edwige...

Elle se rendit compte que ses paroles étaient décousues, qu'elle risquait de passer pour une folle si elle ne se calmait pas. Les garçons commençaient par ailleurs à l'approcher d'un peu trop près. Celui qui semblait arriéré se plaça à côté d'elle pour détailler sa silhouette sans aucune gêne.

\_ Je vous en prie, vous devez prévenir les gendarmes... Il faut qu'on retrouve ma cousine et...

\_ C'est qu'on a pas le téléphone, ici, ma pauvre fille ! lança à nouveau la femme.

Elle la fixait avec une expression franchement dérangeante, qui rappela à Adeline la nuit passée entre les mains d'Edwige et de ses trois amies. Mathilde avait eu exactement le même regard à la fois mesquin, ironique et méprisant. La jeune femme sentit aussitôt que quelque chose n'allait pas. Elle se détourna vers le grand barbu, le chef de famille.

\_ Vous... vous pourriez m'emmener jusqu'en ville, non ?

Il caressa ses épais poils sombres, longs comme des cheveux et qui le faisait ressembler à un véritable bûcheron. Adeline surprit le regard qu'il échangea avec la rousse antipathique.

\_ C'est qu'on a pas de voiture non plus... Tu dis que tu viens de chez René et Edwige, hein ?

Les ricanements des garçons, de son âge, achevèrent de la mettre mal à l'aise. Son espoir et son euphorie s'étiolèrent, craquelèrent. Elle n'était pas sortie du brouillard... Comment avait-elle pu être aussi naïve, aussi stupide ?

\_ On les fréquente pas, ces gens-là ! reprit la rousse. Ils ont un drôle de genre...

Adeline vit la fille qui se tenait près de sa mère la fixer comme une bête curieuse, se grattant le nez.

\_ Mais on a récupéré une de leurs chiennes, il y a quelques temps... Pas vrai Roland ?

Le barbu acquiesça. La jeune femme écoutait à peine, prise d'une sorte de vertige terrifiant. Son esprit comprenait ce qui était en train de se jouer mais refusait de l'admettre. Les mots lui venaient de loin, comme du fin fond d'une autre pièce.

\_ Une de leurs chiennes ? répéta-t-elle doucement, la bouche légèrement entrouverte.

Elle songea à Neshi et Daranshi, les deux bâtards dont elle et Lucie avaient si peur... Elle-même avait bien connu le mâle. Trop bien. Ce souvenir récent l'avait profondément marquée et la fit frissonner.

\_ Ouais, fit le grand gaillard prénommé Roland. Il en voulait plus, je crois... On l'a achetée, ça fait un moment déjà. Attends, tu vas la voir...

Il rentra sa lèvre inférieure sous ses dents et émit un sifflement aigu qu'il répéta trois fois, comme un appel. Les garçons pouffèrent. L'attardé mental eut un grognement incongru et la fille se mit à rire avec joie en se retournant.

Adeline entendit comme de curieux bruits de pas traînants, provenant de la maison. La rousse boulotte s'écarta, prit sa fille par l'épaule pour qu'elle aussi laisse de la place. Lorsque la jeune femme vit la chienne en question, elle crut qu'elle allait s'évanouir. Tout son être se glaça. Un moment, elle fut incapable de réagir, de bouger, de respirer.

Devant elle venait d'apparaître une jeune fille à la peau très mate, sans doute de l'âge de Lucie, se déplaçant à quatre pattes... car elle n'avait plus d'autre choix ! Amputée au niveau des poignets et des genoux, les moignons recouverts par des peaux animales. Une sorte de fin plumeau brun sortait d'entre ses fesses, lui faisant une parodie de queue. Intégralement nue, ses seins pointus formaient deux mamelles troublantes sous elle. Elle dévisagea Adeline, qui restait pétrifiée d'horreur incrédule, sans rien dire.

\_ C'est notre petite Nesty, fit la rousse en caressant l'abondante chevelure noire qui frisottait. On l'a adoptée et on l'a dressée. Pas vrai, Roland ?

Le barbu se caressait toujours pensivement la barbe en étudiant la jeune femme.

\_ Pour ça, ouais... Je l'ai bien dressée. Pas comme René ! C'est drôle, pas plus tard qu'hier, on se disait que ce serait bien d'avoir une deuxième petite chienne... C'est qu'elle est très demandée, entre les jeunes, ma femme et moi...

Sous les yeux ahuris d'Adeline, Nesty se pencha et se mit à lécher les mules de la rousse. Nesty... ce prénom était familier à la jeune femme. Et pour cause, elle en avait souvent entendu parler dans la maison dont elle venait de s'enfuir. Ainsi donc, voilà l'endroit où elle avait échoué. Mais que venait de dire Roland ? Une deuxième chienne ?... Elle n'arrivait pas à quitter des yeux les poignets et les genoux amputés qui obligeaient la jeune fille à rester dans cette humiliante posture... pour toujours !

\_ Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ?

Autour d'elle, il y eut une explosion de joie. Les deux grands se tapèrent dans les mains en riant. L'attardé applaudit à sa manière gauche et brutale. La fille trépigna sur place en piaillant :

\_ Oui, maman ! Oui ! On la garde, hein ? Mathias et Achille, ils me laissent jamais jouer longtemps avec Nesty !

Les deux intéressés s'en prirent à leur sœur.

\_ Menteuse ! L'autre fois, t'as joué avec elle toute la journée !

\_ Ouais ! Même que t'avais invité Solange et Denise ! Et même que vous avez failli la noyer dans votre pisse ! Hein, maman que c'est vrai ?

La mère leva ses pâles mains boudinées en signe d'apaisement. Mais la jeune rouquine reprit de plus belle :

\_ Et alors ? C'était juste une fois ! Vous, vous l'avez tout le temps, Nesty !... Oh, maman ! S'il te plait ! Je pourrais l'avoir pour moi toute seule, celle-là ? J'voudrais lui mettre des orties dans les trous... Et lui faire lécher le cul des vaches !... Et lui mettre la tête dans les bouses !... Dis maman... Je pourrai, hein ? Je pourrai ?

L'impatience et la perversion de cette fille à peine majeure effara Adeline qui recula instinctivement d'un pas. Son esprit embrouillé tentait désespérément de hurler : ENFUIS-TOI ! COURS ! VITE ! Mais ses membres refusaient d'obéir, paralysés par la peur, le découragement et l'incrédulité.

\_ Calme-toi, Estelle, calme-toi ! ordonna sa mère et lui caressant la joue. Mais oui, tu pourras... Mais nous aussi, on veut s'amuser, tu comprends ?

La fille opina d'un coup de menton. Elle devait bien faire une demie tête de moins qu'Adeline mais son expression sournoise et la violence qu'elle vit dans son regard vert l'emplit d'une terreur incontrôlable. Elle sentait que cette Estelle était capable des pires choses. D'ailleurs, de rage, elle décocha un coup de pied dans la poitrine de Nesty qui glapit en continuant néanmoins de lécher les mules de la mère.

La jeune femme recula encore... se heurta au plus jeune des garçons. Elle tressaillit et se retourna vivement. Il venait de lui pincer familièrement les fesses.

\_ Ne... ne me touchez pas !

Sa voix était si faible. Elle se sentait démoralisée... si abattue... tellement... veule ! Roland, le barbu, s'approcha d'elle, la gifla durement.

\_ Ferme-la !... Allez, les garçons ! On va l'essayer dans la grange ! Elle doit avoir les trous bien juteux !

Il y eut des cris et des exultations dans ses oreilles. Adeline saisit soudain l'ironie de sa situation. Elle avait fui un enfer pour se retrouver dans un autre, peut-être pire. Cette fois, Lucie ne serait pas là... Cette fois, ils n'auraient même pas à la déshabiller !

Sur un réflexe, elle voulut les bousculer pour fuir... peine perdue ! Les deux jeunes hommes s'emparèrent d'elle. Elle rua, donna des coups, se débattit... ne parvint qu'à les faire rire et sans doute à les exciter. Le grand barbu vint rapidement à leur secours. Elle se sentit soulevée comme une carcasse de viande.

On l'entraîna tandis que des mains glissaient sur son corps sans défense. Un des garçons siffla en découvrant son pubis chauve. On lui pinça un mamelon, qui se granula aussitôt et durcit. On lui caressait les cuisses, les fesses, les hanches... Elle sentit son vagin se gorger de jus. Non, ce n'était pas possible... un effet retard de la tisane, il ne pouvait être question d'autre chose...

La relative clarté extérieure fit place à une atmosphère plus sombre. L'odeur de la paille et du foin arriva jusqu'à elle, mêlée à des senteurs de bois, de métal.

On la jeta sans ménagement sur une botte de foin. Devant elle, le père et ses deux fils déboutonnaient leurs pantalons, les abaissaient, dévoilaient leurs verges déjà raides. Ils allaient la violer à trois, la prendre sauvagement, par tous ses orifices. Pas besoin de boule de cristal pour le comprendre. Adeline eut un hoquet nerveux. Elle ne savait pas si elle avait envie de rire ou de pleurer.

*NOOOOOOOON !*

Le cauchemar ne prendrait jamais fin.

## DEDE

À force de mater Loops qui tringlait Cathy comme un bagnard, sa bite recommençait à bander. Il lui avait déjà rempli le trou à baise, à cette salope, mais elle en avait jamais assez ! Fallait dire qu'elle se montrait chienne quand elle était bien chaude. Elle aimait les trucs un peu tordus.

À coté de lui, Gigou branlait sa longue quéquette toute blanche. Cathy et sa copine Hony l'avaient surnommé « bite de clébard ». Ça avait fait marrer tout le monde. N'empêche, il savait les fourrer comme il fallait ! Et les enclades, il connaissait aussi. Dommage qu'Hony avait pas pu venir. Ils devaient tous attendre leur tour pour niquer leur copine... Ils auraient pu la prendre à plusieurs en même temps mais là, dans l'herbe, c'était pas pratique. Loops avait ramené la bibine, lui les joints, Denis la zique qui passait en sourdine. Du bon vieux Metallica. Ça faisait passer le temps... Le pont du chemin de fer, c'était leur coin. Presque personne venait jamais les faire chier... surtout pas la bande à Manu. Et les autres qu'avaient osé, ils étaient jamais revenus.

\_ Qu'est-ce qu'on fait, c'soir ?

Pascal, fallait toujours qu'il prévoit tout.

\_ Qu'est-ce que j'en sais, moi ? On verra quand on y s'ra !

Son pote ouvrit une autre cannette avec son briquet – un truc qu'il avait appris de son frangin – et la but presque en une fois. Dédé aimait pas trop ça. Quand il était pété, il devenait chiant, Pascal.

\_ On pourrait se r'taper une bourge... Qu'est-ce t'en dis ?

C'était toujours lui qui devait décider. OK, les autres le suivaient, surtout parce que c'était lui le plus vieux et avec la plus grande gueule, mais ça le gonflait parfois sévère qu'ils lui demandent de toujours décider. Merde, on était pas à l'école, là ! Il fit bouger ses épaules.

\_ On verra, j'te dis !

Se retaper une bourgeoise ? Ouais... Y avait pas de concert dans la région, ce soir. Pas de balloche non plus... Les balloches, c'était toujours le bon plan pour lever des minettes et se marrer... Pour le ciné gratos, c'était râpé aussi, rapport aux portes de sortie qu'ils avaient renforcé. Boaf ! Ils avaient pu en profiter pendant presque un an avant que ces crétins de vigiles remarquent leur manège. Quelle bande de bouffons ! Restait de piquer une grosse tire en ville pour un petit rodéo... Mais le frangin de Gigou s'était fait pincer la semaine dernière. Ça craignait un peu, en ce moment. Alors... Ouais, pourquoi pas une bourgeoise ?... Suffisait d'en dégoter une potable et de l'emmener jusqu'à l'usine.

L'autre fois, ils s'étaient bien marrés. Une bonne salope de 40 berges et quelques. Plutôt bien foutue, avec de gros nichons et un gros cul bronzé aux UV. Plutôt pas mal, même de tronche. Elle avait gueulé quand ils l'avaient embarquée dans la tire du vieux à Cathy mais ensuite, putain, quelle nuit ! Et quelle rigolade ! Une sacrée partie de baise ! Ensuite, ils l'avaient laissée presque à poil dans une grosse poubelle de resto. Ouah ! Elle avait plus rien eu d'une bourge, après ça !

\_ Bon, Loops, t'accuse le coup ou quoi ?

Gigou en avait marre d'attendre, la queue à l'air. Il voulait se vider les burnes, lui aussi.

Dédé entendit quelque chose. Il renifla et jeta un œil au chemin qui ramenait vers la butte Altstein. Deux minettes à vélo ! Il les voyait pas encore bien mais elles venaient dans leur direction. Qu'est-ce qu'elles venaient foutre dans leur secteur, ces connes ?

En train de papoter, elles l'avaient pas vu. Ces belettes ! À part raconter des conneries, elles étaient pas capables d'autre chose que de baiser ! Ouais ! Elles servaient vraiment qu'à ça ! En tout cas, ces deux-là, elles avaient l'air plutôt mignonnes.

Dédé fila un petit coup de coude à Gigou puis tapa derrière le crâne de Pascal. Denis, lui, avait déjà pigé qu'il se passait un truc.

Le grand rouquin fit un clin d'œil à ses copains. Ils allaient pouvoir se marrer avant ce soir. Peut-être même qu'ils auraient pas à chercher une bourge pour faire la pouffe. Il alla se foutre en travers du chemin. Les autres firent comme lui. Même Cathy et Loops avaient arrêté leur baise pour venir voir ce qui se passait.

Les minettes pilèrent au dernier moment, alors qu'elles étaient déjà sous le pont... Vraiment bonnes. Dédé les voyait de près, maintenant. La vingtaine. Celle de devant avait de beaux yeux bleus et un air de petite teigne prête à la bagarre. Ça, ça lui plaisait bien. L'autre, derrière, était peut-être bien un peu plus jeune. Son âge à lui, si ça se trouvait. Mignonne comme un cœur... Une vraie petite princesse, l'air sage et gentille et tout et tout.

Elles s'étaient pas attendues pas à les trouver là, tous. Celle de derrière poussa un petit *Hôôô* qui en racontait long sur ce qu'elle pensait. Dédé sourit, ravi de l'aubaine.

\_ Tiens, tiens ! Qu'est-ce qu'on a là ?! Deux pisseuses qui viennent jouer avec les grands !

Gigou ricana. Les autres commencèrent à rire. Quand ça commençait comme ça, ils savaient que ça finirait par une bonne partie de jambes en l'air forcée. Sous contrainte, comme disaient les keufs.

Cathy, en train de se rhabiller vite fait, s'était levée et venait voir. Elle avait encore un de ses gros nichons dehors et son rouge qui débordait sur ses lèvres. Mais bon, elle leur avait taillé une pipe, à tous, avant de se laisser baiser. Elle était comme ça, Cathy. Elle aimait les trucs crades.

Pascal lui fit signe d'approcher.

\_ Eh ! Cathy ! Viens voir ce que Dédé nous a dégoté !

Dédé mata les deux nanas avec ses potes un petit moment. Elles bougeaient pas... Comme si on les avait paralysé sur place. Un truc à la Mulder et Scully, quoi ! Celle de devant avait les yeux ronds. Sa copine, derrière, gémit comme un chiot. Elle avait la trouille, c'était sûr ! Ça, Dédé, il adorait. C'était fendard de pouvoir leur foutre la pétoche avant de les baiser. Il se dit que se serait encore mieux de le faire ici, sous le pont... Ensuite, si ça se passait bien, ils pourraient les embarquer jusqu'à la casse de Jules. C'était fermé pour la semaine. Ils y seraient tranquilles.

\_ Laissez-nous passer !

Elle voulait jouer la femme raisonnable, la grande. Mais sa voix tremblait. Il manquait pas grand-chose pour qu'elle fasse dans son froc. D'y penser, Dédé bandait de nouveau pour de bon.

Il se tourna vers ses potes, avec un clin d'œil à Gigou. Pascal et Denis se frottaient les mains. Quand à Loops, il avait pas juté et pas débandé. Ils se comprenaient. Pas besoin de causer pendant une heure, l'affaire était dans le sac. Ils allaient se les faire, ces petites pouffes ! En plus, c'était le genre à vouloir jouer les filles bien et intelligentes. Tout ce qu'ils aimaient casser ! Ce serait marrant de leur faire bouffer du trou du cul, histoire qu'elles goûtent un peu la merde, ces deux petites pétasses !

Dédé avança, pencha la tête. La grande, il savait déjà qu'elle aurait droit à quelques bonnes baffes sur son joufflu.

\_ Mais ouais, qu'on va vous laisser passer ! Qu'est-ce que vous croyez ? On est pour la libre circulation des biens et des personnes !

Un truc con qu'il avait entendu à la télé. Devant ces pouffes, ça le faisait. Comme aucune disait rien, il continua :

\_ On vous laissera passer dès que vous aurez payé !

La première le regarda avec un petit air de radasse choquée.

\_ On a pas d'argent !

Mais qu'elle était conne ! Dédé aimait vraiment bien ce genre. Ah, elle le prenait de haut ! Il allait se faire un plaisir de la faire ramper. Il mit tranquillement une main en poche, prit le cran d'arrêt qui s'y trouvait.

\_ Qui te parle de fric ?

Gigou se prenait au jeu. Les autres allaient suivre, c'était sûr. Il y avait pas d'embrouille, ils étaient tous d'accord. Dédé montra ses dents.

\_ Ouais, qui parle de fric ? On en a rien à foutre de ton fric, chérie ! Mais vous avez l'air vachement bien gaulées, toutes les deux !

\_ Et mignonnes comme deux cœurs !

Ça, c'était Denis. Toujours à faire un peu le romantique, Denis. Il changerait plus, celui-là ! Mais pour la déconne, il était toujours partant. Heureusement. Sinon il serait un rien chiant sur les bords.

\_ Avec des bouches calibrées pour tailler de bonnes pipes !

Ça, c'était Pascal. Lui, les pipes, c'était vraiment son truc. Il avait même failli balancer sa sauce dans la gueule de Cathy, avant. Sûr qu'il devait bander aussi, à rêver que les deux petites putes en face d'eux lui la prennent en même temps dans leurs jolies bouches.

\_ Et des chattes sûrement encore toutes serrées... Pas comme la tienne, Cathy !

\_ La ferme, connard !

Dédé et les autres éclatèrent de rire. Qu'ils étaient cons, Loops et Cathy. Toujours à s'envoyer des crasses. Alors qu'en vrai, ils pouvaient pas se quitter.

La première, avec ses yeux bleus, commença à faire tourner son vélo. Qu'est-ce qu'elle leur jouait, là ?

\_ C'est pas grave, on va faire le tour...

Elle voulait jouer les dures mais elle arrivait à peine à parler. N'empêche, elle avait quand même du cran. Plus que sa copine qui chialait presque, derrière elle. Celle-là, elle les regardait comme si elle croyait pas ce qui lui arrivait.

La grande prit le guidon de sa copine et commença à faire tourner ce vélo aussi. Dédé fit un signe de tête aux autres. Elles croyaient quoi, ces pétasses ? Qu'ils en étaient à leur premier coup ?

\_ Pas si vite !

Denis et Pascal les doublèrent pour se coller de l'autre côté. Elles étaient encerclées, les minettes. Il y avait plus qu'à se servir ! Dédé s'approcha encore. Il se méfiait quand même un peu de la grande. Elle était bien capable de lui filer un coup de pied vicelard.

\_ Où est-ce que tu comptes aller comme ça, ma jolie ? On vient à peine de faire connaissance et tu veux déjà te barrer ? T'es pas très sociable, dis donc !

Elle lui décocha un de ces regards ! Le truc vachement énervé. Avec son survêt, elle était pas trop sexy. Par contre, elle avait l'air d'avoir une paire de roberts première catégorie. Le genre rond et bien ferme, qui tient tout seul.

\_ On est pressé. Une autre fois, peut-être !

Elle causait mais sa petite copine, elle, restait toujours muette avec des yeux ronds comme des billes. Dédé arrêtait pas de se dire qu'elle allait se mettre à chialer. En tout cas, il fallait qu'il prenne mieux les choses en main. La rigolade, ça allait cinq minutes. Maintenant, il avait la grosse trique et une furieuse envie de fourrer ces deux petits culs.

\_ T'as pas dû bien comprendre, chérie ! Maintenant qu'on vous a vu, toutes les deux, on a envie de goûter... C'est normal. Pas vrai, vous autres ?

\_ Ouais ! beugla Pascal.

\_ Ouais, c'est vrai !

Même Cathy s'y mettait. Dédé savait qu'elle avait aussi un petit faible pour les jolies filles. Ce serait pas les premières à qui elle ferait goûter ses trous !

\_ À poil, les salopes !

Gigou avait sorti son cran d'arrêt. Dédé en fit autant... Denis aussi. Les lames claquèrent. Les deux nanas sursautèrent comme des ressorts qu'on relâche. Putain, ce qu'il se sentait bien, quand il avait son petit jouet dans la main. On passait aux choses sérieuses et il le fit comprendre en serrant les dents.

\_ T'as entendu mon pote Gigou ? Vous descendez de vos trottinettes à pédales et vous me balancez vos fringues de pisseuses ! On veut vous voir à poil, les morues !

Il gardait encore son sourire. Pour la classe ! Surtout, ça faisait toujours son petit effet sur les autres. Nan, mais ! Qui c'est qui commandait, ici ?

\_ Qu... qu'est-ce que vous allez nous faire ?

La grande se tourna vers sa copine. Dédé entendait le son de sa voix, petite et toute gentille. Sa queue bondit dans son futaal. Bordel. Il avait pas vraiment fait gaffe mais elle était plus que mignonne, celle-là. Une vraie petite poupée !

Près de lui, Cathy se marra, la montra du doigt.

\_ Mais elle sait causer, la princesse ! Celle-là, vous m'en laissez un morceau, les gars !

Gigou balança un clin d'œil à la décolorée avant de répondre :

\_ On va te faire que du bien. Quelques bons coups de bite, ça a jamais crevé personne !

\_ Mais ouais. Y'a qu'à compter ! Vous êtes deux, on est six... Trois bites pour la grande, deux bites et une chatte bien bourrée de sirop corps d'homme pour toi ! Le compte y est !

Pascal s'était placé pour qu'elles puissent pas filer du côté de la flotte. C'était pas très profond et il y avait pas beaucoup de courant.

Cathy, elle, sortit sa langue et la fit remuer en matant la plus jeune.

\_ Ouais ! Une bonne petite langue dans ma chatte... Ça va être le pied !

Dédé pensa que c'était joué. Ils les avaient bien coincées. Au pire, faudrait les bousculer un peu mais dès qu'elles seraient à poil, elles pourraient plus aller bien loin. Et si elles voulaient récupérer leurs fringues, faudra qu'elles soient très gentilles.

Mais, alors qu'il les avait contourné et s'approchait de la grande pour lui arracher son haut, histoire de bien lui faire piger qu'il plaisantait pas, elle se mit à gueuler :

\_ Allez vous faire foutre !

Il s'était pas attendu à ça et se braqua, comme les autres. Avant qu'il ait pu comprendre, la fille s'était remise en selle et lui rentra dedans si fort qu'il tomba en arrière, sur le cul ! Il lâcha sa lame de surprise, qui alla voler dans un buisson.

\_ Viens ! Foutons le camp !

Dédé se reçut sur les fesses. Il le sentit passer ! Cette morue avait osé le pousser ! Et la petite la suivait ! Putain, elles allaient vraiment foutre le camp, ces pétasses !

Il vit Pascal essayer de retenir la grande. Elle repoussa aussi fort que lui. Pas si faible que ça, la garce ! Et les autres qui regardaient, la bouche ouverte !

Les deux nanas commencèrent à pédaler comme des dératées. Gigou brailla le premier :

\_ Putain ! Faut les rattraper !

Dédé se remit debout. Il avait mal au cul. C'était surtout sa fierté qui venait d'en prendre un coup. Un truc tordu de ce genre, personne avait encore jamais osé lui faire. Les autres continuaient à gueuler :

\_ Elles vont se tirer, ces salopes !

\_ Faut prendre les bécanes !

Ouais ! Bonne idée. Pas si crétin que ça, Denis. Dédé fonça vers sa moto.

\_ Elles vont me le payer, ces pétasses ! Grouillez-vous, les mecs !

Heureusement qu'ils étaient venus avec leurs engins. Elles risquaient pas d'aller très loin, ces garces, avec leurs vélos à deux balles. Ils auraient vite fait de les rattraper.

Gigou fut le premier à faire démarrer sa bécane. Dédé mit le contact et fit tourner le moteur. Une 125 boostée par un pote garagiste. Cathy grimpa derrière Pascal et ils partirent en chasse, donnaient des gaz. En dix secondes, ils seraient sur elles. Et là, ça allait chier !

Dédé passa en tête. Question d'honneur ! Il fallait qu'il les rattrape, ces deux pétasses. Elles allaient apprendre à le connaître ! Oh ouais ! Pas de circonstances atténuantes. Surtout la grande ! Celle-là, elle allait s'en prendre plein la gueule. Il avait pas eu l'intention d'être très méchant. Une petite partie de baise et il les aurait laissé filer en leur foutant juste assez les pétoches pour qu'elles aillent pas chialer chez les keufs. Là, c'était plus pareil !

Il regagnait l'avance qu'elles avaient pu prendre. Derrière, ses potes suivaient. Dédé échafaudait déjà son plan. C'est pas une heure ou deux qu'ils allaient passer avec elles mais le reste de la journée et toute la nuit s'il le fallait ! L'usine se trouvait juste là, de l'autre côté du canal. Près du vieux pont, il y avait un trou dans le mur et... Putain, mais qu'est-ce qu'elles foutaient, encore ?

Alors qu'il se préparait à les doubler pour leur barrer le chemin, la grande tourna à gauche et s'enfonça dans le bois. Et sa petite copine qui la suivait !

Dédé freina et fit un de ces dérapages de la mort ! Ses pneus balancèrent de la poussière tout autour de lui. Ses copains arrivaient. Ça crissa à tout va.

\_ Elles prennent le parcours Vita, souffla Loops. Faut qu'on se grouille ! Ça débouche près de la piscine.

\_ Je sais où ça conduit ! aboya Dédé. Allez !

Il était fou furieux. Plus elles lui résistaient, plus il enrageait. Il savait qu'il pourrait pas rouler aussi vite avec sa bécane sur ce terrain. Ça zigzagait dans tous les sens. Mais ces poulettes pourraient pas tenir éternellement. Il y avait encore de la marge !

Il s'engagea sur le petit chemin et ses potes le suivirent. Qu'elles se réjouissent bien, les pétasses. Elles avaient gagné une minute ou deux... qu'il leur ferait payer au centuple ! Putain, il allait lui dégommer le trou du cul, à la grande ! À coups de bite et de canettes de bière ! Il allait lui défoncer la chatte avec un manche de pelle ! Lui claquer les nichons à la ceinture ! Lui passer les tétines au papier de verre ! Lui pisser dans la gueule ! Lui faire sucer leurs trous de balle à tous ! Lui faire bouffer du sperme jusqu'à ce qu'elle en dégueule ! Elle en avait pas fini ! Et sa copine non plus !

Il donna des gaz autant qu'il put mais eut l'impression qu'elles le distançaient plus qu'il les rattrapait. Putain de bordel de merde ! Fallait qu'il les gaule avant qu'elles arrivent à la piscine !

Mais qu'est-ce qu'elles foutaient, encore ? Elles tournaient de nouveau à gauche. Elles étaient connes ou quoi ? Si elles continuaient, elles reviendraient vers le pont. En tout cas, ça arrangeait bien ses affaires. Il avait bien cru qu'elles allaient s'en tirer, pendant un moment !

Gigou arrivait à sa hauteur.

\_ On va les avoir !

Dédé était d'accord. Ouais, ils allaient les avoir ! Et il leur promettait quelques heures où elles regretteraient d'être nées ! Et de l'avoir foutu par terre devant ses copains !

Elles fonçaient vers une petite descente. Il y avait un peu de brouillard, sûrement à cause d'une mare pas loin. Dédé connaissait plutôt bien le coin. Il savait que ce chemin faisait le grand tour. Cette fois, sûr, elles étaient coincées.

Il se pencha en avant sur sa bécane, tourna la manette. Bordel, ça allait être jouissif de les entendre gueuler et chialer, ces deux-là ! Ils allaient prendre leur temps ! Dédé les obligerait même à se gouiner salement. Un bon petit spectacle cradingue avant de les fourrer et de les démolir... Ouais ! Ça c'était le... qu'est-ce qu'il se disait déjà ?

Il ralentit... arrêta sa moto... Gigou en fit autant... Les autres se trouvaient un peu plus loin, derrière... Mais qu'est-ce qu'ils fichaient là, au milieu de la forêt, sur ce parcours Vita pourri ?

Dédé posa un pied par terre, regarda devant lui. Ils se trouvaient sur le petit chemin qui faisait le tour de cette forêt de merde. Pourquoi ? L'instant d'avant, il avait eu l'impression de faire quelque chose de vachement important... Un truc qui lui tenait à cœur... et puis plus rien... Il se tourna vers son meilleur pote.

\_ Gigou ? Qu'est-ce qu'on était en train de faire ?

Il avait l'air aussi paumé que lui.

\_ J'en sais rien, moi ! On était pas en train de suivre quelqu'un ?

L'image de deux vélos fuyant devant lui s'imprima un instant dans l'esprit du rouquin avant de disparaître. Non, c'était pas ça. Bordel ! Il se souvenait d'un début de partouze avec Cathy mais aurait pas été capable de dire pourquoi ils s'étaient arrêtés et qu'est-ce qu'ils fichaient maintenant sur leurs bécanes. Et puis, pourquoi est-ce qu'ils auraient suivi quelqu'un ?

Derrière, Cathy rigolait. Pascal était en train de la chatouiller. Bon, ils avaient mieux à faire qu'à rester plantés là comme des abrutis.

\_ Si on allait à la casse de Jules ?

Les autres sifflèrent. Ils étaient d'accord. Et puis, là-bas, ce serait plus confortable pour la baiser, Cathy. Ils pourraient se foutre dans une vieille bagnole pas encore écrasée. Les moteurs ronflèrent de nouveau. Il aimait bien ce bruit, surtout le moulin de sa bécane.

Dédé reprit la tête et prit la direction de la piscine, pour couper sans repasser par la butte. Juste avant de filer, il regarda de nouveau derrière lui. Deux vélos ? Avec deux minettes ?... Non, il devait se tromper... Une impression de déjà vu. Ça lui arrivait, parfois...

Dark Gemini



## **A TRES BIENTOT, AMI LECTEUR, AMIE LECTRICE**

*Ce site propose gratuitement des histoires de domination et de soumission sexuelle, mêlant des éléments d'épouvante et de surnaturel. Elles n'ont jamais été publiées ailleurs. Pour que dark-gemini.com puisse continuer à exister et proposer toujours plus de contenu, votre aide est indispensable. Si vous pensez que ces récits le méritent, soutenez ce projet par une donation en vous rendant sur [Faire un Don](#). Avec un compte Paypal ou par CB, je vous laisse choisir la somme que vous voudrez. Si vous souhaitez soumettre une histoire de votre cru, un dessin ou une idée de scénario, visitez la page [Envie de Participer ?](#). Enfin, un auteur aime partager ses visions avec ses lecteurs, sera toujours curieux de connaître leur appréciation. N'hésitez donc pas à laisser [vos commentaires](#), positifs ou négatifs. Dans tous les cas, je vous remercie pour votre implication.*

